



KERSTIN GIER

# BLEU SAPHIR

•  
MILAN

# Table des matières

[Chapitre 1](#)

[Chapitre 2](#)

[Chapitre 3](#)

[Chapitre 4](#)

[Chapitre 5](#)

[Chapitre 6](#)

[Chapitre 7](#)

[Chapitre 8](#)

[Chapitre 9](#)

[Chapitre 10](#)

[Chapitre 11](#)

[Chapitre 12](#)

Londres

14 mai 1602

Il faisait sombre dans les ruelles désertes de Southwark. L'air était empli d'une puanteur d'algues, de cloaques et de poissons morts. Il serra inconsciemment sa main et l'entraîna plus loin.

— Nous aurions mieux fait de longer la rivière, chuchota-t-il. Nous allons nous perdre dans ce dédale.

— Oui, sans compter qu'il y a un voleur ou un assassin aux aguets à chaque coin de rue, dit-elle d'une voix amusée. Super, non ? En tout cas, c'est mille fois mieux que de passer son temps à faire ses devoirs entre quatre murs !

Elle releva sa lourde robe et se hâta.

Il ne put s'empêcher de sourire. Lucy possédait le talent remarquable de voir toujours le bon côté des choses. Rien ne l'effrayait, pas même le fameux âge d'or de l'Angleterre qui en ce moment méritait si peu son nom et s'annonçait même plutôt sinistre.

- Dommage que nous n'ayons jamais plus de trois heures devant nous, regretta-t-elle. *Hamlet* m'aurait encore plus emballée si je n'avais pas dû le voir par épisodes.

Elle évita adroitement une horrible flaque de boue — du moins espéra-t-il qu'il ne s'agissait que de boue. Puis elle fit quelques pas de danse et virevolta sur elle-même.

- *Ainsi, la conscience fait de nous des lâches...* N'était-ce pas grandiose ?

Il acquiesça en réprimant un nouveau sourire. En présence de Lucy, il avait trop tendance à sourire. S'il n'y prenait garde, il finirait par passer pour le dernier des idiots !

Ils se dirigeaient vers London Bridge. Southwark Bridge, qui eût été plus pratique, n'était malheureusement pas encore construit. Ils devaient donc se presser s'ils voulaient que leur détour secret par le XVII<sup>ème</sup> siècle reste inaperçu.

Mon Dieu, que ne donnerait-il pas pour pouvoir enfin retirer ce col blanc empesé qui ressemblait à l'un de ces trucs en plastique que les chiens doivent porter après une opération !

Lucy tourna à droite en direction du fleuve. Elle semblait toujours penser à Shakespeare.

- Au fait, Paul, combien as-tu donné à ce type pour qu'il nous laisse entrer au Globe Théâtre ?

- Quatre de ces grosses pièces, pas la moindre idée de leur valeur, dit-il en riant. C'était sans doute une année de salaire ou quelque chose d'approchant.

- En tout cas, ça a bien servi. On était super bien placés.

Ils atteignirent London Bridge au pas de course. Comme à l'aller, Lucy s'arrêta pour faire des commentaires sur les maisons du pont. Mais il l'emmena plus loin.

- Tu sais bien que Mr George nous a dit qu'en restant sous une fenêtre on risquait de recevoir le contenu d'un pot de chambre sur la tête. Et puis tu vas nous faire remarquer !

- On ne se croirait même pas sur un pont, ça ressemble à une rue ordinaire. Oh, regarde, ça

bouchonne ! Il est vraiment temps qu'ils construisent d'autres ponts.

London Bridge était encore très animé, mais les voitures, les chaises à porteurs et les calèches voulant traverser la Tamise n'avançaient pas d'un yard. Plus loin en avant, on entendait des voix, des jurons et des hennissements de chevaux. Juste à côté d'eux, un homme à chapeau noir se pencha par la fenêtre d'une calèche. Son col de dentelle blanche empesée se releva jusqu'à ses oreilles.

- N'y a-t-il pas d'autre moyen de passer cette rivière nauséabonde ? cria-t-il en français au cocher.

Celui-ci répondit que non en ajoutant :

- Et de toute façon, nous sommes bloqués ! Je vais aller voir ce qui se passe. Ça va certainement se dégager sans tarder, messire.

En grommelant, l'homme rentra sa tête, son chapeau et son col, tandis que le cocher mit pied à terre et se fraya un chemin dans la cohue.

—Tu as entendu, Paul ? Ce sont des Français, chuchota Lucy, enthousiasmée. Des touristes !

- Oui, formidable ! Mais dépêchons-nous, nous n'avons plus beaucoup de temps.

Il se rappelait vaguement avoir lu qu'on avait un jour détruit ce pont et qu'on l'avait reconstruit quinze mètres plus loin. Pas vraiment le meilleur endroit pour un saut dans le temps !

Ils suivirent le cocher, mais furent arrêtés un peu plus loin par une foule compacte et un encombrement de voitures.

-J'ai entendu dire qu'une charrette qui transportait des fûts d'huile a pris feu, disait une femme à qui voulait l'entendre. Ils vont encore finir par mettre le feu à ce pont.

- Mais ce n'est pas pour aujourd'hui, autant que je sache, murmura Paul en prenant Lucy par le bras. Viens, faisons demi-tour et attendons notre saut dans le temps de l'autre côté.

- Tu te souviens du mot de passe ? Juste pour le cas où nous n'arriverions pas à temps.

- Quelque chose avec « couteau » et « cave ».

- *Gutta cavat lapident*, idiot.

Elle leva la tête vers lui en riant. Ses yeux bleus brillaient de plaisir et il pensa soudain à ce que lui avait répondu son frère Falk quand il lui avait demandé quel était le moment idéal. « Je ne perdrais pas mon temps à discourir. Je le ferais tout simplement. Après, elle peut toujours t'en coller une et tu seras fixé. »

Naturellement, Falk avait voulu savoir de qui il était question, mais Paul n'avait pas eu envie d'entamer une discussion qui aurait commencé par : « Tu sais bien que les rapports entre les de Villiers et les Montrose doivent être de nature purement professionnelle ! » et qui se serait terminée par : « D'ailleurs, toutes les filles Montrose sont barbantes et finissent par devenir des dragons comme lady Arista. »

Barbantes, tu parles ! C'était peut-être valable pour les autres filles Montrose, mais certainement pas pour Lucy.

Lucy qui l'étonnait chaque jour davantage, à qui il confiait des choses qu'il n'avait encore jamais racontées à personne. Lucy avec qui on pouvait littéralement... Il inspira un grand coup.

- Pourquoi t'arrêtes-tu ? demanda Lucy.

Mais il s'était déjà penché vers elle et il pressa ses lèvres sur les siennes. Pendant trois secondes, il

craignit d'être repoussé. Mais une fois remise de sa surprise, elle répondit à son baiser, d'abord prudemment, puis de façon plus marquée.

À vrai dire, ce n'était pas le moment idéal ; à vrai dire, ils étaient terriblement pressés, car ils pouvaient à chaque instant sauter dans le temps, et à vrai dire...

Paul oublia le troisième « à vrai dire ». La seule chose qui comptait maintenant, c'était Lucy.

Mais il aperçut une silhouette à capuche sombre, qui le fit sursauter de frayeur.

Lucy le regarda quelques instants, intriguée, avant de rougir et de fixer ses pieds.

- Désolée, murmura-t-elle, gênée. Larry Coleman a dit aussi que quand j'embrassais, ça donnait l'impression de se faire écraser une poignée de groseilles à maquereau sur le visage.

- Des groseilles à maquereau ? dit-il en secouant la tête. Et qui diable est ce Larry Coleman ?

Cette fois, elle parut nettement troublée, alors comment aurait-il pu lui en vouloir ? Il devait d'abord essayer de remettre en ordre le chaos qui régnait dans sa propre tête. Il écarta Lucy de la lueur des torches, la prit par les épaules et la regarda *droit dans* les yeux.

- OK, Lucy ! Primo : ton baiser a plutôt un goût... de fraises. Deuzio : si je trouve ce Larry Coleman, je lui colle mon poing sur la figure. Tertio : note bien le moment où nous en sommes restés. Pour l'instant, nous avons un tout petit problème.

Il montra le géant qui sortait maintenant tranquillement de l'ombre d'une charrette et se penchait vers la fenêtre de la calèche du Français.

Lucy ouvrit de grands yeux effarés.

- Bonsoir, baron, dit l'homme.

Il parlait aussi le français et, en entendant sa voix, Lucy s'agrippa au bras de Paul.

- Je suis ravi de vous revoir, poursuivit l'homme. C'est un bien long chemin des Flandres jusqu'ici.

Il retira sa capuche.

De l'intérieur de la calèche, un cri de surprise se fit entendre.

- Le faux marquis ! Que faites-vous donc ici ? Comment se peut-il... ?

- J'aimerais bien le savoir aussi, chuchota Lucy.

- Est-ce ainsi qu'on salue son descendant ? répondit gaiement le géant. Après tout, je suis le petit-fils du petit-fils de votre petit-fils, et même si on se plaît à m'appeler « l'homme sans prénom », je peux vous assurer que j'en ai un. Et même plusieurs, pour être plus exact. Puis-je vous tenir compagnie dans votre calèche ? Il n'est pas particulièrement agréable de rester debout et ce pont va encore *rester engorgé* un bon moment.

Sans attendre la réponse ni même jeter un dernier regard circulaire, il ouvrit la porte et grimpa dans le véhicule.

Lucy avait tiré Paul sur le côté pour l'éloigner de la lumière des torches.

- C'est bien lui / Seulement beaucoup plus jeune. Qu'allons-nous faire maintenant ?

- Rien du tout, chuchota Paul. Nous pouvons difficilement nous pointer et dire « Salut » ! Nous ne devrions pas nous trouver ici.

- Mais comment se fait-il qu'il s'y trouve, *lui* ?

- Un stupide hasard. En tout cas, il ne faut pas qu'il nous voie. Viens, descendons sur la rive !

Mais ils restèrent sur place, fixant la calèche, apparemment encore plus fascinés par cette sombre fenêtre que par la scène du Globe Théâtre.

- Lors de notre dernière rencontre, je vous ai pourtant fait nettement comprendre ce que je pense de vous, disait maintenant le baron belge.

- Certes oui, vous me l'avez bien fait comprendre !

Le rire du visiteur donna la chair de poule à Paul sans qu'il sache pourquoi.

- Ma décision est irrévocable ! reprit la voix légèrement tremblante du baron. Je remettrai cet engin diabolique à l'Alliance, quelles que soient les méthodes perfides que vous utiliserez pour m'en dissuader. Je vous sais allié avec le diable.

- Qu'est-ce qu'il veut dire ? chuchota Lucy. Paul secoua simplement la tête.

Un léger rire se fit de nouveau *entendre*.

- Mon ancêtre borné et aveuglé ! Combien votre vie - et la mienne ! - eût été plus simple si vous m'aviez écouté, moi, plutôt que votre évêque ou ces regrettables fanatiques de l'Alliance. Si vous aviez utilisé votre raison au lieu de votre rosaire. Si vous aviez compris que vous faites partie de quelque chose de plus grand que ce que votre prêtre vous prêche.

La réponse du baron sembla consister en un *Notre père*. Lucy et Paul n'entendirent qu'un doux marmonnement.

- Amen ! soupira le visiteur. C'est donc votre dernier mot en cette affaire ?

- Vous êtes le diable en personne ! pesta le baron. Quittez ma voiture et ne vous présentez plus jamais à ma vue !

- Comme vous le désirez. Il resterait encore un seul détail à régler. Je ne vous en ai pas parlé jusqu'à présent pour ne pas vous inquiéter inutilement, mais sur votre pierre tombale, que j'ai vue de mes propres yeux, on peut lire le « 14 mai 1602 » comme jour de votre mort.

-Mais c'est... s'écria le baron.

- ... aujourd'hui, c'est exact. Et nous ne sommes plus très loin de minuit.

- Qu'est-ce qu'il est en train de faire, là ? chuchota Lucy.

- Il rompt ses propres lois, dit Paul en sentant la chair de poule gagner sa nuque. Il parle de...

Il s'interrompt, avec au creux de l'estomac une sensation bien connue de malaise.

- Mon cocher sera bientôt de retour, dit le baron d'une voix devenue angoissée.

- Oui, je n'en doute pas, répondit le visiteur d'un air presque ennuyé. C'est pourquoi je vais faire vite.

Lucy avait posé sa main sur son ventre.

-Paul!

-Je sais, je le sens aussi. Mince de mince... Il faut partir d'ici si nous ne voulons pas nous retrouver dans le fleuve.

Il l'entraîna par le bras en veillant soigneusement à ne pas tourner son visage vers la fenêtre.

- Certes, vous êtes mort dans votre pays des suites d'un méchant rhume, poursuivait l'homme à la capuche tandis qu'ils passaient furtivement devant la calèche. Mais comme mes visites chez vous ont

eu pour conséquence que vous vous trouvez aujourd'hui ici, à Londres, en pleine santé, quelque chose a dû être sensiblement perturbé. Scrupuleux comme je suis, je me sens donc tenu d'aider un peu la mort.

Préoccupé par sa sensation au creux de l'estomac, Paul était en train d'estimer le nombre de mètres qui les séparaient encore de la rive, mais le sens de ces paroles s'infiltra dans sa conscience et il s'immobilisa de nouveau.

Lucy le pinça à la taille.

- Cours, dit-elle tout en démarrant elle aussi. Nous n'avons plus que quelques secondes !

Les genoux flageolants, il suivit Lucy et, dans sa course, alors que la rive commençait à se brouiller devant ses yeux, lui parvint, de l'intérieur de la calèche, un cri terrifiant bien qu'assourdi, suivi par un « diantre ! » prononcé dans un râle... Puis un silence de mort.

*Lucy et Paul ont été envoyés aujourd'hui à 15 heures en l'année 1948 pour élapser. À leur retour à 19 heures, ils ont atterri dans le parterre de roses, devant la fenêtre de la salle du Dragon, en costumes du XVII<sup>e</sup> siècle, complètement trempés. Ils m'ont semblé fort perturbés et leurs paroles étaient incohérentes, de sorte que j'en ai informé contre leur gré lord Montrose et Falk de Villiers. Mais l'histoire s'est expliquée facilement. Lord Montrose se souvenait encore fort bien du bal costumé donné dans le jardin en l'année 1948, au cours duquel quelques invités, parmi lesquels Lucy et Paul, après avoir consommé beaucoup trop d'alcool, s'étaient retrouvés dans le bassin des poissons rouges. Lord Lucas a endossé la responsabilité de cet incident et a promis de remplacer les deux exemplaires détruits des roses « Ferdinand Picard » et « Mrs John Laing ». Lucy et Paul ont été sévèrement exhortés à ne plus toucher à l'alcool à l'avenir et ce à quelque époque que ce soit.*

**Extrait des Annales des Veilleurs**

**18 décembre 1992**

**Rapport : J. Mountjoy, adepte de 2<sup>e</sup> grade.**



# Chapitre 1

- Jeunes gens, nous sommes dans une église. On ne s'embrasse pas !

Effarée, je reculai aussitôt en m'attendant à voir se précipiter vers nous un curé d'un autre âge, la soutane flottante et le visage courroucé. Mais ce n'était pas le curé qui avait dérangé notre baiser. Ce n'était même personne. C'était juste un petit gargouillot, accroupi sur un banc, qui me regardait, tout aussi ébahi que moi.

Ce qui, à tout prendre, était difficilement possible. À vrai dire, j'étais bien au-delà de la stupéfaction. En fait, j'avais plutôt d'énormes coupures dans le fonctionnement de mon cerveau.

Tout avait commencé avec ce baiser. Gideon de Villiers m'avait embrassée, moi, Gwendolyn Shepherd !

Naturellement, j'aurais dû me demander ce qui lui avait pris tout à coup, car enfin nous nous trouvions dans un confessionnal, quelque part à Belgravia, en 1912, au sortir d'une fuite échevelée, pleine d'entraves de toutes sortes, à commencer par ma robe longue avec son col marin ridicule.

J'aurais pu faire des comparaisons analytiques entre les baisers que j'avais déjà reçus et chercher à savoir pourquoi Gideon embrassait tellement mieux.

J'aurais aussi pu réfléchir au fait que la cloison entre nous et le guichet par lequel Gideon avait réussi à passer la tête et les bras n'offraient pas les conditions idéales pour un baiser. Et me dire aussi que je n'avais pas besoin d'encore plus de chaos dans ma vie alors que je venais d'apprendre trois jours auparavant que j'avais hérité du gène familial du voyage dans le temps.

Mais en réalité, je n'avais plus rien dans la tête, sauf peut-être des *Ohhhh*, *Mmmm* et *Encore*.

De sorte que je ne ressentis pas vraiment mes habituels tiraillements au ventre. Ce ne fut donc qu'en voyant ce petit gargouillot croiser les bras et me lancer un regard furibond et en m'apercevant aussi que le rideau vert velours du confessionnal avait subitement viré au caca d'oie, que je compris que nous étions revenus dans le présent.

- Chiotte !

Gideon se replia dans son compartiment de confessionnal en se frottant le crâne.

*Chiotte* ! Je retombai durement de mon septième ciel et en oubliai le gargouillot.

- Moi, je n'ai pas trouvé ça si mal, dis-je en m'efforçant de me la jouer cool.

Malheureusement, j'étais un peu essoufflée, ce qui diminuait sensiblement l'effet produit. Je n'arrivais pas à regarder Gideon et je gardai désespérément les yeux fixés sur le rideau.

Mon Dieu ! Je venais de traverser une centaine d'années sans m'en rendre compte, parce que ce baiser m'avait complètement et totalement... troublée. Je veux dire, ce type n'arrête pas de vous rabrouer, et la minute d'après on se retrouve à courir comme des fous, avec des hommes armés de pistolets à nos trousses et, d'un coup, comme ça, il se met à dire que vous êtes quelqu'un de tout à fait particulier et il vous embrasse. Et un de ces baisers ! Un truc à me rendre instantanément jalouse de toutes les filles qui lui avaient appris ça.

- Personne en vue ! constata-t-il en se glissant hors du confessionnal. Bon, nous allons prendre le bus pour retourner à Temple. Viens, ils doivent nous attendre.

Ahurie, je glissai un œil vers lui par la fente du rideau. Devais-je comprendre qu'il voulait repasser à l'ordre du jour ? Après un baiser (c'eût été mieux avant, mais là le mal était fait !), on devrait peut-être bien expliquer quelques choses fondamentales, non ? Ce baiser avait-il été une sorte de déclaration d'amour ? Pouvait-il même signifier que Gideon et moi nous étions ensemble maintenant ? Ou nous étions-nous simplement un peu pelotés, parce que nous n'avions rien de mieux à faire ?

-Je ne monterai pas dans un bus avec cette robe, affirmai-je en me levant le plus dignement possible.

Je me serais mordu la langue plutôt que de poser une seule des questions qui venaient de me traverser la tête.

Ma robe était blanche, avec des rubans de satin bleu ciel à la taille et au col. Sans doute le dernier cri en 1912, mais pas vraiment appropriée pour les transports en commun du XXI<sup>e</sup> siècle.

- Nous allons prendre un taxi, annonçai-je.

Gideon se tourna simplement vers moi sans me contredire. Avec sa redingote et son pantalon à plis, il me donna l'impression de ne pas se sentir non plus très à l'aise pour voyager en bus. Pourtant, il avait fière allure là-dedans, d'autant plus que ses cheveux n'étaient plus impeccablement plaqués derrière les oreilles comme encore deux heures plus tôt, mais qu'ils lui tombaient sur le front en boucles folles. Je sortis dans la nef et le rejoignis en frissonnant. Il faisait un froid glacial là-dedans. Ou était-ce dû au fait que je n'avais pratiquement pas réussi à dormir depuis trois jours ? Ou à ce qui venait de se passer ? Ces derniers temps, mon corps avait sans doute sécrété plus d'adrénaline que dans les seize années précédentes. Il s'était passé tellement de choses et j'avais eu si peu de temps pour y réfléchir que ma tête menaçait d'éclater. Si j'avais été un personnage de BD, il y aurait eu une grosse bulle avec un énorme point d'interrogation au-dessus de ma tête. Et peut-être aussi quelques têtes de mort.

Il fallait réagir. Si Gideon voulait passer à l'ordre du jour, eh bien d'accord, moi aussi je pouvais le faire.

- OK, fichons le camp, dis-je sèchement. Je me les gèle ici. Je voulais me faufiler devant lui, mais il me retint par le bras.

- Écoute, pour tout à l'heure...

Il s'arrêta là, sans doute dans l'espoir que je l'interrompe.

Ce que, naturellement, je ne fis pas. J'avais trop envie de savoir ce qu'il avait à me dire. De plus, j'avais du mal à respirer en le sentant si près de moi.

- Ce baiser... ce n'est...

De nouveau une phrase inachevée. Mais je la complétais aussitôt en pensée. *Ce n'est pas ce que tu crois.*

Oh, d'accord, mais alors, il aurait pu s'en dispenser, non ? C'était comme mettre le feu à un rideau et s'étonner après que toute la maison brûle. (Je sais, la comparaison n'est pas terrible.) Je n'avais nulle envie de lui faciliter les choses et je le regardai froidement en attendant qu'il continue. C'est-à-dire, j'essayai de le regarder froidement, mais en réalité j'avais probablement affiché malgré moi un regard du genre *Je suis le petit Bambi, ne me tue pas, s'il te plaît*. Il ne manquait plus que ma lèvre se mette à trembler.

*Ce n'est pas ce que tu crois. Vas-y, dis-le !*

Mais Gideon ne dit rien du tout. Il retira une épingle de mes cheveux en désordre (ma coiffure tarabiscotée devait donner l'impression qu'un couple d'oiseaux s'y était niché), prit une mèche dans sa main et se l'enroula autour du doigt. De l'autre main, il commença à me caresser le visage, et puis il se pencha vers moi et m'embrassa, avec précaution cette fois. Je fermai les yeux... et *bis repetita* : mon cerveau se mit de nouveau agréablement en mode off. (Il n'émit plus rien que : *Ohhhh, Mmmh et Encore.*)

Toutefois, pas plus d'une dizaine de secondes, car, tout près de nous, une voix énervée s'écria :

- Vous n'allez quand même pas remettre ça !

Effrayée, je repoussai doucement Gideon et aperçus aussitôt le visage grimaçant du petit gargouillot maintenant suspendu, la tête en bas, en haut de la galerie sous laquelle nous nous trouvions. Plus exactement, c'était *l'esprit* d'une gargouille.

Gideon avait lâché mes cheveux et affichait un visage impassible. Oh, mon Dieu ! Qu'allait-il penser de moi ? Ses yeux verts ne laissaient rien deviner, tout au plus un léger étonnement.

-Je... je croyais avoir entendu quelque chose, murmurai-je.

- Ah bon, fit-il, un peu surpris, mais tout à fait aimable.

- C'est *moi* que tu as entendu, dit le gargouillot. C'est *moi* que tu as entendu !

Il avait à peu près la taille d'un chat, et son visage ressemblait aussi à celui d'un chat. Mais en plus de ses deux grandes oreilles de lynx pointues, il avait deux cornes rondes au milieu, de petites ailes sur le dos et une longue queue écailleuse de lézard, qui se terminait en triangle et remuait d'excitation.

- Et tu peux aussi me voir ! ajouta-t-il. Je ne répondis pas.

- Alors, nous ferions mieux de partir, dit Gideon.

- Tu peux me voir et m'entendre ! s'enthousiasma le petit gargouillot.

Il se laissa tomber sur un banc depuis la galerie et se mit à sautiller sur place. Il avait la voix enrouée d'un enfant enrhumé.

-Je l'ai compris tout de suite, poursuivit-il.

Surtout ne pas faire d'erreur, sinon je n'arriverais plus à m'en débarrasser. Je feignis l'indifférence et balayai du regard les bancs en me dirigeant vers le portail. Gideon me tint la porte.

- Merci, c'est trop aimable ! dit le gargouillot, qui en profita pour se faufiler lui aussi à l'extérieur.

Dehors, sur le trottoir, la lumière me fit cligner des yeux. Le ciel était couvert, le soleil ne se montrait pas, mais d'après mon estimation on devait approcher du soir.

- Eh, là ! Attends-moi donc ! s'écria le gargouillot en tirant sur ma robe. Il faudrait qu'on se parle d'urgence ! Ouille, tu me marches sur les pieds, là... Ne fais pas celle qui ne me voit pas. Je sais que c'est faux.

Sa bouche cracha un peu d'eau qui forma une toute petite flaque sur ma bottine à boutons.

- Oups. 'xcuse ! Ça m'arrive seulement quand je m'énerve. Je levai les yeux sur la façade de l'église. Elle devait être de style victorien, avec des vitraux colorés et deux jolies tours ouvragées. Des briques alternant avec un crépi de couleur blanc crème formaient un joyeux motif à rayures. Mais j'eus beau regarder jusqu'en haut, je n'y découvris aucune figure sculptée ni aucune gargouille. C'était pour le moins étrange de voir cet esprit rôder par ici.

-Je suis là ! s'écria le gargouillot en s'agrippant au mur, juste devant mon nez.

Il pouvait grimper comme un lézard, toutes les gargouilles savent le faire. Je fixai une seconde la brique à côté de sa tête et me détournai.

Le gargouillot n'était plus aussi sûr que je puisse vraiment le voir.

- Ah, *s'il te plaît*, dit-il. J'aimerais tellement parler à quelqu'un d'autre qu'à sir Arthur Donan Coyle.

Pas mal raffiné, le p'tit gars. Mais je ne tombai pas dans le piège. Ça me faisait un peu de peine, bien sûr, mais je savais comme ces petits monstres peuvent devenir importuns. Et puis il m'avait aussi dérangée en plein baiser et, à cause de lui, Gideon devait probablement méprendre maintenant pour une fichue lunatique.

- S'il te plaît, s'il te plaît, s'iiiiiiiiil te plaîiît ! supplia la gargouille.

Je continuai à l'ignorer de toutes mes forces. Mon Dieu, j'avais bien d'autres problèmes sur le dos.

Gideon s'était approché du bord de la chaussée pour héler un taxi. Naturellement, il en arriva aussitôt un de libre. Il y a des gens qui ont toujours de la veine pour ce genre de choses. Ou comme une autorité naturelle. Ma grand-mère lady Arista, par exemple. Elle n'a qu'à se planter au bord de la rue avec son regard sévère pour que les chauffeurs de taxi pilent net.

- Tu viens, Gwendolyn ?

- Tu ne peux pas partir comme ça, maintenant ! Alors que nous venons juste de nous trouver, pleurnicha une petite voix enrouée, d'un ton déchirant.

Si nous avions été seuls, je me serais sans doute laissé aller à lui répondre. Malgré ses canines pointues et ses pieds griffus, il était plutôt mignon et il manquait probablement de compagnie. (Le fantôme de sir Arthur Conan Doyle avait certainement mieux à faire. D'ailleurs, que venait-il faire à Londres, celui-là ?) Mais quand on communique avec des esprits en présence d'autres personnes, elles vous prennent - avec un peu de chance - pour une menteuse ou une comédienne ou alors — dans la plupart des cas — pour une folle. D'autre part, la dernière gargouille-démon avec laquelle j'avais *conversé* s'était montrée si collante qu'elle m'aurait presque suivie jusque dans les toilettes.

Le visage figé, je pris donc place dans le taxi et regardai droit devant au démarrage. Assis à côté de moi, Gideon lorgnait par la fenêtre. Les sourcils levés, le chauffeur examina nos costumes dans le rétroviseur, mais sans commentaire. Il fallait lui en savoir gré.

- Bientôt 6 heures et demie, me dit Gideon, visiblement soucieux d'un échange des plus neutres. Pas étonnant que je meure de faim.

Maintenant qu'il en parlait, je ressentis aussi la même chose. Vu l'ambiance délétère à la table familiale du petit déjeuner, je n'avais même pas avalé la moitié de mon toast et, comme toujours, le repas de la cantine avait été infect. Je me rappelai avec une certaine nostalgie les sandwiches et les scones appétissants sur la table à thé de lady Tilney, qui nous étaient malheureusement passés sous le nez.

Lady Tilney ! Du coup, je pensai que Gideon et moi devrions faire le point sur notre aventure en l'année 1912. Car les choses avaient complètement déraillé et je me demandais bien ce qu'en diraient les Veilleurs, qui ne comprenaient pas du tout les plaisanteries au sujet des voyages dans le temps. Gideon et moi, nous étions partis avec la mission de collecter lady Tilney dans le chronographe (soit dit entre nous, je n'en avais toujours pas compris les raisons, mais tout ça semblait d'une extrême importance : pour autant que je sache, il s'agissait de sauver le monde, pas moins). Toutefois, avant

que nous puissions le faire, ma cousine Lucy et Paul - officiellement les méchants de toute cette histoire - étaient entrés en jeu (du moins, la famille de Gideon en était-elle persuadée, et lui aussi). Lucy et Paul avaient prétendument volé le second chronographe et s'étaient cachés avec dans le passé. Depuis des années, ils n'avaient plus donné de nouvelles, jusqu'à ce qu'ils surgissent chez lady Tilney et fichent une pagaille pas possible dans notre réunion autour d'une tasse de thé.

Je ne savais plus exactement quand les pistolets étaient entrés apparus - dans ma peur, je l'avais refoulé de ma mémoire — mais Gideon en était venu à tenir une arme sur la tempe de Lucy, un pistolet qu'il n'aurait pas dû emporter, à vrai dire. (Comme moi, mon portable, mais au moins on ne peut tuer personne avec un portable !) Ensuite, nous nous étions réfugiés dans l'église. Mais pendant tout ce temps, je n'avais pas pu me défaire de l'idée que tout ce truc avec Lucy et Paul n'était pas aussi clair que les de Villiers se plaisaient à le dire.

- Qu'est-ce qu'on va bien pouvoir raconter maintenant à propos de lady Tilney ? demandai-je.

— Eh bien... répondit Gideon en se frottant le front d'un air las. Non pas qu'il faille mentir, mais on ferait peut-être mieux de passer une ou deux choses sous silence. Ne t'en mêle pas et laisse-moi parler, ça vaudra mieux.

Il avait retrouvé son bon vieux ton de commandant en chef.

- Oui, bien sûr, dis-je. Je me contenterai de hocher la tête et de la fermer, comme il sied à une jeune fille.

Instinctivement, je me croisai les bras sur la poitrine. Pourquoi Gideon ne pouvait-il donc jamais se comporter normalement ? D'abord, il m'embrassait (et pas qu'une fois !), pour ensuite se la jouer grand-maître de la loge des Veilleurs !

Nous restâmes un long moment à regarder le paysage, chacun de son côté.

Ce fut finalement Gideon qui rompit le silence et cela me procura une certaine satisfaction.

- Qu'est-ce qu'il y a ? Le chat a avalé ta langue ? Il semblait presque gêné.

- Pardon ?

- Ma mère me demandait toujours ça quand j'étais petit. Quand j'avais l'air aussi buté que toi en ce moment.

- Tu as une *mère* !

Je remarquai aussitôt la stupidité de ma question. Mon Dieu ! Gideon leva un sourcil.

- Qu'est-ce que tu croyais ? demanda-t-il, amusé. Que j'étais un androïde, assemblé par oncle Falk et Mr George ?

- Ce n'est pas si absurde que ça. Tu as des photos de toi bébé ?

En tentant de m'imaginer Gideon en bébé, avec un gros visage joufflu et le crâne chauve, je ne pus m'empêcher de sourire.

- Et tes parents ? Vivent-ils aussi à Londres ? ajoutai-je. Gideon fit non de la tête.

- Mon père est mort et ma mère habite à Antibes, dans le sud de la France.

Pendant un court instant, il se pressa les lèvres et je crus qu'il allait retomber dans son mutisme. Mais il reprit :

- Avec mon petit frère et son nouveau mari, monsieur *Appelle-moi-donc-papa* Bertelin. Il a une

entreprise qui fabrique des microcomposants pour appareils électroniques et apparemment les affaires marchent du tonnerre : en tout cas, il a appelé *Crésus* son yacht m'as-tu-vu.

J'en restai comme deux ronds de flan. Autant d'informations personnelles d'un seul coup, ça ne ressemblait pas du tout à Gideon.

- Oh, mais ça doit être super-cool de passer ses vacances là-bas, non ?

- C'est sûr, dit-il d'un ton moqueur. Il y a une piscine grande comme deux courts de tennis et ce yacht à la con a des robinets en or.

- En tout cas, c'est toujours mieux qu'un cottage sans chauffage à Peebles.

Dans ma famille, on passait en principe les vacances d'été en Ecosse.

- A ta place, ajoutai-je, si j'avais une famille dans le sud de la France, j'irais la voir tous les week-ends. Même sans piscine et sans yacht.

Gideon me regarda en secouant la tête.

- Ah oui ? Et comment tu ferais si tu devais en plus sauter toutes les deux heures dans le passé ? Ce n'est pas vraiment super à 150 sur l'autoroute.

-Oh!

Cette histoire de voyage dans le temps était trop nouvelle pour moi et je n'avais pas encore eu le loisir de réfléchir à toutes ses conséquences. Il n'y avait que douze porteurs du gène — répartis sur plusieurs siècles — et je n'arrivais toujours pas à réaliser que j'en faisais partie. En fait, c'était ma cousine Charlotte qui était prévue pour ça et elle s'y était préparée fébrilement. Mais pour des raisons impénétrables, ma mère avait trafiqué les données de ma naissance et, maintenant, on était dans le pétrin. Tout comme Gideon, j'avais désormais le choix entre sauter dans le temps de façon contrôlée à l'aide du chronographe ou me faire surprendre à n'importe quel instant et n'importe quel endroit par un bond dans le temps, ce qui - par expérience - n'était pas franchement agréable.

- Naturellement, il faudrait emporter le chronographe avec toi, comme ça tu serais sûr de pouvoir élargir de temps à autre dans des époques sans danger, avançai-je.

Gideon poussa un soupir sans joie.

- Oui, et comme ça je pourrais bien sûr voyager tranquille et découvrir plein de sites historiques en chemin. Mais d'abord, on ne me permettrait jamais d'emporter le chronographe dans mon sac à dos et puis il y a toi... qu'est-ce que tu ferais, *toi*, sans cet engin ?

Il jeta un regard par la fenêtre, puis reprit :

- Grâce à Lucy et Paul, il n'en reste plus qu'un, l'aurais-tu oublié ?

Sa voix s'était de nouveau échauffée, comme toujours quand il était question de Lucy et Paul.

Je haussai les épaules et me tournai aussi vers la fenêtre. Le taxi avançait au pas, en direction de Piccadilly. Eh bien, super ! Heure de pointe du soir dans la City ! Nous serions sans doute arrivés plus vite à pied.

—Apparemment, tu n'as pas encore tout à fait compris que tu n'auras plus guère l'occasion de quitter cette île, Gwendolyn, remarqua Gideon avec une nuance d'amertume. Ni même cette ville. Au lieu de t'emmener en vacances en Ecosse, ta famille aurait mieux fait de te montrer le vaste monde. Maintenant, c'est trop tard. Prépare-toi à ne pouvoir regarder tout ce dont tu rêves que sur Google Earth.

Le chauffeur sortit un livre mal en point, s'adossa à son siège et se mit tranquillement à lire.

- Mais... tu es pourtant allé en Belgique et à Paris, objectai-je. Pour filer dans le passé à partir de là-bas et prendre *son sang* à ce je-ne-sais-plus-qui, et ce truc...

- Bien sûr ! m'interrompit-il. Avec mon oncle, trois Veilleurs et une *costumière*. Un voyage super ! Sans compter que la Belgique est un pays follement exotique. Qui ne rêve pas d'aller passer trois jours en *Belgique* ?!

Intimidée par son emportement soudain, je demandai doucement :

- Où partirais-tu si tu avais le choix ?

- Tu veux dire, si je n'étais pas frappé par cette malédiction du voyage dans le temps ? Mon Dieu... je ne saurais pas par où commencer : Chili, Brésil, Pérou, Costa Rica, Canada, Alaska, Vietnam, Australie, Nouvelle-Zélande... énuméra-t-il avec un faible sourire. Bon enfin, presque partout, sauf sur la lune. Mais ce n'est pas franchement agréable de réfléchir à ce qu'on ne pourra jamais faire dans sa vie. Il faut s'habituer à l'idée que, question voyages, notre vie sera plutôt monotone.

- Sauf en ce qui concerne les voyages dans le temps.

Je rougis, car il avait dit « notre vie », ce qui me semblait en quelque sorte tellement... intime.

- Au moins, ce n'est que justice pour compenser ces contrôles sempiternels et cet emprisonnement, dit Gideon. Sans ces voyages dans le temps, il y a belle lurette que je serais mort d'ennui. Paradoxal, mais vrai.

- Et moi, je me contenterais de quelques frissons en matant de temps en temps un bon thriller, je t'assure.

Je regardai avec envie un cycliste qui se faufilait dans les encombrements. Je voulais rentrer chez moi ! Les voitures devant nous ne bougeaient pas d'un millimètre, ce qui ne semblait pas gêner le moins du monde notre chauffeur, toujours plongé dans sa lecture.

- Si ta famille vit dans le sud de la France... où habites-tu, toi ? demandai-je à Gideon.

- Récemment, je me suis trouvé un appart à Chelsea. Mais je n'y suis que pour me doucher et dormir. Les rares fois où je m'y trouve, en fait.

Il soupira. Ces trois derniers jours, il avait à l'évidence dormi aussi peu que moi. Voire moins encore.

- Sinon, dès mes onze ans, j'ai habité chez mon oncle Falk à Greenwich. Quand ma mère a rencontré monsieur Tête-à-claques et a voulu quitter l'Angleterre, les Veilleurs n'étaient évidemment pas d'accord. Mon saut d'initiation était proche et j'avais encore beaucoup de choses à apprendre.

- Et alors, ta mère t'a laissé seul ?

Mum n'aurait jamais eu le cœur à faire ça, j'en étais sûre. Gideon haussa les épaules.

- J'aime bien mon oncle, il est tout à fait sympa quand il ne joue pas au grand-maître de la Loge. En tout cas, je l'apprécie mille fois plus que mon soi-disant beau-père.

-Mais...

J'hésitai à lui poser la question et je repris en chuchotant :

- Mais elle ne te manque pas ?

De nouveau, un haussement d'épaules.

- Jusqu'à mes quinze ans, quand je pouvais encore voyager normalement, j'ai toujours passé mes vacances là-bas. Ma mère vient aussi au moins deux fois par mois à Londres. Officiellement pour me rendre visite, mais en réalité plutôt pour dépenser l'argent de M. Bertelin. Elle a un faible pour les fringues, les chaussures et les bijoux anciens. Et aussi pour les restaurants macrobiotiques étoilés.

Cette femme semblait vraiment être une Mum de livre d'images.

- Et ton frère ?

- Raphaël ? Il est devenu un vrai Français. Il appelle Tête-à-claques « Papa » et il reprendra un jour son empire de platine. Même si, pour l'instant, tout semble indiquer qu'il n'obtiendra même pas son bac, ce grand paresseux. Les filles l'intéressent plus que ses livres.

Gideon posa son bras derrière moi, sur le dos du siège, et ma respiration commença à s'accélérer.

- Pourquoi me regardes-tu comme ça? demanda-t-il. Je te fais de la peine, là ?

- Un peu, dis-je sincèrement.

Je pensais bien sûr au petit garçon de onze ans qui avait dû rester seul en Angleterre. Chez des cachottiers qui l'avaient obligé à prendre des cours d'escrime et de violon. Et à jouer *au polo* !

- Falk n'est même pas ton oncle. Juste un parent éloigné, ajoutai-je.

Derrière nous, les klaxons s'énervaient. Le chauffeur de taxi leva furtivement les yeux et fît avancer la voiture sans se laisser pour autant détourner de sa lecture. J'espérais seulement que le chapitre ne serait pas trop passionnant.

Gideon ne semblait lui prêter aucune attention.

- Falk a toujours été comme un père pour moi. Ce n'est pas la peine de me regarder comme si j'étais David Copperfield, dit-il avec un sourire en coin.

- Hein ? Comment ça, David Copperfield ? Gideon soupira.

- Je veux dire le héros du roman de Dickens, pas le magicien. Au fait, est-ce que ça t'arrive de lire un livre de temps en temps ?

Voilà, il était de retour, le Gideon avec son air supérieur. Et ma tête qui vibrait déjà de toute cette amabilité et cette intimité ! Étrangement, je fus presque soulagée de retrouver ce bon vieux sale type. Je pris mon air le plus méprisant et m'écartai un peu de lui.

- À vrai dire, je préfère la littérature moderne.

- Ah oui ? répondit Gideon avec une lueur d'amusement dans les yeux. Et quoi, par exemple ?

Il ne pouvait pas savoir que ma cousine Charlotte m'avait posé régulièrement cette question pendant des années, avec la même arrogance. En fait, je lisais pas mal de choses et je l'avais toujours renseignée de bonne grâce. Mais comme Charlotte avait toujours rejeté avec mépris mes lectures comme « peu exigeantes » et « débilisés pour filles », j'avais fini par en avoir assez et je lui avais cloué le bec une fois pour toutes. Parfois, il faut battre les gens avec leurs propres armes. Le truc, c'est de ne jamais montrer la moindre hésitation dans la conversation et de glisser en passant le nom d'un auteur de best-seller reconnu, au mieux l'un de ceux dont on a vraiment lu le bouquin. D'autre part : plus les noms ont une consonance exotique et étrangère, et mieux c'est.

Je levai le menton et regardai Gideon dans les yeux.

- Eh bien, par exemple, j'aime bien lire George Matussek, Wally Lamb, Pjotr Selvjeniki, Liisa Tikaanenen ; en fait, je trouve formidables tous les auteurs finlandais, ils ont un tel sens particulier de



l'humour ; et puis aussi tout de Jack August Merryweather, bien que son dernier m'ait un peu déçue ; évidemment aussi Helen Marundi, Tahuro Yashamoto, Lawrence Delaney, et naturellement Grimphook, Tscherkowsky, Maland, Pitt...

Gideon avait l'air complètement ahuri. Je levai les yeux au ciel.

- *Rudolf Pitt*, pas *Brad*. Le coin de ses lèvres tressaillit légèrement.

- Même si je dois dire que *Neige d'améthyste* ne m'a pas plu du tout, poursuivis-je rapidement. Trop de métaphores pompeuses, tu ne trouves pas ? En lisant, je n'arrêtais pas de penser que quelqu'un d'autre l'avait écrit pour lui.

- *Neige d'améthyste* ? répéta Gideon avec un franc sourire, cette fois. Ah oui, moi aussi j'ai trouvé ça terriblement pompeux. En revanche, *L'Avalanche d'ambre* m'a vraiment plu.

Je ne pus m'empêcher de sourire aussi.

- Oui, avec *L'Avalanche d'ambre*, il a vraiment mérité le grand prix autrichien de littérature. Et que penses-tu de Takoshi Mahuro ?

- Ses premiers ouvrages, ça va, mais je trouve un peu fatigant qu'il ressorte encore et toujours ses traumatismes de jeunesse, dit Gideon. Parmi les auteurs japonais, je préfère plutôt Yamamoto Kawasaki ou Haruki Murakami.

Là, je ris de bon cœur.

- Mais Murakami existe vraiment !

- Je sais, dit Gideon. Charlotte m'a offert un de ses livres. Quand nous reparlerons de bouquins, je lui conseillerai *Neige d'améthyste*. De... c'était quoi son nom déjà ?

- Rudolf Pitt.

Charlotte lui avait offert un livre ? Comme... euh... c'était gentil de sa part. Il fallait déjà en avoir l'idée. Et sinon, qu'est-ce qu'ils faisaient d'autre ensemble, à part parler de livres ? Mon envie de rire m'était passée d'un coup. Comment pouvais-je d'ailleurs être tranquillement assise là à bavarder avec Gideon comme si rien ne s'était passé entre nous ? Pourtant, nous aurions eu encore quelques petites choses fondamentales à éclaircir sur le sujet. Je le fixai du regard et pris une grande inspiration sans savoir exactement ce que j'allais lui demander. *Pourquoi m'as-tu embrassée ?*

- Nous sommes bientôt arrivés, dit Gideon. Désorientée, je jetai un œil par la fenêtre. Eh bien oui... le chauffeur avait apparemment mis son livre de côté et repris la conduite, et maintenant il s'apprêtait à tourner dans la Crown Office Row du quartier du Temple, où la société secrète des Veilleurs avait son quartier général. Un peu plus tard, il gara la voiture sur l'une des places de parking réservées, à côté d'une Bentley rutilante.

- Vous êtes vraiment sûr que nous pouvons rester ici ?

- Pas de problème, lui assura Gideon. Puis il descendit.

- Non, Gwendolyn, tu restes dans le taxi pendant que je vais chercher l'argent, dit-il quand je voulus le suivre. Et n'oublie pas : quoi qu'ils nous demandent, tu *me* laisses parler. Je n'en ai pas pour longtemps.

- Le compteur tourne, grommela le chauffeur, de mauvaise humeur.

Lui et moi, nous vîmes Gideon disparaître parmi les vénérables maisons de Temple et je compris alors qu'il m'avait laissée là en gage, en attendant de pouvoir payer la course.

- Vous travaillez au théâtre ? me demanda le chauffeur.

- Pardon ?

Qu'est-ce que c'était que cette ombre qui volait au-dessus de nous ?

-Je veux dire, à cause de vos drôles de costumes.

- Non, au musée.

Le toit de la voiture émit de curieux grattements. Comme si un oiseau y avait atterri. Un gros oiseau.

- Qu'est-ce que c'est que ça ?

- Quoi donc ? demanda le chauffeur.

- On dirait qu'il y a une corneille sur le toit ou quelque chose de ce genre, dis-je, en espérant que ce soit le cas.

Évidemment, ce ne fut pas une corneille qui pencha la tête vers la fenêtre. Mais le petit gargouillot de Belgravia ! En voyant mon air horrifié, il afficha un sourire triomphant sur son visage de chat et cracha un paquet d'eau sur le pare-brise.

*Rien n'empêche l'amour ; il ne connaît ni porte ni verrou.*

*Et pénètre partout.*

*Il est de tout temps, a toujours battu des ailes*

*Et le fera éternellement.*

**Matthias Claudius (1740-1815)**

# Chapitre 2

- Ca te la coupe, hein ? *s'écria* le petit gargouillot. Mais on ne se débarrasse pas si facilement de ceux de mon espèce.

Depuis ma descente du taxi, il n'arrêtait pas de me noyer de paroles.

- Bon, d'accord. Écoute...

Je jetai nerveusement un regard vers la voiture. J'avais dit au chauffeur que je devais absolument sortir parce que je me sentais mal, et maintenant il me fixait d'un air méfiant, très étonné de me voir parler au mur. Gideon n'était toujours pas en vue.

- D'autre part, je peux voler, dit le gargouillot en déployant ses ailes. Comme une chauve-souris. Plus vite que n'importe quel taxi.

- Bon, écoute, ce n'est pas parce que je peux te voir que...

- Voir *et* entendre ! m'interrompit le marmouset. Sais-tu combien c'est rare ? La dernière qui a pu me voir et m'entendre était M<sup>me</sup> Tussaud et elle n'appréciait malheureusement pas vraiment ma compagnie. La plupart du temps, elle m'aspergeait d'eau bénite en faisant ses prières. La pauvre, elle était un peu sensible.

Il roula les yeux.

- Tu sais bien, elle a vu trop de têtes coupées à Paris... expliqua-t-il.

Puis il cracha de nouveau un paquet d'eau, juste devant mes pieds.

- Arrête ça !

- Excuse ! C'est juste l'énervement. Petit souvenir de mon époque de gouttière.

J'avais peu d'espoir de m'en débarrasser, mais je voulais au moins tenter le coup. Sans le brusquer. Je me penchai donc sur lui pour le regarder les yeux dans les yeux.

- Tu es certainement un p'tit gars sympa, mais tu ne peux pas rester avec moi ! Ma vie est déjà assez compliquée comme ça et, à vrai dire, les esprits que je connais me suffisent amplement. Alors, s'il te plaît, fais-moi le plaisir d'aller voir ailleurs.

- Je ne suis pas un esprit, se vexa le gargouillot. Je suis un démon. Ou plutôt... ce qui reste d'un démon.

- Où est la différence ? m'écriai-je, désespérée. Je ne devrais voir ni esprits ni démons, tu *comprends* ? Retourne dans ton église !

- Tu ne vois pas la différence ? C'est pourtant simple ! Les esprits ne sont que des calques de personnes décédées qui ne veulent pas quitter ce monde, pour une raison ou une autre. Mais moi, j'étais déjà un démon quand j'étais en vie. Tu ne vas tout de même pas me coller dans le même panier que les esprits ordinaires. D'ailleurs, ce n'est pas *mon* église. J'aime simplement m'y promener.

Le chauffeur de taxi me fixait, bouche bée. Par la fenêtre ouverte de la voiture, il entendait sans doute tout ce que je disais.

Je me passai la main sur le front.

- Ça m'est égal. En tout cas, tu ne peux pas rester avec moi.

- De quoi as-tu peur ? dit le gargouillot en se rapprochant de moi, la tête penchée sur le côté. De nos jours, on ne brûle plus comme sorcières celles qui en voient ou en savent un peu plus que les autres.

- Mais de nos jours, ceux qui parlent aux esprits - et... hmm... aux démons - se retrouvent direct chez le psy, rétorquai-je. Tu ne comprends donc pas que...

Je m'arrêtai là. Ça ne servait à rien. Je ne m'en sortirais pas par la méthode douce. Alors, je fronçai les sourcils et déclarai, le plus durement possible :

- Ce n'est pas parce que j'ai la poisse de pouvoir te voir que tu as le droit de me tenir compagnie.

Le marmouset se montra totalement impassible.

- Mais toi, tu as le droit de me tenir compagnie, bienheureuse que tu es...

- Pour dire les choses clairement : tu me déranges ! Alors, vas t'en, s'il te plaît, m'énervai-je.

- Pas d'accord ! Tu le regretterais vite. Voilà d'ailleurs ton bécoteur qui revient, dit-il en pointant les lèvres avec des bruits de baiser.

- Ah, la ferme ! m'énervai-je en voyant Gideon tourner le coin à grands pas. Et fiche-moi le camp à jamais !

Je prononçai ces derniers mots sans remuer les lèvres, comme un ventriloque. Naturellement, le gargouillot n'en fut pas du tout impressionné.

- Pas sur ce ton, jeune demoiselle ! s'amusa-t-il. Dis-toi bien ceci : quand on me chasse par la porte, je reviens par la fenêtre.

Gideon n'était pas seul. Mr George courait derrière lui, tout essoufflé, en s'efforçant de rester à sa hauteur. Pourtant, son visage rayonna dès qu'il me vit.

- Gwendolyn, Dieu merci, s'écria Mr George en se tamponnant le front avec un mouchoir. Tout va bien, ma fille ?

- Ce petit gros souffle comme une locomotive, constata le gargouillot.

- Tout va bien, Mr George. Nous avons juste eu quelques... petits... problèmes.

Gideon, qui était en train de donner deux ou trois billets au chauffeur de taxi, me lança un regard d'avertissement pardessus le toit de la voiture.

- ... avec le *timing*, ajoutai-je à voix basse, en suivant des yeux le chauffeur qui déboîta de sa place de parking et s'en alla.

- Oui, Gideon m'a déjà fait part de complications, répondit Mr George. C'est incompréhensible, il doit y avoir une faille dans le système, il va falloir analyser ça à fond. Et si possible revoir l'ensemble. Mais le principal, c'est qu'il ne vous soit rien arrivé.

Mr George m'offrit son bras, ce qui avait plutôt l'air étrange, étant donné qu'il faisait une demi-tête de moins que moi.

- Allez, viens, ma fille, dit-il en m'entraînant, il nous reste encore quelques petites choses à faire.

- En fait, je voulais rentrer chez moi le plus vite possible, dis-je.

Le marmouset grimpa le long d'un tuyau et se suspendit au-dessus de nous à la gouttière du toit en chantant à tue-tête *Friends will be friends*.

- Oh, oui, certainement, répondit Mr George. Mais aujourd'hui, tu n'es restée que trois heures dans le passé. Pour être tout à fait tranquille demain après-midi, il faut que tu élapses *encore* quelques heures maintenant. Ne t'inquiète pas, rien de fatigant. Dans une cave confortable où tu pourras faire tes devoirs.

- Mais... Mum m'attend et se fait certainement du souci !

De plus, on était mercredi et c'était le jour du poulet-frites. Sans parler de la baignoire et de mon lit qui n'attendaient que moi !

Dans une telle situation, vouloir m'ennuyer encore avec des devoirs était tout de même un peu fort ! Il fallait que quelqu'un me signe un mot d'excuse. *Comme Gwendolyn participe en ce moment à des missions importantes de voyages dans le temps, il faudrait éviter à l'avenir de lui donner des devoirs.*

Là-haut, sur le toit, le gargouillot chantait toujours en braillant et l'envie me démangeait de le reprendre. Grâce à *Singstar* et aux après-midi de karaoké chez mon amie Leslie, je connaissais tous les textes sur le bout des doigts, même ceux de *Queen*, et je savais pertinemment qu'il n'était pas question de cornichon dans cette chanson.

- Deux heures suffiront, déclara Gideon, qui marchait de nouveau d'un si grand pas que Mr George et moi avions du mal à le suivre. Ensuite, elle pourra retourner chez elle et se coucher.

Je détestais que l'on parle de moi à la troisième personne en ma présence.

- Oui, et *elle* s'en réjouit déjà, ironisai-je. Car *elle* est vraiment très fatiguée.

- Nous allons appeler ta mère et lui expliquer que tu seras à la maison à 10 heures au plus tard, dit Mr George.

Dix heures ? Adieu, poulet rôti. A coup sûr, ma part serait depuis longtemps engloutie par mon goinfre de petit frère.

- « *When you're through with this life and all hope is lost* », chanta le gargouillot en se laissant descendre, moitié volant, moitié cramponné au mur de briques, pour atterrir gracieusement à côté de moi, sur le pavé.

- Nous prétendrons que tu as encore *cours*, ajouta Mr George, plus pour lui que pour moi. Il vaudrait mieux ne rien dire.

Était-ce de la sollicitude ou voulait-il simplement se débarrasser de moi ?

- Oui, mais... peut-être aussi que j'aimerais bien prendre mon temps, y as-tu seulement pensé ? J'ai un tas de questions à poser et j'en ai assez de ne pas avoir de réponses.

Gideon ralentit légèrement son allure.

- De toute façon, personne ne te répondrait... Aujourd'hui, ils veulent seulement savoir comment il se fait que Paul et Lucy étaient prévenus de notre arrivée. Et malheureusement, sur ce coup-là, tu es encore notre suspecte numéro un.

Ce *notre* me donna un coup au cœur, ce qui m'abattit plutôt.

-Je suis la seule à ne rien savoir de tout ça ! Gideon soupira.

-J'ai pourtant déjà essayé de te l'expliquer. Pour le moment, il est possible que tu sois complètement ignorante et... innocente, mais personne ne sait ce que tu vas faire dans le futur. N'oublie pas, tu pourras toujours voyager dans le passé et tu pourrais très bien informer Lucy et Paul de notre visite.

Il réfléchit un moment avant de rectifier :

- Euh... tu *aurais pu* les informer. Je levai les yeux au ciel.

- Mais toi aussi ! Et d'ailleurs... pourquoi serait-ce justement l'un de nous deux ? Margret Tilney ne pourrait-elle pas elle-même se laisser un message dans le passé ? Ou les Veilleurs ? Us pourraient donner une lettre à l'un des voyageurs de n'importe quelle époque vers n'importe quelle époque...

- Eh ? fit le gargouillot qui volait maintenant au-dessus de nous. Quelqu'un peut-il m'expliquer ce que vous racontez ? Je n'y comprends que couic.

- Il y a certainement toutes sortes d'explications possibles, dit Gideon en ralentissant *encore* le pas. Mais aujourd'hui, il m'a semblé que Lucy et Paul t'avaient... disons... *impressionnée*. Il s'arrêta, lâcha mon bras et me regarda gravement.

- Tu leur aurais parlé, ajouta-t-il. Tu aurais écouté leur tissu de mensonges, et si je n'avais pas été là, tu leur aurais peut-être même donné spontanément ton sang pour le chronographe volé.

- Non, ce n'est pas vrai ! rétorquai-je. Mais j'aurais vraiment aimé les entendre. Ils ne m'ont pas fait si mauvaise impression.

Gideon hocha la tête.

- Tu vois, c'est bien ce que je voulais dire. *Gwendolyn*, ces gens ont l'intention de briser un secret qui a été gardé durant des siècles. Ils cherchent à obtenir quelque chose. Et c'est pour cela qu'ils ont besoin de notre sang. Je suis sûr qu'ils ne reculeront devant rien pour arriver à leurs fins.

Il se retira du front quelques boucles brunes et je retins instinctivement mon souffle.

Mon Dieu, qu'il était beau ! Ces yeux verts, la fine ligne de ses lèvres, son teint pâle... tout en lui était tout simplement parfait. De plus, il sentait si bon que pendant une seconde je caressai l'idée de poser ma tête sur sa poitrine. Mais naturellement, je ne le fis pas.

- Tu as peut-être oublié que nous aussi, nous voulions leur sang. Et c'est toi qui as appuyé un pistolet sur la tempe de Lucy, et pas le contraire, dis-je. Elle n'était pas armée.

Une ride de colère se creusa sur le front de Gideon.

- Gwendolyn, je t'en prie, ne sois pas si stupide ! Nous avons — on se demande bien comment - été attirés dans un guet-apens. Lucy et Paul disposaient de renforts, ils étaient au moins à quatre contre un !

- Deux ! m'écriai-je. J'étais là aussi !

- Cinq, si on compte lady Tilney. Sans mon pistolet, nous serions probablement morts à l'heure qu'il est. Du moins, ils auraient pu nous prélever du sang, car c'était bien leur intention. Et toi, tu voulais *parler avec eux* ?

Je me mordis la lèvre.

- Eh oh ! dit le gargouillot. Personne ne pense à moi ici ? Je suis complètement dans le cirage, avec toutes vos histoires.

- Je conçois ton trouble, dit Gideon d'une voix radoucie, mais d'une condescendance évidente. Ces derniers jours, tu as vécu trop de choses nouvelles. Tu n'y étais absolument pas préparée. Comment pourrais-tu alors *comprendre de* quoi il retourne ? Ce qu'il te faut maintenant, c'est rentrer chez toi et te mettre au lit. Alors, réglons tout ça au plus vite.

Il me prit de nouveau par le bras et m'entraîna plus loin en ajoutant :

- C'est moi qui parlerai et tu confirmeras mes dires, d'accord ?

- Oui, ça fait déjà au moins vingt fois que tu me le répètes ! m'énervai-je, avant de me planter devant une plaque en laiton portant l'inscription *Ladies*. Vous n'avez qu'à commencer sans moi. J'ai besoin d'aller aux toilettes depuis le mois de juin 1912.

Gideon me libéra.

- Tu retrouveras toute seule le chemin d'en haut ?

- Évidemment, lui assurai-je.

En fait, je n'étais pas tout à fait certaine de pouvoir me fier à mon sens de l'orientation. Cette maison avait trop de couloirs, d'escaliers, de recoins et de portes.

- Très bien ! dit le gargouillot. Nous voici débarrassés de ce jeune chevrier. Maintenant, tu vas pouvoir m'expliquer ce qui se passe exactement ici !

J'attendis que Gideon ait tourné le coin suivant, puis j'ouvris la porte des toilettes et ordonnai au gargouillot :

- Allez, entre là-dedans !

- Quoi ? répondit-il en me jetant un regard froissé. Dans les WC ? Eh bien, je trouve ça un peu...

-Je me fiche de ce que tu penses. Il n'y a guère d'endroits où l'on puisse *discuter* tranquillement avec des *démons* et je ne veux pas courir le risque d'être entendue ! Allez, maintenant !

Le gargouillot se pinça le nez et me suivit dans les toilettes à contrecœur. Cet endroit ne sentait que faiblement les désinfectants et le citron. Je jetai un coup d'œil à la cabine. Personne.

- Bon, écoute-moi ! Je sais que j'aurai du mal à me débarrasser de toi, mais si tu veux rester à mes côtés, il va falloir t'en tenir à quelques règles, c'est clair ?

- Ne pas se fourrer les doigts dans le nez, ne pas dire de gros mots, ne pas effrayer les chiens... débita le gargouillot.

- Hein? Non, ce que je voudrais, c'est que tu ne t'introduises pas dans ma sphère privée. Je veux être seule la nuit et dans ma salle de bains et, s'il arrivait que quelqu'un m'embrasse encore, dis-je en ravalant ma salive, j'aimerais mieux ne pas avoir de spectateur, c'est clair ?

- Tsss ! fit le gargouillot. Dire qu'il faut entendre ça dans la bouche de quelqu'un qui vient de m'entraîner dans les WC !

- Alors, nous sommes d'accord ? Tu respecteras ma sphère privée ?

- Loin de moi l'idée de te regarder te doucher ou - beurk, Dieu m'en garde ! - en train d'embrasser quelqu'un, déclara le gargouillot. Tu n'as rien à craindre de ce côté-là. Et en général, je trouve ça aussi plutôt ennuyeux d'observer les gens qui dorment. Ça ronfle... ça bave... et je préfère ne pas parler du reste...

— De plus, tu devras te taire quand je serai au lycée ou que je parlerai avec quelqu'un... et, s'il te plaît : si tu ne peux pas t'empêcher de chanter, alors fais-le en mon absence !

— Je sais aussi très bien imiter une trompette ou un cor de poste, m'informa le gargouillot. Tu as un chien ?

-Non.

J'inspirai un grand coup. Avec ce gaillard-là, il me faudrait des nerfs d'acier.

—Tu ne pourrais pas t'en procurer un ? A la rigueur, un chat irait aussi, mais je n'aime pas trop leur

arrogance et ils ne se laissent pas facilement agacer. Certains oiseaux peuvent aussi me voir. Tu as un oiseau ?

— Ma grand-mère ne supporte pas les animaux, dis-je en réprimant l'envie d'ajouter qu'elle avait sans doute aussi une dent contre les animaux invisibles. D'accord, alors reprenons tout au début : je m'appelle *Gwendolyn* Shepherd. Contente de te connaître.

— Xemerius, répliqua le gargouillot, la gueule rayonnante. Ravi ! dit-il en grim pant sur le lavabo et en me regardant dans le blanc des yeux. Vraiment ! Très, très ravi ! Tu m'achèteras un chat ?

— Non, et maintenant sors d'ici, j'ai un besoin pressant !

-Oups !

Xemerius se hâta de traverser la porte fermée, et je l'entendis de nouveau chanter dans le couloir *Friends will be friends*.

Je pris tout mon temps dans les toilettes. Je me lavai consciencieusement les mains et m'aspergeai le visage d'eau froide, dans l'espoir de retrouver des idées claires. Mais sans parvenir à stopper le manège infernal des pensées qui tournaient dans ma tête. Dans le miroir, on eût dit que des corneilles avaient fait leur nid dans ma coiffure. Je tentai de lisser mes cheveux avec mes doigts et de me *remonter* le moral. Tout comme mon amie Leslie l'aurait fait si elle avait été là.

- « Allez, c'est juste l'affaire de quelques heures, Gwendolyn. Et puis, pour quelqu'un qui est si horriblement fatigué et qui a l'estomac vide, tu n'as pas si mauvaise mine. »

Mon visage dans le miroir me regardait avec de grands yeux réprobateurs ombrés de noir.

- « Bon, d'accord ! Tu as vraiment une mine atroce. Mais à vrai dire, on a connu pire. Rappelle-toi, quand tu as eu la varicelle. Alors, haut les cœurs ! Tu vas le faire ! »

Dehors, Xemerius s'était suspendu à un lustre comme une chauve-souris.

- Ça fiche un peu les chocottes ici, dit-il. Je viens de voir passer un templier manchot, tu le connais ?

- Non, dis-je. Dieu merci ! Viens, il faut que j'aille par-là.

- Tu m'expliqueras ce truc des voyages dans le temps ?

-Je n'y comprends rien moi-même.

- Tu m'achèteras un chat ?

-Non.

- Mais moi, je sais où on peut en avoir un gratis. Oh Eh ! Il y a *quelqu'un* dans cette armure de chevalier.

Je jetai un regard en douce vers l'armure. Et il me sembla vraiment voir des yeux briller derrière la visière fermée. C'était la même statue de chevalier que j'avais effrontément tapotée sur l'épaule la veille, en croyant naturellement qu'il ne s'agissait que d'un élément de décoration.

*La veille* me semblait remonter à des années.

Devant la salle du Dragon, je tombai sur Mrs Jenkins, la secrétaire. Elle portait un plateau et me remercia de lui tenir la porte.

- Pour commencer, du thé et des biscuits, ma poulette, dit-elle avec un sourire d'excuse. Mrs Mallory est repartie chez elle depuis longtemps et je vais aller voir dans la cuisine ce que je pourrais vous faire à manger, mes pauvres enfants.



J'approuvai poliment, mais j'étais sûre qu'avec un petit effort on aurait pu entendre mon estomac grogner : « Passe donc plutôt une commande chez le Chinois ! »

Dans la salle, on nous attendait déjà : Falk, l'oncle de Gideon, qui, avec ses yeux d'ambre et sa crinière grise, me faisait toujours penser à un loup ; le docteur White, toujours aussi raide et le regard courroucé, dans son costume éternellement noir et, à ma grande surprise, Mr Whitman, alias l'Écureuil, mon prof d'anglais et d'histoire. Du coup, je me sentis doublement mal et je me mis à tripoter nerveusement le ruban bleu ciel de ma robe. Ce matin, Mr Whitman nous avait surprises, mon amie Leslie et moi, en train de sécher les cours et nous avait passé un savon. De plus, il avait confisqué toutes les recherches de Leslie. Jusqu'ici, nous n'avions fait que supposer son appartenance au Cercle intérieur des Veilleurs, mais là notre hypothèse se trouvait officiellement confirmée.

- Ah, te voici, Gwendolyn, dit amicalement Falk de Villiers, mais sans aucun sourire.

Il me parut mériter un bon rasage, mais il faisait peut-être partie de ces hommes qui se rasent le matin et qui ont le soir une barbe de trois jours. C'était sans doute dû aux ombres sombres autour de sa bouche, en tout cas il avait l'air nettement plus tendu et soucieux que la veille ou même encore à midi. Un loup dominant nerveux.

En tout cas, Mr Whitman me fit un clin d'œil et le docteur White grogna quelque chose d'incompréhensible d'où ressortaient les mots « femmes » et « ponctualité ».

À côté du docteur White se trouvait comme toujours Robert, le petit esprit blondinet, qui semblait être le seul à se réjouir de me voir, car il me fit un sourire rayonnant. Robert était le fils du docteur White ; il s'était noyé à l'âge de sept ans dans une piscine et, depuis, suivait son père comme son ombre. Naturellement, j'étais la seule à le voir, et parce que le docteur White était toujours là, je n'avais pas encore réussi à mener une conversation sérieuse avec Robert, histoire de savoir par exemple pourquoi il continuait à hanter la Terre.

Les bras croisés, Gideon était adossé à l'un des murs ornés de sculptures. Son regard ne fit que m'effleurer pour s'arrêter ensuite sur les biscuits que Mrs Jenkins apportait sur un plateau. J'espérais que son estomac grognait aussi fort que le mien.

Xemerius s'était glissé devant moi et inspectait l'ensemble d'un air approbateur.

- Tonnerre ! s'exclama-t-il. Pas mal, la boutique !

Il fit tout le tour en admirant les sculptures que je ne me lassais pas non plus de contempler. En particulier la sirène qui nageait au-dessus du canapé. Chacune de ses écailles était finement travaillée et ses nageoires luisaient dans des tons de bleu turquoise. La salle du Dragon devait son nom à l'énorme monstre qui serpentait entre les lustres et qui paraissait vrai au point de pouvoir déplier ses ailes à tout instant et de s'envoler.

Sous le regard de Xemerius, le petit esprit ouvrit de grands yeux stupéfaits et se cacha derrière les jambes du docteur White.

Je lui aurais bien dit : « N'aie pas peur, il veut seulement jouer », mais parler d'un démon à un esprit, quand la pièce est pleine de gens qui ne voient ni l'un ni l'autre, n'était pas vraiment recommandé.

- Bon, je vais *essayer* de trouver quelque chose à manger dans la cuisine, dit Mrs Jenkins.

- Et dans quelle *intention*, ajoutai-je. Gideon fronça aussitôt les sourcils.

- L'intention est claire comme de l'eau de roche, déclara-t-il. Ils ont besoin de notre sang pour le collecter dans le chronographe volé. C'est pourquoi ils avaient aussi amené du renfort.

- Votre visite n'est consignée nulle part dans les Annales, remarqua Mr George. Pourtant, vous avez été en contact avec au moins trois Veilleurs, sans parler des gardes postés en haut des escaliers. Vous vous souvenez de leurs noms ?

- C'est le premier secrétaire qui nous a reçus en personne, répondit Gideon, écartant une boucle de son front. Burghes, ou quelque chose comme ça. Il nous a expliqué que les frères Jonathan et Timothy de Villiers étaient attendus en début de soirée pour élapser, tandis que lady Tilney l'avait déjà fait au petit matin. Et un homme du nom de Winsley nous a conduits à Belgravia en calèche. Il devait nous attendre devant la porte, mais quand nous sommes sortis de la maison, la calèche avait disparu. Nous avons dû fuir à pied et nous cacher en attendant de ressauter dans le temps.

Je me sentis rougir à l'évocation de notre cachette. Je me penchai vite pour prendre un biscuit et dissimuler mon visage derrière mes cheveux.

- Ce jour-là, le rapport a été fait par un Veilleur du Cercle intérieur, un certain Frank Mine. Il ne comporte que quelques lignes, d'abord sur la météo, puis sur une marche de protestation des suffragettes dans la City et on y lit aussi que lady Tilney est arrivée à l'heure pour élapser. Aucune mention d'incidents particuliers. Les jumeaux de Villiers ne sont pas cités. Dans ces années-là, ils faisaient pourtant partie du Cercle intérieur.

Mr George soupira en refermant le dossier.

- Très étrange, conclut-il. Tout cela indiquerait un complot dans nos propres rangs.

- Mais ça n'explique pas comment Lucy et Paul savaient que vous apparaîtriez à ce jour et à ce moment précis chez lady Tilney, objecta Mr Whitman.

- Pough ! s'énerma Xemerius depuis le canapé. Ça fait un peu trop de noms, tout ça. C'est à vous filer le tournis !

- C'est pourtant simple, dit le docteur White en posant de nouveau ses yeux sur moi.

Tout le monde ici avait le regard pensif et sombre, y compris moi. Je n'avais rien fait, mais manifestement ils pensaient tous que dans le futur je finirais par ressentir le besoin de révéler à Lucy et Paul l'instant de notre visite chez lady Tilney... pour je ne sais quelle raison. Tout cela était fort troublant et plus j'y réfléchissais, plus ça me paraissait illogique. Et soudain, je me sentis très seule.

- Vous m'avez tous l'air plutôt *zarbis*, dit Xemerius en sautant du canapé pour se suspendre la tête en bas à l'un des énormes lustres. Des voyages dans le temps... hein ? Nous autres, nous avons pourtant déjà vu pas mal de choses, mais je n'ai encore jamais entendu un truc pareil !

- Il y a une chose que je ne comprends pas, remarquai-je. Pourquoi vous attendiez-vous à ce qu'il y ait quelque chose d'écrit sur nous dans ces Annales, Mr George ? Je veux dire, s'il s'y trouvait quoi que ce soit, vous l'auriez vu avant et vous auriez su que nous allions partir là-bas ce jour-là et ce que nous allions vivre. Ou bien est-ce comme dans ce film avec Ashton Kutcher ? Chaque fois que l'un de nous revient du passé, tout le futur a aussi changé ?

- C'est une question intéressante et hautement philosophique, répondit Mr Whitman comme si nous nous trouvions à son cours. Je ne connais pas ce film dont tu parles, mais il est vrai que - selon les lois de la logique - le moindre changement dans le passé peut avoir une extrême influence sur l'avenir. Il y a une nouvelle de Ray Bradbury qui...

- Peut-être allons-nous repousser cette discussion philosophique à plus tard, l'interrompit Falk de Villiers. Pour le moment, j'aimerais vous entendre me raconter en détail ce guet-apens dans la maison

de lady Tilney et comment vous avez réussi à vous enfuir.

Je lorgnai vers Gideon. À lui de débiter sa version sans pistolet. Je pris encore un biscuit.

- Nous avons eu de la chance, commença Gideon sans se départir de son calme. J'ai tout de suite remarqué que quelque chose clochait. Lady Tilney ne semblait pas le moins du monde surprise de nous voir. La table était mise et quand Paul et Lucy ont fait leur apparition et que le majordome s'est planté devant la porte, Gwendolyn et moi avons filé par la pièce voisine et l'escalier de service. La calèche avait disparu, alors nous avons couru.

Il ne semblait pas avoir trop de mal à mentir. Pas de rougeur traîtresse, pas de battement de paupières, le regard droit, la voix bien ferme. Pourtant, je trouvai qu'il manquait à sa version de l'histoire le petit quelque chose qui la rendrait crédible.

- Curieux, remarqua le docteur White. Si le guet-apens eut été bien préparé, ils eussent été armés et eussent fait en sorte de ne pas vous laisser fuir.

- J'ai la tête à l'envers, dit Xemerius depuis le lustre. Je déteste ces formes verbales hyper compliquées qui mêlent l'indicatif et le subjonctif.

Je jetai un regard attentif à Gideon. Maintenant, il fallait qu'il invente quelque chose s'il voulait s'en tenir à sa version sans pistolet.

-Je crois que nous les avons tout simplement pris de court, dit-il.

- Hmm, fit Falk.

Les autres ne semblaient guère plus convaincus. Rien d'étonnant ! Gideon avait raté son coup. Quitte à mentir, il fallait rajouter plein de détails troublants qui n'intéressaient personne.

- Nous avons vraiment été super rapides, m'empressai-je de dire. L'escalier de service était ciré de frais, j'ai failli me retrouver les quatre fers en l'air, en fait j'ai plus glissé sur les marches que je ne les ai descendues. Si je ne m'étais pas tenue à la rampe, je serais maintenant au lit, en 1912, avec la nuque brisée. Que se passe-t-il exactement si on meurt dans le passé ? Est-ce que le corps mort revient tout seul par un saut dans le temps ? Bon, en tout cas, nous avons eu une sacrée veine que la porte du bas soit ouverte, parce qu'une domestique entraît justement avec son panier au bras. Une grosse blonde. Un peu plus et Gideon la renversait, il y avait des œufs dans le panier, ça aurait fait une sacrée cochonnerie. Mais nous sommes passés près d'elle en courant et nous avons filé à toute vitesse dans la rue. J'ai une ampoule à l'orteil.

Gideon s'était radossé à sa chaise et il avait croisé les bras. Je ne pus interpréter son regard, mais il ne montrait ni approbation ni reconnaissance.

- La prochaine fois, je mettrai des tennis, ajoutai-je dans le silence général.

Suite à quoi, je pris encore un biscuit. Apparemment, j'étais la seule à en prendre.

-J'ai une théorie, dit lentement Mr Whitman tout en tripotant la bague à sceau de sa main droite. Et plus j'y réfléchis, plus je suis certain d'être dans le vrai. Si...

- Ça m'ennuie de le répéter encore, mais elle ne devrait pas assister à cette discussion, dit Gideon.

Mon pincement au cœur empira. Cette fois, je n'étais pas seulement blessée, mais furieuse.

- Il a raison, approuva le docteur White. C'est de la pure inconscience de la laisser prendre part à nos réflexions.

- Mais nous avons besoin des déclarations de Gwendolyn, objecta Mr George. Le moindre souvenir

d'un vêtement, de paroles prononcées ou d'une apparence extérieure pourrait nous livrer un indice décisif sur le temps de base de Lucy et de Paul.

- Elle saura encore tout ça demain ou après-demain, remarqua Falk de Villiers. Je pense que le mieux serait que tu l'emmènes en bas pour élapser, Thomas.

Mr George croisa les bras sur sa grosse bedaine et se tut.

- C'est moi qui vais aller dans... au chronographe et contrôler le voyage dans le temps, dit Mr Whitman en repoussant sa chaise.

- Bien, acquiesça Falk. Deux heures seront amplement suffisantes. Un adepte pourra attendre son retour. Nous avons besoin de toi ici.

Je jetai un regard interrogateur à Mr George. Il ne fit que hausser les épaules d'un air résigné.

- Viens, Gwendolyn, m'invita Mr Whitman qui s'était déjà levé d'un bond. Plus vite ce sera fini, plus tôt tu seras au lit, comme ça au moins tu pourras de nouveau bien participer en classe. Je suis d'ailleurs impatient de lire ta dissertation sur Shakespeare.

Mon Dieu ! Non, mais quel toupet ! Ce n'était vraiment pas le moment de me parler de Shakespeare !

Je faillis protester, mais je me ravisai. Dans le fond, je n'avais plus envie d'écouter ce bavardage idiot. Je voulais rentrer chez moi et oublier toutes ces histoires de voyages dans le temps, y compris Gideon. Libre à eux de tourner et de retourner dans tous les sens des secrets dans leur salle débile, jusqu'à en tomber de fatigue ! C'est ce que je souhaitais particulièrement à Gideon. Avec des cauchemars carabinés en prime ! Xemerius avait raison : ils étaient tous *zarbis* ! Le plus bête, c'est que je ne pus m'empêcher tout de même de lorgner vers Gideon en pensant un truc tordu du genre : *S'il me sourit, je lui pardonne tout.*

Ce qu'il ne fit naturellement pas. En revanche, il posa sur moi un regard inexpressif : impossible de dire ce qui se passait dans sa tête. Un moment, le souvenir de notre baiser me parut se trouver dans un lointain sans fin, et pour je ne sais quelle raison je repensai soudain à cet adage que Cynthia Dale, notre oracle de l'amour en classe, aimait à citer : « Yeux verts, nature froide, nulle trace d'amour... »

- Bonne nuit, dis-je dignement.

- Bonne nuit, marmonnèrent-ils tous.

A vrai dire, tous, sauf Gideon qui se contenta de répondre :

- N'oubliez pas de lui bander les yeux, Mr Whitman.

Mr George renifla d'irritation et tandis que Mr Whitman ouvrait la porte et me poussait dans le couloir, je l'entendis dire :

- Avez-vous pensé que c'est justement notre comportement discriminatoire qui pourrait amener les choses à se passer comme elles se passeront ?

Dans le bruit que fit la lourde porte en se refermant, je n'entendis pas si quelqu'un répondit. Xemerius se grattait la tête avec le bout de sa queue.

- C'est vraiment le club le plus crasse que j'aie jamais vu !

- Ne prends pas ça trop à cœur, Gwendolyn, dit Mr Whitman en sortant un foulard noir de sa veste et en me le tenant sous le nez. Il se trouve que tu es la nouvelle venue dans ce jeu. La grande inconnue dans l'équation.

Que pouvais-je répondre ? Pour moi, tout cela était tellement nouveau ! Trois jours plus tôt, je ne

savais rien de l'existence des Veilleurs. Ma vie était encore tout à fait normale. Bon, plus ou moins.

- Mr Whitman, avant de me bander les yeux... vous pourriez peut-être passer prendre mes affaires dans l'atelier de M<sup>me</sup> Rossini ? J'y ai laissé deux tenues d'uniforme et il me faut quelque chose pour m'habiller demain. Et puis, mon cartable s'y trouve aussi.

- Mais bien sûr, dit Mr Whitman, déjà parti en faisant tournoyer gaiement le foulard. Tu peux déjà commencer à te changer, tu ne rencontreras personne pendant ton voyage dans le temps. En quelle année devons-nous t'envoyer ?

- Aucune importance, si c'est pour me retrouver enfermée dans une cave.

- Eh bien, ce doit être une année où tu pourras atterrir sans problème dans, euh... dans cette cave, en étant sûre de n'y trouver personne. A partir de 1945, cela ne devrait pas présenter de problème - auparavant, ces espaces ont servi d'abris anti-aériens. Que dirais-tu de 1974 ? C'est l'année de ma naissance, une bonne année, dit-il en riant. Ou alors, le 30 juin 1966. Le jour où l'Angleterre a gagné contre l'Allemagne la finale du Mondial. Mais le foot ne t'intéresse pas vraiment, n'est-ce pas ?

- Surtout pas si je suis enfermée vingt mètres sous terre dans un trou sans fenêtres, répliquai-je, fatiguée.

- Mais tout cela, c'est pour te protéger, soupira Mr Whitman.

- Eh, un instant ! intervint Xemerius, qui voletait près de moi. Je suis encore perdu avec tout ça. Est-ce à dire que tu vas grimper dans une machine et voyager dans le passé ?

- Exact, répondis-je.

- Alors, prenons plutôt l'année 1948 ! s'écria Mr Whitman d'un air réjoui. Jeux olympiques d'été à Londres.

Comme il me précédait, il ne put me voir lever les yeux en l'air.

- Voyages dans le temps ! Tsss ! Eh bien, on peut dire que je me suis fait là une sacrée conquête ! dit Xemerius.

Et pour la première fois, je crus percevoir dans sa voix une sorte de respect.

La pièce du chronographe se trouvait aux fins fonds de la Terre et même si l'on ne m'y avait emmenée et ne m'en avait ressortie qu'avec les yeux bandés, je m'imaginai pouvoir la situer à peu près. Ne serait-ce que parce que j'en étais déjà sortie sans bandeau, deux fois, en 1912 et en 1782. Tandis que je suivais les couloirs et les escaliers à partir de l'atelier de couture de M<sup>me</sup> Rossini, le chemin me paraissait déjà familier, mais il me sembla tout de même qu'à la fin Mr Whitman fit encore un détour spécialement destiné à m'embrouiller.

- On peut dire qu'il rend ça passionnant, dit Xemerius. Mais pourquoi ont-ils caché cette machine à remonter le temps dans une obscure oubliette ?

J'entendis Mr Whitman parler avec quelqu'un, puis une lourde porte s'ouvrit, se referma et Mr Whitman me retira le foulard.

Je clignai des yeux à la lumière. A côté de Mr Whitman se tenait un jeune homme roux en costume noir, apparemment nerveux et transpirant d'excitation. Je me retournai vers Xemerius qui, pour s'amuser, passait justement la tête par la porte fermée.

- C'est la première fois que je vois des murs pareils, dit-il en réapparaissant. Ils sont si épais qu'on pourrait bien y avoir emmuré un éléphant... et en travers, si tu vois ce que je veux dire.

- Gwendolyn, voici Mr Marley, adepte de premier grade, m'annonça Mr Whitman. Il va t'attendre ici jusqu'à ton retour et te raccompagnera en haut. Mr Marley, voici Gwendolyn Shepherd, le Rubis.

-Très honoré, miss, dit le rouquin avec une petite courbette.

Je lui fis un sourire gêné.

- Euh... oui, enchantée, moi aussi.

Mr Whitman entreprit de s'occuper d'un coffre de sécurité dernier cri, à écran clignotant, que je n'avais pas remarqué lors de mes deux précédents passages dans cette pièce. Il était dissimulé derrière une tapisserie brodée de scènes médiévales. Des chevaliers avec chevaux et casques à panache et de jeunes châtelaines coiffées de hennins admiraient visiblement un jeune homme à moitié nu qui avait terrassé un dragon. Quand Mr Whitman entra la suite de chiffres, le rouquin Mr Marley baissa discrètement les yeux, mais on ne pouvait rien voir étant donné que le large dos de Mr Whitman cachait l'écran. La porte du coffre s'ouvrit doucement et Mr Whitman en sortit le chronographe, enveloppé dans un velours rouge, et le posa sur la table.

De surprise, Mr Marley s'arrêta de respirer.

- Mr Marley découvre aujourd'hui la façon d'utiliser le chronographe, m'informa Mr Whitman avec un clin d'œil.

Il me désigna du menton une lampe de poche posée sur la table.

- Prends-la, me dit-il, au cas où l'électricité poserait des problèmes. Comme ça, tu n'auras pas peur dans le noir.

- Merci.

J'hésitai à lui demander en plus un insecticide, car ce genre de vieille cave devait regorger aussi d'araignées... et de rats ? Ce n'était pas sympa de m'envoyer là-bas toute seule.

- Vous pourriez me donner aussi un gourdin ?

- Un gourdin ? Gwendolyn, tu ne rencontreras personne là-bas.

- Mais il y a peut-être des rats...

- Les rats auront plus peur de toi que le contraire, crois-moi, dit Mr Whitman en déballant le chronographe. Impressionnant, n'est-ce pas, Mr Marley ?

- Oui, sir, très impressionnant.

Mr Marley inspecta respectueusement l'appareil.

- Lèche-cul ! s'écria Xemerius. Les rouquins sont toujours des lèche-bottes. Tu ne trouves pas ?

- Je m'imaginai ça plus grand, dis-je. Et je n'aurais jamais pensé qu'une machine à remonter le temps puisse autant ressembler à une horloge de cheminée.

Xemerius siffla entre ses dents.

- Mazette ! C'est de la quincaillerie de première ! Si ces clinquants sont vrais, je n'hésiterais pas non plus à coller ça dans un coffre.

Le chronographe était réellement serti de pierres d'une grosseur impressionnante qui, parmi les surfaces peintes et gravées de cet étrange appareil, scintillaient comme les bijoux de la Couronne.

- Gwendolyn a choisi l'année 1948, dit Mr Whitman tout en ouvrant des clapets et en actionnant de minuscules engrenages. Vous savez ce qui a eu lieu à cette date à Londres, Mr Marley ?

- Les Jeux olympiques d'été, sir, répondit Mr Marley.

- Prétentieux ! dit Xemerius. Les rouquins sont tous des prétentieux.

- Très bien, nota Mr Whitman en se redressant. Gwendolyn va atterrir le 12 août à midi et passera là-bas cent vingt minutes précisément. Es-tu prête, Gwendolyn ?

Je ravalai ma salive.

-J'aimerais encore savoir... Êtes-vous vraiment sûr que je ne rencontrerai personne ? *Mis à part les rats et les araignées.* Mr George m'a donné sa bague pour qu'on ne me fasse rien...

- La dernière fois, tu as sauté dans la salle de documentation, qui a toujours été à toutes les époques un endroit très fréquenté. Mais cette pièce-ci est vide. Si tu restes tranquille et que tu ne bouges pas - l'endroit sera de toute façon fermé à clé -, tu ne rencontreras personne. Dans les années d'après-guerre, on a rarement pénétré dans cette partie des caves. On était trop occupé à des reconstructions en surface.

Mr Whitman soupira.

- Une époque passionnante... ajouta-t-il.

- Mais si quelqu'un entrerait tout de même par hasard juste à ce moment-là et me voyait ? Je devrais au moins connaître le mot de passe du jour.

Mr Whitman leva des sourcils légèrement irrités.

- Personne n'entrera, Gwendolyn. Encore une fois : tu vas atterrir dans un espace fermé, y séjourner cent vingt minutes et revenir ensuite sans que personne de l'année 1948 en sache rien. Sinon, on aurait trouvé mention de ta visite dans les Annales. D'autre part, nous n'avons pas le temps d'aller rechercher le mot de passe de cette journée.

- *L'essentiel est de participer*, dit timidement Mr Marley.

- Pardon ?

- La devise des Jeux olympiques était *L'essentiel est de participer*, répéta Mr Marley en fixant le plancher d'un air gêné. Je l'ai retenu, parce que d'habitude les mots de passe sont toujours en latin.

Xemerius leva les yeux au plafond et Mr Whitman me sembla prêt à faire la même chose.

- Ah, ah ! Eh bien, Gwendolyn, tu as entendu ? Non pas que tu en aies besoin, mais si ça te permet de te sentir mieux... Tu veux bien venir maintenant, s'il te plaît ?

Je m'avançai vers le chronographe et tendis ma main à Mr Whitman. D'un coup d'ailes, Xemerius atterrit par terre à côté de moi.

- Et maintenant ? demanda-t-il, tout excité.

Maintenant, la partie désagréable s'annonçait. Mr Whitman avait ouvert un clapet dans le chronographe et il posa mon index dans l'ouverture.

- Je crois que je vais m'agripper à toi, dit Xemerius en se cramponnant à mon cou comme un petit singe.

Je n'aurais rien dû sentir, mais j'eus comme l'impression qu'on me passait un châle mouillé autour du cou.

D'excitation, Mr Marley ouvrit des yeux grands comme des soucoupes.

- Merci pour le mot de passe, lui dis-je.

Puis une aiguille se piqua dans mon doigt et la pièce s'emplit d'une lumière rouge. Je serrai fort la lampe de poche en grimaçant, les couleurs et les visages disparurent dans un tourbillon et une secousse traversa mon corps.



23 juin 1542, Florence.

Chargé par le supérieur de la congrégation d'un cas extrêmement curieux exigeant la plus grande discrétion et l'intuition la plus fine. Elisabella, la plus jeune fille de M.<sup>{1}</sup>, qui vit depuis dix ans strictement recluse derrière les murs d'un couvent, porte apparemment un succube<sup>{2}</sup> en elle, qui témoigne d'une liaison avec le diable. Lors de ma visite, j'ai pu réellement me persuader d'un possible engrossement de cette jeune fille ainsi que d'un esprit légèrement perturbé. Alors que l'abbesse, qui jouit de toute ma confiance et semble être une femme de bon sens, n'exclut pas une explication naturelle à ce phénomène, le soupçon de sorcellerie vient précisément du père de la jeune fille. Il prétend avoir vu de ses propres yeux le diable - sous la forme d'un jeune homme — embrasser la jeune fille dans le jardin et se dématérialiser ensuite en un nuage de fumée<sup>{3}</sup>, laissant une légère odeur de soufre. Deux autres pensionnaires du couvent témoignent avoir vu plusieurs fois le diable en compagnie d'Elisabella et que celui-ci lui a offert des pierres précieuses en cadeau. Pour invraisemblable que paraisse cette histoire, en considération du lien étroit entre M. et R. M.<sup>{4}</sup> et divers amis du Vatican, il m'est difficile de douter officiellement de sa raison et d'accuser simplement sa fille de luxure. En conséquence de quoi, je mènerai demain des interrogatoires avec toutes les personnes concernées.

Extrait des *Protocoles d'Inquisition*

du père dominicain Gian Retro Baribi

Pièce d'archives de la bibliothèque universitaire de Padoue (déchiffrée, traduite et traitée par le Dr M. Giordano)

# Chapitre 3

- Gwendolyn ?

La sensation d'humidité autour de mon cou avait disparu. J'allumai vite la lampe de poche. Mais la pièce où j'avais atterri était déjà éclairée par une ampoule faiblarde qui se balançait au plafond.

- Salut ! dit quelqu'un.

Je sursautai. Dans ce réduit encombré de toutes sortes de caisses et de meubles, un jeune homme au teint pâle était appuyé contre le mur, près de la porte.

- L'ess... l'essentiel est de participer, bredouillai-je.

- Gwen... Gwendolyn Shepherd ? bredouilla-t-il en retour. Je fis oui de la tête.

- Comment savez-vous mon nom ?

Le jeune homme sortit une feuille de papier froissée de la poche de son pantalon et me la tendit. Il avait l'air aussi nerveux que moi. Il portait des bretelles et des petites lunettes rondes ; ses cheveux blonds étaient séparés par une raie sur le côté, pommadés à outrance et plaqués en arrière. Dans un vieux polar, il aurait pu jouer l'assistant grande gueule mais inoffensif du commissaire endurci fumant clope sur clope, qui est tombé amoureux de l'amie du gangster porteuse de boas en plumes et qui finit toujours par être tué à la fin.

Je me calmai un peu et jetai un coup d'œil circulaire. Il n'y avait personne d'autre dans la pièce, et Xemerius avait disparu. Apparemment, il pouvait traverser les murs mais pas voyager dans le temps.

En hésitant, je pris la feuille. Elle était jaunie : une page à carreaux d'un cahier à spirales, salement arrachée à l'endroit des perforations. Il y était écrit, en lettres tremblées, dans une écriture étonnamment familière :

*Pour lord Lucas Montrose : Important !!!!*

*12 août 1948, midi, laboratoire de chimie. S'il te plaît, viens seul.*

*Gwendolyn Shepherd*

Mon cœur se remit à battre la chamade. Lord Lucas Montrose était mon grand-père ! Mort quand j'avais dix ans. J'observai avec inquiétude le délié du « L ». Aucun doute possible ! Ces pattes de chat ressemblaient à s'y méprendre aux miennes. Incompréhensible !

Je levai les yeux vers le jeune homme.

- D'où sortez-vous ça ? Et qui êtes-vous ?

- C'est toi qui l'as écrit ?

- Ça se pourrait, dis-je, tandis que mes pensées dansaient la sarabande.

Si je l'avais écrit, comment se faisait-il que je ne m'en souviens pas ?

- Où avez-vous trouvé ça ?

- Cette feuille, je l'ai depuis cinq ans. On me l'a glissée avec une lettre dans la poche de mon manteau. Le jour de la cérémonie de passage au deuxième grade. La lettre disait : *Celui qui garde les secrets devrait aussi connaître le secret derrière le secret. Prouve que tu peux non seulement te taire*

*mais aussi penser.* Aucune signature. C'était une autre écriture que celle sur ce bout de papier, une...  
hmm... plutôt élégante, un peu démodée.

Je me mordillai la lèvre.

—Je ne comprends pas.

- Moi non plus, avoua le jeune homme. J'ai toujours cru qu'il s'agissait d'une sorte d'examen. Un test de plus, pour ainsi dire. Je ne l'ai jamais raconté à personne, j'ai toujours attendu que quelqu'un m'en parle ou que d'autres indices apparaissent. Mais il ne s'est rien passé. Et aujourd'hui, je me suis glissé ici, histoire de voir. À vrai dire, je ne m'attendais plus à grand-chose. Mais voilà que tu surgis du néant et que tu te matérialises devant moi. À midi pile. Pourquoi m'as-tu écrit cette lettre ? Pourquoi nous rencontrons-nous dans cette cave ? Et de quelle année viens-tu ?

- 2011, dis-je. Désolée, mais je n'ai malheureusement pas de réponse pour les autres questions... Et d'ailleurs, qui êtes-vous ? ajoutai-je après m'être éclairci la voix.

- Oh, excuse-moi. Je m'appelle Lucas Montrose. Je suis adepte de deuxième grade.

- Lucas Montrose ? 81 Bourdon Place ? m'étonnai-je. Le jeune homme acquiesça.

- C'est l'adresse de mes parents, oui.

-Alors...

Je le fixai du regard et pris une grande inspiration :

-... Vous êtes mon grand-père.

- Oh non, on ne va pas remettre ça ! dit le jeune homme dans un profond soupir.

Puis il se secoua, se détacha du mur, épousseta l'une des chaises empilées à l'envers dans un coin de la pièce et la posa devant moi.

- On ferait peut-être mieux de s'asseoir, non ? J'ai les jambes en coton.

-Moi aussi, avouai-je en me laissant tomber sur le siège qu'il m'offrait.

Lucas prit une autre chaise et s'assit en face de moi.

- Tu es donc ma petite-fille, dit-il avec un faible sourire. Tu sais, ça me fait tout drôle. Je ne suis même pas marié. À vrai dire, même pas fiancé.

- Quel âge as-tu donc ? Oh, excuse, je devrais le savoir, tu es de l'année 1924, donc en 1948, tu dois avoir vingt-quatre ans.

- Oui, confirma-t-il. Je les aurai dans trois mois. Et toi, quel âge as-tu ?

- Seize ans.

- Tout comme Lucy.

Lucy. Je ne pus m'empêcher de penser à ce qu'elle m'avait crié dans le dos quand nous nous étions enfuis de chez lady Tilney.

Je n'arrivais toujours pas à croire que j'étais assise en face de mon grand-père. Je lui cherchai des ressemblances avec l'homme sur les genoux duquel j'avais écouté des histoires passionnantes. Qui m'avait protégée de Charlotte, quand elle affirmait que je voulais me rendre intéressante avec mes histoires d'esprits. Mais le visage lisse de cet homme ne semblait montrer aucune ressemblance avec celui, parcouru de rides et de sillons, du vieil homme que j'avais connu. En revanche, je lui trouvais les yeux bleus de ma mère, son menton énergique et ce sourire aussi qu'il montrait maintenant. Je

fermai un moment les paupières, ce que je voyais ici était tout simplement... trop.

- Voyons voir, dit Lucas doucement. Eh bien, suis-je... euh... un gentil grand-père ?

J'avais du mal à retenir les larmes qui commençaient à me chatouiller le nez. Je ne fis donc que hocher la tête.

- Les autres voyageurs arrivent toujours officiellement et confortablement en haut, dans la salle du Dragon ou dans la salle de documentation, constata Lucas. Pourquoi as-tu choisi ce vieux laboratoire sinistre ?

- Je ne l'ai pas choisi, répondis-je en m'essuyant le nez du dos de la main. Je ne savais même pas qu'il s'agissait d'un laboratoire. De mon temps, cet endroit est une cave tout à fait normale avec un coffre où l'on garde le chronographe,

- Vraiment ? Eh bien, de nos jours aussi, il y a déjà belle lurette que ce n'est plus un laboratoire, m'informa Lucas. Mais, à l'origine, cette pièce était utilisée comme laboratoire secret d'alchimie. C'est une des plus vieilles pièces dans ces murs. Des centaines d'années avant la création de la Loge du comte de Saint-Germain, des alchimistes londoniens et des magiciens y menaient déjà des expériences à la recherche de la pierre philosophale. On peut encore voir aux murs, par endroits, des dessins terrifiants et des formules secrètes et on raconte que si les murs sont d'une telle épaisseur, c'est parce qu'ils renferment des os et des crânes...

Il s'arrêta là et se mordilla les lèvres.

- Tu es donc ma petite-fille, reprit-il ensuite. Puis-je te demander duquel... euh... de mes enfants ?

- Mum s'appelle Grâce, dis-je. Elle te ressemble. Lucas hocha la tête.

- Lucy m'a parlé de Grâce. Elle prétend que c'est la plus gentille de mes enfants et que les autres seraient des petits-bourgeois.

Il fit une grimace et ajouta :

- J'ai du mal à m'imaginer que je vais avoir un jour des enfants petits-bourgeois... ou de toute façon... des enfants...

- C'est possible qu'ils ne tiennent pas de toi, mais de ta femme... murmurai-je.

Lucas soupira.

- Depuis deux mois que Lucy est arrivée ici pour la première fois, ils me taquent tous, parce qu'elle a les mêmes cheveux roux qu'une fille qui me... bon... qui... m'intéresse. Mais Lucy n'a pas voulu me dire qui je vais épouser. Elle pense que, sinon, je pourrais me raviser et que vous tous, vous pourriez ne pas naître.

- Le gène du voyage dans le temps, que ta future va transmettre, est sans doute plus décisif que la couleur de ses cheveux, dis-je. Tu aurais dû la reconnaître à ça.

- C'est bien ce qui est drôle, dit Lucas en s'avançant un peu sur sa chaise. Je trouve deux filles de la lignée de Jade tout aussi... euh... attirantes : numéro d'observation 4 et numéro d'observation 8.

- Ah, ah / dis-je.

- Tu sais, je n'arrive pas à me décider en ce moment. Peut-être qu'une petite indication de ta part pourrait mettre un terme à mon indécision.

Je haussai les épaules.

- Si tu veux. Ma grand-mère, donc ta femme, est la...

- Non ! s'écria Lucas en levant les bras. J'ai changé d'avis, je préfère que tu ne m'en dises rien.

Il se gratta la tête d'un air gêné puis il enchaîna :

- C'est l'uniforme de Saint Lennox, n'est-ce pas ? Je reconnais les armes sur les boutons.

—Exact, répondis-je en jetant un œil sur ma veste bleu foncé.

M<sup>me</sup> Rossini avait apparemment lavé et repassé tout ça, en tout cas mes vêtements étaient comme neufs et sentaient légèrement la lavande. De plus, elle avait dû faire quelque chose à la veste : elle m'allait beaucoup mieux.

- Ma sœur Madeleine va aussi à Saint Lennox. À cause de la guerre, elle ne passera son diplôme de fin d'études que cette année.

- Tante Maddy ? Je ne le savais même pas.

- Toutes les filles Montrose vont à Saint Lennox. Lucy aussi. Elle a le même uniforme que toi. Celui de Maddy est vert foncé avec du blanc. Et la jupe est à carreaux... Bon, reprit-il après s'être éclairci la voix, au cas où tout ça t'intéresse... mais nous ferions mieux de nous concentrer et de nous demander pourquoi nous nous rencontrons ici aujourd'hui. Donc, à supposer que tu aies écrit ce billet...

- ... que je l'écrirai !

- ... et que tu me le feras parvenir lors d'un de tes futurs voyages dans le temps... pourquoi crois-tu l'avoir fait ?

- Tu veux dire, pourquoi je le ferai ?... Bon, il y a tout de même comme une logique dans tout ça. Tu peux sans doute m'expliquer pas mal de choses. Mais je ne sais pas non plus...

Je regardai mon jeune grand-père d'un air perplexe.

- ... Tu connais bien Lucy et Paul ?

- Paul de Villiers vient élargir ici depuis le mois de janvier. Entre-temps, il a pris deux ans de plus, c'est un peu terrifiant. Et Lucie est venue pour la première fois en juin. Je m'occupe le plus souvent d'eux quand elle est là. C'est en général très... amusant. Je les aide à faire leurs devoirs. Et je dois avouer que Paul est le premier de Villiers qui me soit sympathique.

Il s'éclaircit la voix avant de reprendre :

- Si tu viens de l'année 2011, tu dois bien les connaître tous les deux. C'est drôle de penser qu'ils vont maintenant sur leurs quarante ans... N'oublie pas de les saluer de ma part.

- Non, je ne pourrai pas le faire.

Oh, mon Dieu, que c'était compliqué ! Et je devais me montrer prudente dans ce que je racontais, tant que je ne comprenais pas moi-même ce qui se passait ici. Les mots de ma mère résonnaient toujours dans mes oreilles : « Ne fais confiance à personne. Même pas à tes propres sentiments. » Mais il fallait bien que je me confie à quelqu'un et qui se prêtait mieux à la confiance que mon grand-père ? Je décidai de tout miser sur une carte :

- Je ne peux pas saluer Lucy et Paul de ta part. Ils ont fauché le chronographe et sauté avec lui dans le passé.

- Quoi ?! s'exclama Lucas, les yeux écarquillés derrière ses lunettes. Pourquoi auraient-ils fait ça ? Je n'y crois pas. Jamais ils ne... Quand est-ce que ça se serait passé ?

- En 1994, dis-je. L'année de ma naissance.

- En 1994, Paul aura vingt ans et Lucy dix-huit, réfléchit Lucas à voix haute. Donc dans deux ans. Car elle a maintenant seize ans et lui, dix-huit.

Il esquaissa un sourire d'excuse avant de poursuivre.

- Je ne veux pas dire naturellement maintenant, mais seulement... maintenant, quand ils viendront élapser cette année.

- Ces dernières nuits, je n'ai vraiment pas beaucoup dormi, dis-je. En ce moment, j'ai l'impression que mon cerveau est en barbe à papa. Et de toute façon, je suis nulle en calcul.

- Lucy et Paul sont... Ce que tu me racontes là n'a pas de sens. Ils ne feraient jamais quelque chose d'aussi... *insensé* !

- Pourtant, c'est ce qu'ils ont fait. Je pensais que tu pourrais peut-être me dire pourquoi. À mon époque, ils veulent tous me faire croire qu'ils sont... mauvais. Ou cinglés. Ou les deux. En tout cas, dangereux. Quand j'ai rencontré Lucy, elle m'a dit que je devais me renseigner sur le cavalier vert. Alors : c'est quoi ce cavalier vert ?

Lucas me regarda d'un air perplexe.

- Tu as rencontré Lucy ? Mais tu viens de me dire qu'elle avait disparu avec Paul, l'année de ta naissance.

Il sembla tout à coup penser à quelque chose.

- S'ils ont emporté le chronographe avec eux, comment peux-tu voyager dans le temps ? reprit-il.

-Je les ai rencontrés en 1912. Chez lady Tilney. Et il y a un deuxième chronographe que les Veilleurs utilisent pour nous.

- Lady Tilney ? Ça fait quatre ans qu'elle est morte. Et le deuxième chronographe n'est même pas fonctionnel.

Je soupirai.

- Maintenant, si ! Écoute, Grand-Père (Lucas sursauta à ce mot), pour moi, tout ça est encore plus embrouillé que pour toi, car jusqu'à ces derniers jours je n'avais pas la moindre idée de tout ce bazar. Je ne peux rien t'expliquer. On m'a envoyée ici pour élapser, mon Dieu, je ne sais même pas comment on écrit ce mot stupide, je l'ai entendu pour la première fois hier. C'est la troisième fois que je voyage dans le temps avec le chronographe. Avant, j'ai fait trois sauts incontrôlés. Ce qui n'était pas particulièrement folichon. Mais en fait, ils pensaient tous que c'était ma cousine Charlotte qui portait le gène, parce qu'elle est née le bon jour et que ma mère a menti sur le jour de ma naissance. Du coup, Charlotte a reçu à ma place des cours de danse, elle sait tout sur la peste et King George, elle sait manier l'épée, monter en amazone et jouer du piano... et Dieu seul sait encore ce qu'elle a appris dans ses cours de mystères. Moi, je ne sais rien, sauf le peu qu'on m'a raconté depuis hier, et ce n'est vraiment pas beaucoup, ni édifiant. Et le plus grave de tout, c'est que je n'ai même pas eu encore le temps de *comprendre tout ce* qui s'est passé. Leslie - c'est mon amie - a googlé tout ça, mais Mr Whitman nous a confisqué le classeur et de toute façon je n'en avais même pas compris la moitié. Ils semblent tous avoir attendu de moi quelque chose de particulier et, maintenant, ils sont tous déçus.

- *Rubis rouge, doué de la magie du corbeau, ferme en Sol majeur le cercle que douze ont formé*, murmura Lucas.

- Oui, tu vois, la magie du corbeau, blablabla. Malheureusement, on s'est trompé d'adresse avec moi. Le comte de Saint-Germain m'a étranglée à distance, j'ai entendu sa voix dans ma tête et puis ces hommes ont surgi à Hyde Park avec des pistolets et des épées et j'ai dû en tuer un, parce qu'il allait tuer Gideon, qui est... C'est un tel...

Je pris une grande inspiration pour aussitôt m'épancher de nouveau.

- En réalité, Gideon est tout à fait détestable, il fait comme si je n'étais qu'un boulet pour lui et ce matin il a embrassé Charlotte, rien que sur la joue, mais peut-être que ça veut dire quelque chose, en tout cas je n'aurais pas dû l'embrasser sans lui demander avant, car finalement je ne le connais que depuis un jour ou deux, mais soudain, il était si... gentil et alors... tout est allé si vite... et ils pensent tous que c'est moi qui aurais trahi quand nous sommes allés voir lady Tilney, car nous avons besoin de son sang et aussi de celui de Lucy et Paul, mais ils ont aussi besoin du sang de Gideon et du mien, ceux qui leur manquent encore dans leur chronographe. Et personne ne me dit ce qui va se passer une fois que le sang de tout le monde sera collecté dans le chronographe, et parfois je pense qu'ils ne le savent même pas très bien eux-mêmes. Et Lucy a dit que je dois te demander des renseignements sur le cavalier vert.

Lucas avait plissé les yeux derrière ses lunettes et c'était clair qu'il tentait désespérément de trouver un sens à ce déluge de paroles.

-Je n'ai aucune idée de qui pourrait être ce cavalier vert, dit-il. Je regrette, mais c'est la première fois que j'en entends parler. C'est peut-être le titre d'un film ? Pourquoi ne demandes-tu pas... Tu pourrais peut-être me demander ça en 2011 ?

Je le regardai, effrayée.

- Oh, je comprends, s'empessa-t-il d'enchaîner. Tu ne pourras pas me le demander, parce que je serai alors mort depuis longtemps ou que - vieux, sourd et aveugle - je somnolerai dans une maison de retraite... Non, non, s'il te plaît, je ne veux pas le savoir.

Cette fois, je ne pus retenir mes larmes. Je sanglotai au moins trente secondes, parce que - si étrange que cela paraisse - mon grand-père me manquait soudain terriblement.

-Je t'aimais beaucoup, dis-je finalement.

Lucas me tendit un mouchoir et me regarda avec compassion.

- Tu en es sûre ? Je n'aime pas les enfants. Des emmerdeurs, je dirais... Mais tu étais peut-être un spécimen remarquablement gentil. Et même certainement.

- Oui, c'est vrai. Mais tu étais sympa avec tous les enfants, déclarai-je en me mouchant bruyamment. Même avec Charlotte.

Nous nous tîmes un moment, puis Lucas sortit une montre de sa poche.

- Il nous reste encore combien de temps ? s'inquiéta-t-il.

- Ils m'ont envoyée ici exactement pour deux heures.

- Ce n'est vraiment pas long. Nous avons déjà perdu beaucoup trop de temps, dit-il en se levant. Je vais me procurer des crayons et du papier et nous allons essayer de mettre un peu d'ordre dans tout ce micmac. Le mieux serait que tu restes ici, sans bouger.

Je hochai simplement la tête. Une fois Lucas parti, je restai là, le regard fixe, la tête dans les mains. Il avait raison, c'était le moment de garder la tête froide.

Qui pouvait savoir quand je rencontrerais de nouveau mon grand-père ? De quelles choses à venir devais-je l'informer et lesquelles devais-je passer sous silence ? Inversement, je me demandais désespérément quelles informations utiles il pouvait me donner. Dans le fond, il était mon seul allié. Mais juste à la mauvaise époque. En quoi était-il alors capable de m'aider depuis là où il se trouvait ?

Lucas s'absenta un long moment et, au bout des minutes, je commençai à douter de ma première impression. Il avait peut-être menti et ne tarderait pas à réapparaître avec Lucy et Paul, armé d'un grand couteau pour me prendre du sang. Inquiète, je finis par me lever et cherchai quelque chose qui pourrait me servir d'arme. Dans un coin, j'avisai une planche avec un clou rouillé, mais quand je la soulevai, elle s'effrita sous mes doigts. La porte se rouvrit au même instant et mon jeune grand-père surgit, un bloc-notes sous le bras et une banane à la main.

Je respirai de soulagement.

- Tiens, pour calmer ta faim.

Lucas me lança la banane, prit une troisième chaise sur la pile, l'installa entre nous et y posa le bloc-notes.

- Désolé d'avoir mis autant de temps, dit-il ensuite. Ce stupide Kenneth de Villiers s'est mis sur mon chemin, là-haut. Ces de Villiers, je ne peux pas les souffrir, il faut toujours qu'ils fourrent leur nez partout, ils veulent tout contrôler, décider de tout et ils savent toujours tout mieux que tout le monde !

- C'est sûr, murmurai-je. Lucas secoua son poignet.

- Bon, alors, allons-y... ma petite-fille ! Tu es le Rubis, le douzième du Cercle. Le Diamant de la famille de Villiers est né deux ans avant toi. À ton époque, il doit donc avoir dans les dix-neuf ans. Et comment s'appelle-t-il déjà ?

- Gideon, dis-je en sentant une onde de chaleur me parcourir. Gideon de Villiers.

Le crayon de Lucas glissa sur le papier.

- Et il est ignoble, comme tous les de Villiers, mais tu l'as tout de même embrassé si j'ai bien compris. Tu n'es pas un peu jeune pour ça ?

- Mais non ! protestai-je. Au contraire, j'ai plutôt du retard à l'allumage. À part moi, toutes les filles de ma classe prennent déjà la pilule.

Oui, enfin, toutes sauf Aishani, Peggy et Cassie Clarke, mais les parents d'Aishani étaient des Indiens conservateurs et ils tueraient Aishani si elle ne faisait que regarder un garçon. Peggy préférait sans doute les filles. Quant à Cassie... certainement que son acné disparaîtrait un jour et qu'elle redeviendrait alors sympa avec les autres et cesserait de ricaner : « Qu'est-ce que t'as à me regarder bêtement ? », chaque fois que quelqu'un tournait simplement la tête vers elle.

- Oh, et naturellement, Charlotte se soucie du sexe comme de l'an quarante. Ce n'est pas pour rien que Gordon Gelderman la surnomme « la Reine des glaces ». Mais maintenant, je ne suis plus si sûre que ce soit vrai...

Je grinçai des dents en pensant à la façon dont Charlotte avait regardé Gideon... et vice versa. En réfléchissant à la vitesse avec laquelle Gideon avait eu l'idée de m'embrasser, c'est-à-dire exactement le deuxième jour de notre rencontre, je n'osais même pas m'imaginer tout ce qui avait pu se passer entre Charlotte et lui dans les nombreuses années où ils s'étaient côtoyés.

- Quelle pilule ? s'étonna Lucas.



- Pardon ?

Oh, mon Dieu, en 1948, ils devaient sans doute se servir encore de préservatifs en boyau de vache ou de trucs comme ça comme moyen contraceptif... à supposer qu'ils le fassent. Mais je préférerais n'en rien savoir.

-Je ne tiens pas à parler de sexe avec toi, Grand-Père, vraiment pas.

Lucas me regarda en secouant la tête.

- Et moi, je ne voudrais même pas entendre ce mot dans ta bouche. Et là, je ne parle pas de Grand-Père.

- D'accord, dis-je en épluchant la banane tandis que Lucas prenait des notes.

Puis j'ajoutai :

- Qu'est-ce que vous dites pour ça ?

- Pour quoi ?

- À la place de sexe ?

- Nous n'en parlons pas, dit Lucas, obstinément penché sur son bloc-notes. En tout cas, pas avec des filles de seize ans. Bon, alors : Lucy et Paul ont volé le chronographe avant qu'on ait pu collecter le sang des deux derniers voyageurs dans le temps. Du coup, on a remis en marche le deuxième, mais il lui manque le sang de tous les autres voyageurs.

- Non, plus maintenant. Gideon est allé les voir presque tous et il a pu leur prélever du sang. Il ne manque plus que lady Tilney et l'Opale, Elise quelque chose.

- Elaine Burghley, dit Lucas. Une dame de la cour d'Elisabeth I", morte de fièvre puerpérale à l'âge de dix-huit ans.

- Exact. Et le sang de Lucy et Paul, naturellement. Donc, nous courons après leur sang et eux après le nôtre. C'est du moins ce que j'ai compris.

- Ainsi, il y a maintenant deux chronographes pour compléter le Cercle ? C'est vraiment... incroyable !

- Que se passera-t-il, une fois le Cercle refermé ?

- Alors, le secret va se révéler, dit solennellement Lucas.

- Ah non ! Pas toi aussi ! m'écriai-je en secouant farouchement la tête. On ne pourrait pas le faire un peu plus concret pour une fois ?

- Les prophéties parlent de la montée de l'aigle, de la victoire des hommes sur la maladie et la mort, de l'avènement d'une nouvelle ère.

- Ah, ah, dis-je, Gros-Jean comme devant. C'est donc quelque chose de bien, non ?

- De très bien, même. Quelque chose qui va faire avancer toute l'humanité de façon décisive. C'est pourquoi le comte de Saint-Germain a fondé l'Ordre des Veilleurs et que nous comptons dans nos rangs les hommes les plus intelligents et les plus puissants du monde. Nous voulons tous garder le secret, afin qu'il puisse être révélé au moment donné et sauver le monde.

OK. C'était un discours clair. Du moins, le plus clair que j'aie jamais entendu en matière de secret.

- Mais pourquoi Lucy et Paul ne veulent-ils pas que le Cercle se ferme ?

Lucas soupira.

- Je n'en ai pas la moindre idée. Quand disais-tu les avoir rencontrés ?

- En 1912, répondis-je. En juin. Le 22 ou le 24, je ne m'en souviens plus exactement.

Plus je cherchais à m'en souvenir, moins j'en étais sûre.

- C'était peut-être bien le 12 ? repris-je. En tout cas, un chiffre pair, j'en suis certaine. Le 18 ? Et c'était dans l'après-midi. Lady Tilney avait tout préparé sur la table pour un thé complet.

J'entrevis alors ce que je venais de dire et me posai la main devant la bouche.

-Oh!

-Qu'y a-t-il ?

- Voilà que je te l'ai raconté et tu vas le dire à Lucy et Paul et c'est pour ça qu'ils peuvent guetter notre arrivée là-bas. Donc, dans le fond, c'est toi le traître, pas moi. Bien que... cela revienne sans doute au même.

- Quoi ? Oh, non ! s'écria Lucas en secouant énergiquement la tête. Je ne ferai pas ça. Je ne leur parlerai même pas de toi... ce serait de la folie ! Si je leur dis demain qu'ils vont voler le chronographe et voyager avec dans le passé, ils vont tomber raides morts. Il faut bien réfléchir à ce qu'on dit sur le futur à quelqu'un, tu entends ?

- Bon, peut-être que tu ne leur diras pas demain, tu as encore beaucoup d'années devant toi, dis-je en mâchonnant pensivement ma banane. D'un autre côté... je me demande à quelle époque ils ont bien pu sauter avec le chronographe ? Pourquoi pas à cette époque-ci ? Ici, ils auraient au moins déjà un ami, à savoir toi. Peut-être que tu me mens et qu'ils poireautent déjà depuis longtemps à la porte pour me pomper du sang.

-Je ne sais pas du tout où ils pourraient avoir sauté, soupira Lucas. Je ne peux même pas m'imaginer qu'ils en arrivent à faire une telle folie. Ou pourquoi ! Je ne sais fichtrement rien de rien, ajouta-t-il, découragé.

- Apparemment, nous sommes donc deux en ce moment à ne rien savoir du tout, dis-je, tout aussi abattue.

Lucas nota cavalier vert, deuxième chronographe et lady Tilney sur son calepin et fit suivre le tout d'un grand point d'interrogation.

- Ce qu'il nous faut, c'est une autre rencontre... plus tard ! D'ici là, je pourrai apprendre une foule de choses, remarqua-t-il ensuite.

Ça me parut évident.

- En principe, on devrait m'envoyer élapser en 1956, Nous pourrions peut-être alors nous revoir demain soir.

- Ah, ah ! fit Lucas. Pour toi, 1956, c'est peut-être demain, mais pour moi c'est... Mais bon, on va y réfléchir. Si on t'envoie élapser à une époque postérieure à celle-ci, sera-ce aussi dans cette pièce ?

Je hochai la tête.

- Je pense que oui. Mais tu ne vas tout de même pas faire le pied de grue ici, matin et soir. D'autre part, Gideon pourrait se pointer à tout moment, car il doit élapser lui aussi.

- Je sais comment nous allons faire, dit Lucas avec un enthousiasme croissant. La prochaine fois que

tu atterriras ici, tu n'auras qu'à simplement venir me voir ! J'ai un bureau au deuxième étage. Tu devras passer devant deux gardes, mais ça ne posera pas de problème si tu leur dis que tu t'es perdue. Tu leur raconteras que tu es ma cousine Hazel. De la campagne. Je vais commencer aujourd'hui à parler de toi à tout le monde.

- Mais Mr Whitman prétend que tout est toujours fermé à clé ici, et d'autre part je ne sais pas exactement où se trouve cet endroit.

- Il te faudra une clé, naturellement. Et le mot de passe du jour, dit Lucas en jetant un coup d'œil dans la pièce. Je vais te faire faire un double que je vais déposer quelque part pour toi. Avec le mot de passe. Au mieux, dans le mur. Là-derrrière, les briques sont légèrement disjointes, tu vois ? Nous pourrions peut-être nous y aménager un creux.

Il se leva, se faufila dans le bric-à-brac et s'agenouilla devant le mur.

- Viens voir, dit-il. Je vais aller chercher un outil et creuser une cache parfaite. La prochaine fois, tu n'auras qu'à sortir cette pierre pour trouver la clé et le mot de passe.

- Mais il y a des pierres partout ! m'écriai-je.

- Tu n'as qu'à repérer celle-ci : cinquième rang à partir du bas, à peu près au centre du mur. Mince ! Mon ongle ! Bon, en tout cas, voilà mon plan et je le trouve bon.

- Mais il faudrait que tu descendes ici tous les jours pour changer le mot de passe. Comment vas-tu faire ? Tu n'étudies pas à Oxford ?

- On ne renouvelle pas le mot de passe tous les jours, répondit Lucas. Il nous arrive de garder le même pendant des semaines. Note bien la position de cette pierre. Je te mettrai aussi un plan, pour te permettre d'arriver en haut. À partir d'ici, des couloirs secrets traversent la moitié de Londres.

Il jeta un regard à sa montre.

- Et maintenant, reprit-il, nous allons nous rasseoir et prendre quelques notes. Méthodiquement. Tu verras, nous en saurons plus à la fin.

- Ou nous resterons toujours deux ignorants dans une cave moisie.

Lucas pencha la tête de côté et me fit un sourire malicieux.

- Peut-être que tu pourrais me dire en passant si le prénom de ta grand-mère commence par un A. Ou par un C ?

Je ne pus m'empêcher de sourire.

- Qu'est-ce qui te plairait le mieux ?

# LE CERCLE DES DOUZE

Nom Pierre Correspondance  
alchimique Animal Arbre

Lancelot de Villiers

1560-1607 Ambre Calciniatio Grenouille Hêtre

Elaine Burghley

1562-1580 Opale Putrefactio  
et mortificio Hibou Noisetier

William de Villiers

1636-1689 Agate Sublimatio Ours Noyer

Cecilia Woodville

1628-1684 Aiguë-marine Solutio Cheval Érable

Robert Leopold,  
comte de  
Saint-Germain

1703-1784 Émeraude Distillatio Aigle Chêne

Jeanne de Pontcarré,  
madame d'Urfé

1705-1775 Citrine Coagulatio Serpent Ginkgo

Jonathan et  
Timothy de Villiers  
1875-1944

et 1875-1930 Cornaline Extractio Faucon Pommier

Margret Tilney

1877-1944 Jade Digestio Renard Tilleul

Paul de Villiers

1974- Tourmaline noire Ceratio Loup Sorbier

Lucy Montrose

1976- Saphir Fermentano Lynx Saule

Gideon de Villiers

1992- Diamant Multiplicatio Lion If

Gwendolyn Shepherd

1994- Rubis Projectio Corbeau Bouleau

**Extrait des *Chroniques des Veilleurs***

**Volume 4, « Le Cercle des Douze »**

# Chapitre 4

- Gwenny ! Gwenny, réveille-toi !

J'émergeai lourdement des profondeurs de mon sommeil, de ce rêve où j'avais été une très vieille femme bossue, prétendant s'appeler Gwendolyn Shepherd et venir de 2080, assise en face d'un Gideon superbe, et je vis subitement le visage familier de ma petite sœur Caroline, avec son nez retroussé.

— Ah, enfin ! dit-elle. Je pensais que je n'arriverais pas à te réveiller. Je dormais quand tu es rentrée hier soir. Et pourtant j'avais vraiment essayé de garder l'œil ouvert. Tu nous as encore ramené une robe de dingue ?

- Non, dis-je en me redressant. Cette fois, j'ai pu me changer là-bas.

- Ce sera toujours comme ça ? Tu vas toujours rentrer quand je dormirai ? Mum est si bizarre depuis que cette histoire t'est arrivée. Et tu nous manques à Nick et à moi... Sans toi, les dîners sont étranges.

— Ils l'ont toujours été, lui assurai-je en me laissant retomber sur l'oreiller.

La veille au soir, une limousine m'avait reconduite à la maison. Je ne connaissais pas le chauffeur, mais Mr Marley, le rouquin, m'avait raccompagnée jusqu'à la porte.

Je n'avais pas revu Gideon et j'en étais fort aise. C'était bien assez de rêver de lui toute la nuit.

Mr Bernhard, le majordome de ma grand-mère, m'avait accueillie à la porte, toujours aussi poliment impassible. Mum était venue à ma rencontre dans l'escalier et m'avait embrassée comme si je revenais d'une expédition polaire. Moi aussi, j'étais contente de la voir, mais je lui en voulais toujours un peu. Parce qu'elle m'avait menti. Et qu'elle ne voulait pas me dire pourquoi. Hormis quelques phrases cryptiques : « Ne fais confiance à personne... dangereux... secret... blablabla », je n'avais rien appris d'elle pouvant expliquer son comportement. Du coup, et aussi parce que je mourais de fatigue, j'avais mangé en silence un petit peu de poulet froid et j'étais allée au lit sans rien dire à Mum des événements de la journée. D'ailleurs à quoi bon ? Elle se faisait déjà assez de souci comme ça. Elle me semblait presque aussi épuisée que moi.

Caroline me secoua de nouveau le bras.

- Eh ! Te rendors pas !

- Mais non.

Je sautai alors du lit et constatai que, malgré la longue conversation téléphonique que j'avais eue avec Leslie la veille au soir, j'avais tout de même dormi suffisamment... Mais où était passé Xemerius ? Il avait disparu quand j'étais entrée dans la salle de bains et il n'était plus réapparu depuis.

La douche finit de me réveiller complètement. Je me lavai les cheveux, en douce, avec le shampoing ultra cher de Mum et son après-shampoing, au risque d'être trahie par ce merveilleux parfum de rose et de pamplemousse. En me frottant la tête avec la serviette, je me demandai machinalement si Gideon aimait les roses et les pamplemousses, pour me rappeler aussitôt sévèrement à l'ordre.

J'avais dormi quelques heures à peine que je repensais déjà à ce nul ! Mais, je vous le demande, est-ce que ça valait vraiment le coup d'en faire tout un plat ? Bon, on s'était un peu bécotés dans le confessionnal, mais il avait repris son rôle de sale type juste après et, bien dormi ou non, je préférais

ne plus me rappeler ma chute du septième ciel. C'est du reste ce que j'avais dit aussi à Leslie qui, la veille, n'arrêtait plus de me bassiner avec ça.

Je me séchai les cheveux, m'habillai et descendis vers la salle à manger. Caroline, Nick, Mum et moi occupions le troisième étage de la maison. Le seul à peu près vivable dans cette baraque qui appartenait à ma famille depuis le début des temps (au moins !).

Le reste de l'immeuble était bourré d'antiquités et de tableaux de divers ancêtres, dont on ne pouvait pas dire qu'ils représentaient un régal pour les yeux. Et nous avions une salle de bal, où j'avais appris à Nick à faire du vélo, évidemment en cachette, mais tout le monde savait bien que la circulation en ville était effroyablement dangereuse.

Comme si souvent, je regrettais que nous ne puissions pas manger chez nous, en haut, juste Mum et nous. Mais ma grand-mère, lady Arista, tenait à ce que nous nous retrouvions tous dans sa sinistre salle à manger, dont les lambris avaient la couleur... du chocolat au lait, ce qui du moins était la seule comparaison flatteuse qui me soit jamais venue à l'esprit. L'autre étant... euh... plutôt inappétissante.

Aujourd'hui au moins, l'ambiance était nettement meilleure que la veille, comme je le remarquai dès mon entrée dans la pièce.

Lady Arista, qui avait quelque chose d'un professeur de ballet toujours prête à vous taper sur les doigts, dit aimablement :

- Bonjour, mon petit !

Et Charlotte et sa mère me sourirent, comme si elles savaient quelque chose dont - une fois de plus - je n'avais pas la moindre idée.

Étant donné que tante Glenda ne me souriait habituellement jamais — elle ne le faisait d'ailleurs pratiquement pour personne, mis à part un tressaillement aigrelet du coin de ses lèvres - et que Charlotte m'avait jeté hier quelques méchancetés à la tête, je me tins aussitôt sur mes gardes.

- Il est arrivé quelque chose ? demandai-je.

Nick, mon petit frère de douze ans, me fit un sourire en coin quand je m'assis à ma place près de Caroline, et ma mère me glissa une énorme assiette de toasts aux œufs brouillés. J'avais tellement faim que je faillis tourner de l'œil en sentant le fumet me monter au nez.

- Ah, mon Dieu ! s'écria tante Glenda. Tu veux sans doute que ta fille ait dès aujourd'hui son content de graisse et de cholestérol pour le mois, n'est-ce pas, Grâce ?

- Tout juste, répondit Mum avec indifférence.

- Elle t'en voudra plus tard, de ne pas avoir fait plus attention à sa silhouette, reprit tante Glenda en souriant de nouveau.

- Gwendolyn a une silhouette impeccable, déclara Mum.

- Pour le moment... peut-être, dit tante Glenda, tout sourire.

- Vous lui avez mis quelque chose dans son thé ? chuchotai-je à Caroline.

- Quelqu'un vient de téléphoner et, depuis, elle et Charlotte sont d'humeur joyeuse, me répondit Caroline. Comme métamorphosées !

À cet instant, Xemerius atterrit sur le rebord de fenêtre, replia ses ailes et traversa la vitre.

- Bonjour, dis-je gaiement.

- Bonjour ! répondit-il en sautillant vers une chaise vide. Tandis que les autres me regardaient, un peu étonnés,

Xemerius se gratta le ventre.

- C'est une famille pas mal grande que tu as là !... Je n'ai pas encore tout vu, mais j'ai remarqué qu'il y a beaucoup de femmes dans cette maison. Trop, j'aimerais dire. Et la moitié d'entre elles auraient bien besoin qu'on les chatouille d'urgence.

Il secoua ses ailes avant de poursuivre :

- Où sont les pères de tous ces petits enfants ? Et les animaux domestiques ? Une maison aussi gigantesque et même pas un canari ! Je suis déçu.

Je me fendis d'un sourire en coin.

- Où est grand-tante Maddy ? m'informai-je tout en mangeant tranquillement.

-Je crains que le besoin de sommeil de ma chère belle-sœur soit plus grand que sa curiosité, déclara dignement lady Arista.

Elle se tenait droite comme un « i » et mangeait, le petit doigt en l'air, un demi-toast beurré. (Je n'avais d'ailleurs jamais vu ma grand-mère autrement que droite comme un « i ».)

- Son réveil matinal d'hier l'a rendue d'une humeur exécrable toute la journée, poursuivit-elle. Nous ne la verrons probablement pas apparaître avant 10 heures.

- C'est aussi bien comme ça, glapit tante Glenda. Son verbiage sur les œufs de saphir et les horloges de la tour est tout juste bon à vous achever. Et... comment te sens-tu, Gwendolyn ? J'imagine que tout cela est fort troublant pour toi.

- Hmm, fis-je.

- Ce doit être terrible de devoir constater tout à coup que l'on est née pour de grandes choses sans pouvoir répondre aux attentes, poursuivit-elle en embrochant un petit bout de tomate dans son assiette.

- Mr George rapporte que Gwendolyn ne s'est pas si mal débrouillée jusqu'à présent, dit lady Arista.

Et avant que je puisse me réjouir de son témoignage de solidarité, elle ajouta :

- En tout cas, on aurait pu s'attendre à pire. Gwendolyn, aujourd'hui encore, on va passer te prendre au lycée et te conduire à Temple. Cette fois, Charlotte t'accompagnera.

Elle prit une gorgée de thé.

Comme j'avais la bouche occupée par mon œuf brouillé, je ne pus qu'écarquiller des yeux effrayés, tandis que Nick et Caroline demandèrent à ma place :

- Pourquoi ça ?

-Parce que, dit tante Glenda en ballottant bizarrement la tête, Charlotte sait faire tout ce que Gwendolyn devrait savoir faire pour satisfaire à peu près à sa mission. Et maintenant, en raison des événements chaotiques de ces derniers jours, on aimerait là-bas que Charlotte aide sa cousine à se préparer pour ses prochains sauts dans le temps.

Elle débita ça comme si sa fille venait de remporter les Jeux olympiques. Au moins.

- Les prochains sauts dans le temps. C'est-à-dire ?

- Qu'est-ce que c'est que ce méchant manche à balai rouquin ? demanda Xemerius. J'espère pour toi qu'il ne s'agit que d'une parente éloignée.

- Non pas que cette demande nous ait surprises, mais nous avons tout de même hésité à y accéder. Car enfin, Charlotte n'a plus d'obligations. Mais... soupira-t-elle de façon théâtrale, Charlotte est bien consciente de l'importance de cette mission et elle s'offre généreusement à contribuer en partie à sa réussite.

Ma mère soupira aussi en me dédiant un sourire compatissant. Charlotte remit une mèche de ses cheveux roux brillants derrière l'oreille et cligna des cils dans ma direction.

- Hein ? s'étonna Nick. Qu'est-ce que Charlotte doit apprendre à Gwenny ?

- Oh, dit tante Glenda, les joues rosissant d'enthousiasme. Une foule de choses, mais il serait absurde de penser que Gwendolyn va pouvoir rattraper en si peu de temps ce que Charlotte a acquis en l'espace de tant d'années, sans parler de la... eh bien... euh... de la répartition inégale des talents naturels, en l'occurrence. On ne peut qu'essayer de transmettre le strict nécessaire. Avant tout, Gwendolyn manque quasi tragiquement de culture générale et de manières adaptées à chaque époque... d'après ce que j'ai entendu dire.

Non mais, quel culot ! Qui avait bien pu lui raconter ça ?

- Oui, et on ne peut pas non plus se passer de bonnes manières quand on séjourne seule dans une cave fermée à clé, dis-je. On ne sait jamais, un cloporte pourrait toujours vous regarder en train de vous fourrer les doigts dans le nez.

Caroline gloussa.

- Oh non, Gwenny, je regrette de devoir te dire ça, mais ça va bientôt se compliquer un peu plus pour toi, intervint Charlotte en me gratifiant d'un regard qui se voulait sans doute compatissant, mais qui me fit plutôt l'effet d'être empreint d'une joie maligne.

- Ta cousine a raison, approuva lady Arista avec ce regard perçant qui m'avait toujours un peu fichu la frousse, mais qui me fit maintenant tressaillir pour de bon. Sur des ordres venus de très haut, tu vas passer beaucoup de temps au XVIII<sup>e</sup> siècle.

- Et parmi des gens, compléta Charlotte. Des gens qui trouveraient très étrange que tu ne saches même pas le nom du roi qui règne dans le pays. Ou ce qu'est un réticule.

Hein ? un quoi ?

- C'est quoi un réticule ? s'étonna Caroline. Charlotte sourit finement.

- Tu n'as qu'à demander à ta sœur.

Je lui décochai un regard irrité. Pourquoi éprouvait-elle toujours autant de joie à me faire passer pour une stupide ignorante ? Tante Glenda rit doucement.

- C'est une sorte de sac à main, un sac à la con, le plus souvent rempli d'un bazar inutile, dit Xemerius. Et de mouchoirs. Et de sels à respirer.

Ah!

- Un réticule est un terme dépassé pour désigner un sac à main, Caroline, dis-je sans quitter Charlotte du regard.

Ses paupières tressaillirent de surprise, mais elle garda son fin sourire.

- Sur des ordres venus de très haut. Qu'est-ce que ça veut dire ? s'étonna Mum en s'adressant à lady Arista. Je pensais que nous avions convenu de laisser Gwendolyn autant que possible à l'écart de tout ça. De l'envoyer seulement élargir dans des époques tranquilles. Comment pouvez-vous maintenant



décider de l'exposer à un tel danger ?

- Ne te mêle pas de ça, Grâce, répondit froidement ma grand-mère. Tu as déjà fait assez de mal comme ça.

Ma mère se mordit les lèvres. Elle jeta un regard furieux à lady Arista, puis elle repoussa sa chaise et se leva.

- Il faut que j'aille travailler, dit-elle.

Elle déposa un baiser dans les cheveux de Nick et s'adressa à Caroline et moi.

- Passez une bonne journée à l'école ! Caroline, pense au châle pour le cours de travaux manuels ! A ce soir !

- Pauvre Mum, chuchota Caroline quand ma mère eut quitté la pièce. Hier soir, elle a pleuré. Je crois qu'elle n'est pas du tout contente que ce soit toi qui aies ce gène.

- Oui, dis-je. Je m'en suis déjà aperçue aussi.

- En tout cas, elle n'est pas la seule, remarqua Nick en lançant un regard éloquent sur Charlotte et tante Glenda, toujours aussi souriante.

Jamais encore je n'avais autant attiré l'attention en entrant dans une salle de classe. Et tout ça, parce que la moitié de mes camarades avaient vu la veille une limousine noire passer me prendre à la sortie des cours.

- Les paris sont encore ouverts, dit Gordon Gelderman. Super-cote pour le numéro un : le pédé aux airs cool d'hier est un producteur de télé et il a pris Charlotte et Gwendolyn dans son casting pour un show, mais c'est Gwendolyn qui a gagné. Possibilité numéro deux : ce type est votre pédé de cousin et il a un service de limousines. Possibilité numéro trois...

- Ah, ferme-la, Gordon ! s'énerva Charlotte.

Puis elle rejeta ses cheveux en arrière et s'assit à sa place.

- Je trouve que tu pourrais peut-être nous expliquer pourquoi on t'a vue d'abord dragouiller ce type, mais que, pour finir, c'est Gwendolyn qui est montée avec lui dans la limousine, dit Cynthia Dale d'un ton mielleux. Leslie a voulu nous faire croire que c'était le professeur particulier de Gwendolyn !

- Mais bien sûr ! Un professeur particulier arrive en limousine et tient notre Reine des glaces par la main, ironisa Gordon avec un regard mauvais vers Leslie. Il est clair qu'on cherche ici à noyer lamentablement le poisson.

Leslie haussa les épaules et me lança un sourire contrit.

- C'est tout ce que j'ai trouvé à dire sur le coup, s'excusa-t-elle en se laissant tomber sur sa chaise.

Je me retournai pour chercher des yeux Xemerius. La dernière fois que je l'avais aperçu, il était accroupi sur le toit de l'école, d'où il m'avait fait joyeusement signe. Je lui avais bien ordonné de me lâcher les baskets pendant les cours, mais je ne me faisais guère d'illusions...

- Le cavalier vert semble être une véritable impasse, dit Leslie à voix basse.

Elle avait dormi encore moins que moi, car elle avait de nouveau surfé des heures sur Internet.

- Il y a bien une célèbre petite figurine de jade de la dynastie des Ming qui s'appelle comme ça, poursuivit-elle, mais elle se trouve dans un musée de Pékin. Et puis il y a aussi une statue en Allemagne, sur une place de marché, à Cloppenburg, et deux livres portant ce titre : un roman de

1926 et un livre pour enfants, qui n'est paru qu'après la mort de ton grand-père. C'est tout ce que j'ai trouvé pour l'instant.

- Je pensais qu'il pouvait peut-être s'agir d'une peinture, avançai-je.

Dans les films, les secrets étaient toujours cachés derrière des tableaux ou dedans.

- Erreur ! dit Leslie. S'il s'agissait d'un cavalier bleu, la chose serait tout à fait différente... J'ai fait rechercher aussi plusieurs fois le cavalier vert par un générateur d'anagrammes. Mais, bon, au cas où velert a clavier devrait signifier quelque chose, je ne vois pas quoi. Je t'en ai imprimé quelques-uns, peut-être que ça va faire tilt chez toi ?

Elle me tendit une feuille.

levert caraveli, lus-je. evlert clavarié.

- Hmm, hmm... laisse-moi réfléchir. Leslie gloussa.

- Mon préféré, c'est valet crevé lira. Oh, voilà Mr Écureuil qui se pointe !

Elle voulait parler de Mr Whitman, qui entra dans la classe du même pas dynamique que d'habitude. Nous l'avions surnommé ainsi à cause de ses grands yeux bruns. Nous ignorions alors qui il était vraiment.

- Je m'attends toujours à recevoir un blâme du conseil de discipline à cause d'hier, chuchotai-je.

- Impossible, dit Leslie en secouant la tête. Car le directeur, Mr Gilles, apprendrait que son prof d'anglais est un membre important d'une inquiétante communauté secrète. C'est justement ça que je raconterais si jamais il nous balançait. Oh, mince ! Le voilà qui approche ! Avec son air supérieur !

Mr Whitman se dirigeait vraiment vers nous. Il posa devant Leslie le gros classeur qu'il lui avait confisqué la veille dans les toilettes des filles.

-J'ai pensé que tu aimerais bien récupérer cette... collection de feuilles extrêmement intéressante, ironisa-t-il.

- Oui, merci ! répondit Leslie en piquant un fard.

La « collection de feuilles », c'était en fait son grand classeur de recherches sur le phénomène des voyages dans le temps, qui contenait tout ce que nous avons déjà trouvé toutes les deux (enfin, surtout Leslie) sur les Veilleurs et le comte de Saint-Germain. À la page 34, juste derrière les indications recueillies sur la télékinésie, se trouvait aussi une note portant sur Mr Whitman. Ecureuil : également membre de la Loge. Anneau. Signification ? Il ne nous restait plus qu'à *espérer* que Mr Whitman n'ait pas spécialement perçu le rapport avec lui.

- Leslie, ça ne me fait pas plaisir de le dire, mais je pense que tu ferais mieux d'investir ton énergie dans quelques matières scolaires.

Mr Whitman avait affiché un sourire, mais sa voix trahissait autre chose que de la pure moquerie. Il baissa la voix pour ajouter :

- Tout ce qui peut nous paraître intéressant n'est pas toujours bon pour nous.

S'agissait-il d'une menace ? Leslie prit le classeur sans un mot et le fourra dans son cartable.

Les autres se tordaient le cou vers nous. Ils se demandaient visiblement de quoi Mr Whitman parlait. Charlotte était suffisamment près pour le comprendre et elle avait affiché son mauvais sourire perfide. Puis elle hocha la tête d'un air satisfait en entendant Mr Whitman me dire :

- Et toi, Gwendolyn, tu devrais commencer à comprendre que la discrétion est l'une des vertus qui ne sont pas seulement souhaitables de ta part, mais que l'on exige de toi. Ton comportement indigne fait vraiment peine à voir.

Quelle injustice ! Je décidai de suivre l'exemple de Leslie, et je restai un long moment à toiser Mr Whitman du regard. Mais son sourire s'élargit et il me surprit en me tapotant la joue.

- Allez, relève la tête ! Je suis sûr que tu peux encore apprendre beaucoup de choses, m'encouragea-t-il en continuant d'avancer. Et toi, Gordon ? Dis-moi, tu nous as de nouveau pondu un joli copier-coller pour ta dissertation ?

- Vous nous dites toujours que nous pouvons utiliser toutes les sources possibles, se défendit Gordon en se payant le luxe de faire varier la hauteur de sa voix de plus de deux octaves.

- Qu'est-ce qu'il vous voulait, Whitman ? demanda Cynthia Dale en se penchant en arrière vers nous. Qu'est-ce que c'est que ce classeur ? Et pourquoi il t'a caressée, Gwendolyn ?

- Pas de raison d'être jalouse, Cyn, dit Leslie. Il ne nous aime pas plus que toi.

- Mais je ne suis pas jalouse. Enfin, quoi ? Pourquoi tout le monde pense toujours que je suis amoureuse de cet homme ?

- Peut-être parce que tu présides le fan-club de William Whitman ? avançaï-je.

- Ou parce que tu as écrit une vingtaine de fois Cynthia Whitman sur un papier, en prétextant vouloir savoir quelle impression ça fait ? dit Leslie.

- Ou parce que tu...

- C'est bon, grinça Cynthia. Ça s'est produit une fois. Il y a bien longtemps.

- C'était avant-hier, rectifia Leslie.

- Maintenant, je suis plus mûre et plus adulte.

Cynthia soupira en jetant un regard circulaire dans la salle.

- C'est aussi la faute à tous ces gamins. Si nous avons des garçons un tant soit peu corrects dans la classe, on n'aurait pas besoin d'aller lorgner du côté d'un prof. À propos, qui c'est ce type qui est passé te prendre hier en limousine, Gwenny ? Il y a anguille sous roche entre vous ?

Charlotte poussa un soupir amusé, ce qui lui attira de nouveau l'attention de Cynthia.

- Allez, Charlotte, ne nous fais pas languir. Est-ce que l'une de vous deux a une histoire avec lui ?

Entre-temps, Mr Whitman s'était posté derrière son pupitre et il nous demanda de nous pencher sur Shakespeare et ses sonnets.

Je lui en fus exceptionnellement reconnaissante, mieux valait Shakespeare que Gideon ! Les bavardages cessèrent et firent place à des soupirs et des bruissements de papier. Mais j'entendis encore Charlotte protester :

- En tout cas, certainement pas Gwenny. Leslie me regarda avec compassion.

- Elle ne se doute de rien, chuchota-t-elle. À vrai dire, elle fait pitié.

- Oui, répondis-je à voix basse.

Mais en réalité, je n'avais pitié que de moi. L'après-midi en compagnie de Charlotte s'annonçait comme une vraie partie de plaisir.

Cette fois, la limousine ne nous attendait pas devant la porte, mais un peu plus loin dans la rue. Mr Marley, le rouquin, faisait les cent pas devant et fut plus nerveux encore en nous voyant arriver.

- Ah, c'est vous ! constata Charlotte, manifestement dépitée, et Mr Marley rougit.

Par la porte ouverte de la limousine, elle jeta un regard à l'intérieur. Hormis le chauffeur et... Xemerius, il n'y avait personne. Charlotte se montra déçue, ce qui me réconforta.

- Je t'ai manqué, sans doute ? dit Xemerius en se vautrant avec satisfaction sur les sièges quand la voiture démarra en ronflant.

Mr Marley était monté à l'avant et, à côté de moi, Charlotte regardait fixement par la fenêtre.

- C'est bien, dit le gargouillot sans attendre ma réponse. Mais tu comprendras certainement que j'ai d'autres obligations que de veiller sur toi.

Je levai les yeux en l'air et Xemerius ricana.

Il m'avait vraiment manqué. Le cours s'était étiré comme du chewing-gum et quand Mrs Counter avait péroré interminablement sur les ressources naturelles de la Baltique, j'avais éprouvé la nostalgie de Xemerius et de ses remarques. De plus, j'aurais aimé lui présenter Leslie. Mon amie était en effet tout à fait ravie de mes descriptions, même si mes tentatives de dessins avaient été peu flatteuses pour ce pauvre petit démon gargouillot. (C'est quoi, ces pinces à linge ? s'était-elle étonnée en montrant les cornes que j'avais esquissées.)

- Enfin, un ami invisible qui pourra être utile ! s'était-elle enthousiasmée. Réfléchis donc un peu ! Ça change de James qui ne fait que rester bêtement dans son renforcement et qui n'arrête pas de se lamenter sur tes mauvaises manières. Ce petit marmouset pourra espionner pour toi et aller voir ce qui se passe derrière les portes fermées.

Je n'avais pas encore pensé à ça. Mais, de fait, ce matin, Xemerius s'était vraiment montré utile, avec cette histoire de réti... révi... enfin... avec ce vieux mot pour désigner un sac à main.

- Xemerius pourrait être un atout dans ta manche, avait dit Leslie. Pas seulement un nul comme James, toujours prêt à se vexer.

Elle avait malheureusement raison. James était... oui, qu'est-ce qu'il était en fait ? S'il avait été capable d'agiter des chaînes ou de faire trembler les lustres, on aurait pu le qualifier officiellement de « fantôme du lycée ». James August Peregrin Pimplebottom était un joli garçon d'une vingtaine d'années, portant perruque blanche poudrée et redingote à fleurs et il était mort depuis deux cent vingt-neuf ans. L'école avait autrefois été sa maison paternelle et, comme la plupart des esprits, il ne voulait pas accepter d'être mort. Pour lui, les siècles de sa vie de fantôme étaient comme un rêve étrange dont il espérait toujours se réveiller. Leslie supposait qu'il avait tout simplement loupé la partie décisive du tunnel, au bout duquel la lumière blanche vous attire.

- James n'est pas non plus totalement inutile, avais-je rétorqué.

Finalement, je venais de décider la veille que James - en tant qu'enfant du XVIII<sup>e</sup> siècle - pouvait m'être d'une grande aide, par exemple en qualité de maître d'escrime. Pendant quelques heures, je m'étais réjouie à la pensée grandiose d'apprendre, grâce à lui, à manier l'épée aussi bien que Gideon. Malheureusement, cela s'était avéré une erreur monumentale.

Lors de notre première (et sans doute aussi dernière) heure de cours, à la pause de midi, Leslie s'était tordue de rire dans la salle de classe vide. Naturellement, elle n'avait pas pu voir James et ses mouvements, que je jugeais vraiment ultra professionnels, ni entendre ses ordres « Parez, miss

Gwendolyn ! Parez ! Terce ! Prime ! Quinte ! » Elle n'avait vu que moi, en train de gesticuler et de zébrer désespérément l'air avec la baguette de Mrs Counter... contre une épée invisible qui se laissait trancher sans problème. Inutilement. Et ridiculement.

Quand Leslie eut assez ri, elle déclara que James devait m'apprendre autre chose et, pour une fois, James l'avait approuvée. Les combats à l'épée, et de toute façon tous les types de combats, étaient une affaire d'hommes, dit-il, c'était beaucoup trop dangereux pour les filles, à qui l'on pouvait tout au plus laisser des aiguilles à broder dans les mains.

- Le monde tournerait sans doute un peu plus rond si les hommes s'en tenaient aussi à cette règle, avait constaté Leslie. Mais tant qu'ils ne le font pas, les femmes devraient être préparées.

Et James avait failli tourner de l'œil en voyant Leslie sortir de son cartable un couteau de vingt centimètres.

- Tu te défendras mieux avec ça, au cas où un sale type du passé chercherait à te faire la peau, avait-elle ajouté.

-On dirait un...

- ... couteau de cuisine japonais. Il coupe les légumes et le poisson cru comme du beurre.

Un frisson m'avait parcouru le dos.

- C'est seulement au cas où, avait ajouté Leslie. Juste pour te sentir un peu plus en sécurité. C'est la meilleure arme que j'ai pu dénicher sans permis de port d'arme.

Le couteau se trouvait maintenant dans mon cartable, dans un étui à lunettes de la mère de Leslie, reconverti en fourreau, avec un rouleau de Scotch qui, à en croire Leslie, me rendrait de bons services.

Le chauffeur prit un large virage, et Xemerius, qui ne s'était pas méfié, glissa sur le siège en cuir lisse et alla heurter Charlotte. Il se rétablit au plus vite.

- Raide comme un pilier d'église, commenta-t-il en secouant ses ailes.

Il regarda ma cousine de côté et ajouta :

- On va devoir se la coltiner toute la journée ?

- Oui... malheureusement, dis-je.

- Oui, malheureusement quoi ? demanda Charlotte.

- Je n'ai malheureusement pas encore eu le temps de déjeuner, répondis-je.

- Tant pis pour toi, répliqua-t-elle. Mais à vrai dire, ça ne te fera pas de mal de perdre un peu de graisse. Finalement, il faut bien que tu arrives à rentrer dans les robes que M<sup>me</sup> Rossini a faites pour moi.

Elle serra les lèvres et je sentis une sorte de pitié m'envahir. Charlotte s'était probablement réjouie de pouvoir porter les costumes de M<sup>me</sup> Rossini et puis j'étais arrivée et je lui avais tout gâché. Sans le vouloir, mais tout de même.

- J'ai dans mon armoire, à la maison, la robe que j'ai dû mettre pour aller voir le comte de Saint-Germain, dis-je. Si tu veux, je te la donne. Tu pourrais la passer pour la prochaine fête costumée chez Cynthia... Je parie qu'ils tomberaient tous à la renverse en te voyant !

- Cette robe ne t'appartient pas, répondit sèchement Charlotte. C'est la propriété des Veilleurs, tu ne

peux pas en disposer. Elle n'a rien à faire dans ton armoire.

Elle regarda de nouveau par la fenêtre.

- Elle n'arrête pas de râler, celle-là, dit Xemerius.

Charlotte ne faisait vraiment rien pour qu'on l'aime. Elle n'avait jamais pu le faire. Mais comme cette ambiance glaciale m'oppressait tout de même, je risquai une autre tentative.

- Charlotte... ?

- Nous allons bientôt arriver, m'interrompit-elle. Je suis tellement impatiente de savoir si nous allons rencontrer quelqu'un du Cercle intérieur.

Sa mine grincheuse s'éclaira d'un seul coup.

- Bon, je veux dire, à part ceux que nous connaissons déjà. C'est terriblement excitant. Ces prochains jours, la maison de Temple va fourmiller de légendes vivantes. Des hommes politiques célèbres, des prix Nobel et des scientifiques hautement décorés vont séjourner dans ces salles sacrées à l'insu du monde. Koppe Jôtland sera là, oh, et Jonathan Reeves-Haviland... J'aimerais trop lui serrer la main !

Pour une fois, Charlotte montrait un réel enthousiasme.

Personnellement, je n'avais pas la moindre idée de qui elle parlait. Je lançai un regard interrogateur à Xemerius, mais il ne put que hausser les épaules.

-Jamais entendu parler de ces clowns, sorry, dit-il.

- On ne peut pas non plus tout savoir, l'excusai-je avec un sourire.

Charlotte soupira.

- Non, mais ça ne fait pas de mal de lire de temps à autre un quotidien sérieux ou un magazine pour s'informer sur la politique mondiale actuelle. Naturellement, il faudrait mettre son cerveau en action... ou tout simplement en avoir un.

Encore une fois, elle ne facilitait pas les choses. La limousine s'était arrêtée et Mr Marley ouvrit la portière. Du côté de Charlotte, comme je le remarquai.

- Mr Giordano vous attend dans l'ancien réfectoire, annonça Mr Marley. Je dois vous y conduire.

-Je connais le chemin, dit Charlotte. Puis en se tournant vers moi :

- Viens !

- Je me demande ce que tu as pour que tout le monde ait envie de te commander, remarqua Xemerius. Veux-tu que je t'accompagne ?

- Oui, s'il te plaît, dis-je, tandis que nous nous enfoncions dans les étroites ruelles du quartier du Temple. Je me sens mieux quand tu es là.

- Tu m'achèteras un chien ?

-Non.

- Mais tu m'aimes bien, pas vrai ? Je crois qu'il va falloir que je me fasse rare assez souvent !

- Ou utile ! dis-je.

Je pensai à ce que Leslie m'avait dit : Xemerius pourrait être un atout dans ta manche. Elle avait raison. Qui pouvait se vanter d'avoir un passe-muraille comme ami ?

- Ne traîne pas comme ça, s'énerva Charlotte.

Elle marchait devant nous, côte à côte avec Mr Marley, c'est seulement alors que leur ressemblance me frappa.

- Oui, cheftaine, dis-je.

# Chapitre 5

En bref : le cours avec Charlotte et Mr Giordano fut encore plus effroyable que je ne me l'étais imaginé. On voulait tout m'apprendre en même temps. Alors que je me battais avec les pas du menuet (affublée d'une jupe à crinoline rouge et de mon chemisier d'uniforme couleur purée), je devais assimiler la différence entre les vues politiques des whigs et celles des tories, la façon de tenir un éventail et les différences à marquer entre « Excellence », « Altesse sérénissime » et « Eminence ». Au bout d'une heure et dix-sept façons d'ouvrir un éventail, j'en avais la migraine et la tête à l'envers. Ma tentative de détendre l'atmosphère avec une plaisanterie : « On ne pourrait pas faire une petite pause, je suis complètement sérénissimée », ne fut pas très bien accueillie.

— Ce n'est pas drôle, nasilla Giordano. Petite sottise !

L'ancien réfectoire était une grande salle du rez-de-chaussée, avec de hautes fenêtres donnant sur une cour intérieure. Il était pratiquement vide, à l'exception d'un piano à queue et de quelques chaises le long du mur. Du coup, Xemerius partit se suspendre à un lustre la tête en bas et replia soigneusement ses ailes.

Mr Giordano s'était présenté en disant :

- Giordano, Giordano *tout court*, s'il te plaît. Docteur en histoire, célèbre créateur de mode, maître reiki, designer créateur de bijoux, chorégraphe reconnu, adepte du troisième grade, spécialiste des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles.

- Houlà ! s'écria Xemerius. On dirait qu'il a un p'tit grain, celui-là !

Je ne pus malheureusement que lui donner raison en silence. Mr Giordano, pardon, Giordano *tout court*, me faisait inévitablement penser à l'un de ces vendeurs déjantés sur une chaîne de téléshopping, qui parlent toujours comme avec une pince à linge sur le nez et un roquet sous la table en train de leur mordre le mollet. Je m'attendais à voir ses lèvres (botoxées ?) esquisser un sourire et dire : « Et maintenant, chers téléspectateurs, nous en arrivons à notre modèle Brigitte, il s'agit d'une fontaine d'appartement de classe extra, une petite oasis de bonheur et cela pour seulement vingt-sept livres, une occasion exceptionnelle, à saisir, j'en ai moi-même deux à la maison... » Mais à la place, il s'adressa à Charlotte, sans sourire :

- Ma chère Charlotte, boujou-boujou-boujou, dit-il en embrassant le vide de chaque côté de ses oreilles. On m'a raconté ce qui s'est passé et je trouve ça *in-cro-ya-ble* ! Toutes ces années d'entraînement et tant de talent gâché ! C'est une misère, un scandale inouï et une telle injustice... Et là, c'est donc ça, n'est-ce pas ? Ta *doublure* !

Il m'inspecta de la tête aux pieds en pointant ses lèvres pulpeuses. Je ne pus faire autrement que lui renvoyer un regard fasciné. Il avait une singulière coiffure en coup de vent qu'il avait dû se bétonner sur la tête avec des quantités impossibles de gel et de spray. De fines moustaches noires parcouraient le bas de son visage comme les rivières sur une carte géographique. Ses sourcils épilés étaient soulignés par une sorte de marqueur noir et j'eus bien l'impression que son nez était poudré.

- Et c'est donc ça qu'il me faut, d'ici après-demain soir, intégrer dans un raout de l'année 1782 ? dit-il.

En disant « ça », il voulait manifestement parler de moi. « Raout » était plus énigmatique.



- Aïe, aïe ! Je crois que Lèvres-Pulpeuses t'a vexée, me glissa Xemerius. Si tu cherches un juron à lui balancer, je suis à ta disposition comme souffleur.

« Lèvres-Pulpeuses » n'était déjà pas si mal.

- Un raout, c'est une soirée à vous faire ronfler, poursuivit Xemerius. Bon, pour ta gouverne : on resté assis ensemble après le souper et on se joue mutuellement quelques airs sur le pianoforte en essayant de ne pas s'endormir.

- Ah, merci ! dis-je.

- Je n'arrive toujours pas à croire qu'ils veuillent vraiment courir ce risque, pérorait Charlotte en accrochant son manteau sur une chaise. Cela contrevient à toutes les règles de la préservation du secret de laisser ainsi Gwendolyn circuler parmi le monde. Il suffit de la regarder pour remarquer que quelque chose cloche.

- C'est tout à fait mon avis ! s'écria Lèvres-Pulpeuses. Mais le comte est connu pour ses humeurs excentriques. Tiens, là devant toi, il y a la légende de ta doublure. Ebouffant... Lis-la donc, je te prie.

Pardon ? Ma quoi ? Jusqu'alors, j'avais relégué les légendes dans le domaine des contes. Ou en bas des cartes géographiques. Charlotte feuilleta un dossier qui se trouvait sur le piano.

- Elle est censée représenter la pupille du vicomte de Batten ? Et Gideon, le fils du même vicomte. N'est-ce pas un peu risqué ? Il pourrait y avoir quelqu'un qui connaisse le vicomte et sa famille. Pourquoi ne s'est-on pas décidé pour un vicomte français en exil ? Giordano soupira.

- C'était impossible à cause de ses lacunes en langues. Le comte désire probablement nous mettre à l'épreuve. Il va falloir lui prouver que nous réussirons à faire de cette fille une dame du XVIII<sup>e</sup> siècle. *Il le faut !* dit-il en se tordant les mains.

- Je pense que s'ils ont réussi avec Keira Knightley, vous y arriverez aussi avec moi, dis-je, pleine de confiance.

Keira Knightley était sans doute à peu près la fille la plus moderne du monde et pourtant toujours merveilleuse dans les films à costumes, même avec les perruques les plus débiles.

- Keira Knightley ? s'écria Giordano en levant des sourcils noirs scandalisés. Ça peut passer dans un film, mais elle ne pourrait pas rester dix minutes au XVIII<sup>e</sup> siècle sans être aussitôt démasquée, avec sa façon de montrer toujours ses dents en souriant, de rejeter sa tête en arrière quand elle rit et d'ouvrir la bouche en grand ! Aucune femme n'aurait fait ça au XVIII<sup>e</sup> siècle !

- Vous ne pouvez pas non plus en être parfaitement sûr, avançai-je.

- Pardon ?

-Je disais, vous ne pouvez pas...

Les yeux de Lèvres-Pulpeuses me fusillèrent.

- Nous devrions tout de suite fixer la première règle. À savoir : ce que dit le maître ne souffre pas de contradiction.

- Et qui est le maître ?... Oh, je comprends ! C'est vous, dis-je en rougissant légèrement, tandis que Xemerius se mit à caqueter. D'accord ! Donc ne pas montrer les dents en riant. C'est noté.

Je n'aurais pas de mal à le faire. Peu probable que je puisse trouver une raison de rire au cours de ce/cette (?) raout(e) ?

Maître Lèvres-Pulpeuses, à peu près amadoué, remit ses sourcils en place et, comme il ne pouvait entendre Xemerius lui hurler depuis le plafond « Guignol ! », il entreprit le triste état des lieux. Il voulut tester mes connaissances en matière de politique, de littérature, d'us et coutumes de l'année 1782, et ma réponse (« Je sais tout ce qu'il n'y avait pas alors : par exemple, des chasses d'eau automatiques dans les WC et le droit de vote pour les femmes ») lui fit garder quelques secondes la tête profondément enfouie dans les mains.

- Je vais finir par pisser de rire ici, dit Xemerius.

Malheureusement, ça devenait contagieux et j'eus du mal à réprimer le rire que je sentais monter en moi. Charlotte dit doucement :

- Giordano, je pensais qu'ils t'avaient expliqué qu'elle n'est *absolument* pas préparée.

- Mais je... au moins, les fondamentaux...

Le visage du maître émergea de ses mains. Je n'osai pas le regarder, car si son *make-up* avait déteint, je ne répondrais plus de mon fou rire.

- Et qu'en est-il de tes compétences musicales ? Piano ? Chant ? Harpe ? Et pour les danses de salon ? Tu dois bien maîtriser un simple *menuet à deux*, mais pour les autres danses ?

Harpe ? Menuet à deux ? Bien sûr ! Cette fois, impossible de me retenir, je me mis à glousser.

- C'est bien de voir qu'il y a au moins quelqu'un qui s'amuse ici, constata Lèvres-Pulpeuses, sidéré.

Ce fut sans doute à cet instant qu'il décida de m'asticoter pour me faire passer l'envie de rire.

Il ne mit pas longtemps pour arriver à ses fins. Un quart d'heure plus tard, il avait réussi à me faire passer pour la dernière des imbéciles et la fille la plus nulle qui soit. Et cela malgré les efforts déployés par Xemerius pour me remonter le moral.

- Allez, Gwendolyn, montre à ces deux sadiques que tu en as sous le pied !

J'aurais bien voulu le faire. Mais hélas, je n'avais rien sous le pied.

- Tour de main, main gauche, petite sottise, mais vers la droite, le pays de Galles a capitulé et lord North a démissionné en mars 1782, ce qui a conduit à ce que... Vers la droite... Non, la droite ! Dieu du ciel ! Charlotte, je t'en prie, montre-le-lui encore une fois !

Et Charlotte me le montra. Il fallait bien le reconnaître, elle dansait à merveille, pour elle cela semblait un jeu d'enfant.

Et c'était vrai aussi, dans le fond. Un pas par-ci, un pas par-là, un petit tour, avec le sourire, en n'oubliant pas de cacher les dents. La musique sortait de haut-parleurs dissimulés dans les lambris du mur et je dois avouer que ce n'était pas vraiment le genre de musique à vous donner des fourmis dans les jambes.

J'aurais peut-être pu mieux mémoriser les suites de pas, si Lèvres-Pulpeuses ne m'avait pas en prime soulée de paroles.

- Donc à partir de 1779, la guerre aussi avec l'Espagne... Bon, le moulinet, maintenant, s'il te plaît, nous devons nous imaginer le quatrième homme, et révérence, oui, avec un peu plus de grâce, je te prie. Reprenons tout depuis le début, ne pas oublier de sourire, tête droite, menton relevé, la Grande-Bretagne vient juste de perdre l'Amérique du Nord, Dieu du ciel, non, vers la droite, le bras à hauteur de poitrine et l'étirer, c'est un coup dur et ce n'est pas bien vu de parler aux Français, ça passe pour un manque de patriotisme... Ne pas regarder ses pieds, de toute façon, on ne peut pas les voir avec ces

vêtements.

Charlotte se contentait de quelques soudaines questions bizarroïdes (« Qui était le roi du Burundi en 1782 ? ») et la voir secouer à chaque fois la tête me déstabilisait encore plus.

Au bout d'une heure, Xemerius finit par trouver ça rasoir. Il s'envola du lustre, me fit un signe et traversa le mur. Je lui aurais volontiers donné la mission d'aller espionner Gideon, mais ce ne fut pas nécessaire, car après un autre quart d'heure de menuet-torture, celui-ci entra dans l'ancien réfectoire avec Mr George. Ils eurent juste le temps de me voir avec Charlotte et Lèvres-Pulpeuses et un quatrième danseur virtuel exécuter une figure que Lèvres-Pulpeuses appelait the chain et pour laquelle je devais donner la main au danseur invisible. Malheureusement, je lui donnai celle qu'il ne fallait pas.

- Main droite, épaule droite, main gauche, épaule gauche, hurla Lèvres-Pulpeuses en colère. Est-ce si difficile ? Regarde donc Charlotte, elle fait ça à la perfection !

La parfaite Charlotte continua à danser, longtemps après avoir noté que nous avions de la visite, tandis que je me figeai sur place, affreusement gênée, prête à rentrer sous terre.

- Oh ! dit finalement Charlotte en faisant semblant de remarquer seulement Mr George et Gideon.

Elle les salua d'une gracieuse révérence qui, comme je le savais maintenant, était une figure que l'on faisait au début et à la fin du menuet et entre-temps aussi. Cela aurait dû paraître complètement débile, d'autant plus qu'elle portait son uniforme scolaire, mais non, c'était... charmant, en quelque sorte.

Je me sentis doublement mal. D'abord à cause de ma monstrueuse crinoline à rayures rouges et blanches qui s'alliait à mon chemisier d'uniforme (je ressemblais à ces quilles en plastique que l'on place sur la chaussée pour sécuriser un chantier), ensuite parce que Lèvres-Pulpeuses n'arrêtait pas de se plaindre de moi.

-Ne sait pas distinguer la gauche de la droite... lourdeur personnifiée... dure à la détente... entreprise impossible... vraiment cruche... on ne peut pas faire un cygne d'un canard... Elle ne pourra en aucun cas passer inaperçue à cette soirée... Regardez-moi ça !

Ce que firent à la fois Mr George et Gideon, et je devins rouge cramoisi. En même temps, je sentis la moutarde me monter au nez. C'était assez ! Je me défis à toute vitesse de la jupe et de son échafaudage de cerceaux métalliques que Lèvres-Pulpeuses m'avait amarré sur les hanches et m'écriai :

- Je ne vois pas pourquoi je devrais parler politique au XVIII<sup>e</sup> siècle. Je ne le fais pas non plus aujourd'hui... Je ne sais strictement rien à ce sujet ! Et alors ? Si on me pose une question sur le marquis de Truc-Chotfette, je répondrai simplement que je me moque de la politique comme de l'an quarante. Et si quelqu'un veut absolument danser un menuet avec moi, ce que je considère comme exclu, étant donné que je ne connais personne au XVIII<sup>e</sup> siècle, je dirai non merci, très aimable à vous, mais je me suis foulé la cheville. Je pourrai aussi sortir ça sans montrer mes dents.

— Vous voyez ce que je veux dire ? constata Lèvres-Pulpeuses en se tordant de nouveau les mains, ce qui semblait être une habitude chez lui. Pas même un soupçon de bonne volonté... et avec ça d'une ignorance crasse et d'une absence de talent dans tous les domaines. Et puis, elle se tord de rire comme une fille de cinq ans à la seule évocation du nom de lord Sandwich.

Oh oui, lord Sandwich ! Pas croyable qu'il puisse vraiment s'appeler comme ça. Le pauvre gars !

- Mais elle va certainement... commença Mr George. Lèvres-Pulpeuses lui coupa la parole :

- Contrairement à Charlotte, cette fille ne possède aucune... *espièglerie* !

Ah, quoi que ce fut, si Charlotte avait ça, je ne voulais surtout pas l'avoir !

Charlotte avait éteint la musique et s'était installée au piano, d'où elle envoya des sourires conspirateurs à Gideon. Il lui sourit en retour.

À moi, en revanche, il n'avait décoché qu'un seul regard, mais lourd de sens. Malheureusement pas au sens positif. Ça l'ennuyait certainement de se trouver dans la même pièce qu'une *loser* comme moi, d'autant plus que - dans son jean élimé et son tee-shirt noir moulant - il semblait hyper conscient de son look sublime. Pour je ne sais quelle raison, cela me rendit encore plus furieuse. J'en aurais presque grincé des dents.

Après m'avoir observée avec inquiétude, Mr George déclara :

- Vous y arriverez, Giordano. Avec Charlotte, vous avez une assistante hors pair. D'autre part, nous avons encore quelques jours devant nous.

- Des semaines n'y suffiraient pas ! Nous n'aurons jamais assez de temps pour préparer un grand bal, dit Lèvres-Pulpeuses. Un raout, oui, peut-être, dans un cercle étroit et avec beaucoup de chance, mais un bal, possiblement même en présence du couple ducal... !. C'est tout à fait exclu. Je suppose plutôt que le comte se permet une plaisanterie.

Mr George se fit glacial.

- Sûrement pas, dit-il. Et il ne vous appartient pas de douter des décisions du comte. Gwendolyn y arrivera, n'est-ce pas, Gwendolyn ?

Je me tus. Au cours des deux dernières heures, ma confiance en moi avait été très malmenée. S'il ne s'agissait que de ne pas me faire désagréablement remarquer... j'y arriverais bien. Je n'aurais qu'à me mettre dans un coin et agiter décemment mon éventail. Ou plutôt, ne pas l'agiter, sinon ça pourrait signifier je ne sais quoi pour je ne sais qui. Je resterais simplement là avec un sourire sans dents. En espérant que personne ne vienne me déranger, m'interroger sur le marquis de Stafford ou même m'inviter à danser.

Charlotte commença à marteler doucement le piano. Elle entonna une charmante petite mélodie dans le style de celles sur lesquelles nous venions de danser. Gideon se plaça près d'elle ; elle leva les yeux vers lui et dit quelque chose que je ne compris pas, parce que Lèvres-Pulpeuses soupira en même temps :

- Nous avons essayé de lui inculquer les pas de base du menuet de façon conventionnelle, mais je crains qu'il ne faille recourir à d'autres méthodes !

Je ne pus faire autrement qu'admirer Charlotte pour la capacité qu'elle avait de parler, de regarder en même temps Gideon dans les yeux, de montrer ses charmantes petites fossettes *et* de jouer du piano.

Lèvres-Pulpeuses gémissait encore :

- ... peut-être que des schémas ou des signes à la craie dessinés par terre pourraient être efficaces, pour cela nous devrions...

- Vous pourrez continuer le cours dès demain, l'interrompt Mr George. Gwendolyn *doit* maintenant élapser. Tu viens, Gwendolyn ?

Je hochai la tête, soulagée, et attrapai mon cartable et mon manteau. Enfin libérée ! Mon sentiment de frustration fit aussitôt place à de l'impatience. Si tout allait bien, on m'enverrait élapser aujourd'hui à

une date postérieure à celle de ma rencontre avec Grand-Père et je trouverais la clé et le mot de passe dans la cache secrète.

- Laisse-moi porter ça.

Mr George me prit le cartable avec un sourire encourageant.

- Encore quatre heures, et tu pourras rentrer chez toi. Tu me semblés beaucoup moins fatiguée qu'hier. Nous allons te chercher une bonne petite année tranquille... Que dirais-tu de 1953 ? Gideon dit que dans l'anc... eh bien, dans la pièce du chronographe, c'est tout à fait confortable. Il doit même y avoir un canapé.

- 1953, c'est parfait, dis-je en essayant de ne pas montrer trop d'enthousiasme.

Cinq ans après ma dernière rencontre avec Lucas ! Je pouvais m'attendre à ce qu'il ait appris quelques petites choses entre-temps.

- Ah ! Charlotte : Mrs Jenkins t'a appelé une voiture, tu peux partir te reposer maintenant.

Charlotte s'arrêta de jouer.

- Oui, Mr George, dit-elle poliment, puis elle pencha la tête sur le côté et sourit à Gideon. Toi aussi, tu as fini, là ?

Hein ? Allait-elle maintenant lui demander s'il voulait l'emmener au cinéma ? Je retins mon souffle. Mais Gideon secoua la tête.

- Non, je vais accompagner Gwendolyn.

Charlotte et moi, nous parûmes sans doute aussi éberluées l'une que l'autre.

- Non, protesta Mr George. Tu en as largement assez fait.

- Et tu as l'air épuisé, ajouta Charlotte. Ce qui n'a rien d'étonnant. Tu ferais mieux d'en profiter pour aller dormir.

Là, exceptionnellement, j'étais de son avis. Si Gideon venait, je ne pourrais ni prendre la clé dans la cachette ni aller voir mon grand-père.

- Mais sans moi, Gwendolyn va perdre stupidement quatre heures dans la cave, objecta Gideon. Si je vais avec elle, je pourrai au moins lui apprendre encore quelques petites choses.

Puis il ajouta avec un léger sourire :

- Par exemple, comment distinguer la gauche de la droite. Et cette histoire de menuet devrait être facile à régler.

Comment ça ? Non, pour l'amour du ciel, plus de cours de danse !

- C'est peine perdue, affirma Lèvres-Pulpeuses.

- Il faut que je fasse mes devoirs, déclarai-je le plus sèchement possible. Et puis demain, je dois aussi rendre ma dissert sur Shakespeare.

- Je pourrai t'aider aussi pour ça, affirma Gideon en me regardant.

Je ne pus réussir à qualifier son regard. Pour quelqu'un qui ne le connaissait pas, il eût pu passer pour innocent, mais moi je savais bien que non.

Charlotte souriait toujours, mais sans ses charmantes fossettes. Mr George haussa les épaules.

- Si tu veux. Comme ça, Gwendolyn ne sera pas toute seule et elle n'aura pas peur.

- Mais j'aime bien être seule, plaidai-je désespérément. Surtout quand j'ai passé toute la journée avec des gens comme aujourd'hui.

*Des gens complètement débiles.*

- Ah oui ? se moqua Charlotte. Et puis, tu n'es jamais vraiment seule non plus, tu as toujours avec toi tes amis invisibles, n'est-ce pas ?

- Exact, dis-je. Gideon, tu ne ferais que déranger.

*Va plutôt au cinéma avec Charlotte. Ou tu n'as qu'à fonder aussi un club de lecture, si tu veux ...* pensai-je. Mais le pensai-je vraiment ? D'un côté, je ne désirais rien de plus que parler à mon grand-père et lui demander ce qu'il avait découvert sur le cavalier vert. De l'autre, de vagues souvenirs de ces *Ohhhh* et *Mmmh* et *Encore* de la veille remontaient à mon cerveau.

Mince ! Il fallait que je me ressaisisse en pensant à tout ce que j'avais trouvé de si abominable chez Gideon.

Mais il ne m'en laissa pas le temps. Il nous tenait déjà la porte ouverte, à Mr George et à moi.

-Viens, Gwendolyn ! En route pour 1953 !

J'étais à peu près sûre que Charlotte m'aurait troué le dos du regard si elle avait pu le faire.

En descendant vers l'ancien laboratoire d'alchimie, Mr George - non sans s'en excuser par avance — me banda les yeux et me prit par la main en soupirant. Gideon fut chargé de porter mon cartable.

—Je sais que Mr Giordano n'est pas du genre facile, me confia Mr *George* au bas de l'escalier, mais tu pourrais peut-être tout de même te donner un peu de peine avec lui.

- Je trouve qu'il pourrait lui aussi se donner un peu plus de peine avec moi ! rectifiai-je. Maître de reiki, designer de bijoux créatif, créateur de mode... qu'est-ce qu'il vient faire chez les Veilleurs ? Je croyais que c'étaient tous des scientifiques et des hommes politiques du plus pur carat !

—Mr Giordano est une sorte de loup blanc parmi les Veilleurs, accorda Mr George. Mais c'est quelqu'un de brillant. À côté de ses... eh bien... disons... professions exotiques... qui du reste en ont fait un multimillionnaire, c'est un historien reconnu et...

- ... et depuis qu'il a publié il y a cinq ans un essai sur des sources jusque-là inconnues d'une société secrète en relation avec les francs-maçons et le légendaire comte de Saint-Germain, les Veilleurs ont décidé d'urgence de le connaître d'un peu plus près, l'interrompt Gideon qui nous précédait, sa voix résonnant entre les murs de pierre.

Mr George s'éclaircit la voix.

- Hmm, oui, ça aussi. Attention à la marche !

- Je comprends, dis-je. Giordano est devenu membre des Veilleurs afin qu'il ne vende pas la mèche. Qu'est-ce que c'était que ces sources inconnues ?

- Chaque membre apporte à la société quelque chose qui la rend plus forte, dit Mr George en éludant ma question. Et Mr Giordano dispose de compétences particulièrement variées.

- Sans aucun doute, dis-je. Quel homme est capable de se coller lui-même un petit strass sur un ongle ?

J'entendis Mr George tousser, comme s'il avait avalé de travers. Un moment, nous marchâmes en silence. De Gideon, on n'entendait même plus les pas. Je supposai qu'il était parti en avant (mon bandeau sur les yeux nous condamnait vraiment à une allure d'escargot). Finalement, je pris mon

courage à deux mains et demandai doucement :

- Pourquoi au juste dois-je aller à cette soirée et à ce bal, Mr George ?

- Oh, personne ne t'en a encore informée ? Gideon était hier soir - ou plutôt cette nuit - chez le comte pour lui parler de vos dernières... aventures. Et il est revenu avec une lettre dans laquelle le comte souhaite expressément que vous l'accompagniez, Gideon et toi, à une soirée chez lady Brompton, ainsi qu'à un grand bal qui aura lieu quelques jours plus tard. D'autre part, une visite dans la maison de Temple est aussi prévue dans l'après-midi. En fait, le comte veut faire plus ample connaissance avec toi. Je pensai en frissonnant à ma première rencontre avec lui.

- Je comprends qu'il ait envie de mieux me connaître. Mais pourquoi veut-il me voir chez de parfaits étrangers ? Est-ce une sorte de test ?

- Cela prouve une fois de plus qu'il n'y a aucune raison de te tenir à l'écart de tout ça. À vrai dire, cette lettre m'a fait grand plaisir. Elle montre que le comte te fait bien plus confiance que la plupart de ces Veilleurs qui te prennent pour une sorte de figurante.

- Et pour une traîtresse, dis-je en pensant au docteur White.

- *Ou* pour une traîtresse, reprit légèrement Mr George. Les avis divergent sur ce point. Bon, nous voici arrivés, ma fille. Tu peux enlever ton bandeau.

Gideon nous attendait. Je tentai une dernière fois de me débarrasser de lui en annonçant que je devais apprendre par cœur un sonnet de Shakespeare, ce que je ne pouvais faire qu'à voix haute, mais il se contenta de hausser les épaules en prétextant qu'il avait son iPod et qu'il ne m'entendrait pas. Mr George sortit le chronographe du coffre-fort et nous enjoignit de ne rien laisser traîner.

- Pas le moindre petit bout de papier, tu m'entends, Gwendolyn ? Tu rapporteras ici le contenu entier de ton cartable. Et le cartable avec, évidemment. Compris ?

Je hochai la tête, pris le cartable dans la main de Gideon et le serrai contre moi. Puis je tendis mon doigt à Mr George.

Cette fois, le petit doigt... l'index avait été trop maltraité par les piqûres d'aiguille.

- Et si jamais quelqu'un entre dans la pièce pendant que nous y sommes ? m'inquiétai-je.

—Cela n'arrivera pas, assura Gideon. Là-bas, c'est la pleine nuit

- Et alors ? Quelqu'un pourrait avoir l'idée de faire une rencontre inspirative dans la cave.

- Conspirative, dit Gideon. Tant qu'à faire.

- Pardon ?

- Pas de souci, dit Mr George en introduisant mon doigt à l'intérieur du chronographe par le clapet ouvert.

Je me mordis les lèvres quand l'aiguille s'enfonça dans ma chair et que la sensation bien connue de grand huit commença à m'envahir. La pièce fut plongée dans une lumière rouge rubis, puis j'atterris dans le noir le plus complet.

- Hello ? demandai-je doucement, mais personne ne répondit. Une seconde plus tard, Gideon surgit près de moi et alluma aussitôt une lampe de poche.

- Tu vois, ce n'est pas si inconfortable ici, dit-il en se dirigeant vers la porte pour appuyer sur l'interrupteur.

Une simple ampoule pendait toujours au plafond, mais le reste de la pièce s'était nettement amélioré depuis ma dernière visite. Mon premier regard fut pour le mur où Lucas avait voulu créer notre cache secrète. Des chaises étaient empilées devant, mais en meilleur ordre. Il n'y avait plus tout ce bazar encombrant et la pièce était presque propre et surtout beaucoup plus vide. Hormis les chaises, il y avait encore une table et un canapé recouvert d'un velours vert élimé.

- Oui, c'est vraiment plus sympathique que lors de mon dernier passage. J'avais tout le temps la frousse de voir sortir un rat qui se mettrait à me grignoter.

Gideon appuya sur la clenche et la secoua. La porte était apparemment fermée à clé.

- Je n'ai vu qu'une seule fois la porte ouverte, dit-il avec un sourire en coin. C'était par une très belle soirée. Un couloir secret part d'ici jusque sous le palais de justice. Et il s'enfonce plus loin dans des catacombes avec des ossements et des crânes... Et près d'ici, il y a - en 1953 - une cave à vins.

- Il faudrait une clé, dis-je en lorgnant une nouvelle fois vers le mur.

Quelque part derrière une brique disjointe, il s'en trouvait une. Je soupirai. Quel dommage que cela ne me serve à rien maintenant ! Mais j'appréciai tout de même de savoir quelque chose dont Gideon n'avait pour une fois aucune idée.

- Tu as bu du vin ? ajoutai-je.

- Qu'est-ce que tu crois ? répondit Gideon.

Il prit une chaise près du mur et la plaça devant la table.

- Tiens, c'est pour toi ! dit-il. Amuse-toi bien avec tes devoirs.

- Euh... merci.

Je m'assis, sortis les affaires de mon sac et fis semblant de me plonger dans mon livre. Pendant ce temps, Gideon s'allongea sur le canapé, attrapa son iPod et se fourra les écouteurs dans les oreilles. Deux minutes après, en louchant vers lui, je vis qu'il avait fermé les yeux. S'était-il endormi ? Rien d'étonnant en fait, puisqu'il avait voyagé dans la nuit.

Un long moment, je me perdis dans la contemplation de son long nez droit, de sa peau claire, de ses lèvres pleines et de ses cils épais et recourbés. Ainsi relâché, il paraissait plus jeune et je parvins d'un coup à me l'imaginer en petit garçon. En tout cas, extrêmement mignon. Sa poitrine se soulevait et s'abaissait régulièrement et je me demandai si j'allais peut-être oser... non, c'était trop dangereux. Il ne fallait même plus que je regarde ce mur si je voulais préserver notre secret à Lucas et à moi.

Comme je ne trouvais rien d'autre à faire et que je pouvais tout de même difficilement regarder dormir Gideon pendant quatre heures (bien que cela eût tout à fait son charme), je me consacrai finalement à mes devoirs, d'abord aux ressources naturelles du Caucase, puis aux verbes irréguliers français. Il ne me manquait plus que la conclusion de ma dissert sur l'œuvre et la vie de Shakespeare, que je résumai vaillamment en une phrase unique : *Shakespeare passera les cinq dernières années de sa vie à Stratford-upon-Avon, où il mourra en 1616.* Voilà, terminé. Maintenant, il ne me restait plus qu'à apprendre un sonnet par cœur. Comme ils étaient tous de même longueur, j'en choisis un au hasard.

- *Mine eye and heart are at a mortal war, how to divide the conquest of the sight,* murmurai-je.

- Tu dis ça pour moi, là ? demanda Gideon. Il s'assit et retira les écouteurs de ses oreilles.

Je ne pus malheureusement pas m'empêcher de rougir.



- C'est Shakespeare, l'informai-je.. Gideon sourit

- *Mine eye my heart that picture's sight would hard my heart mine eye the freedom of that right...* ou quelque chose comme ça.

- Non, c'est exactement ça, dis-je en refermant le livre.

- Mais tu ne le connais pas encore, s'étonna Gideon.

- De toute façon, d'ici demain, je l'aurai oublié. Il vaut mieux que je l'apprenne juste avant d'arriver au lycée, j'aurai alors de bonnes chances de le retenir jusqu'au cours de Mr Whitman.

- Tant mieux ! Comme ça, nous allons pouvoir nous exercer au menuet, dit Gideon en se levant. Nous avons suffisamment de place ici.

- Oh non, s'il te plaît, non !

Mais Gideon s'inclinait déjà devant moi.

- Voulez-vous m'accorder cette danse, miss Shepherd ?

-Je n'aimerais rien faire de mieux, monsieur, lui assurai-je en m'éventant avec le livre de Shakespeare. Mais je me suis malheureusement foulé la cheville. Peut-être pourriez-vous demander à ma cousine, là-bas. La dame en vert, dis-je en montrant le canapé. Elle vous montrerait volontiers sa façon de danser.

- Mais c'est avec vous que j'aimerais danser, je sais depuis longtemps comment danser votre cousine.

- Je voulais parler de ma cousine Canapé, pas de ma cousine Charlotte, dis-je. Je vous assure... euh... que vous aurez beaucoup plus de plaisir avec le canapé qu'avec Charlotte. Le canapé, ce n'est peut-être pas aussi gracieux, mais c'est plus moelleux, ça a plus de charme et simplement un meilleur caractère.

Gideon rit.

- Comme je vous l'ai déjà dit, mon intérêt se porte exclusivement sur vous. Si vous voulez bien me faire cet honneur...

- Mais un gentleman comme vous va tout de même prendre en considération ma cheville foulée !

- Non, je regrette, dit Gideon en sortant son iPod de sa poche. Un peu de patience, je vous prie. L'orchestre va bientôt être prêt.

Il me glissa les écouteurs dans les oreilles et me tira de ma chaise.

- Oh, chouette, Linkin Park! m'écriai-je, tandis que mon pouls s'affolait du fait de la proximité de Gideon.

- Quoi ? Oh, pardon ! Un moment, ça va venir, dit-il en faisant glisser ses doigts sur l'écran. Voilà ! Mozart.. Exactement ce qu'il nous faut

Il me tendit l'iPod.

- Non, mets-le dans ta jupe, il faut garder les mains libres.

- Mais tu n'entends pas la musique, remarquai-je tandis que les violons bruissaient dans mes oreilles.

-Je ne suis pas sourd, pas la peine de crier comme ça ! OK, alors, imaginons-nous dans un menuet à huit. À ma gauche, il y a encore un monsieur ; à ma droite, il y en a deux, bien alignés. De ton côté, la même formation, rien que des dames. Révérence, je te prie.

J'esquissai un semblant de révérence et posai une main hésitante dans la sienne.

- Mais j'arrêterai tout de suite si tu me traites de petite sottise !

- Je ne ferais jamais ça, voyons, dit Gideon en me conduisant droit devant. Quand on danse, il s'agit surtout d'avoir une conversation soignée. Puis-je me permettre de vous demander d'où vous vient cette aversion de la danse ? La plupart des jeunes dames l'apprécient.

- Psst, faut que je me concentre, là.

Jusqu'à là, tout se passait bien. J'en étais la première étonnée. *Le tour de main fonctionna comme sur des roulettes, une fois vers la gauche, une fois vers la droite.*

- On peut recommencer, là ?

- Garde le menton levé, oui, voilà. Et regarde-moi. Tu ne dois jamais me quitter des yeux, même si mon voisin a un look super.

Je ne pus m'empêcher de sourire. Qu'est-ce que c'était que ça ? Une pêche aux compliments ? Eh bien, je ne lui ferais pas ce plaisir. Même si je devais m'avouer qu'il dansait vraiment bien. Avec lui, ce n'était pas comme avec Lèvres-Pulpeuses... ça allait de soi, tout simplement. Je commençais vraiment à trouver de l'intérêt à ce menuet. Gideon le remarqua aussi.

- Tiens donc, tu vois que tu sais le faire. Main droite, épaule droite, main gauche, épaule gauche... très bien.

Il avait raison. Je savais le faire ! En fait, c'était simple comme tout. Triomphante, je fis un tour avec l'un des autres messieurs invisibles du cercle, puis je reposai ma main dans celle de Gideon.

- Ah, et dire qu'on me prêtait la grâce d'un moulin à vent !

- Une comparaison tout à fait déplacée, affirma Gideon. Quand tu dances, tous les autres moulins à vent n'ont plus qu'à faire tapisserie.

Je gloussai. Puis je tressautai.

- Oups !... voilà revenu Linkin Park.

- Peu importe !

Tandis que *Papercut* martelait mes oreilles, Gideon me fit exécuter la dernière figure sans se troubler et s'inclina pour finir. J'étais presque triste que ce fût déjà terminé.

Je lui fis une petite révérence et retirai les écouteurs.

- Tiens ! C'est très gentil à toi de m'avoir appris ça.

- C'est juste par pur égoïsme, dit Gideon. Sinon, c'est moi qui me ridiculiserai avec toi, déjà oublié ?

-Non.

Ma bonne humeur s'envola d'un coup. Mon regard se perdit vers le mur et les chaises devant.

- Eh, nous n'en avons pas encore fini, dit Gideon. C'était certes gentillet, mais pas encore parfait. Pourquoi ce regard si sombre, tout à coup ?

- À ton avis, pourquoi le comte de Saint-Germain veut-il m'avoir absolument à une soirée et à un bal ? Il pourrait aussi bien me convoquer ici à Temple, je ne courrais pas le risque de passer pour une imbécile devant des étrangers. Personne n'aurait à s'étonner en me voyant et n'en ferait éventuellement mention pour la postérité. Gideon me regarda un moment avant de répondre.

- Le comte n'aime pas montrer ses cartes, mais derrière chacune de ses idées se trouve un plan génial. Il a des soupçons sur l'identité de ces types qui nous sont tombés dessus à Hyde Park, et je

pense qu'il aimerait faire sortir du bois le ou les commanditaires en nous présentant tous les deux à suffisamment de gens.

- Oh ! fis-je. Tu crois que nous allons de nouveau être attaqués par des hommes avec des épées... ?

- Non, pas tant que nous serons en société, dit Gideon. Il s'assit sur le dossier du canapé et croisa les bras.

- Pourtant, reprit-il, je pense que c'est trop dangereux... en tout cas pour toi.

Je m'appuyai contre le bord de la table.

- Tu ne soupçonnes pas Lucy et Paul, pour cette attaque à Hyde Park ?

- Oui et non, répondit Gideon. Un homme comme le comte de Saint-Germain s'est fait plus d'un ennemi au cours de sa vie. Les Annales mentionnent quelques tentatives d'attentats contre lui. Je soupçonne Lucy et Paul de s'être alliés avec un ou plusieurs de ces ennemis pour atteindre leur but.

- Le comte est du même avis ? Gideon haussa les épaules.

- Je l'espère.

Je réfléchis un moment.

- Je pense que tu ferais bien de contrevenir encore une fois aux règles et d'emporter avec toi ce pistolet à la James Bond, proposai-je alors. Face à ça, tous ces types peuvent remballer leurs épées. Où est-ce que tu l'as mis, d'ailleurs ? Je me sentirais plus en sécurité, moi aussi, si tu avais ça sur toi.

- Une arme que l'on ne sait pas manier se retourne en général contre soi, dit Gideon.

Je pensai à mon couteau à légumes japonais. Pas franchement agréable de se dire qu'on pourrait l'utiliser contre moi.

- Charlotte est-elle bonne en escrime ? Est-ce qu'elle sait aussi manier un pistolet ?

De nouveau un haussement d'épaules.

- Elle prend des cours d'escrime depuis l'âge de douze ans... évidemment qu'elle est bonne !

Évidemment. Charlotte était bonne en tout. Sauf en gentillesse.

- Elle aurait certainement plu au comte, dis-je. Je ne suis apparemment pas son genre.

Gideon rit.

- Tu peux encore le faire changer d'avis. S'il veut te connaître un peu mieux, c'est surtout pour vérifier si les prophéties te concernant n'ont tout de même pas raison.

- À cause de la magie du corbeau ? dis-je, toujours aussi mal à l'aise avec ce sujet. Les prophéties révèlent-elles aussi de quoi il s'agit ?

Gideon hésita, puis il dit doucement :

- ... *Le corbeau sur ses ailes rouge rubis entend entre les mondes chanter les morts, à peine connaît-il la force, à peine connaît-il le prix, que le pouvoir se lève et le Cercle se ferme...*

Il se racla la gorge et constata :

- Mais tu as la chair de poule !

- C'est plutôt inquiétant, non ? Surtout, cette histoire de morts chantant, dis-je en me frottant les bras. Il y a une suite ?

- Non, c'est plus ou moins tout. Tu avoueras que ça ne te correspond pas vraiment, n'est-ce pas ?

Oui, il avait sans doute raison.

- Il y a quelque chose sur toi dans cette prophétie ?

- Naturellement, répondit Gideon. Sur chaque voyageur dans le temps. Je suis le lion à la crinière en diamant, à la vue duquel le soleil...

Il s'arrêta là un moment, comme gêné, puis il poursuivit avec un sourire narquois :

- Blablabla. Oh, et ton arrière-arrière-arrière-grand-mère, cette intraitable lady Tilney, est quant à elle un renard, un renard de jade, caché sous un tilleul.

- Et cette prophétie veut dire quelque chose ?

- Tout à fait : elle fourmille de symboles. Tout est question d'interprétation, dit-il en regardant sa montre. Nous avons encore le temps. Je propose de continuer nos cours de danse.

- On dansera aussi à cette soirée ?

- Je ne pense pas, dit Gideon. On se contentera de manger, boire et bavarder et... euh... faire de la musique. On va très certainement te demander de jouer quelque chose ou de chanter.

- Eh bien, dis-je, j'aurais mieux fait de prendre des cours de piano plutôt que de suivre Leslie à ce cours de hip-hop. Mais question chant, je me débrouille pas si mal. L'année dernière, à la fête de Cynthia, j'ai gagné haut la main le concours de karaoké. Avec mon interprétation tout à fait personnelle de *Somewhere over the rainbow*. Et ça, alors que j'étais malheureusement desservie par mon déguisement de station de bus.

- Euh, oui... Si on te le demande, tu n'auras qu'à dire que tu n'as plus de voix, chaque fois que tu dois chanter en public.

- Alors, ça, j'ai le droit de le dire, mais pas que je me suis foulé la cheville ?

- Tiens, prends les écouteurs. On va reprendre nos exercices. Il s'inclina devant moi.

- Qu'est-ce que je dois faire si c'est un autre que toi qui vient m'inviter ? dis-je en m'enfonçant dans une profonde révérence.

- Tu n'auras qu'à faire exactement pareil, répondit Gideon en me prenant la main. Mais au XVIII<sup>e</sup> siècle, les choses se passaient selon des règles bien établies. On n'invitait pas une jeune fille sans lui avoir d'abord été présenté officiellement.

- À moins de la voir faire quelques gestes obscènes avec son éventail. Chaque fois que j'ai incliné le mien d'un centimètre, Giordano a fait une dépression nerveuse et Charlotte a secoué la tête comme un triste chien pendulaire.

- Elle ne cherche qu'à t'aider, dit Gideon.

- Oui, c'est ça. Et la Terre est plate, dis-je dans un souffle, alors que ce n'était certainement pas autorisé en dansant le menuet.

- On pourrait penser que vous ne vous appréciez pas, toutes les deux, dit Gideon tandis que nous dansions chacun en cercle avec notre partenaire virtuel.

Ah ? On pourrait le penser ?

-Je crois qu'à part tante Glenda, lady Arista et nos professeurs, personne n'aime Charlotte.

- Je ne crois pas, protesta Gideon.

- Oh, j'oubliais naturellement Giordano et toi. Oups, voilà que j'ai levé les yeux en l'air, c'est certainement interdit au XVIII<sup>e</sup> siècle.

- Serait-il possible que tu sois un peu jalouse de Charlotte ? J'éclatai de rire.

- Crois-moi, si tu la connaissais aussi bien que moi, tu ne poserais même pas ce genre de question stupide.

- En fait, je la connais très bien, dit doucement Gideon en me reprenant la main.

Oui, mais seulement sous son meilleur jour, voulus-je dire. Mais je compris soudain le sens de cette phrase et je fus d'un coup terriblement et furieusement jalouse de Charlotte.

- Comment vous connaissez-vous donc tous les deux... en particulier ? dis-je alors en lui retirant ma main pour la tendre à son voisin virtuel.

- Eh bien, je dirais, aussi bien qu'on peut se connaître quand on passe beaucoup de temps ensemble, dit-il avec un sourire énigmatique. Et nous n'avions guère le temps ni l'un ni l'autre pour d'autres... euh... amitiés.

- Je comprends. Il faut se contenter de ce que l'on a. Et... ajoutai-je à brûle-pourpoint, Charlotte embrasse comment ?

Gideon saisit ma main, qui se trouvait au moins à vingt centimètres trop haut.

- Ma chère, je trouve que vous faites d'énormes progrès en matière de conversation... Cependant, un gentleman ne parle pas de ce genre de choses.

- Oui, je t'accorderais cette excuse si tu étais un gentleman.

- Si je devais vous fournir prétexte à considérer mon attitude comme non gentlemanlike, alors...

- Ah, ferme-la ! Quoi qu'il puisse y avoir entre toi et Charlotte, ça ne m'intéresse pas du tout. Mais je trouve plutôt gonflé que tu trouves en même temps amusant de me... peloter.

- Peloter ? Quel vilain mot ! Je vous serais infiniment reconnaissant de m'expliquer la raison de votre mauvaise humeur, tout en veillant à la position de vos coudes. Pour cette figure, ils doivent se trouver en bas.

- Ce n'est pas drôle, protestai-je. Je ne t'aurais jamais laissé m'embrasser si j'avais su que toi et Charlotte...

Ah, Mozart était terminé et c'était de nouveau le tour de Linkin Park. Bien, ça s'accordait mieux à mon humeur.

-Moi et Charlotte... quoi ?

-... étiez plus que des amis.

- Qui a dit ça ?

-Toi.

- Mais non.

-Ah, ah ! Donc vous ne vous êtes encore jamais... disons... embrassés ?

Je renonçai à la révérence pour le fusiller du regard.

- Je n'ai pas dit ça non plus, dit-il en s'inclinant et en sortant l'iPod de ma poche. Recommence encore une fois, il faut t'exercer à ce truc avec les bras. Sinon, c'était super.

- En revanche, ta conversation laisse fortement à désirer, dis-je. Alors, tu l'as fait ou non avec Charlotte ?

-Je pense que ça ne te regarde pas. Je continuai à lui décocher des éclairs.

- C'est vrai.

- Alors, c'est bien, dit Gideon en me rendant l'iPod. Dans les écouteurs, on entendait *Hallelujaj*, la version de Bon Jovi.

- Ce n'est pas le bon morceau, dis-je.

- Si, si, dit Gideon avec un sourire narquois. Je pensais qu'il te fallait quelque chose de tranquillisant maintenant.

-Tu... tu es... un tel...

-Oui?

- Sale type.

Il s'approcha encore d'un pas, de sorte qu'à vue de nez il ne devait plus y avoir qu'un centimètre entre nous.

-Tu vois, c'est toute la différence entre Charlotte et toi : elle ne dirait jamais une telle chose. Ma respiration se fit lourde.

- Peut-être parce que tu ne lui en donnes pas l'occasion.

- Non, ce n'est pas ça. Je crois qu'elle a tout simplement de meilleures manières.

- Oui, et des nerfs plus solides, dis-je.

Pour je ne sais quelle raison, je ne pus m'empêcher de fixer les lèvres de Gideon.

- Au cas où tu voudrais encore tenter le coup quand nous nous retrouverons je ne sais où dans un confessionnal et que nous nous ennuiérons : je ne me laisserai pas rouler une deuxième fois ! déclarai-je.

- Tu veux dire... que tu ne me laisserais pas t'embrasser une deuxième fois ?

- Exact, chuchotai-je, complètement tétanisée.

- Dommage, dit Gideon, tout en approchant sa bouche si près que je sentis son souffle sur mes lèvres.

Il était clair pour moi que je ne donnais pas l'impression de prendre mes paroles au sérieux. Je n'y croyais même pas. C'était déjà un exploit de ne pas me jeter à son cou. En tout cas, j'avais raté depuis longtemps le moment de me retourner ou de le repousser.

Manifestement, Gideon voyait les choses de la même façon. Sa main commença à caresser mes cheveux et puis je sentis enfin le doux frôlement de ses lèvres.

« ... *and every breath we took was hallelujah* », chantait Bon Jovi à mon oreille.

J'avais toujours aimé cette fichue chanson. Je pouvais l'entendre quinze fois de suite, mais elle resterait sans doute éternellement liée au souvenir de Gideon.

Alléluia!

ARBRE GÉNÉALOGIQUE  
DE LA FAMILLE MONTROSE

**James (lord) Montrose      Mary Elisabeth Montrose**

**Lucas (lord) Montrose**

**Arista      Madeleine Montrose**

**Harry**

**Glenda**

**Jane**

**Charles**

**Grace**

**Nicolas Shepherd**

**Lucy   Janet   David   Charlotte      Gwendolyn   Nick   Caroline**

**HIC RHODOS**

**HIC SALTA**

*HIC RHODOS HIC SALTA*

(Devise des Montrose. Librement traduite par

« Montre ce que tu sais faire »)

# Chapitre 6

Cette fois, rien ne nous déranga, pas plus un saut dans le temps qu'une insolente gargouille. Sur fond d'*Hallelujah*, le baiser fut d'abord d'une douceur prudente, puis Gideon enfouit ses mains dans mes cheveux et m'attira fortement à lui. Ce ne fut plus un doux baiser et ma réaction m'étonna. Mon corps se fit soudain tout mou et tout léger et mes bras enlacèrent automatiquement le cou de Gideon. Je ne sais comment, mais tout en nous embrassant, nous atterrîmes sur le canapé où nous continuâmes à nous bécoter jusqu'à ce que Gideon se redresse brusquement et regarde sa montre.

- Comme je disais, c'est vraiment dommage de ne plus avoir le droit de t'embrasser, dit-il, plutôt essoufflé.

Il avait d'énormes pupilles et ses joues avaient nettement rougi.

Je me demandai à quoi je devais ressembler. Comme j'avais passagèrement muté en une sorte de pudding humain, je n'étais pas en mesure de me libérer de ma position mi-allongée. Et je constatai avec effroi que je n'avais aucune idée du temps qui s'était écoulé depuis *Hallelujah*. Dix minutes ? Une demi-heure ? Tout était possible.

Gideon me regarda et je crus deviner de la stupeur dans ses yeux.

- Il faudrait rassembler nos affaires, finit-il par dire. Et tu devrais d'urgence faire quelque chose avec tes cheveux... On dirait que je ne sais quel idiot y a fourragé à deux mains avant de te jeter sur un canapé... Quel que soit celui qui nous attend, il ne va pas tarder à comprendre... Oh, mon Dieu, ne me regarde pas comme ça.

- Comme quoi ?

- Comme si tu ne pouvais plus bouger.

- Mais c'est exactement ça, dis-je sérieusement. Je suis un vrai pudding. Tu m'as transformée en pudding.

Un bref sourire éclaira le visage de Gideon, puis il bondit sur ses pieds et commença à enfourner mes affaires dans mon sac.

- Allez, viens, mon petit pudding, lève-toi ! Tu as un peigne ou une brosse sur toi ?

- Quelque part là-dedans, marmonnai-je faiblement. Gideon leva l'étui à lunettes de la mère de Leslie.

- Là-dedans ?

- Non ! criai-je.

La frayeur mit un terme à mon existence de pudding. Je me levai d'un bond, arrachai à Gideon l'étui avec le couteau japonais et le lançai dans le sac. Si Gideon s'en étonna, il ne le montra pas. Il replaça la chaise contre le mur et jeta un nouveau coup d'œil à sa montre tandis que je sortais ma brosse à cheveux.

- Combien de temps nous reste-t-il ?

- Deux minutes, dit Gideon en ramassant l'iPod qui se trouvait par terre.

Tiens donc, comment avait-il atterri là ? Ou quand ? Je me brossai rapidement les cheveux. Gideon



me regarda d'un air grave.

- Gwendolyn ?

- Hmm ?

Je laissai retomber la brosse et répondis à son regard le plus calmement possible. Oh, mon Dieu ! Il était si beau qu'une partie de mon corps voulut de nouveau se transformer en pudding.

-As-tu... ?

J'attendis.

-Quoi?

- Non, rien.

Mon estomac se mit à faire le grand huit bien connu.

-Je crois que c'est reparti, dis-je.

- Serre bien le sac dans ta main, ne le laisse surtout pas tomber. Et viens un peu par ici, sinon tu vas atterrir sur la table.

En me déplaçant, je vis tout se brouiller devant mes yeux. Quelques fractions de seconde plus tard, j'atterris en douceur sur mes pieds, juste devant les yeux écarquillés de Mr Marley. La frimousse insolente de Xemerius lorgnait par-dessus son épaule.

- Ah, enfin ! s'exclama le gargouillot. Ça fait déjà une demi-heure que je dois me farcir les monologues de ce rouquin.

- Vous allez bien, miss ? bredouilla Mr Marley en reculant d'un pas.

- Oui, elle va bien, répondit Gideon qui avait atterri derrière moi.

Il me jeta un regard inquiet pour vérifier et détourna aussitôt les yeux en croisant mon sourire. Mr Marley s'éclaircit la voix.

- On m'a chargé de vous dire que vous êtes attendus dans la salle du Dragon, sir. Le min... numéro sept est arrivé et il désire s'entretenir avec vous. Avec votre permission, je vais accompagner la miss à sa voiture.

- La miss n'a pas de voiture, remarqua Xemerius. Elle n'a même pas le permis, espèce de minable.

- Non, laissez tomber ! Elle vient avec moi, dit Gideon en cherchant le bandeau noir.

- Est-ce vraiment nécessaire ? lui demandai-je.

-Oui.

Gideon me noua le foulard derrière la tête, non sans y coincer en même temps quelques cheveux, mais je me retins de gémir et me mordis simplement la lèvre.

- Si tu ne connais pas l'endroit où se trouve le chronographe, tu ne pourras pas le révéler et personne ne pourra nous guetter par surprise quand nous atterrirons - je ne sais quand - dans ladite pièce.

- Mais cette cave appartient aux Veilleurs et les entrées et les sorties sont surveillées en permanence, objectai-je.

- Primo, il y a encore plus de chemins sous ces voûtes qu'entre les bâtiments du quartier du Temple et, deuzio, il n'est pas exclu que, dans nos propres, rangs, quelqu'un ait intérêt à une rencontre

surprenante.

- *Ne fais confiance à personne. Même pas à tes propres sentiments*, murmurai-je. Il n'y a que des gens douteux ici.

Gideon me posa une main autour de la taille et me poussa en avant.

- Exactement.

J'entendis Mr Marley dire « au revoir », puis la porte se referma derrière nous. Nous marchâmes côte à côte en silence. J'aurais pourtant bien aimé parler d'une foule de choses, mais je ne savais pas par quoi commencer.

- Mon sentiment me dit que vous vous êtes de nouveau pelotés, remarqua Xemerius. Mon sentiment et ma perspicacité.

- Mais non ! protestai-je.

Xemerius émit un rire caquetant.

- Crois-moi, je suis sur cette Terre depuis le XI<sup>e</sup> siècle et je sais à quoi ressemble une fille qui émerge d'un tas de foin.

— D'un tas de foin ! m'écriai-je, fâchée.

- Tu me parles, là ? demanda Gideon.

- À qui d'autre, *sinon* ? dis-je. Quelle heure est-il au fait ? A propos de foin, j'ai une faim de loup.

- Bientôt 7 heures et demie.

Gideon me lâcha sans prévenir. Une série de couinements électroniques se firent entendre, et je heurtai un mur avec mon épaule.

-Eh ! mais...

- Ah, voilà ma foi un galant homme, dit Xemerius en repartant d'un fou rire.

- Excuse. Cette saleté de portable ne reçoit pas ici. Trente-quatre appels en absence. Eh bien, super ! Ça ne peut que... Oh, ciel, ma mère ! soupira Gideon. Elle m'a laissé onze messages.

Je tâtonnai le long du mur.

- Tu m'enlèves cette connerie de bandeau ou alors tu me conduis !

- Bon, bon, dit-il en me redonnant la main.

-Je ne sais pas quoi penser d'un type qui bande les yeux de sa copine pour pouvoir regarder son portable en toute tranquillité, persifla Xemerius. Je n'en savais rien non plus.

- Quelque chose de grave ? demandai-je à Gideon. Un nouveau soupir.

-Je suppose. Sinon, nous ne nous téléphonons pas souvent. Toujours pas de réception.

- Attention à la marche ! avertit Xemerius.

- Quelqu'un est peut-être malade, avançai-je. Ou tu as oublié quelque chose d'important. Mum m'a aussi laissé je ne sais combien de SMS dernièrement pour me rappeler l'anniversaire de mon oncle Harry. Aïe !

Si Xemerius n'avait pas poussé un cri d'alarme, la poignée de la rampe me serait rentrée dans le ventre. Gideon ne le remarqua même pas. Je montai toute seule à tâtons, du mieux que je pus, l'escalier en colimaçon.

- Non, ce n'est pas ça. Je n'oublie jamais un anniversaire, répondit-il, plutôt oppressé. Ce doit être quelque chose en rapport avec Raphaël.

- Ton petit frère ?

- Il n'arrête pas de faire des choses dangereuses. Il conduit sans permis, se jette du haut des falaises et escalade les montagnes sans aucune sécurité. Aucune idée de ce qu'il veut prouver avec ça. L'année dernière, il a fait une chute en parapente et il est resté trois semaines à l'hôpital avec un traumatisme crânien. On pourrait penser que ça lui aurait servi de leçon, mais non, pour son anniversaire il s'est fait offrir un hors-bord par M. Bertelin. Et cet idiot satisfait naturellement tous ses désirs.

Arrivé en haut, Gideon accéléra le pas et je recommençai à trébucher.

- Ah enfin ! s'écria-t-il.

Il écoutait manifestement ses messages en marchant. Malheureusement, je ne pus rien comprendre.

- Oh, merde ! l'entendis-je seulement murmurer plusieurs fois. Il m'avait de nouveau lâchée et j'avançais à l'aveuglette.

- Si tu ne veux pas rentrer direct dans un mur, tu ferais bien de tourner à gauche, m'informa Xemerius. Oh, tiens, il vient de s'apercevoir que tu ne possèdes pas de système radar intégré.

- OK... murmura Gideon.

Ses mains effleurèrent mon visage, puis l'arrière de ma tête.

- Désolé, Gwendolyn.

Il semblait se faire du souci, mais je me doutais fort que ce n'était pas pour moi.

- Tu vas t'y retrouver toute seule à partir d'ici ?

Il dénoua le bandeau et je clignai des yeux à la lumière. Nous nous trouvions devant l'atelier de M<sup>me</sup> Rossini. Gideon caressa furtivement ma joue avec un drôle de sourire.

- Tu connais le chemin, n'est-ce pas ? Ta voiture attend. Nous nous reverrons demain.

Et avant que je puisse répondre, il s'était déjà détourné.

- Et hop, parti ! dit Xemerius. Ce n'est pas la façon la plus raffinée, en fait.

- Que s'est-il passé ? criai-je dans le dos de Gideon.

- Mon frère a fichu le camp de la maison, répondit-il sans se retourner ou même ralentir. Et je te donne en mille l'endroit où il se trouve.

Mais il avait déjà disparu avant que je puisse deviner.

-Je ne vais pas miser sur les îles Fidji, murmurai-je.

-Je pense qu'il eût mieux valu ne pas se vautrer avec lui dans le foin, dit Xemerius. Maintenant, il pense t'avoir facilement et il ne se donne plus aucune peine.

- Ferme-la, Xemerius ! Tu m'énerves à la fin ! Nous nous sommes juste un peu embrassés.

- Ce n'est pas une raison pour te transformer en tomate, mon trésor !

Je sentis mes joues brûlantes et me fâchai.

- Bon, allons-y ! J'ai faim. Aujourd'hui, j'ai au moins une chance d'avoir encore quelques restes du dîner. Et peut-être qu'au passage nous pourrions aussi jeter un œil sur ces mystérieux types du Cercle intérieur.

- Ah non ! dit Xemerius. Je les ai écoutés tout l'après-midi.

- Oh, bien ! Raconte !

- En-nu-yeux ! Je pensais les voir boire du sang dans des crânes et se peindre des signes mystérieux sur les bras. Mais non... ils n'ont fait que parler, en costard et en nœud pap.

- Et de quoi, au juste ?

- Voyons voir si je vais réussir à m'y retrouver, dit-il en se raclant la gorge. Pour l'essentiel, il s'agissait de savoir si l'on pouvait briser les règles d'or pour déjouer Tourmaline noire et Saphir. - « Super-idée », disaient les uns ; « Non, en aucun cas », disaient les autres ; puis de nouveau les uns : « Sinon on n'arrivera jamais à sauver le monde, bande de lâches » ; ce à quoi les autres répondaient : « Non, mais c'est mauvais et de plus dangereux si l'on s'en tient au continuum et à la morale ». Alors les uns : « Oui, mais on s'en fout complètement si le monde est sauvé grâce à ça » ; puis un verbiage onctueux des deux côtés... Je crois que j'ai fini par m'endormir. Mais finalement, ils sont de nouveau tous tombés d'accord sur le fait que le Diamant tend malheureusement à n'en faire qu'à sa tête, tandis que le Rubis semble être d'une idiotie crasse et ne peut donc entrer en action pour les missions dans le temps concernant l'opération Opale et l'opération Jade, parce que tout simplement trop débile. Tu me suis, là ?

-Euh...

- Naturellement, je t'ai défendue, mais ils ne m'ont pas écouté, dit Xemerius. Il était question de te tenir le plus possible éloignée de toutes les informations. Ils ont dit que tu représentais déjà un risque par le seul fait de ta naïveté et de ton ignorance dues à ton manque d'éducation et que tu étais d'autre part l'indiscrétion personnifiée. En tout cas, ils veulent aussi tenir à l'œil ton amie Leslie.

- Oh, mince !

- La bonne nouvelle, c'est qu'ils mettent totalement ton incompetence sur le dos de ta mère. Les femmes sont de toute façon responsables de tout, ils en ont tous convenu, ces faiseurs de mystères. Et puis il a été question ensuite de toutes sortes de preuves, de factures de tailleur, de lettres, de bon sens, et après quelques tergiversations ils sont tous tombés d'accord sur l'idée que Lucy et Paul avaient sauté en 1912 et qu'ils y vivent encore maintenant. Cela dit, le mot « maintenant » ne convient pas vraiment, réfléchit Xemerius en se grattant la tête. Peu importe, ces deux-là se cachent là en tout cas, ils en sont tous absolument certains, et à la prochaine occasion, ton merveilleux costaud doit aller les voir pour leur pomper du sang et récupérer le chronographe au passage, et puis tout est reparti de zéro, blablabla, règles d'or, verbiage onctueux...

- C'est vraiment intéressant, dis-je.

- Tu trouves ? Si oui, ça ne peut tenir qu'à ma façon hyper marrante de résumer tout ce bazar ennuyeux.

J'ouvris la porte du couloir suivant et je m'apprêtais à répondre à Xemerius quand j'entendis une voix :

- Tu n'as rien perdu de ton arrogance !

C'était Mum ! Et effectivement, en tournant le coin, je la vis. Elle se trouvait devant Falk de Villiers, les poings serrés.

-Et toi, tu es toujours aussi butée et indécrottable ! dit Falk. Ce que tu t'es permis — on se demande d'ailleurs bien pourquoi — en masquant volontairement la naissance de Gwendolyn a

considérablement nui à la cause.

- La cause ! Votre cause a toujours été plus importante que les personnes qui y prennent part ! s'écria ma mère.

Je refermai la porte le plus doucement possible et poursuivis lentement mon chemin.

Xemerius me suivit en s'accrochant au mur.

- Wouah ! dis donc, elle a l'air furax !

C'était vrai. Les yeux de Mum scintillaient, ses joues étaient rouges et sa voix inhabituellement criarde.

- Nous étions tombés d'accord pour écarter Gwendolyn de tout ça. Pour ne pas la mettre en danger ! Et maintenant vous voulez la servir au comte directement sur un plateau. Alors qu'elle est totalement... désarmée.

- Et c'est toi la seule responsable, rétorqua froidement Falk de Villiers.

Mum se mordit la lèvre.

- En tant que grand-maître de la loge, c'est toi qui en portes la responsabilité !

- Si tu avais joué cartes sur table dès le début, Gwendolyn serait prête. Pour ta gouverne : avec ton histoire - tu parles ! — prétextant que tu voulais procurer une enfance facile à ta fille, tu pouvais peut-être tromper Mr George, mais pas moi. Je suis toujours aussi impatient de savoir ce que cette sage-femme va nous raconter.

- Vous ne l'avez toujours pas retrouvée ? La voix de ma mère avait baissé d'un ton.

- C'est une question de jours, Grâce. Nos hommes sont partout.

Cette fois, il remarqua ma présence et son visage se radoucit.

- Pourquoi es-tu seule, Gwendolyn ?

- Chérie ! s'écria Mum en se précipitant vers moi et en m'embrassant. J'ai pensé venir te chercher, pour que tu ne rentres pas aussi tard qu'hier soir.

-... et tu profites de l'occasion pour m'assaillir de reproches, compléta Falk avec un petit rire. Pourquoi Mr Marley n'est-il pas avec toi, Gwendolyn ?

- Il m'a laissée faire le dernier bout de chemin toute seule, dis-je évasivement. Pourquoi vous disputez-vous ?

- Ta maman considère tes sorties au XVIII<sup>e</sup> siècle comme trop dangereuses, dit Falk.

Oui, comment lui en vouloir ? Et pourtant, elle ne connaissait qu'une infime partie de tous les dangers possibles. Personne ne lui avait parlé de ces hommes qui nous avaient agressés à Hyde Park. Moi, en tout cas, j'aurais préféré me mordre la langue. Elle ignorait tout de lady Tilney et des pistolets, et Leslie était la seule à savoir que le comte de Saint-Germain m'avait menacée de la façon la plus horrible. Ah, et mon grand-père le savait aussi, naturellement.

Je regardai Falk attentivement.

- Pour cette histoire d'éventail à agiter et de danse de menuet, je finirai bien par y arriver, dis-je à la légère. Ce n'est pas vraiment risqué, Mum. Je crains simplement de finir par briser l'éventail sur la tête de Charlotte...

- Là, tu entends, Grâce ! dit Falk en me faisant un clin d'œil.

- À qui veux-tu faire croire ça, Falk ? protesta ma mère en lui lançant un regard noir. Viens, Gwendolyn, dit-elle en me prenant par le bras. Les autres nous attendent pour le dîner.

- À demain, Gwendolyn, cria Falk derrière nous. Et... euh... à un de ces jours, Grâce.

- Au revoir, murmurai-je.

Mum marmonna quelque chose d'incompréhensible.

- Bon, si tu me le demandes... encore une histoire de tas de foin, dit Xemerius. Ils ne peuvent pas me tromper avec leurs chamailleries. Je reconnais les amitiés de tas de foin au premier coup d'œil.

Je soupirai. Mum soupira aussi et me serra plus fort contre elle pour les derniers mètres vers la sortie. Je me raidis d'abord un peu, puis posai ma tête sur son épaule.

- Tu ne dois pas te disputer avec Falk à cause de moi. Tu te fais trop de souci, Mum.

- Facile à dire... Ce n'est pas un sentiment agréable de savoir qu'on s'est trompée sur toute la ligne. Je vois bien que tu m'en veux. Et à juste titre, je pense, dit-elle en soupirant.

- Mais je t'aime quand même, dis-je. Mum lutta contre les larmes.

-Et moi, je t'aime plus que tu ne te l'imagines, murmura-t-elle.

Nous avons atteint la ruelle devant la maison et elle se retourna, comme si elle craignait que quelqu'un nous épie dans le noir.

- Je donnerais tout pour avoir une famille tout à fait normale, avec une vie tout à fait normale, ajouta-t-elle.

- Qu'est-ce qui est normal ? demandai-je.

- En tout cas, pas nous !

- Tout est une question de point de vue, ironisai-je. Bon, alors, comment s'est passée ta journée ?

- Oh, les choses habituelles, dit Mum avec un faible sourire. D'abord une petite dispute avec ma mère, puis une plus grande avec ma sœur, une autre avec mon chef au boulot et pour finir encore une dernière avec... mon ex-petit ami, qui se trouve par hasard être le grand-maître d'une loge effroyablement secrète.

-Je l'avais bien dit ! pérorra Xemerius. Tas de foin !

- Tu vois, rien que du normal, Mum ! Mum sourit tout de même.

- Et ta journée à toi, chérie ?

- Rien de bien particulier, non plus. Un peu de stress au lycée avec l'Écureuil. Ensuite, un peu de cours de danse et de savoir-vivre chez cette obscure société secrète qui s'occupe de voyages dans le temps, puis avant de pouvoir étrangler ma charmante cousine, une petite escapade en 1953 pour faire mes devoirs en toute tranquillité et retrouver demain du stress avec ledit Écureuil.

- Ça m'a l'air plutôt cool, dit Mum.

Ses talons claquaient sur l'asphalte. Elle se retourna encore.

-Je ne crois pas qu'on nous suive, la rassurai-je. Ils ont tous suffisamment à faire... La maison fourmille de gens incroyablement secrets.

- Le Cercle intérieur se rassemble... Ça n'arrive pas souvent. La dernière fois, c'était quand Lucy et

Paul ont volé le chronographe. Ils sont éparpillés dans le monde entier...

- Mum ? Tu ne crois pas qu'il serait temps de me dire ce que tu sais ? Ça ne sert à rien de me laisser tâtonner sans arrêt dans le noir.

- Au sens exact du terme, dit Xemerius. Mum s'arrêta.

- Tu me surestimes ! Le peu de science que j'ai ne te servirait à rien. Ça te troublerait sans doute encore plus. Voire pire, ça te mettrait dans un danger encore plus grand.

Je secouai la tête. Je ne voulais pas renoncer aussi vite.

- C'était qui ou quoi, ce cavalier vert ? Et pourquoi Lucy et Paul ne veulent-ils pas que le Cercle se ferme ? Ou alors, le veulent-ils tout de même, mais seulement pour utiliser le secret à leurs fins ?

Mum se frotta les tempes.

- C'est la première fois que j'entends parler d'un cavalier vert. Et en ce qui concerne Lucy et Paul, je suis sûre que leurs motivations n'étaient pas de nature égoïste. Tu as rencontré le comte de Saint-Germain. Il dispose de moyens...

Elle se tut de nouveau, puis reprit :

- Ah, chérie, rien de ce que je pourrais te dire ne t'aiderait, crois-moi.

- S'il te plaît, Mum ! Passe encore que ces hommes fassent autant de mystères et ne m'accordent pas leur confiance, mais toi, tu es ma mère !

- Oui, dit-elle, les larmes aux yeux. C'est vrai. Mais viens, le taxi patiente depuis une demi-heure. Ça va sans doute me coûter la moitié d'un mois de salaire.

Je la suivis dans la rue en soupirant.

- Nous pouvons prendre le métro.

- Non, il faut que tu manges au plus vite quelque chose de chaud. Et puis, ton frère et ta sœur t'attendent impatiemment. Us ne supporteraient pas de dîner une fois de plus sans toi.

Ce fut une soirée étonnamment paisible et agréable, car ma grand-mère était à l'opéra avec tante Glenda et Charlotte.

- *La Tosca*, dit grand-tante Maddy, toute guillerette, en secouant ses bouclettes blondes. J'espère qu'elles reviendront de bonne humeur !

Elle me fit un clin d'œil malicieux.

- Heureusement qu'il restait ces billets à Violet ! ajouta-t-elle. Je jetai un regard interrogateur à la ronde. Il s'avéra que l'amie de grand-tante Maddy (une gentille vieille dame portant le nom merveilleux de Mrs Violet Purplepum, qui nous tricotait toujours des cache-nez et des chaussettes pour Noël) avait voulu aller à l'opéra avec son fils et sa future belle-fille, mais que la future belle-fille allait apparemment devenir en fait celle d'une autre femme.

Comme chaque fois que lady Arista et tante Glenda s'absentaient, la bonne humeur régnait à la maison. C'était un peu comme à l'école primaire, quand le maître quittait la salle de classe. Pendant le repas, je dus me lever et montrer à mes frère et sœur, tante Maddy, Mum et Mr Bernhard comment Charlotte et Lèvres-Pulpeuses m'avaient appris à danser le menuet et à manier un éventail, et Xemerius me servit de souffleur. Finalement, après coup, moi aussi je trouvais ça plutôt drôle et je comprenais que les autres s'en amusent. Au bout d'un moment, tout le monde dansa (sauf Mr Bernhard, qui se contenta de marquer la cadence du bout du pied) et parla en nasillant comme

Giordano, tout en n'arrêtant pas de crier :

- Petite sotte ! Regarde donc Charlotte !
- À droite ! Non, à droite, là où le pouce est à gauche.

Et :

- Je vois tes dents ! Ce n'est pas patriotique !

Nick présenta vingt-trois façons différentes de s'éventer avec une serviette et de communiquer ainsi muettement avec son vis-à-vis.

- Comme ça, ça signifie : *Oups, vous avez la braguette ouverte, monsieur*, et quand on baisse un peu l'éventail tout en regardant l'autre, ça signifie : *Aaah, j'aimerais vous épouser*. Mais si on le fait dans l'autre sens, ça veut dire : *Aïe, à partir d'aujourd'hui, nous sommes en guerre contre l'Espagne...*

Je dus avouer que Nick possédait un énorme talent de comédien. Caroline finit par lever ses jambes si haut en dansant (le french cancan plutôt que le menuet) que l'une de ses chaussures atterrit dans la crème que nous avions en dessert.

Cet incident mit un bémol à notre exubérance jusqu'à ce que Mr Bernhard repêche la chaussure, la pose sur son assiette et déclare avec une gravité solennelle :

- Il reste fort heureusement encore assez de crème. Miss Charlotte et les deux dames vont certainement vouloir manger un petit quelque chose en revenant de l'opéra.

Ma grand-tante lui dédia un sourire resplendissant.

-Vous êtes toujours si attentionné, mon cher.

- C'est ma tâche de faire en sorte que tout aille bien pour tout le monde, dit Mr Bernhard. Je l'ai promis à votre frère avant sa mort.

Je les regardai tous les deux pensivement.

-Je me demande justement si Grand-Père vous a parlé d'un cavalier vert, Mr Bernhard. Ou à toi, tante Maddy. Tante Maddy secoua la tête.

- Un cavalier vert ? Qu'est-ce que c'est que ça ?

- Aucune idée, dis-je. Je sais seulement que je dois le trouver.

- Quand je cherche quelque chose, je vais le plus souvent dans la bibliothèque de votre grand-père, me confia Mr Bernhard, ses yeux de hibou luisant derrière ses lunettes. J'y ai toujours fait des découvertes. Si vous avez besoin d'aide, je m'y connais, c'est moi qui dépoussière les livres.

- C'est une bonne idée, mon cher, approuva grand-tante Maddy.

- Toujours à votre service, madame.

Mr Bernhard remit un peu de bois dans l'âtre avant de nous souhaiter bonne nuit. Xemerius le suivit.

- Je veux absolument voir où il met ses lunettes avant de dormir, dit-il. Et je te raconterai, au cas où il quitterait la maison en douce pour jouer de la basse dans un groupe de heavy métal.

En fait, mon frère et ma sœur devaient toujours se coucher tôt pendant la semaine, mais ce soir-là ma mère fit une exception. Repus et gavés de rire, nous nous installâmes confortablement devant la cheminée, Caroline se nicha dans les bras de Mum, Nick se colla contre moi, et grand-tante Maddy prit place dans le fauteuil à oreilles de lady Arista, souffla de son visage une boucle blonde et nous contempla avec satisfaction.



- Tu peux nous raconter quelque chose d'autrefois, tante Maddy ? demanda Caroline. De quand tu étais petite fille et que tu devais rendre visite à la campagne à ton affreuse cousine Hazel ?

- Ah, vous avez déjà entendu ça si souvent, dit tante Maddy en posant ses pantoufles roses sur le repose-pieds.

Mais elle ne se fit pas prier longtemps. Toutes ses histoires sur sa terrible cousine commençaient par les mots : « Hazel était sans doute la fille la plus prétentieuse que l'on puisse s'imaginer », à la suite de quoi, nous répondions en chœur : « Tout comme Charlotte ! », et grand-tante Maddy secouait la tête et disait : « Non, Hazel était cent fois pire encore. Elle attrapait les chats par la queue et les faisait tourner au-dessus de sa tête comme une fronde. »

Tandis que, le menton dans les cheveux de Nick, j'écoutais l'histoire où tante Maddy, âgée de dix ans, vengeait tous les chats torturés du Gloucestershire en veillant à ce que sa cousine Hazel prenne un bain dans la fosse à purin, mes pensées partaient vers Gideon. Où pouvait-il être ? Que faisait-il ? Qui était près de lui ? Et peut-être pensait-il à moi... avec cette étrange sensation de chaleur au niveau du ventre ? Probablement pas.

Je réprimai un soupir en pensant à nos adieux devant l'atelier de M<sup>me</sup> Rossini. Gideon ne m'avait même plus regardée, alors que nous venions de nous embrasser quelques minutes auparavant.

De nouveau. Pourtant, la veille, au téléphone, j'avais encore juré à Leslie que ça ne se reproduirait plus jamais : « Pas avant de nous être clairement expliqués sur ce qui se passe entre nous ! »

Leslie avait éclaté de rire. « Allez, à d'autres ! C'est clair comme de l'eau de roche, tu es folle amoureuse de ce type ! »

Mais comment pouvais-je être amoureuse d'un garçon que je ne connaissais que depuis quelques jours ? Et qui se comportait la plupart du temps comme un mufle avec moi ? Oui, mais quand il ne le faisait pas, il était... si... si incroyablement...

- Me revoici ! croassa Xemerius en atterrissant sur la table, près de la bougie.

Caroline tressaillit sur les genoux de Mum et jeta un regard dans sa direction.

- Qu'est-ce qu'il y a, Caroline ? demandai-je doucement.

- Ah, rien. J'ai cru voir une ombre.

- Vraiment ?

Stupéfaite, je regardai Xemerius. Il haussa les épaules et sourit.

- C'est bientôt la pleine lune. Il se peut que des gens sensibles puissent alors nous entrevoir, juste du coin de l'œil. Mais quand ils y regardent de plus près, ils ne voient plus rien...

Il se suspendit de nouveau au lustre et poursuivit :

- Cette vieille dame aux bouclettes voit et sent aussi plus qu'elle ne veut l'avouer. Quand je lui ai posé pour vérifier une patte sur l'épaule, elle a cherché à l'attraper... Dans ta famille, ça ne m'étonne pas.

Je contemplai Caroline avec tendresse. Cette enfant sensible... Pourvu qu'elle n'ait pas hérité non plus du don de vision de grand-tante Maddy !

- Maintenant, ça va être mon passage préféré, dit Caroline, les yeux luisants.

Alors, grand-tante Maddy raconta complaisamment comment cette sadique d'Hazel s'était trouvée jusqu'au cou dans la fosse à purin, avec sa belle robe du dimanche, et avait crié : « Je te revaudrai ça,

Madeline, je te revaudrai ça ! »

- Et elle tint parole, affirma grand-tante Maddy. Et plus d'une fois.

- Mais nous écouterons la suite un autre soir, dit énergiquement Mum. Les enfants doivent aller au lit. Ils ont école demain.

Alors, tout le monde soupira et grand-tante Maddy encore plus.

Le vendredi, c'était le jour des crêpes. Personne ne voulait louper la cantine, car c'était à peu près la seule chose qui y soit comestible. Comme je savais que Leslie mourait d'envie d'y goûter, je lui interdis de rester avec moi dans la salle de classe où j'avais rendez-vous avec James.

- Va manger, lui dis-je. Je m'en voudrais à mort si tu devais renoncer aux crêpes pour moi.

- Mais tu n'auras personne ici pour faire le guet. Et puis, j'aimerais bien en savoir plus sur ce qui s'est passé hier entre toi, Gideon et le canapé vert..

- Malgré toute ma bonne volonté, je ne pourrais pas mieux le raconter, dis-je.

- Alors, raconte-moi encore, c'est si romantique !

-Va manger tes crêpes !

- Il faut absolument que tu lui demandes son numéro de portable, insista Leslie. Je veux dire, c'est une règle d'or, on n'embrasse pas un garçon dont on ne connaît même pas le numéro de téléphone.

- Des crêpes aux pommes délicieuses et fondantes... dis-je.

-Mais...

- Xemerius est avec moi.

Je lui montrai le rebord de fenêtre où le gargouillot se morfondait en mordillant le bout de sa queue.

Leslie capitula.

- Bon. Mais tâche d'apprendre quelque chose de sensé aujourd'hui ! Ces gesticulations avec la baguette de Mrs Counter ne servent à rien ! Et si jamais quelqu'un te voyait faire, tu pourrais te retrouver chez les fous, penses-y !

- Maintenant, vas-y ! dis-je en la poussant vers la porte juste au moment où James entra.

Il fut heureux de se retrouver seul avec moi.

- Taches-de-Rousseur me rend toujours nerveux avec ses bavardages insolents. Elle fait comme si je n'existais pas.

- C'est parce que... ah, laisse tomber !

- Bon, en quoi puis-je vous aider aujourd'hui ?

- Je pensais que tu pourrais m'apprendre comment on dit « salut » à une soirée du XVIII<sup>e</sup> siècle.

- Salut ?

- Oui. Salut. Hi. Bonsoir. Tu sais bien, comment on se salue quand on se trouve l'un en face de l'autre. *Shake-hand*, baisemain, courbette, recourbette, Excellence, Éminence, Altesse... tout ça c'est si compliqué et on peut faire tellement de choses de travers.

James prit un air supérieur.

- Pas si vous faites ce que je vais vous dire. Pour commencer, je vais vous apprendre comment une

dame plie le genou devant un monsieur qui occupe le même rang qu'elle.

- Super, dit Xemerius. Reste encore à savoir comment Gwendolyn saura reconnaître le rang du monsieur.

James le fixa du regard.

- Qu'est-ce que c'est que ça ? Allez ! à la niche ! Couché, minet ! Disparais !

Xemerius émit un souffle vexé.

- Pardon ?

- Ah, James ! dis-je. Regarde bien ! C'est Xemerius, mon ami, euh... le démon-gargouille. Xemerius, voici James, un ami aussi.

James sortit un mouchoir de sa manche et un parfum de muguet m'agressa le nez.

- Quoi que ça puisse être, il faut que ça disparaisse. Ça me rappelle que je me trouve dans un affreux rêve de fièvre, où je dois donner des cours de savoir-vivre à une fille mal élevée.

Je soupirai.

-James. Il ne s'agit pas d'un rêve, quand vas-tu enfin le comprendre ? Il y a deux cents ans, tu as peut-être pu avoir un rêve de fièvre, mais ensuite tu... - bon, toi et Xemerius, vous êtes tous les deux... vous êtes...

- ... morts, dit Xemerius, à bien considérer les choses. Il pencha la tête de côté et ajouta :

- C'est vrai, ça. Qu'est-ce que tu as à tourner autour du pot ? James agita son mouchoir.

-Je ne veux pas entendre ça. Les chats ne parlent pas.

- Est-ce que j'ai l'air d'un chat, esprit de mes deux ? s'écria Xemerius.

- Un peu, tout de même, dit James sans le regarder. À part les oreilles, peut-être. Et les cornes. Et les ailes. Et cette drôle de queue. Ah, comme je déteste ces délires de fièvre !

Xemerius se planta, jambes écartées, devant James. Sa queue fouettait l'air rageusement.

- Je ne suis pas un délire. Je suis un démon, dit-il avant de cracher d'excitation un gros paquet d'eau sur le sol. Un démon puissant. Invoqué sous la forme d'une gargouille de pierre par des magiciens et des maîtres d'œuvre au XI<sup>e</sup> siècle de votre ère pour veiller sur le clocher d'une église qui n'existe plus aujourd'hui. Quand mon corps de grès a été détruit, il y a plusieurs siècles, ne resta plus de moi que ce que tu vois ici... pour ainsi dire l'ombre de mon ancien moi, condamné pour toujours à hanter cette Terre jusqu'à ce qu'elle se disloque. Ce qui peut probablement durer encore quelques millions d'années.

- Lalala, je n'entends rien, prétendit James.

- Tu es un misérable, répliqua Xemerius. Contrairement à toi, je n'ai pas d'autre possibilité... Je suis lié à cette existence par le charme d'un magicien. Mais toi, tu pourrais renoncer à ta pitoyable vie d'esprit et aller là où vont les hommes quand ils meurent.

- Mais moi, je ne suis pas mort, minet de mes deux ! s'écria James. Je suis seulement malade et en proie à de terribles délires de fièvre. Et si nous ne trouvons pas tout de suite un autre sujet de conversation, je m'en vais.

- Bien, dis-je tout en essayant d'éponger la flaque que Xemerius avait laissée. Reprenons ! Cette flexion du genou devant un monsieur de même rang...

Xemerius secoua la tête et voleta vers la porte.

- Bon, je vais aller faire le guet. Quelle humiliation si quelqu'un te surprenait en train de faire des courbettes !

La pause de midi ne fut pas assez longue pour apprendre tous les trucs que James voulait m'enseigner, mais à la fin je savais faire une révérence et me laisser baiser la main de trois manières différentes. (Une coutume dont je me réjouissais qu'elle soit tombée en désuétude de nos jours.) Au retour de mes camarades, James prit congé avec une courbette et je lui chuchotai encore vite un « merci ».

- Et alors ? demanda Leslie.

- James considère Xemerius comme un drôle de chat né de ses délires de fièvre, l'informai-je. J'espère que ce qu'il m'a appris n'est pas aussi déformé par ses fantaisies fébriles. Sinon, je saurais quoi faire maintenant si je suis présentée au duc du Devonshire.

- Oh, bien, dit Leslie. Et ce serait ?

- Plier profondément le genou sans discontinuer, répondis-je. Pas aussi longtemps que devant le roi, mais plus longtemps que devant un marquis ou un comte. C'est tout simple, en fait. Et puis, se laisser toujours gentiment bisouiller la main avec le sourire.

- Eh bien... je n'aurais jamais cru que James soit encore bon à quelque chose, constata Leslie. Tu vas tous les épater au XVIII<sup>e</sup> siècle.

- Espérons-le, dis-je.

Pendant le reste du cours, plus rien ne troubla ma bonne humeur. Charlotte et ce stupide Lèvres-Pulpeuses s'étonneraient que je sache maintenant faire la différence entre « Altesse » et « Excellence », alors qu'ils avaient tout essayé pour me l'expliquer de la façon la plus compliquée possible.

- Ah, j'ai développé une théorie sur la magie du corbeau, m'informa Leslie à la fin des cours, tandis que nous nous dirigions vers nos casiers. Elle est d'une telle simplicité que personne n'y a pensé. On se revoit demain chez toi et j'apporterai tout ce que j'ai rassemblé. Si ma mère n'est pas encore prise d'une de ses folies ménagères et ne nous distribue pas à tous des gants en caoutchouc...

- Gwenny ? dit Cynthia Dale en me tapant dans le dos. Tu te souviens de Regina Curtiz qui était dans la classe de ma sœur l'année dernière ? Elle se trouve maintenant dans une clinique pour anorexiques. Tu veux atterrir là aussi ?

- Non, fis-je, stupéfaite.

- OK, alors, tiens, mange ça ! Tout de suite !

Cynthia me lança un caramel. Je l'attrapai et défis le papier. Mais quand je voulus le mettre dans ma bouche, Cynthia m'arrêta le bras.

- Arrête ! Tu veux vraiment manger ça ? Tu ne fais donc pas de régime ?

-Non, répondis-je.

- Alors, Charlotte a menti. Elle a affirmé que tu ne venais pas déjeuner parce que tu voulais être aussi mince qu'elle... Passe-moi ce bonbon. Tu n'es pas du tout anorexique, dit Cynthia en s'enfournant le bonbon dans la bouche. Tiens, voilà l'invitation à mon anniversaire ! Ce sera de nouveau une fête costumée. Et cette année, le thème est : *Tout verdit si vert*. Tu peux aussi amener ton copain.

-Euh...

- Tu sais, j'ai demandé la même chose à Charlotte, je me moque totalement de savoir laquelle de vous deux amènera ce type. Le principal, c'est qu'il vienne.

- Elle est folle, me chuchota Leslie.

- J'ai entendu, dit Cynthia. Tu peux aussi amener Max, Leslie.

- Cyn, ça fait déjà six mois que nous ne sommes plus ensemble.

- Oh, c'est bête, déclara Cynthia. Il n'y a pas assez de garçons. Ou bien vous m'en amenez quelques-uns, ou je vais devoir débarquer quelques filles. Aishani, par exemple, mais de toute façon elle ne viendra pas, parce que ses parents ne lui autorisent pas de fêtes avec des garçons... Oh, mon Dieu, qu'est-ce que je vois là ? Quelqu'un peut-il me pincer ?

Là, c'était un grand garçon blond aux cheveux courts. Il se trouvait devant la porte de notre directeur, avec Mr Whitman. Et j'avais bizarrement l'impression de le connaître.

- Aïe ! s'écria Cynthia, car Leslie l'avait vraiment pincée. Mr Whitman et le garçon se retournèrent. En rencontrant ses yeux verts sous d'épais cils sombres, je compris aussitôt qui il était. Ciel ! Maintenant, Leslie ferait peut-être bien de me pincer aussi.

- Ça tombe bien, dit Mr Whitman. Raphaël, voici trois filles de ta classe : Cynthia Dale, Leslie Hay et Gwendolyn Shepherd. Dites bonjour à Raphaël Bertelin, mesdemoiselles, il sera dans votre classe à partir de lundi.

- Salut, murmura Leslie en même temps que moi.

Et Cynthia dit :

- C'est vrai ? Maintenant ?

Raphaël nous fit un sourire en coin, les mains négligemment enfouies dans les poches de son pantalon. Il ressemblait vraiment beaucoup à Gideon, en un peu plus jeune. Ses lèvres étaient plus pleines et sa peau aussi bronzée que s'il venait de passer quatre semaines aux Caraïbes. Probablement que les gens heureux ressemblaient tous à ça, dans le sud de la France.

- Pourquoi changes-tu de lycée en plein milieu d'année ? demanda Leslie. Tu as quelque chose à te reprocher ?

Le sourire de Raphaël s'élargit.

- Ça dépend de ce que tu entends par là, répondit-il. En fait, je suis ici parce que j'en avais marre. Mais, pour je ne sais quelles raisons...

- Raphaël était en France auparavant, l'interrompit Mr Whitman. Allez, viens, Raphaël, Mr Gilles, le directeur, t'attend.

- Alors, à lundi ! dit Raphaël, et j'eus comme l'impression qu'il ne s'adressait qu'à Leslie.

Cynthia attendit que Mr Whitman et Raphaël aient disparu dans le bureau du directeur, puis elle leva les mains au plafond et s'écria :

- Merci ! ! ! Merci, mon Dieu, d'avoir écouté mes prières ! Leslie me donna un coup de coude dans les côtes.

- Tu en fais une tête ! On dirait qu'un bus vient de te passer sur le pied.

- Attends que je te raconte de qui il s'agit, chuchotai-je. On verra ta tête après.

# Chapitre 7

Après notre rencontre avec le petit frère de Gideon et la brève conversation que j'eus ensuite avec Leslie (elle me demanda dix fois : « Tu en es sûre ? », ce à quoi je répondis dix fois : « Absolument sûre ! », puis nous répétâmes encore toutes les deux une centaine de fois : « C'est fou ! » et : « Je n'y crois pas ! » et : « Tu as vu ses yeux ? »), je rejoignis la limousine quelques minutes après Charlotte. On avait de nouveau envoyé Mr Marley nous prendre à la sortie des cours et il semblait plus nerveux que jamais. Xemerius était accroupi sur le toit de la voiture et le balayait de sa queue. Charlotte, déjà installée à l'arrière, me jeta un regard agacé.

- Mais où étais-tu passée ? On ne fait pas attendre quelqu'un comme Giordano. Je crois que tu ne mesures pas le grand honneur qu'il t'accorde en te donnant des cours.

D'un air gêné, Mr Marley m'invita à grimper dans la voiture, puis il ferma ma portière.

- Qu'est-ce qu'il y a ?

J'avais l'impression désagréable d'avoir manqué quelque chose d'important. La mine de Charlotte me conforta dans cette idée.

Quand la voiture démarra, Xemerius se laissa glisser au travers du toit et s'affala sur le siège à côté de moi. Comme la dernière fois, Mr Marley avait pris place à l'avant, à côté du chauffeur.

- Tu ferais bien de te donner un peu plus de peine aujourd'hui, dit Charlotte. Pour moi, tout cela est effroyablement pénible. Car enfin, tu es ma cousine.

J'éclatai de rire.

- Ah, arrête, Charlotte ! Pas la peine de jouer les hypocrites avec moi ! Avoue que tu bois du petit lait à me voir aussi bête !

- Ce n'est pas vrai ! protesta-t-elle. Ce genre de pensée est encore une fois bien typique de ton égocentrisme puéril. Tout le monde cherche à t'aider pour que tu... ne gâches pas tout avec ton incompetence. Bien que... tu n'en auras peut-être plus l'occasion. Je m'imagine bien qu'ils vont tout laisser tomber maintenant...

- À cause de quoi ?

Charlotte m'observa un moment en silence, puis elle lança avec une nuance de sadisme :

- Tu l'apprendras suffisamment tôt. Peut-être.

- Il est arrivé quelque chose ? demandai-je en préférant cette fois m'adresser à Xemerius. Mr Marley a raconté quelque chose pendant que je n'étais pas là ?

- Rien que des trucs cryptés, répondit le gargouillot tandis que Charlotte regardait par la fenêtre en pinçant les lèvres. Ce matin, il s'est apparemment passé un truc lors d'un saut dans le temps de... euh... de ta petite pierre scintillante.

Il se gratta les sourcils du bout de sa queue.

- Allez, ne te laisse pas tirer les vers du nez comme ça ! m'énervai-je.

Charlotte, qui croyait évidemment que je lui parlais, répliqua :

- Si tu n'étais pas arrivée aussi tard, tu le saurais.

-... *de Diamant*, reprit Xemerius. Quelqu'un l'a... eh bien, comment dire ?... Quelqu'un a dû lui en coller une bonne sur la tronche.

- Quoi ? m'écriai-je en sentant mon estomac se nouer.

- Ne t'énerve pas, dit Xemerius. Il vit encore. En tout cas, c'est ce que j'ai cru comprendre dans tout le galimatias de ce rouquin excité. Ah, mon Dieu ! Tu es pâle comme un linge ! Oh, oh !... Tu ne vas pas vomir, là ? Maîtrise-toi !

-Je ne peux pas, chuchotai-je. Je me sentais vraiment très mal.

- Tu ne peux pas quoi ? persifla Charlotte. La première chose qu'un porteur de gêne apprend, c'est de mettre en veilleuse ses propres besoins et d'offrir tout ce qu'il peut pour la cause. Mais toi, bien sûr, tu fais tout le contraire !

En pensée, je vis Gideon baignant dans une mare de sang. J'avais du mal à respirer.

- D'autres donneraient tout pour recevoir un seul cours de Giordano. Et toi, tu fais comme si c'était une séance de torture.

- Ah, ferme-la, Charlotte ! criai-je.

Charlotte se retourna vers la fenêtre. Je me mis à trembler. Xemerius tendit une patte et la posa sur mon genou dans un geste d'apaisement.

- Je pars aux informations. Je vais essayer de trouver ton peloteur et je te ferai un rapport ensuite, d'accord ? Mais ne pleure pas ! Sinon, je vais encore m'énerver et cracher un paquet d'eau sur ces chouettes sièges en cuir et ta cousine va penser que tu t'es oubliée.

D'un bond, il disparut par le toit de la voiture et s'envola. Il ne ressurgit à mon côté qu'au bout d'une heure et demie de tourments.

Quatre-vingt-dix minutes pendant lesquelles je m'imaginai les pires scénarios et me sentis plus morte que vivante. Les choses ne s'améliorèrent pas à notre arrivée à Temple, où le *maestro* impitoyable m'attendait de pied ferme. Mais je n'étais en mesure ni d'écouter les déclarations de Giordano sur la politique coloniale, ni d'imiter les pas de danse de Charlotte. Et si Gideon s'était de nouveau fait attaquer par des hommes armés d'épées et qu'il n'avait pas pu se défendre cette fois ? Quand je ne le voyais pas exsangue sur le sol, je me l'imaginai dans un service de réanimation, relié à un millier de tuyaux et plus blanc que son drap. Pourquoi n'avais-je personne à qui demander de ses nouvelles ?

Enfin, Xemerius traversa le mur de l'ancien réfectoire.

- Alors ? demandai-je sans me soucier de Giordano et de Charlotte.

Ils étaient en train de m'apprendre la façon d'applaudir lors d'un raout du XVIII<sup>e</sup> siècle. Évidemment, j'avais tout faux.

- Mais non, petite sottise, dit Giordano, là c'est *promenons-nous dans les bois*. C'est ainsi que les petits enfants tapent dans leurs mains dans le bac à sable quand ils sont contents... Mon Dieu, mais où regarde-t-elle encore ? Elle va me rendre *fou* !

- Tout va bien, fillette des foins, m'annonça joyeusement Xemerius. Ce garçon a pris un coup sur la tête et il est resté KO pendant quelques petites heures, mais on dirait qu'il a un crâne dur comme du diamant et même pas de traumatisme crânien. Et cette blessure au front le rend... eh... oh, non, ne recommence pas à pâlir ! Je viens de te dire que tout allait bien !

Je respirai un grand coup. Mon soulagement m'avait presque donné le vertige.

- Voilà, c'est bien, dit Xemerius. Pas de raison d'hyperventiler. *Lover boy* a encore toutes ses jolies dents blanches. Et il n'arrête pas de jurer, je suppose que c'est bon signe.

Dieu merci ! Dieu merci ! Dieu merci !

En tout cas, celui qui était près d'hyperventiler, c'était Giordano. Mais je m'en moquais. Ça ne me faisait plus rien de l'entendre crier. Au contraire, c'était plutôt amusant d'observer sa peau virer du rose foncé au violet sous ses filets de moustache.

Mr George arriva juste à temps pour l'empêcher de me gifler.

- Aujourd'hui, ça a été encore pire que possible, dit Giordano.

Il se laissa tomber sur une chaise et se tamponna le visage avec un mouchoir du même violet que sa peau.

- Elle n'a pas arrêté de regarder droit devant elle avec des yeux vitreux, soupira-t-il... J'aurais presque envie de croire qu'elle est droguée !

- Giordano, je vous en prie... dit Mr George. La journée a été difficile pour nous tous...

- Comment... va-t-il ? demanda Charlotte doucement, en me jetant un regard en biais.

- Conformément aux circonstances, répondit gravement Mr George.

De nouveau, Charlotte me scruta du regard. Ressentait-elle une sorte de satisfaction à savoir quelque chose dont elle pensait que cela m'intéresserait énormément ?

- Ah, taratata, dit Xemerius. Il se porte super bien, crois-moi, trésor Il vient de s'envoyer une énorme escalope de veau avec des pommes de terre rôties et de la verdure. Ça te paraît correspondre à conformément aux circonstances ?

Giordano s'énerma de ne pas être écouté.

- Je ne voudrais pas que cela finisse par retomber sur moi, dit-il d'une voix de castrat en poussant sa petite chaise de côté. J'ai travaillé avec des talents inconnus et les très grands de ce monde, mais jamais encore, jamais je n'ai vu ça,

- Mon cher Giordano, vous savez combien nous vous apprécions ici. Et personne ne serait mieux qualifié que vous pour préparer Gwendolyn à...

Mr George s'arrêta net en voyant Giordano avancer une lèvre boudeuse et rejeter la tête en arrière avec sa coiffure en béton.

- Vous ne direz pas que je ne vous avais pas prévenus, déclara-t-il. C'est tout ce que je demande.

- D'accord, soupira Mr George. Je... Oui, bien. J'en ferai part. Tu viens, Gwendolyn ?

J'avais déjà débouclé ma crinoline et je la posai correctement sur le tabouret du piano.

- Au revoir, dis-je à Giordano. Il faisait toujours la moue.

-Je crains que cela ne soit inévitable, répondit-il.

Sur le chemin de l'ancien laboratoire d'alchimie, que je connaissais maintenant par cœur, même avec les yeux bandés, Mr George me raconta ce qui s'était passé. Il était un peu étonné que Mr Marley ne m'en ait pas encore informée et je ne me donnai pas la peine de lui expliquer comment on en était arrivé là.



On avait envoyé Gideon dans le passé (Mr George ne voulut pas me révéler en quelle année) pour une petite mission (top secrète, elle aussi) et on l'avait retrouvé deux heures plus tard, sans connaissance, dans un couloir près de la pièce du chronographe. Avec une plaie ouverte au front, qui provenait manifestement d'un objet contondant. Gideon ne se souvenait de rien, l'agresseur avait dû l'épier avant de le frapper.

- Mais qui ?...

- Nous l'ignorons, ce qui est plutôt préoccupant dans la situation actuelle. Nous l'avons examiné avec soin, il ne présente aucune trace de piquûre qui pourrait amener à conclure qu'on ait pu lui prendre du sang...

- Le sang de sa blessure au front n'aurait pas suffi ? demandai-je avec un léger frisson.

- Possible, accorda Mr George. Mais si... on avait voulu jouer la sécurité, on aurait pris le sang d'une autre manière. Bon, il y a d'innombrables explications possibles. Personne ne savait que Gideon surgirait là-bas ce soir, il est donc improbable qu'on l'y ait spécialement attendu. Il est beaucoup plus vraisemblable qu'il s'agisse d'une rencontre fortuite. Il... Certaines années, ça fourmillait d'individus subversifs : contrebandiers, criminels, clandestins au sens vrai du terme. Personnellement, je crois à un hasard fâcheux...

Il s'éclaircit la voix et poursuivit :

- Bon, toujours est-il que Gideon semble avoir bien survécu à cette aventure, le docteur White n'a constaté aucune blessure sérieuse. Et vous pourrez donc, comme prévu, partir dimanche après-midi à cette soirée.

Il éclata de rire.

- C'est drôle à dire : une soirée un dimanche après-midi ! Oui, ah, ah, ah, très drôle.

- Où est Gideon, maintenant ? m'impatientai-je. À l'hôpital ?

- Non, il se repose... Du moins, je l'espère. Il n'est allé à l'hôpital que pour un scanner et comme, Dieu merci, ça n'a rien révélé, il s'est libéré lui-même. Il a reçu en effet hier soir la visite surprenante de son frère...

-Je sais, dis-je. Mr Whitman a annoncé aujourd'hui l'arrivée de Raphaël à Saint Lennox. J'entendis le profond soupir de Mr George.

- Ce garçon a fichu le camp de la maison après avoir fait je ne sais quelle bêtise avec ses amis. Une idée folle de Falk de le garder en Angleterre. En ces temps de turbulence, nous avons tous — et Gideon en particulier — mieux à faire que de nous occuper d'adolescents difficiles... Mais Falk n'a jamais rien pu refuser à Sélina, et il semble que ce soit pour Raphaël la dernière chance de pouvoir terminer ses études dans une *High School*, loin de ses amis qui ont une si mauvaise influence sur lui.

- Sélina... c'est la mère de Gideon et de Raphaël ?

- Oui, confirma Mr George. La femme dont ils ont hérité tous les deux leurs yeux verts. Nous y voilà. Tu peux retirer ton bandeau.

Cette fois, nous étions seuls dans la pièce du chronographe.

- Charlotte prétend que vous allez annuler les visites prévues au XVIII<sup>e</sup> siècle, dis-je, pleine d'espoir. Ou les repousser ? Pour donner le temps à Gideon de se remettre et me permettre de m'exercer encore plus...

Mr George secoua la tête.

- Non. Certainement pas. Nous allons prendre toutes les précautions imaginables, mais le comte tenait à respecter un emploi du temps resserré. Gideon et toi, vous irez à cette soirée après-demain, c'est sûr et certain. As-tu des désirs particuliers concernant l'année où nous allons t'envoyer élapser aujourd'hui ?

- Non, dis-je en feignant l'indifférence. Ça n'a aucune importance quand on reste enfermé dans une cave, n'est-ce pas ?

Mr George sortit prudemment le chronographe de son étoffe de velours.

- Exact. Nous envoyons le plus souvent Gideon en 1953. C'était une année tranquille, nous devons simplement veiller à ce qu'il ne s'y rencontre pas lui-même, dit-il avec un sourire. Je m'imagine que ça doit être effrayant d'être enfermé quelque part avec soi-même.

Il passa la main sur son ventre rond et regarda pensivement en l'air.

- Que dirais-tu de l'année 1956 ? Une année tranquille, elle aussi.

- Oui, ça m'a l'air parfait, dis-je.

Mr George me tendit la lampe de poche et retira l'anneau de son doigt.

- Juste au cas où... Mais n'aie pas peur, tu peux être sûre et certaine que personne ne viendra, la nuit, à 2 heures et demie.

- La nuit, à 2 heures et demie ? répétai-je, horrifiée. Comment irais-je retrouver mon grand-père en pleine nuit ?

Personne ne me croirait si je racontais que je m'étais perdue dans la cave. La maison serait peut-être même vide ! Alors tout serait vain !

- Oh, Mr George, non, s'il vous plaît ! Ne m'envoyez pas la nuit dans ces horribles catacombes, toute seule...

- Mais, Gwendolyn, peu importe, dans un espace fermé à clé...

- Mais... j'ai peur... la nuit ! S'il vous plaît, vous ne devez en aucun cas me laisser seule...

J'étais si désespérée que mes yeux s'emplirent tout naturellement de larmes.

- Bon, bon, dit Mr George. J'oubliais que tu... Prenons donc un autre moment de la journée. Disons, l'après-midi, vers 3 heures ?

- C'est mieux, dis-je. Merci, Mr George.

- Il n'y a pas de quoi, répondit-il en levant rapidement les yeux du chronographe et en me faisant un sourire. Nous exigeons beaucoup de toi... Je crois qu'à ta place, je me sentirais mal à l'aise, tout seul dans une cave. D'autant plus qu'il t'arrive de voir des choses que les autres ne voient pas...

- Oui, merci de me le rappeler.

Xemerius n'était pas là. Il se serait terriblement énervé à propos du mot « choses ».

- Qu'est-ce que c'était que cette histoire de tombes pleines d'ossements et de crânes juste au coin ? demandai-je.

- Oh, dit Mr George. Je ne voulais pas encore t'angoisser en plus.

- Pas de souci, le rassurai-je. Je n'ai pas peur des morts. Contrairement aux vivants, ils ne peuvent

pas nous faire de mal — d'après mon expérience.

En voyant Mr George lever un sourcil, je m'empressai d'ajouter :

- Enfin, je les trouve tout de même un peu inquiétants et je n'ai pas du tout envie de passer la nuit près des catacombes...

Puis je lui tendis la main, tandis que de l'autre je serrai mon cartable contre moi.

-S'il vous plaît, prenez l'annuaire cette fois, il n'y est encore jamais passé.

Mon cœur battait la chamade quand j'attrapai la clé derrière les briques et dépliai le billet laissé par Lucas. Il n'y avait là que des mots latins, aucune communication personnelle. Le mot de passe du jour me sembla si long que je renonçai à l'apprendre par cœur et le notai simplement au creux de ma main.

Lucas avait aussi esquissé un plan des caves. D'après lui, je devais prendre à droite en sortant, puis tourner trois fois à gauche pour arriver au grand escalier où se trouveraient les premiers gardes. La porte s'ouvrit sans peine quand je tournai la clé dans la serrure. Sans réfléchir trop longtemps, je décidai de ne pas la refermer à clé, juste au cas où je serais pressée pour le retour. Ça sentait le moisi sous ces voûtes séculaires, le plafond était bas et les couloirs étroits : un vrai labyrinthe, plein de coins et de recoins et de portes dans les murs. Sans ma lampe de poche et le plan de Lucas, je me serais probablement perdue, même si je ressentais là une étrange impression de déjà-vu. Tandis que je tournai à gauche dans le dernier couloir avant l'escalier, j'entendis des voix et inspirai un grand coup.

Maintenant, il s'agissait de persuader les gardes qu'il y avait une bonne raison de me laisser passer. Contrairement à ceux du XVIII<sup>e</sup> siècle, ces deux-là ne me semblaient pas du tout dangereux. Ils jouaient aux cartes au pied de l'escalier. Je m'avançai résolument vers eux. Surpris, le premier laissa tomber ses cartes, l'autre se leva en sursaut et chercha fébrilement son épée qu'il avait posée contre le mur.

- Bonjour, dis-je en m'armant de courage. Ne vous dérangez surtout pas pour moi.

- Comm... comm... comment ? bégaya le premier, tandis que l'autre avait saisi son épée et me regardait d'un air indécis.

- Une épée n'est-elle pas une arme un peu exotique au xx<sup>e</sup> siècle ? m'étonnai-je. Qu'est-ce que vous allez faire si quelqu'un passe par ici avec une grenade ? Ou une mitrailleuse ?

- Il ne vient pas souvent quelqu'un par ici, dit le type à l'épée avec un sourire gêné. C'est plus une arme traditionnelle, qui...

Il secoua la tête comme pour se rappeler à l'ordre, puis il se donna une secousse et se planta droit devant moi.

- Mot de passe ?

Je regardai la paume de ma main.

- *Nam quod in iuventus non discitur, in matura aetate nescitur.*

- Exact, dit celui qui se trouvait encore assis sur l'escalier. Mais d'où venez-vous si je puis me permettre ?

- Du palais de justice, répondis-je. Un super-raccourci. Je pourrai vous montrer ça à l'occasion. Mais maintenant, j'ai un rendez-vous très important avec Lucas Montrose.

- Montrose ? Je ne sais même pas s'il est dans la maison aujourd'hui, dit le type à l'épée, et l'autre

ajouta :

- Nous allons vous conduire là-haut, miss, mais auparavant il nous faudrait votre nom. Pour le procès-verbal.

Je donnai le premier nom qui me passa par la tête. Peut-être un peu trop rapidement.

- Violet Purpleplum ? répéta l'épéiste, incrédule, tandis que l'autre admirait mes jambes.

Probablement que la longueur de jupe de notre uniforme scolaire n'était pas tout à fait conforme à la mode de l'année 1956. N'importe, il faudrait qu'il s'y fasse.

- Oui, dis-je avec une pointe d'agressivité. Pas de raison de sourire comme ça. Tout le monde ne peut pas s'appeler Smith ou Miller. On peut y aller maintenant ?

Les deux hommes discutèrent pour savoir lequel aurait le droit de m'escorter en haut, puis l'épéiste céda et reprit ses aises sur l'escalier. En chemin, l'autre voulut savoir si j'étais déjà venue. Je répondis que oui, quelques fois déjà, en soulignant la beauté de la salle du Dragon, n'est-ce pas, et que la moitié de ma famille faisait partie des Veilleurs et du coup le type sembla se rappeler m'avoir vue lors de la dernière *garden-party*.

- Vous étiez cette fille qui servait la limonade, n'est-ce pas ? Avec lady Gainsley ?

- Euh... c'est ça, dis-je.

Et nous nous retrouvâmes aussitôt embarqués dans une merveilleuse causerie sur la *garden-party*, les roses et des tas de gens que je ne connaissais pas. (Ce qui ne m'empêcha pas pourtant de m'épancher sur le drôle de chapeau de Mrs Lamotte, et le fait que justement Mr Mason s'était acoquiné avec une employée de bureau, pouah !)

En passant devant les premières fenêtres, je jetai un coup d'œil curieux au dehors... tout ici me paraissait familier. Mais savoir que la ville à l'extérieur des vénérables murailles de ce quartier du Temple offrirait une vue bien différente de celle de mon époque me paraissait quelque peu étrange. J'aurais bien voulu me précipiter dehors sur-le-champ pour vérifier ça de mes propres yeux.

Au premier étage, le garde frappa à la porte d'un bureau. En lisant le nom de mon grand-père sur une plaque, je me sentis fière comme tout. J'avais réussi !

- Une miss Purpleplum pour Mr Montrose, annonça le garde par la porte entrouverte.

- Merci de m'avoir accompagnée, dis-je, tout en me collant à lui pour entrer dans le bureau. Nous nous reverrons à la prochaine *garden-party*.

- Oui, avec grand plaisir, répondit-il.

Mais je lui avais déjà refermé la porte au nez. Triomphante, je me retournai.

- Et alors ? Qu'est-ce que tu en dis ?

- Miss... euh... *Purpleplum* ?

L'homme assis au bureau semblait plutôt étonné. Il n'était manifestement pas mon grand-père. Je lui renvoyai un regard effrayé. Il était très jeune, presque encore un gamin, mais son visage rond et lisse et ses petits yeux clairs et rieurs me paraissaient plus que connus.

- Mr George ? fis-je, incrédule.

- Nous nous connaissons ?

Le jeune Mr George s'était levé.

- Oui, naturellement. Nous nous sommes vus à la dernière *garden-party*, bégayai-je tandis que mes pensées dansaient la sarabande. J'étais celle... avec la limonade... Où est Gran... Lucas ? Ne vous a-t-il pas dit qu'il avait rendez-vous avec moi aujourd'hui ?

- Je suis son assistant et je ne travaille pas ici depuis longtemps, bredouilla Mr George, gêné. Mais non, il ne m'a rien dit. Toutefois, il devrait être là d'un instant à l'autre. Voudriez-vous vous asseoir pour l'attendre, miss... euh ?

- Purpleplum !

- Ah oui. Puis-je vous apporter un café ?

Il fit le tour de son bureau et m'avança une chaise, qui me sembla tomber à point. J'avais les jambes en flanelle.

- Non merci, pas de café.

Il me regarda d'un air indécis.

- Vous êtes... chez les scouts ?

- Pardon ?

- Je veux dire... à cause de l'uniforme.

-Non.

Je ne pus faire autrement que le dévisager. C'était bien lui... sans méprise aucune ! Son moi de cinquante-cinq ans plus âgé lui ressemblait de façon inouïe, sauf qu'il n'avait plus de cheveux, qu'il portait des lunettes et qu'il était à peu près aussi large que grand.

Le jeune Mr George, en revanche, avait plein de cheveux, maîtrisés par une raie correcte et une bonne couche de pommade, et il était mince comme un fil. Visiblement, il se sentait mal à l'aise d'être ainsi observé, car il piqua un fard, se rassit à son bureau et feuilleta quelques papiers. Je me demandai ce qu'il dirait si je sortais sa bague à sceau de ma poche et la lui montrais.

Nous restâmes ainsi, muets, un bon quart d'heure, jusqu'à ce que la porte s'ouvre sur mon grand-père. À ma vue, ses yeux s'arrondirent comme des billes, puis il se ressaisit et dit :

- Tiens donc, ma chère petite cousine !

Je me levai d'un bond. Depuis notre dernière rencontre, Lucas Montrose avait nettement pris l'apparence d'un adulte. Il portait un costume élégant, un nœud papillon et une moustache qui ne lui allait pas très bien. Ça me chatouilla quand il m'embrassa sur les deux joues.

- Quel plaisir, Hazel ! Combien de temps vas-tu rester en ville ? Et tes chers parents sont-ils aussi venus ?

Fallait-il vraiment que je sois cette horrible Hazel !

- Non, bégayai-je. Ils sont restés à la maison, avec les chats...

- Au fait, voici Thomas George, mon nouvel assistant. Thomas, voici Hazel Montrose du Gloucestershire. Je t'avais bien dit qu'elle passerait bientôt me voir.

-Je croyais qu'elle s'appelait Purpleplum ! s'étonna Mr George.

- Oui, certifiai-je. C'est vrai aussi. C'est mon deuxième nom. Hazel Violet Montrose Purpleplum... Mais qui peut se rappeler tout ça ?

Lucas me regarda en plissant le front.

- Je vais faire une petite promenade avec Hazel, annonça-t-il ensuite à Mr George. D'accord ? Si on me demande, tu n'auras qu'à dire que je suis en entretien avec un client.

- Oui, Mr Montrose, dit Mr George, soucieux d'afficher l'indifférence.

- Au revoir, dis-je.

Lucas prit mon bras et me fit sortir de la pièce. Une fois la lourde porte refermée derrière nous, nous nous trouvâmes dans la ruelle inondée de soleil et je repris la parole.

- Je ne veux pas être cette affreuse Hazel, protestai-je en jetant un regard curieux autour de moi.

Le quartier du Temple ne semblait pas avoir beaucoup changé en cinquante-cinq ans, abstraction faite des voitures.

- Est-ce que j'ai l'air de quelqu'un qui fait tourner les chats comme une fronde au-dessus de sa tête ? ajoutai-je.

- Purpleplum ! dit Lucas sur le même ton de reproche. On pourrait difficilement se faire plus remarquer, n'est-ce pas ?

Puis il me prit par les épaules et me contempla.

- Laisse-moi te regarder, ma petite-fille ! Tu es exactement la même qu'il y a huit ans.

- Oui, ce n'était aussi qu'avant-hier... fis-je remarquer.

- Incroyable, dit Lucas. Pendant toutes ces années, j'ai pensé que je n'avais peut-être fait que rêver...

- Hier, j'ai atterri en 1953, mais je n'étais pas seule.

- Combien de temps avons-nous aujourd'hui ?

- J'ai atterri ici à 3 heures, heure locale, et je ressauterai à 6 heures et demie pile.

- Alors, nous avons au moins un peu de temps pour parler. Viens ! Il y a un petit café au coin, nous pourrons y boire un thé.

Lucas me prit par le bras et nous partîmes en direction du Strand.

- Tu ne vas pas le croire, mais je suis père depuis trois mois, raconta-t-il tout en marchant. Je dois dire que c'est un sentiment très agréable. Et je crois avoir fait le bon choix avec Arista. Claudine Seymore en revanche a pas mal grossi et de plus elle aime bien lever le coude, d'après ce qu'on m'a dit. Et cela, dès le matin.

Nous traversâmes une ruelle puis une porte en arche pour arriver dans la rue. Là, je restai clouée sur place. La circulation faisait rage sur le Strand, comme toujours, mais il n'y avait que des vieilles voitures. Les bus rouges à étage semblaient sortir d'un musée et faisaient un bruit terrible et la plupart des gens arpentant le trottoir portaient des chapeaux... Les hommes, les femmes et même les enfants ! Une affiche de film était collée sur le mur d'en face, elle faisait de la pub pour *High Society*, avec la divine Grâce Kelly et l'affreux Frank Sinatra. Je regardai, bouche bée, de tous les côtés en avançant à peine. Tout cela ressemblait à une carte postale nostalgique de style rétro... mais en beaucoup plus coloré.

Lucas me conduisit vers un charmant café en coin de rue et commanda du thé et des scones.

- La dernière fois, tu avais faim, se rappela-t-il. Ici aussi, ils font de bons sandwiches.

- Non merci, dis-je. Grand-Père, pour Mr George, je ne comprends pas ! En 2011, il fait comme s'il ne m'avait encore jamais vue.

Lucas haussa les épaules.

- Ah, ne te fais donc pas de souci à cause de ce garçon. D'ici à ce que vous vous revoyiez, cinquante-cinq ans se seront passés. Il t'aura probablement oubliée.

- Oui, peut-être, dis-je en regardant avec étonnement les nombreux fumeurs.

Juste à côté de nous, devant une table basse sur laquelle se trouvait un cendrier en verre de la taille d'une tête de mort, un gros homme fumait un cigare. L'air était à couper au couteau. N'avaient-ils encore jamais entendu parler de cancer du poumon en 1956 ?

- Et maintenant ? Tu en sais un peu plus sur ce cavalier vert ? demandai-je sans plus attendre à Lucas.

- Non, mais j'ai découvert quelque chose de beaucoup plus important. Je sais maintenant pourquoi Lucy et Paul vont voler le chronographe, répondit-il avant de jeter un rapide coup d'œil autour de lui et de rapprocher sa chaise de la mienne. Après ta visite, Lucy et Paul sont encore venus quelques fois élapser ici, sans que rien de particulier se passe. Nous avons bu du thé ensemble, je les ai interrogés sur les verbes français et nous nous sommes copieusement ennuyés pendant quatre heures. Ils ne devaient pas quitter la maison, c'était un ordre, et Kenneth de Villiers, cette vieille peste, a veillé à ce que nous le respections. En fait, j'avais réussi une fois à les faire sortir en douce pour qu'ils aillent voir un film et puissent regarder un peu les alentours, mais nous nous sommes fait bêtement prendre. Ah, que dis-je : Kenneth nous a surpris ! Ça a fait un foin terrible. J'ai écopé d'une punition disciplinaire et pendant six mois un garde est toujours resté devant la salle du Dragon quand Lucy et Paul étaient avec nous. Les choses n'ont légèrement évolué que lorsque je suis passé adepte de troisième grade. Oh... merci beaucoup !

Ces derniers mots s'adressaient à la serveuse, qui ressemblait trait pour trait à Doris Day dans *L'Homme qui en savait trop*. Ses cheveux teints en blond étaient coupés court et elle portait une robe vaporeuse. Le visage rayonnant, elle posa notre commande devant nous et je n'aurais pas été étonnée qu'elle se mette à chanter *Que sera, sera*.

Lucas attendit qu'elle se soit éloignée avant de poursuivre.

- Naturellement, en les interrogeant prudemment, j'ai essayé de trouver quelle raison ils pourraient avoir de ficher le camp avec le chronographe. Néant. Leur seul problème était qu'ils étaient terriblement amoureux. Apparemment, leur liaison n'était pas bien vue à leur époque, alors ils la tenaient secrète. Seules quelques personnes en étaient informées, moi par exemple, et ta mère, Grâce.

- Alors ils ont peut-être fui dans le passé, rien que parce qu'ils ne pouvaient pas être ensemble ! Comme Roméo et Juliette ?

Ah ! C'était terriblement romantique.

- Non, dit Lucas. Non, ce n'est pas pour ça.

Il remua son thé tandis que je regardais avidement la corbeille pleine de scones chauds, cachés sous une serviette et si délicieusement odorants.

- La raison, c'était moi, dit Lucas.

- Quoi ? Toi ?

- Bon, pas directement *moi*. Mais c'était ma faute. Voilà... Un jour, j'ai eu l'idée complètement folle d'envoyer Lucy et Paul encore un peu plus loin dans le passé.

- Avec le chronographe ? Mais comment...

- Mon Dieu, oui, c'était complètement fou, je l'ai bien dit, confirma Lucas en se passant la main dans les cheveux. Mais nous étions enfermés tous les jours pendant quatre heures dans cette maudite salle, avec le chronographe. Et qu'y avait-il de plus facile que d'avoir des idées stupides ? J'ai étudié des vieux plans, épluché les Écrits secrets et les Annales, puis j'ai fait venir des costumes de théâtre et finalement nous avons collecté le sang de Lucy et Paul dans le chronographe et je les ai envoyés élapser à l'essai pour deux heures en 1590. Ça a marché comme sur des roulettes. Deux heures après, ils ont ressauté vers moi en 1948 sans que personne ait même remarqué qu'ils s'étaient absentes. Et une demi-heure après, ils ont ressauté à partir de là en 1992. C'était parfait.

Je m'enfournai un scone généreusement tartiné de *clotted cream*. J'arrivais mieux à penser en mâchant. Une foule de questions se bousculaient au portillon et je pris la première venue.

- Mais, en 1590, il n'y avait pas encore de Veilleurs, n'est-ce pas ?

- Exact, dit Lucas. Ce bâtiment n'existait même pas encore. Et ce fut notre chance. Ou notre malchance, c'est selon.

Il prit une gorgée de thé. Il n'avait encore rien mangé et je commençais à me demander comment il allait nourrir ses nombreux kilos.

- Grâce à de vieux plans, j'ai découvert que le bâtiment de la salle du Dragon fut construit à l'emplacement même d'une petite place, avec une fontaine qui s'était trouvée là de la fin du XVI<sup>e</sup> à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle.

- Je ne vois pas très bien...

- Attends ! Cette découverte a été comme un laissez-passer pour nous. Depuis la salle du Dragon, Lucy et Paul pouvaient sauter dans le passé sur cette place et ils n'avaient qu'à s'y retrouver juste à temps pour ressauter automatiquement dans la salle du Dragon. Tu me suis toujours, là ?

- Et quand ils atterrissaient en plein jour sur la place ? On ne les arrêtait pas tout de suite pour leur faire un procès en sorcellerie et les brûler ?

- C'était une petite place tranquille, le plus souvent personne ne les remarquait. Sinon, les gens se frottaient les yeux en pensant avoir eu la berlue. Naturellement, c'était tout de même incroyablement risqué, mais nous trouvions ça génial. Nous étions heureux comme tout d'avoir eu cette idée et de pouvoir tous les feinter, et Lucy et Paul s'en amusaient énormément. Moi aussi, même si j'étais toujours sur des charbons ardents en attendant leur retour dans la salle du Dragon. Je n'osais pas m'imaginer ce qui se passerait si quelqu'un entrait...

- C'était sacrement courageux, appréciai-je.

- Oui, accorda Lucas avec une touche de culpabilité dans les yeux. C'est le genre de chose que l'on fait quand on est jeune. Aujourd'hui, je ne le ferais très certainement plus. Mais je pensais qu'en cas de véritable danger, mon ancien moi sage du futur interviendrait, tu comprends ?

- Quel moi sage du futur ? demandai-je avec un sourire narquois.

- Eh bien, moi-même, s'écria Lucas avant de baisser aussitôt la voix. Je devrai bien savoir en 1992 ce que j'avais fait en 1948 avec Lucy et Paul ; et si ça avait mal tourné, je les aurais certainement mis en garde tous les deux contre mon jeune moi irréfléchi... pensai-je.

- D'accord, dis-je d'une voix traînante en reprenant un scone, histoire d'alimenter mon cerveau. Mais tu ne l'as pas fait ?



Lucas secoua la tête.

- Apparemment pas, idiot que je suis. Et nous avons agi avec de plus en plus d'inconscience. Quand Lucy a étudié *Hamlet* à l'école, je les ai envoyés tous les deux en 1602. En trois jours de suite, ils ont pu assister à la première donnée au Globe Théâtre par les Lord Chamberlains'Men.

- À Southwark ? Lucas acquiesça.

- Oui, c'était tout un cirque. Ils devaient traverser London Bridge pour passer sur l'autre rive de la Tamise, essayer de voir là-bas le plus possible de *Hamlet* et être de retour avant de ressauter dans le temps. Pendant deux jours, ça a bien marché, mais le troisième, il y a eu un accident sur London Bridge et Lucy et Paul ont été les témoins d'un meurtre. Ils n'ont pas réussi à temps leur saut sur cette rive, mais ils ont atterri dans le Southwark de 1948, à moitié dans la Tamise, pendant que j'étais fou d'inquiétude.

Visiblement, il n'avait pas encore digéré ce souvenir et ses ailes de nez en blémirent.

- Ils ont réussi de justesse à atteindre Temple, trempés et dans leurs costumes du XVIII<sup>e</sup> siècle, avant de ressauter en 1992. Je n'ai appris tout ça que lorsqu'ils sont revenus me voir ensuite...

La tête me tournait d'avoir entendu toutes ces dates.

- Et ce crime dont ils ont été les témoins ?

Lucas rapprocha sa chaise encore un peu plus. Derrière ses lunettes, ses yeux étaient empreints d'une sombre gravité.

- C'est justement là le point crucial ! Lucy et Paul ont vu le comte de Saint-Germain assassiner quelqu'un !

- Le comte ?

- Jusqu'alors, Lucy et Paul ne l'avaient rencontré que deux fois. Mais ils étaient tout à fait certains qu'il s'agissait de lui. Après leur saut d'initiation, ils lui avaient été présentés, chacun à son tour, en 1784. Le comte en avait décidé ainsi, il ne voulait faire la connaissance des voyageurs nés après lui qu'à la fin de sa vie. Ça m'étonnerait que cela eût été différent avec toi.

Il s'éclaircit la voix puis rectifia :

- Que cela sera différent. Enfin bon. En tout cas, les Veilleurs sont partis pour cela avec Lucy et Paul et le chronographe en Allemagne du Nord, où le comte passait ses dernières années. Je faisais partie aussi du voyage... J'en ferai partie. Comme grand-maître de la loge... incroyable, non ?

Je fronçai les sourcils.

- Pourrions-nous peut-être... ?

- Ah, je m'embrouille de nouveau, n'est-ce pas ? Je n'arrive toujours pas à comprendre que les choses qui se sont pourtant passées depuis longtemps vont encore arriver. Alors, où en étions-nous ?

- Comment le comte a-t-il pu commettre un meurtre en 1602 ?... Ah, mais bien sûr ! C'était au cours d'un de ses voyages dans le temps !

- Exact. Et quand il était encore jeune. Il a fallu un énorme hasard pour que Lucy et Paul se soient trouvés, au même instant, pile-poil au même endroit. Si on peut parler de hasard dans ce contexte. Le comte déclare lui-même dans l'un de ses nombreux écrits : *Celui qui croit aux coïncidences n'a pas compris le pouvoir du destin.*

- Qui a-t-il assassiné ? Et pourquoi ?

- Cela, ma chère petite-fille, nous ne l'avons pas compris tout de suite. Il nous a fallu des semaines pour le découvrir. Sa victime n'était autre que Lancelot de Villiers, le premier voyageur du Cercle. L'Ambre !

- Il a tué son propre ancêtre ? Mais pourquoi ça ?

- Lancelot de Villiers était un baron belge qui avait émigré en Angleterre avec toute sa famille en 1602. Dans les Annales et les Écrits secrets du comte de Saint-Germain, qu'il a laissés aux Veilleurs, on peut lire que Lancelot est mort en 1607, de sorte que nous n'avions pas tout de suite pensé à lui. Mais en vérité - je te fais grâce maintenant des détails de nos recherches pointues -, le baron a eu la gorge tranchée en 1602 dans sa propre calèche...

-Je ne comprends pas, murmurai-je.

- Je n'ai pas encore moi-même réussi à rassembler toutes les pièces du puzzle, dit Lucas tout en sortant un paquet de cigarettes de sa poche et en allumant une. D'autant plus que je n'ai plus vu Lucy et Paul depuis le 24 septembre 1949. Je suppose qu'ils ont sauté avec le chronographe à une époque antérieure à la mienne, car sinon ils m'auraient depuis longtemps rendu visite. Oh... mince ! Ne regarde surtout pas par là !

- Que se passe-t-il ? Et depuis quand fumes-tu ?

- Voilà Kenneth de Villiers qui se pointe avec son affreuse sorcière de sœur.

Lucas tenta de se cacher derrière la carte du café.

- Tu n'as qu'à dire que nous ne voulons pas être dérangés, chuchotai-je.

-Je ne peux pas... C'est mon chef, dans la loge comme dans la vie. Ce maudit bureau lui appartient... Avec un peu de chance, ils ne nous verront pas.

Mais manque de pot ! Un quadragénaire de taille élancée et une dame coiffée d'un chapeau turquoise se dirigeaient droit vers nous et prirent place sur les deux chaises libres, sans que personne les en ait priés.

- Eh bien, Lucas, on dirait que nous avons décidé tous les deux de ne pas travailler aujourd'hui? dit aimablement Kenneth de Villiers en lui tapant sur l'épaule. Mais comment ne pas fermer les yeux maintenant que tu as si magnifiquement réglé le cas Parker, hier ? Encore une fois, félicitations ! J'ai entendu dire que tu avais de la visite de la campagne ?

Ses yeux d'ambre me soumirent à un examen minutieux. Je m'efforçai de lui renvoyer mon regard le plus ingénu. C'était étrange de voir combien les de Villiers se ressemblaient, en tout temps, avec leurs pommettes bien marquées et leur nez droit aristocratique. Celui-ci en était encore un exemplaire impressionnant, même s'il n'avait pas aussi belle allure que, par exemple, Falk de Villiers à mon époque.

- Hazel Montrose, ma cousine, me présenta Lucas. Hazel, voici Mr et Mrs de Villiers.

- Mais je suis sa sœur, dit Mrs de Villiers en gloussant. Oh, bien, vous avez des cigarettes... Il faut que je vous en mendie une tout de suite.

—Nous nous apprêtons malheureusement à partir, dit Lucas en lui tendant galamment une cigarette et en lui offrant du feu. J'ai encore quelques dossiers à traiter...

- Mais pas aujourd'hui, mon ami, pas aujourd'hui, protesta son chef avec un clin d'œil amical.

- Je m'ennuie toujours si terriblement quand je suis seule avec Kenneth, déclara Mrs de Villiers en rejetant la fumée par le nez. Avec lui, on ne peut parler que politique. Kenneth, s'il te plaît, commande-nous donc encore un thé. D'où venez-vous au fait, ma chère ?

- Du Gloucestershire, dis-je en toussant un peu. Lucas poussa un soupir de résignation.

- Mon oncle, donc le père d'Hazel, y possède un grand domaine avec beaucoup d'animaux, expliqua-t-il.

- Ah, j'aime la vie campagnarde. Et les bêtes ! s'enthousiasma Mrs de Villiers.

- Et moi donc, dis-je. Surtout les chats !

**24 juillet 1956**

*Nam quod in iuventus non discitur, in matura aetate nescitur*

7 h : *Le novice Cartrell, porté absent lors de l'examen Ariane nocturne, atteint l'escalier avec sept heures de retard. Il titube légèrement et pue l'alcool, ce qui laisse supposer qu'il n'a pas réussi l'examen, mais qu'il a découvert la cave à vin disparue. Je le laisse exceptionnellement passer avec le mot dépasse de la veille. Sinon rien de particulier à signaler.*

*Rapport : J. Smith, novice, poste du matin*

13 h 12 : *Nous avisons un rat. Je veux l'embrocher avec mon épée, mais Leroy lui donne les restes de son sandwich et le baptise du nom d'Audrey. 15 h 15 : Miss Violet Purpleplum atteint l'escalier par un chemin inconnu de nous, depuis le palais de justice. Elle cite sans une faute le mot de passe du jour, Leroy l'escorte sur sa demande vers les bureaux d'en haut.*

15 h 24 : *Audrey est de retour. Sinon, rien de particulier à signaler.*

*Rapport : P. Ward, novice, poste de l'après-midi*

18 h à minuit : *Rien de particulier à signaler.*

*Rapport : N. Cartrell, novice, poste du soir*

Minuit à 6 h : *Rien de particulier à signaler.*

*Rapport: K. Elberetb/M. Ward, novices*

**Extrait des Annales des Veilleurs : Procès-verbal de la Garde cerbère**

# Chapitre 8

Le garde dormait au pied de l'escalier, la tête sur la rampe.

- Pauvre Cartrell, chuchota Lucas tandis que nous nous faufilions devant cet homme en train de ronfler. Je crains qu'il ne réussisse pas à passer adepte s'il continue à boire comme ça... Mais c'est d'autant mieux pour nous. Allez, presse-toi !

J'étais déjà à bout de souffle après avoir dû faire au pas de course le chemin depuis le café. Kenneth de Villiers et sa sœur nous avaient retenus une éternité, nous avions dû discuter pendant des heures de la vie campagnarde en général et de celle du Gloucestershire en particulier (j'avais dû sortir des anecdotes sur ma cousine Madeleine et un mouton prénommé Clarisse), du cas Parker (dont j'avais simplement compris que mon grand-père l'avait gagné), du mignon petit dauphin Charles et de tous les films de Grâce Kelly et de son mariage avec un prince monégasque. J'avais toussé de temps en temps en essayant d'amener la conversation sur les conséquences désastreuses du tabac sur la santé, mais le message n'était pas bien passé. Quand nous pûmes enfin quitter le café, il était si tard que je n'eus même pas le temps d'aller aux toilettes alors que j'avais au moins un litre de thé dans la vessie.

- Plus que trois minutes, haleta Lucas tandis que nous courions dans les couloirs de la cave. Pourtant, j'aurais encore tellement de choses à te dire. Si cette peste de chef n'était pas arrivée...

- Je ne savais pas que tu étais *employé* chez un de Villiers, dis-je. Car tu es tout de même le futur lord Montrose, membre de la Chambre haute.

-Oui, répondit Lucas d'un air grincheux. Mais d'ici à ce que je succède à mon père, je dois tout de même subvenir aux besoins de ma famille. Ce job s'est tout simplement présenté... Bon, écoute. Tout ce que le comte de Saint-Germain a laissé aux Veilleurs, les Ecrits secrets, les lettres, les Chroniques, toutes ces choses passaient d'abord par sa censure. Les Veilleurs ne savent que ce que Saint-Germain a bien voulu leur permettre de savoir, et toutes les informations visent à ce que les générations après lui mettent tout en œuvre pour fermer le Cercle. Mais aucun des Veilleurs ne connaît le secret intégral.

- Mais toi, tu le connais ? m'écriai-je.

- Pschttt ! Non, je ne le connais pas non plus.

Nous étions arrivés et j'ouvris en grand la porte du laboratoire d'alchimie. Mes affaires étaient sur la table, telles que je les y avais laissées.

- Mais Lucy et Paul connaissent le secret, j'en suis persuadé, reprit Lucas. La dernière fois que nous nous sommes vus, ils étaient sur le point de trouver les documents.

Il jeta un œil à sa montre.

- Mince ! dit-il.

- Continue ! insistai-je tout en prenant mon cartable et la lampe de poche.

A la dernière seconde, je pensai encore à lui rendre la clé. Mon ventre se mettait déjà à faire le grand huit bien connu.

- Et s'il te plaît, Grand-Père, rase-toi la moustache !

- Le comte avait des ennemis, qui ne sont que fugitivement mentionnés dans les Chroniques, s'épancha Lucas. Une vieille organisation secrète, proche de l'Eglise, qui s'appelait l'Alliance

florentine, l'avait notamment dans le collimateur. Cette organisation a réussi en 1745, l'année de la création de la loge à Londres, à mettre la main sur des documents du legs du comte de Saint-Germain... Tu trouves que la moustache ne me va pas ?

Je commençai à voir tourner la pièce.

-Je t'aime bien, Grand-Père, lançai-je.

-... des documents qui prouvent, entre autres, qu'il ne s'agit pas seulement de collecter le sang des douze voyageurs dans le chronographe ! Le secret se révélera seulement quand... entendis-je encore dire Lucas avant de me sentir arrachée du sol.

Quelques fractions de seconde plus tard, je clignai des yeux dans une lumière vive. Et contre une poitrine à chemise blanche. Un centimètre plus à gauche et j'aurais pile-poil atterri sur les pieds de Mr George.

Je poussai un léger cri de frayeur et reculai de quelques pas.

- La prochaine fois, il faudra penser à te donner de la craie pour un marquage, dit Mr George en me reprenant la lampe de poche.

Il n'était pas le seul à attendre mon retour. Falk de Villiers était là, le docteur White était assis à table ; Robert, le petit esprit, louchait derrière ses jambes et, près de la porte, Gideon était appuyé contre le mur avec un énorme pansement blanc au front.

À sa vue, je respirai un grand coup.

Il affichait son attitude habituelle, les bras croisés sur la poitrine, mais le teint de son visage n'était guère plus foncé que le pansement et ses cernes faisaient ressortir anormalement le vert de ses yeux. Je ressentis le désir presque irrésistible de courir vers lui, de le prendre dans mes bras et de souffler sur sa blessure, comme je l'avais toujours fait avec Nick quand il se faisait mal.

- Tout va bien, Gwendolyn ? demanda Falk de Villiers.

— Oui, affirmai-je sans quitter des yeux Gideon.

Mon Dieu, je sentis alors à quel point il m'avait manqué. Ce baiser sur le canapé vert n'avait-il eu lieu que la veille ? Bien que... on puisse difficilement parler d'un seul baiser.

Gideon répondit à mon regard d'un œil éteint, presque indifférent, comme s'il me voyait pour la première fois. Plus aucune trace de ce qui s'était passé la veille.

-Je vais ramener Gwendolyn là-haut pour lui permettre de rentrer chez elle, dit tranquillement Mr George.

Il me posa une main dans le dos et me poussa doucement vers la porte en passant devant Falk. Droit vers Gideon.

- Es-tu... ? Tu te sens mieux ? demandai-je.

Gideon se contenta de me regarder. Mais d'une manière bizarre. Comme si je n'étais qu'un objet. Quelque chose d'insignifiant, de quotidien, comme... une chaise. Il souffrait peut-être d'un traumatisme crânien et ne savait plus qui j'étais ? D'un seul coup, j'en eus froid dans le dos.

- Gideon serait mieux dans son lit, mais il faut encore qu'il élapse quelques heures pour ne pas risquer un voyage incontrôlé dans le temps, déclara sèchement le docteur White. C'est de la pure inconscience de le laisser de nouveau seul...

- Deux heures dans une cave tranquille en 1953, Jake ! l'interrompit Falk. Sur un canapé. Il survivra.

- Oui, c'est sûr, dit Gideon, le regard encore plus sombre. J'eus soudain envie de pleurer.

Mr George ouvrit la porte.

- Viens, Gwendolyn.

- Un moment, s'il vous plaît, Mr George, dit Gideon en me retenant par le bras. Il y a encore une chose que j'aimerais savoir : en quelle année venez-vous d'envoyer Gwendolyn ?

- Juste là ? En 1956, en juillet, répondit Mr George. Pourquoi ?

- Eh bien... parce qu'elle sent le tabac, dit Gideon tout en me serrant le bras au point de me faire mal.

Je faillis en laisser tomber mon cartable.

Instinctivement, je reniflai la manche de ma veste. Exact... Mon séjour de plusieurs heures dans ce bistrot enfumé avait laissé des traces indéniables. Mon Dieu, comment allais-je pouvoir expliquer ça ?

Tous les regards étaient maintenant braqués sur moi et je compris qu'il fallait vite trouver quelque chose à dire.

- OK, c'est vrai, dis-je en regardant par terre. J'ai un peu fumé. Mais juste trois cigarettes. Vraiment.

Mr George secoua la tête.

- Mais, Gwendolyn, je t'avais pourtant bien fait comprendre, aucun objet...

- Je regrette, l'interrompis-je. Mais on s'ennuie tellement dans cette cave sombre et puis une cigarette aide à tromper la peur... ajoutai-je en prenant un visage contrit. J'ai soigneusement recueilli les mégots et j'ai tout rapporté. N'ayez crainte : personne ne trouvera un paquet de Lucky Strike.

Falk rit.

- Notre petite princesse que voilà n'est pas aussi sage qu'on pourrait le penser, constata le docteur White.

Je soupirai de soulagement. Apparemment, ils me croyaient.

- Ne prends pas cet air choqué, Thomas. J'ai fumé ma première cigarette à treize ans, ajouta le docteur White.

- Moi aussi, ma première et ma dernière, intervint Falk de Villiers, qui s'était de nouveau penché sur le chronographe. Fumer n'est vraiment pas recommandable, Gwendolyn. Je suis sûr que ta mère serait assez choquée si elle l'apprenait.

Même le petit Robert hocha furieusement la tête et me décocha un regard réprobateur.

- De plus, ce n'est pas recommandé pour la beauté, ajouta le docteur White. La nicotine, ça vous donne une mauvaise peau et des dents affreuses.

Gideon se taisait. Il n'avait toujours pas relâché sa prise sur mon bras. Je m'efforçai de le regarder le plus ingénument possible en essayant un sourire d'excuse. Il répondit à mon regard avec des yeux légèrement rétrécis et secoua imperceptiblement la tête. Puis il me libéra lentement. J'avais la gorge nouée.

Pourquoi Gideon agissait-il ainsi ? D'un instant à l'autre, gentil et tendre, puis de nouveau froid et inabordable ? Personne ne pouvait supporter ça. En tout cas, pas moi. Ce qui s'était passé ici, en bas, ce truc entre nous, c'avait été vraiment sincère. Franchement. Et maintenant, il ne trouvait rien de mieux à faire que de me ridiculiser devant tout le monde ? Mais qu'est-ce qu'il pouvait bien avoir dans le crâne ?

- Allez, viens maintenant, me pressa Mr George.

- Nous nous reverrons après-demain, Gwendolyn, dit Falk de Villiers. Pour ton grand jour.

- N'oubliez pas de lui bander les yeux, rappela le docteur White.

J'entendis Gideon glousser, comme si le docteur White avait fait une mauvaise plaisanterie. Puis la lourde porte se referma derrière nous et nous nous retrouvâmes dans le couloir.

- On dirait qu'il n'aime pas les fumeurs, dis-je doucement en sentant les larmes arriver.

- Je vais te bander les yeux, répondit Mr George. Je le laissai docilement me nouer le foulard derrière la tête. Puis il me prit mon cartable et me poussa doucement en avant.

— Gwendolyn... il faut vraiment montrer plus de prudence.

- Ce ne sont pas quelques cigarettes qui vont me faire mourir, Mr George.

- Ce n'est pas à ça que je pensais.

— A quoi alors ?

-Je voulais dire... en ce qui concerne tes sentiments.

- Comment ça, mes sentiments ? J'entendis Mr George soupirer.

- Ma chère enfant, même un aveugle verrait que tu... tu devrais être plus prudente avec ce que tu éprouves pour Gideon.

-Je...

Je m'arrêtai là. Apparemment, Mr George était beaucoup plus perspicace que je ne l'aurais cru.

- Les relations entre deux voyageurs dans le temps n'ont jamais été placées sous une bonne étoile, dit-il. Tout comme les relations entre les familles de Villiers et Montrose. Et en des temps comme ceux-ci, il faut toujours garder présent à l'esprit qu'on ne peut, dans le fond, faire confiance à personne.

Peut-être me l'imaginai-je, mais j'eus l'impression que la main de Mr George tremblait dans mon dos.

- C'est malheureusement un fait inéluctable que l'on perd tout bon sens dès que l'amour entre en jeu. Et le bon sens, c'est ce dont tu peux avoir le plus besoin. Attention à la marche !

En silence, nous arrivâmes en haut de l'escalier, puis Mr George défit le bandeau et me regarda gravement.

- Tu y arriveras, Gwendolyn. Je crois fort en toi et en tes compétences.

Son visage rond était de nouveau plein de gouttes de sueur. Dans ses yeux clairs, je ne lus que de l'inquiétude... tout comme chez ma mère quand elle me regardait. Je fus submergée par une onde d'affection.

- Tenez, votre bague à sceau ! dis-je. Quel âge avez-vous au fait, Mr George ? Si je puis me permettre ?

- Soixante-seize ans, répondit-il. Ce n'est pas un secret.

Je le dévisageai. Même si je n'y avais jamais vraiment réfléchi, je lui aurais donné sans problème dix ans de moins.

- Alors, en 1956 vous aviez...



- Vingt et un ans. C'est l'année où j'ai commencé comme assistant d'avocat et où je suis entré dans la Loge.

- Est-ce que vous connaissez Violet Purpleplum, Mr George ? C'est une amie de ma grand-tante.

Mr George leva un sourcil.

- Non, ça ne me dit rien du tout, viens, je vais te conduire à ta voiture. Je suis sûr que ta mère t'attend impatiemment.

- Vous en êtes sûr ?... Mr George... ?

Mais il avait déjà tourné les talons. Il ne me resta plus qu'à le suivre comme son ombre.

- On passera te prendre chez toi demain, à midi. M<sup>me</sup> Rossini veut te voir pour les essayages. Et puis, Giordano essaiera de t'apprendre encore quelques petites choses. Et pour finir, tu devras encore élapser.

- Super-journée en perspective ! dis-je, abattue.

- Mais ce n'est pas de la... magie ! murmurai-je, choquée. Leslie soupira.

- Peut-être pas au sens de rituels magiques abracadabrants, mais c'est une capacité magique. C'est la magie du corbeau.

- C'est plus une sorte de spleen, dis-je. Quelque chose qui fait qu'on se moque de vous, qu'on ne vous croit pas, quoi que vous disiez.

- Gwenny, on ne peut pas parler de spleen quand quelqu'un a des perceptions surnaturelles. C'est plutôt un don. Tu peux voir des esprits et leur parler.

- Et des démons aussi, compléta Xemerius.

- Dans la mythologie, le corbeau représente la relation des hommes avec le monde des dieux. Les corbeaux sont les intermédiaires entre les vivants et les morts.

Leslie tourna son classeur, pour que je puisse lire ce qu'elle avait trouvé sur Internet au sujet des corbeaux.

- Avoue que ça correspond formidablement bien à tes capacités ! conclut-elle.

- Et à tes cheveux, dit Xemerius. Noirs comme les plumes du corbeau.

Je me mordis la lèvre.

- Mais dans les prophéties, ça semble toujours... ah, comment dire... important et puissant comme tout... Comme si la magie du corbeau était une sorte d'arme secrète.

- C'est peut-être aussi le cas, dit Leslie. Si tu cesses de penser qu'il ne s'agit que d'une sorte de spleen étrange qui te donne la faculté de voir des esprits.

- Et des démons, répéta Xemerius.

- J'aimerais tant avoir ces textes avec les prophéties, reprit Leslie. Ça m'intéresserait tellement de voir ce qu'ils disent exactement.

- Charlotte peut certainement les débiter par cœur, dis-je. Je pense qu'elle a appris tout ça dans ses cours de mystères. D'ailleurs, ils n'arrêtent pas de parler en rimes. Les Veilleurs. Même Mum. Et Gideon.

Je me détournai vite, pour que Leslie ne voie pas mes yeux se remplir de larmes, mais il était

déjà trop tard.

- Ah, mon Dieu ! Tu ne vas pas remettre ça ! s'écria-t-elle en me tendant un mouchoir. Là, tu exagères vraiment.

- Non, pas du tout. Tu te rappelles quand tu as pleuré trois jours d'affilée à cause de Max ? reniflai-je.

- Évidemment que je m'en souviens ! C'était il y a à peine six mois.

- Maintenant, je comprends ce que tu as ressenti alors. Et aussi pourquoi tu aurais voulu mourir.

- J'étais si bête. Tu es restée tout le temps près de moi à me dire que Max ne valait pas la peine de perdre ne serait-ce qu'une seule pensée pour lui, parce qu'il s'était comporté comme le dernier des salauds. Et que je devais me laver les dents...

- Oui, et pendant ce temps *The winner takes it all* passait en boucle.

- Je peux aller te chercher le CD, proposa Leslie. Si ça te permet de te sentir mieux.

- Non. Passe-moi plutôt le couteau à légumes japonais, que je me fasse hara-kiri.

Je me laissai retomber en arrière sur mon lit et fermai les yeux.

- Pourquoi faut-il que les filles soient toujours aussi dramatiques ? s'énerma Xemerius. Ce garçon est de mauvais poil et il a le regard grincheux parce qu'il a reçu un coup sur la tête, et voilà que le monde s'écroule pour toi.

- Parce qu'il ne m'aime pas ! dis-je, désespérée.

- Mais tu ne peux pas le savoir ! objecta Leslie. Pour Max, j'en étais malheureusement sûre, parce qu'à peine une demi-heure après avoir rompu avec moi, on l'a vu tripoter cette Anna au cinéma. Mais on ne peut vraiment pas reprocher ce genre de chose à Gideon. Il est seulement un peu... lunatique.

- Mais pourquoi ? Si tu avais vu le regard qu'il m'a jeté ! Comme dégoûté. Comme si j'étais... un cloporte. C'est absolument insupportable !

- Tout à l'heure, tu parlais de « chaise », remarqua Leslie en secouant la tête. Bon, fais-moi le plaisir de te ressaisir maintenant. Mr George a raison : dès que l'amour entre en jeu, le bon sens disparaît. Juste au moment où nous sommes sur le point de réaliser une percée novatrice !

Le matin, en effet, alors que Leslie venait d'arriver et que nous nous étions installées confortablement sur mon lit, Mr Bernhard avait frappé à ma porte - ce qu'il ne faisait jamais d'habitude - et il avait déposé sur mon bureau un plateau avec du thé.

- Une petite collation pour ces jeunes dames, avait-il annoncé.

J'en étais restée comme deux ronds de flan, car je ne me rappelais pas l'avoir déjà vu à notre étage.

- Eh bien, comme vous m'interrogez dernièrement à ce sujet, j'ai pris la liberté de faire des recherches, avait-il poursuivi, tandis que ses yeux de hibou nous regardaient gravement par-dessus ses lunettes. Et comme je le pensais bien, j'ai fini par trouver.

- Quoi donc ? avais-je demandé.

Mr Bernhard avait poussé de côté la serviette qui se trouvait sur le plateau et un livre était apparu.

- *Le Cavalier vert*, avait-il dit. Je crois me rappeler que c'est ce que vous cherchiez.

Leslie s'était levée d'un bond et avait pris le livre en main.

- Mais j'ai déjà regardé ce volume à la bibliothèque, il n'a rien de particulier... avait-elle murmuré.

Mr Bernhard lui avait fait un sourire indulgent.

- C'est sans doute dû au fait que le livre que vous avez vu n'appartenait pas à lord Montrose. En revanche, cet exemplaire pourrait vous intéresser.

Il s'était retiré avec une légère courbette et nous nous étions aussitôt ruées sur le livre. Un billet griffonné de centaines de chiffres d'une toute petite écriture avait volé par terre. Leslie en avait rougi d'excitation.

- Oh, mon Dieu, c'est un code ! s'était-elle écriée. C'est absolument *merveilleux* ! J'en ai toujours rêvé ! Maintenant, il ne nous reste plus qu'à le déchiffrer !

Mais Leslie n'avait pas mis cinq minutes pour comprendre que les chiffres se rapportaient à des lettres du texte.

- Le premier nombre est toujours la page, le deuxième désigne la ligne, le troisième le mot, le quatrième la lettre. Tu vois ? 14- 22 - 6-3, c'est à la page 14, ligne 22, le sixième mot et la troisième lettre de ce mot.

Elle secoua la tête avant d'ajouter :

- Tu parles d'un truc à la noix. On le trouve dans la moitié des livres d'enfants, si je me souviens bien. Quoi qu'il en soit, la première lettre est ici un « e ».

Xemerius, impressionné, avait hoché la tête.

- Écoute ton amie !

- N'oublie pas qu'il s'agit d'une question de vie ou de mort, dit Leslie. Tu crois que j'ai envie de perdre ma meilleure amie parce qu'elle n'a pas été capable d'utiliser son cerveau après une séance de bécotage ?

- Entièrement d'accord ! Ça, c'était Xemerius.

- Au lieu de pleurnicher, tu ferais mieux de trouver ce que Lucy et Paul ont découvert, insista Leslie. Si on te renvoie aujourd'hui élapser en 1956 - tu n'as qu'à le demander à Mr George -, il va falloir exiger une discussion entre quat'z'yeux avec ton grand-père ! Quelle idée insensée d'aller dans un café ! Et cette fois, tu vas tout noter, tout ce qu'il te dit, jusqu'au moindre détail, compris ? Elle soupira puis reprit :

- Tu es sûre que ça s'appelait l'Alliance florentine ? Je n'ai rien trouvé là-dessus. Il va absolument falloir jeter un œil à ces Écrits secrets que le comte de Saint-Germain a laissés aux Veilleurs. Si seulement Xemerius était capable de déplacer les objets, il pourrait chercher les archives, traverser le mur et simplement tout lire...

- Oui, pas la peine de me rappeler mon inutilité, se vexa Xemerius. Il ne m'a fallu que sept siècles pour m'habituer à ne même plus pouvoir tourner une page d'un livre.

On frappa à ma porte et Caroline passa sa tête dans l'ouverture.

- Le lunch est prêt ! Gwenny, on va passer vous prendre dans une heure, toi et Charlotte.

Je soupirai.

- Charlotte aussi ?

- Oui, tante Glenda l'a dit en ajoutant que cette pauvre Charlotte était vraiment utilisée à contre-emploi comme professeur de talents sans espoir... ou quelque chose comme ça.

-Je n'ai pas faim, dis-je.

- Nous arrivons tout de suite, rectifia Leslie en m'envoyant un coup de coude dans les côtes. Gwenny, allez, viens ! Tu t'apitoieras plus tard sur toi-même. Maintenant, il faut que tu avales quelque chose !

Je m'assis et reniflai dans mon mouchoir.

-Je n'ai pas le courage d'entendre les remarques perfides de tante Glenda.

- Ouais, mais il va falloir avoir les nerfs plus solides si tu veux survivre à ce qui t'attend encore, dit Leslie en m'aidant à me lever. Charlotte et ta tante sont un bon entraînement pour le pire. Si tu survivs à ce lunch, tu passeras la soirée comme une fleur.

- Sinon, tu peux toujours te faire hara-kiri... m'encouragea Xemerius.

M<sup>me</sup> Rossini me salua en m'écrasant sur sa poitrine généreuse.

- Mon petit cou de cygne ! Te voici enfin. Tu m'as manqué !

- Vous m'avez manqué aussi, dis-je sincèrement.

La seule présence de M<sup>me</sup> Rossini, avec sa chaleur débordante et son merveilleux accent français (ah, si seulement Gideon pouvait entendre sa façon de dire *cou de cygne* !) avait quelque chose de vivant et de rassurant à la fois. Elle était un baume pour mon ego malmené.

- Tu vas être ravie de voir ce que je t'ai préparé. Giordano était au bord des larmes quand je lui ai montré tes robes, tant elles sont belles.

- Je veux bien le croire, dis-je.

Giordano avait certainement pleuré de ne pouvoir les porter lui-même. Toujours est-il qu'il s'était montré ce jour-là à peu près aimable, ne serait-ce que parce que je m'en étais bien tirée cette fois avec les pas de danse et que, grâce aux talents de souffleur de Xemerius, j'avais réussi à préciser quel lord avait été partisan des tories et quel autre l'avait été des whigs. (Xemerius avait simplement louché par-dessus l'épaule de Charlotte sur son papier.) Toujours grâce à l'aide de Xemerius, j'avais pu aussi débiter sans une faute ma légende : Pénélope Mary Gray, née en 1765... ainsi que tous les prénoms de mes parents décédés. Il n'y avait que l'éventail qui ne me réussissait vraiment pas, mais Charlotte avait émis la proposition constructive de tout simplement m'en dispenser.

À la fin du cours, Giordano m'avait tendu une liste de tous les mots que je ne devais absolument pas utiliser. « À savoir par cœur d'ici demain et à assimiler ! avait-il nasillé. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, il n'y a ni bus, ni présentateur de journal télévisé, ni aspirateur ; rien n'est super, classe, ou cool ; on ignorait tout de la fission de l'atome, des crèmes de soin au collagène ou des trous dans la couche d'ozone. »

Ah, vraiment ? Tout en cherchant à m'imaginer pourquoi diable je devrais, dans une soirée du XVIII<sup>e</sup> siècle, être tentée de former une phrase contenant les mots « présentateur de journal télévisé », « trou dans la couche d'ozone » et « crème de soin au collagène », j'avais répondu poliment « OK », mais Giordano s'était alors écrié : « Nooon ! Justement pas OK !!! On ne dit pas OK au XVIII<sup>e</sup> siècle, petite sottie ! »

M<sup>me</sup> Rossini laça le corset dans mon dos. Je fus de nouveau surprise par son confort. Dans un tel attirail, on se tenait automatiquement droite. Elle boucla à ma taille un énorme jupon renforcé par des

cerceaux métalliques (je suppose que le XVIII<sup>e</sup> siècle devait être une période merveilleusement cool pour toutes les femmes avec un gros popotin et de larges hanches), puis elle me passa une robe rouge foncé par-dessus la tête. Elle ferma une longue ligne de crochets et de boutons dans mon dos tandis que je passai des doigts admiratifs sur la lourde soie brodée. Aaah, quelle beauté, encore une fois !

M<sup>me</sup> Rossini tourna lentement autour de moi et afficha un large sourire satisfait.

- Merveilleux. *Magnifique*.

- Est-ce la robe pour le bal ? demandai-je.

- Non, c'est celle pour la soirée.

Elle fixa encore de minuscules roses en soie tout autour du profond décolleté. La bouche pleine d'épingles, elle réussit difficilement à me dire entre ses dents :

- Tu peux porter tes cheveux non poudrés, leur teinte noire rend fantastiquement bien avec ce rouge. C'est tout à fait ce que je pensais.

Puis avec un clin d'œil complice :

- Tu vas faire sensation, mon petit cou de cygne, n'est-ce pas... bien que ce ne soit sûrement pas le but. Mais que puis-je y faire ?

Elle se tordit les mains ; toutefois, contrairement à Giordano, ce geste, de la part de cette petite femme au cou de tortue, était des plus ravissants.

- Tu es une vraie petite beauté et il ne servirait à rien de t'affubler de vêtements d'un brun foncé. Bon, voilà, mon petit cou de cygne, c'est terminé. Maintenant, on va passer à la robe de bal.

Celle-ci, d'un bleu pâle avec broderies et ruches de couleur crème, m'allait aussi parfaitement que la robe rouge. Elle avait même un décolleté encore plus spectaculaire et la jupe se déployait largement autour de moi. M<sup>me</sup> Rossini soupesa les cheveux sur ma nuque d'un air soucieux.

- Je ne sais pas encore très bien comment nous allons faire ça. Tu ne seras pas vraiment à l'aise avec une perruque, d'autant plus qu'il faudra y faire disparaître cette masse-là. Mais tes cheveux sont si foncés que nous n'obtiendrons vraisemblablement qu'un affreux ton gris en les poudrant. Quelle catastrophe ! N'importe ! Ainsi, tu serais absolument à la mode, mais Dieu du ciel, c'était vraiment une mode horrible !

Pour la première fois de la journée, je me sentis obligée de sourire en entendant son délicieux petit accent. Affreux ! Horrible ! Comme c'était vrai ! Et ces termes ne s'appliquaient pas seulement à la mode, mais aussi à Gideon, à quoi j'avais aussi envie d'ajouter détestable.

M<sup>me</sup> Rossini ne semblait pas s'apercevoir du bienfait qu'elle représentait pour mon âme. Elle continuait à s'énerver sur l'époque de ce temps-là.

- Ces jeunes filles qui se poudraient les cheveux jusqu'à les faire ressembler à ceux de leur grand-mère, *effroyable* ! Enfile donc ces chaussures ! Pense que tu les auras pour danser et qu'il est encore temps de les changer !

Les chaussures, rouges et brodées pour aller avec la robe rouge, et celles, bleu ciel, avec une boucle dorée pour la robe de bal, étaient d'un confort étonnant bien qu'on les eût dites sorties d'un musée.

- Ce sont les plus belles chaussures que j'aie jamais eues, m'enthousiasmai-je.

-Je pense bien, dit M<sup>me</sup> Rossini, le visage radieux. Bon, mon petit ange, voilà, c'est fini. N'oublie pas de te coucher tôt ce soir, une rude journée t'attend demain.

Tandis que je remettais mon jean et mon pull bleu marine préféré, M<sup>me</sup> Rossini drapa les robes sur les mannequins sans tête. Puis elle jeta un œil à l'horloge et fronça les sourcils.

- Ce garçon n'est vraiment pas fiable ! Il devrait être ici depuis un bon quart d'heure.

Mon poulx se remit à grimper en flèche.

- Gideon ?

M<sup>me</sup> Rossini acquiesça d'un signe de tête.

- Il ne prend pas du tout ça au sérieux, il se moque qu'un pantalon tombe bien ou non. Mais il a tort ! C'est extrêmement important !

- *Affreux. Horrible. Détestable*, m'essayai-je à mon nouveau mantra.

On frappa à la porte. Un tout petit bruit, mais toutes mes bonnes intentions furent balayées d'un coup.

Soudain, j'étais impatiente de revoir Gideon, même si cette rencontre me faisait terriblement peur. Je ne survivrais pas à son regard noir.

- Ah, dit M<sup>me</sup> Rossini. Le voici. Entrez !

Tout mon corps se raidit, toutefois ce ne fut pas Gideon qui entra, mais Mr Marley avec ses cheveux roux. Nerveux et mal à l'aise comme toujours, il bégaya :

-Je dois accompagner le Ru... euh... la miss, pour élapser.

- D'accord, dis-je. Nous venons juste de terminer. Derrière Mr Marley, Xemerius me fit un sourire narquois. Je l'avais renvoyé avant l'essayage.

- Je viens de traverser au vol un ministre de l'Intérieur pur jus, lança-t-il joyeusement. C'était cool !

- Et où est ce garçon ? s'énerma M<sup>me</sup> Rossini. Je l'attends pour l'essayage !

Mr Marley se racla la gorge.

-Je viens juste de voir le Dia... euh... Mr de Villiers parler avec l'autre Ru... avec miss Charlotte. Il était en compagnie de son frère.

- Et alors ? Je m'en contrefiche, s'emporta M<sup>me</sup> Rossini. Pas moi, pensai-je. Je me vis en pensée écrire un SMS à Leslie.

Un seul mot : *hara-kiri*.

- S'il n'arrive pas tout de suite, je me plaindrai de lui auprès du grand-maître, glapit M<sup>TM</sup> Rossini. Où est passé mon téléphone ?

- Je suis désolé, murmura Mr Marley qui triturait d'un air gêné un foulard noir. Puis-je... ?

- Naturellement, soupirai-je avant de le laisser me bander les yeux.

- Ce béni-oui-oui dit malheureusement la vérité, m'informa Xemerius. Ta petite pierre scintillante flirte là-haut comme un dingue avec ta cousine. Et son mignon petit frère aussi. Je me demande bien ce que les garçons peuvent trouver aux rousses ? Je crois qu'ils vont aller au ciné ensemble maintenant. Mais je préfère ne pas te le dire, sinon tu vas te remettre à pleurer.

Je secouai la tête.

Xemerius leva les yeux au plafond.

- Je pourrais les tenir à l'œil. Tu veux ? Je fis farouchement signe que oui.

Sur le long chemin descendant vers la cave, Mr Marley garda obstinément le silence et je donnai libre cours à mes sombres pensées. Une fois arrivés dans la salle du chronographe, il m'enleva le bandeau et je lui demandai :

- Et cette fois ? Vous m'envoyez où ?

- Je... nous attendons Numéro 9, euh... Mr Whitman, répondit-il en évitant mon regard. Je n'ai évidemment pas l'autorisation de faire fonctionner le chronographe. Je vous en prie, asseyez-vous donc !

Mais à peine m'étais-je laissé tomber sur une chaise que la porte s'ouvrit sur Mr Whitman, suivi par Gideon. Mon cœur s'arrêta de battre une seconde.

- Bonjour, Gwendolyn, dit Mr Whitman avec son sourire d'écureuil le plus charmant. Content de te voir.

Il tira de côté la tapisserie qui cachait le coffre.

-Nous allons donc t'envoyer élapser, m'informa-t-il ensuite.

J'entendis à peine ce qu'il me dit. Gideon était encore tout pâle, mais il semblait en meilleure forme que la veille au soir. Son gros pansement blanc avait disparu, la blessure à la racine de ses cheveux devait faire dix bons centimètres et on y avait posé de nombreux strips. J'attendis qu'il prenne la parole, mais il se contenta de me regarder.

Xemerius traversa joyeusement le mur, juste à côté de Gideon et, d'effroi, j'en oubliai de respirer.

- Oups, mais le v'là déjà, celui-là ! dit-il. Je voulais t'avertir, vraiment, mon petit trésor. Mais je ne savais plus où donner de la tête. Apparemment, Charlotte assure cet après-midi le baby-sitting du mignon frangin de Gideon. Ils sont partis manger une glace ensemble. Et après, ils iront voir un film. Pour moi, les cinés sont les tas de foin de l'époque moderne, je dirais.

- Tout va bien, Gwendolyn ? demanda Gideon en levant un sourcil. Tu m'as l'air nerveuse... Voudrais-tu une cigarette pour te calmer ? Qu'est-ce que c'est déjà, ta marque préférée ? Lucky Strike ?

Je ne pus que le fixer sans un mot.

- Lâche-lui les baskets, protesta Xemerius. Tu ne vois pas qu'elle a un chagrin d'amour, grand nigaud ? Et à cause de toi ! Qu'est-ce que tu fiches ici, d'ailleurs ?

Mr Whitman avait sorti le chronographe et l'avait posé sur la table.

- Bon, voyons voir maintenant pour où on va le régler...

- M<sup>me</sup> Rossini vous attend pour l'essayage, sir, annonça Mr Marley à Gideon.

- Mince ! pesta Gideon, légèrement déboussolé. Il regarda sa montre.

-Je l'avais complètement oublié. Elle est très en colère ?

- Elle m'a eu l'air plutôt irritée, confirma Mr Marley.

À cet instant, la porte se rouvrit et Mr George fit son entrée. Il était très essoufflé et son front dégarni brillait de minuscules perles de sueur, comme à chaque fois qu'il faisait des efforts.

- Que se passe-t-il ici ? demanda-t-il.

Mr Whitman fronça les sourcils.

- Thomas ? Gideon m'a dit que tu étais en entretien avec Falk et le ministre de l'Intérieur.

- C'est exact. Jusqu'à ce que je reçoive un appel de M<sup>me</sup> Rossini qui m'a informé que l'on était venu chercher Gwendolyn pour la faire élapser, répondit Mr George.

Je ne l'avais encore jamais vu aussi furibard.

- Mais Gideon a prétendu que tu nous avais chargés de... s'écria Mr Whitman, franchement troublé.

- Mais non ! Gideon... qu'est-ce que ça veut dire ?

Les petits yeux de Mr George avaient perdu toute trace de bienveillance. Gideon avait croisé les bras.

-Je pensais vous faire plaisir en vous évitant cette tâche, dit-il simplement. Mr George s'épongea le front avec son mouchoir.

- Merci de ta sollicitude, répliqua-t-il d'une voix teintée de sarcasme. Mais ce n'était pas nécessaire. Et maintenant, fais vite, M<sup>me</sup> Rossini t'attend.

-J'aimerais bien accompagner Gwendolyn, avança Gideon. Vu les incidents d'hier, il vaut peut-être mieux ne pas la laisser seule.

- Sottises ! rétorqua Mr George. Du moment qu'elle ne saute pas trop loin dans le temps, il n'y a aucune raison de penser qu'elle courre le moindre danger.

- Exact, approuva Mr Whitman.

- Par exemple en 1956 ? insista Gideon en regardant Mr George droit dans les yeux. J'ai feuilleté un peu les Annales ce matin, et je dois dire que l'année 1956 m'a vraiment paru une année franchement tranquille. La phrase qui revient le plus souvent est : *Rien de particulier à signaler*. Ce genre de phrase est un vrai baume pour nos oreilles, non ?

Mon cœur se mit à battre la chamade. L'attitude de Gideon ne pouvait s'expliquer que s'il avait découvert ce que j'avais vraiment fait la veille. Mais comment diable pouvait-il le savoir ? Car enfin, j'avais seulement gardé sur moi l'odeur de cigarette, ce qui portait peut-être à soupçon, mais qui pouvait difficilement lui révéler ce qui s'était passé.

Mr George répondit à son regard sans ciller. En tout cas, avec un air légèrement intrigué.

- Rien à faire, Gideon. M<sup>me</sup> Rossini t'attend. Marley, vous pouvez disposer vous aussi.

- Oui, sir, Mr George, sir, murmura Mr Marley en esquissant un salut.

Une fois la porte refermée derrière lui, Mr George décocha un regard cinglant à Gideon qui n'avait pas bougé d'un pouce. Mr Whitman le regarda aussi avec un doux étonnement.

- Qu'est-ce que tu attends ? demanda froidement Mr George.

- Pourquoi avez-vous fait atterrir Gwendolyn en plein après-midi, n'est-ce pas contraire aux instructions ? demanda Gideon.

- Oh, oh, s'amusa Xemerius.

- Gideon, ce n'est pas à toi de... protesta Mr Whitman.

- Peu importe le moment où elle est arrivée, l'interrompit Mr George. Elle a débarqué dans une cave



fermée à clé.

- J'ai eu peur, m'empressai-je de dire, peut-être d'une voix un peu trop perçante. Je ne voulais pas rester seule dans cette cave, juste à côté des catacombes...

Gideon me jeta un bref regard et leva de nouveau un sourcil.

- Oh, c'est vrai qu'un rien t'effraie, pauvre petite chose, je l'avais oublié, dit-il en riant doucement. 1956, c'était l'année de votre entrée dans la loge, Mr George, n'est-ce pas ? Quel drôle de hasard !

Mr George plissa le front.

- Je ne comprends pas où tu veux en venir, Gideon, dit Mr Whitman. Mais je pense que tu devrais aller voir M<sup>me</sup> Rossini maintenant. Mr George et moi nous occuperons de Gwendolyn.

Gideon me regarda de nouveau.

-Voici ma proposition : je vais régler cette histoire d'essayage et après vous n'aurez qu'à m'envoyer rejoindre Gwendolyn, où qu'elle soit. Comme ça, elle n'aura plus peur dans le noir.

- Sauf de toi, objecta Xemerius.

- Tu as largement dépassé ton contingent pour aujourd'hui, remarqua mon professeur d'anglais. Mais si Gwendolyn a peur...

Il me jeta un regard compatissant.

Je ne pus lui en vouloir. Je pensais bien que je devais avoir l'air plus ou moins paniquée. Mon cœur battait toujours à tout rompre et j'étais incapable de sortir un mot.

- Après tout, on peut faire comme ça, conclut Mr Whitman en haussant les épaules. Je n'y vois pas d'objection, et toi, Thomas ?

Mr George secoua lentement la tête tout en me donnant l'impression de ne pas être parfaitement convaincu.

Un sourire de contentement éclaira le visage de Gideon et il abandonna enfin son attitude figée.

- Alors, à plus tard, triompha-t-il avec une sorte de menace dans sa voix.

Dès qu'il fut parti, Mr Whitman soupira.

- Il est un peu bizarre depuis ce coup qu'il a reçu sur la tête, tu ne trouves pas, Thomas ?

- En effet, répondit Mr George.

- Il faudrait peut-être lui expliquer comment on s'adresse à des personnes plus haut placées, suggéra Mr Whitman. Pour son âge, je le trouve bien... Bon... C'est vrai aussi qu'il est sous pression, il faut en tenir compte. Il me lança un regard encourageant.

- Alors, Gwendolyn, tu es prête ? Je me levai.

- Oui, mentis-je.

*Le corbeau sur ses ailes rouge rubis  
Entend entre les mondes chanter les morts,  
À peine connaît-il la force, à peine connaît-il le prix,  
Que le pouvoir s'élève et le Cercle se ferme.*

*Le lion... si fier ce visage de diamant,  
De la lumière trouble le charme violent  
Dans le soleil mourant il est le tournant,  
La mort du corbeau révèle la fin.*

Extrait des *Écrits secrets* du comte de Saint-Germain

# Chapitre 9

Je n'avais pas demandé en quelle année ils m'avaient envoyée, cela n'avait de toute façon aucune importance. En fait, rien n'avait changé depuis ma dernière visite. Le canapé vert trônait au centre de la pièce et je lui décochai un regard furieux, comme s'il était responsable de tout. Comme la dernière fois, des chaises étaient empilées devant le mur où se trouvait la cachette de Lucas et je fus en proie à un grand dilemme. Devais-je la vider? Si jamais Gideon soupçonnait quelque chose - ce qui était certainement le cas -, la première idée qui lui viendrait à l'esprit serait d'inspecter la pièce, non ? Je pouvais encore vite cacher le contenu quelque part dehors, dans les couloirs, et revenir avant l'arrivée de Gideon...

Je me mis fébrilement à pousser les chaises sur le côté, puis je me ravisai. Premièrement, je ne pouvais pas cacher la clé avec le reste, car il fallait bien que je referme la porte, et deuxièmement: même si Gideon découvrait la cachette, comment prouverait-il qu'elle m'était destinée ? Je jouerais les idiots, voilà tout.

Je replaçai donc soigneusement les chaises, en veillant à effacer les traces compromettantes dans la poussière. Puis je vérifiai si la porte était vraiment fermée à clé et je m'assis sur le canapé vert.

Je me sentais un peu comme quatre ans auparavant, quand Leslie et moi attendions dans le bureau du directeur, Mr Gilles, qui allait nous sermonner à cause de cette histoire de grenouille. À vrai dire, nous n'avions rien fait de mal. Cynthia avait écrasé on ne peut plus personnellement une grenouille sous les roues de son vélo et, comme elle n'avait pas montré ensuite de sentiment de culpabilité convenable (« On ne va pas s'en faire pour cette grenouille idiote ! »), Leslie et moi avions décidé de venger le batracien. Nous voulions l'enterrer dans le parc, mais avant nous avons pensé que Cynthia serait peut-être secouée et désormais quelque peu sensibilisée au sort des grenouilles si elle la revoyait encore une fois... dans sa soupe. Qui se serait douté qu'elle allait pousser des cris hystériques en la voyant ?... Toujours est-il que le directeur nous avait traitées comme deux criminelles et il n'avait malheureusement jamais oublié. Depuis, chaque fois qu'il nous rencontrait dans les couloirs, il nous répétait toujours : « Ah, voilà ces méchantes grenouillettes ! » et nous nous sentions alors très mal à l'aise.

Je fermai les yeux un moment. Gideon n'avait aucune raison de me traiter aussi mal. Je n'avais rien fait de grave. On n'arrêtait pas de me dire qu'on ne pouvait pas me faire confiance, on me bandait les yeux, on ne répondait pas à mes questions, alors c'était bien naturel que j'essaie de découvrir par moi-même le secret caché derrière tout ça, non ?

Mais où était-il passé ? La lampe au plafond grésilla, la lumière vacilla un instant. Il faisait plutôt froid. Peut-être m'avaient-ils envoyée dans l'un de ces hivers glacés de l'après-guerre dont tante Maddy nous rebattait les oreilles. Vraiment super ! Les conduites d'eau étaient, paraît-il, gelées, et les rues pleines d'animaux morts, raidis par le froid. Histoire de tester, je vérifiai si ma respiration envoyait de petites volutes blanches dans l'air. Ce qui n'était pas le cas.

La lumière recommença à vaciller et, là, je pris peur. Et si j'allais soudain me retrouver dans le noir ? Cette fois, personne n'avait pensé à me donner une lampe de poche. Non, franchement, on ne m'avait pas traitée avec sollicitude. Dans l'obscurité, les rats se risqueraient peut-être à sortir de leurs cachettes. Ils avaient peut-être faim... Et là où il y avait des rats, les cloportes n'étaient pas loin. L'esprit

du templeier manchot dont avait parlé Xemerius viendrait peut-être aussi faire un petit crochet par ici.

Grrrrrk.

C'était la lampe.

Je commençai à me persuader lentement que la présence de Gideon serait en tout cas préférable à celle des rats et des esprits. Mais il n'arrivait pas. En revanche, la lumière vacillait comme si elle allait bientôt rendre l'âme.

Quand j'étais petite et que j'avais peur, j'avais toujours chanté et c'est aussi ce que je fis machinalement. D'abord tout doucement, puis de plus en plus fort. Finalement, personne ne pouvait m'entendre ici.

Chanter m'aida à dominer la peur. Et à lutter contre le froid. Au bout de quelques minutes, la lumière de la lampe oublia même de vaciller. Toutefois, elle remit ça chaque fois que j'entonnai les chansons de Maria Mena et elle ne semblait guère apprécier non plus Emiliana Torrini. En revanche, elle gratifia les airs du groupe Abba d'un rayonnement tranquille et régulier. Malheureusement, je n'en connaissais pas beaucoup, et surtout pas les textes. Mais la lampe accepta aussi « *lalala, one chance in a life time, lalala* ».

Je chantai des heures durant. En tout cas, j'en eus l'impression. Je repris *The winner takes it all* (pour Leslie, le must définitif de la chanson de chagrin d'amour) à partir de *I wonder*. Tout en dansant dans la pièce pour lutter contre le froid. Mais après le troisième *Mamma mia*, je fus persuadée que Gideon ne viendrait plus.

Mince ! J'aurais donc pu me glisser en haut sans danger. J'essayai avec *Head over heels et, à You're wasting my time*, je le vis tout à coup à côté du canapé.

Je refermai la bouche et lui décochai un regard réprobateur.

- Pourquoi arrives-tu si tard ?

-Je m'imagine bien que le temps t'a paru long. Son regard était toujours aussi froid et étrange. Il alla vers la porte et fit jouer la clenche.

- En tout cas, tu as tout de même été assez intelligente pour ne pas quitter la pièce. Tu ne pouvais pas non plus savoir quand je te rejoindrais.

- Ha, ha, m'exclamai-je. C'est une blague ? Gideon s'adossa contre la porte.

- Gwendolyn, fais-moi grâce de tes airs innocents !

Je pus à peine supporter la froideur de son regard. Le vert de ses yeux, que j'aimais tant, avait pris la teinte de ces desserts en gelée écœurants qu'on nous servait à la cantine.

- Pourquoi es-tu si... odieux avec moi ?

La lampe donna de nouveaux signes d'inquiétude. Elle regrettait sans doute mes chansons d'Abba.

-Tu n'aurais pas une lampe sur toi, par hasard ? demandai-je.

- L'odeur de cigarette t'a trahie, me lança Gideon en jouant avec la lampe de poche dans sa main. J'ai fait quelques recherches et j'ai tout reconstitué petit à petit.

Je ravalai ma salive.

—Je ne vois pas en quoi c'est grave d'avoir fumé.

- Tu n'as pas fumé. Et tu ne sais pas mentir aussi bien que tu le penses. Où est la clé ?

- Quelle clé ?

- Celle que Mr George t'a donnée pour que tu puisses venir les voir en 1956, lui et ton grand-père, dit-il en faisant un pas vers moi. Si tu es intelligente, tu l'as cachée ici quelque part. Sinon, tu la portes encore sur toi.

Il s'avança près du canapé, enleva les coussins et les jeta l'un après l'autre par terre.

- En tout cas, elle n'est pas ici, constata-t-il. Je le fixai d'un regard horrifié.

- Mr George ne m'a donné aucune clé. Vraiment ! Et cette histoire d'odeur de cigarette, c'est totalement...

- Il ne s'agissait pas que de cigarettes. Tu sentais aussi le cigare, dit-il calmement.

Son regard balaya la pièce et s'arrêta sur les chaises empilées devant le mur.

Du coup, je me sentis de nouveau frissonner et, en accord avec moi, la lampe se mit à trembler encore plus.

-Je... commençai-je en hésitant.

- Oui, fit Gideon d'une voix résolument amicale. Tu as fumé un cigare aussi ? En plus des trois Lucky Strike ? C'est ça que tu voulais dire ?

Je me tus.

Gideon se pencha et éclaira le dessous du canapé avec sa lampe de poche.

—Mr George t'a-t-il écrit le mot de passe sur un bout de papier ou l'as-tu appris par cœur ? Et comment as-tu pu passer devant le cerbère à ton retour sans qu'il en soit fait mention dans le procès-verbal ?

- Je ne comprends rien à ce que tu racontes ! dis-je, d'une voix trop fluette pour montrer ma colère.

- Violet Purpleplum... quel drôle de nom, tu ne trouves pas ? Tu l'as déjà entendu ?

Gideon s'était redressé et me regardait. Non, ce dessert en gelée n'était pas la bonne comparaison pour ses yeux. Ils luisaient plutôt d'un vert toxique.

Je secouai lentement la tête.

- C'est drôle, dit-il. Pourtant, c'est une amie de votre famille. Quand j'ai par hasard évoqué ce nom devant Charlotte, elle m'a dit que cette bonne Mrs Purpleplum vous tricotait toujours des cache-nez qui grattent.

Oh ! Cette maudite Charlotte ! Elle ne pouvait pas la fermer ?

- Ce n'est pas vrai, protestai-je. Ceux qui grattent sont pour Charlotte. Les nôtres sont toujours super doux.

Gideon s'appuya contre le canapé et se croisa les bras. La lampe de poche éclaira le plafond, où la lumière vacillait toujours aussi fébrilement.

- Pour la dernière fois, où est la clé, Gwendolyn ?

- Je te jure que Mr George ne m'a pas donné de clé, dis-je, désespérément soucieuse de limiter la catastrophe. Il n'a rien à voir avec ça.

- Ah non ? Je t'ai déjà dit que tu ne sais pas mentir, dit-il en éclairant les chaises avec sa lampe de poche. À ta place, j'aurais glissé cette clé quelque part sous un coussin.

D'accord. Il n'avait qu'à inspecter les coussins. Comme ça au moins, il aurait quelque chose à faire jusqu'à notre retour dans le présent. Qui n'allait plus tarder maintenant.

- Cela dit... reprit Gideon en agitant sa lampe de telle manière qu'elle éclaire mon visage. Cela dit, ce serait un vrai travail de Sisyphe.

Je fis un pas de côté et m'écriai, fâchée :

- Arrête ça !

- Et puis on ne devrait pas toujours raisonner en fonction de soi, poursuivit Gideon.

Dans la lumière tremblotante de l'ampoule au plafond, ses yeux s'assombrirent et il me fit soudain peur.

- Peut-être as-tu simplement caché la clé dans ta poche. Donne-la-moi ! reprit-il en tendant la main.

- Mais, bon sang de bon sang, puisque je te dis que je n'ai pas de clé !

Gideon s'approcha lentement vers moi.

- Si j'étais toi, je la donnerais spontanément. Mais comme je l'ai déjà dit, on ne devrait pas toujours conclure à partir de soi.

À cet instant, l'ampoule rendit définitivement l'âme.

Gideon se trouvait juste devant moi, sa lampe de poche éclairait un coin du mur. Hormis ce spot lumineux, il faisait nuit noire.

- Alors ? s'impatienta Gideon.

- Reste où tu es ! dis-je.

Je reculai de quelques pas jusqu'au mur. L'avant-veille encore, j'avais désiré l'avoir tout près de moi. Mais maintenant, j'avais l'impression de me trouver face à un étranger. D'un coup, je me mis furieusement en colère.

- Mais enfin, criai-je, qu'est-ce qui te prend ? Je ne t'ai rien fait ! Je ne comprends pas que tu puisses m'embrasser puis me haïr du jour au lendemain. Pourquoi ?

Je ne pus retenir mes larmes. Heureusement qu'on ne les voyait pas dans la nuit.

- C'est peut-être que je n'aime pas qu'on me mente, répondit Gideon en continuant d'avancer vers moi malgré ma mise en garde, alors que j'avais déjà le dos au mur... Surtout de la part de filles qui, d'un jour à l'autre, se jettent à mon cou pour me laisser battre comme plâtre ensuite, ajouta-t-il.

- Qu'est-ce que tu me chantes là ?

-Je t'ai vue, Gwendolyn.

- Hein ? Où ça ?

- Lors de mon saut dans le temps d'hier matin. J'avais une petite mission à accomplir, mais j'avais à peine fait quelques pas que tu as soudain surgi devant moi... tel un mirage. Tu m'as regardé et souri comme si tu étais heureuse de me voir. Puis tu as tourné les talons et tu as disparu au coin de la rue.

- Et ça se serait passé quand ?

J'étais si perturbée que ça me coupa l'envie de pleurer pendant quelques secondes. Gideon ignora mon intervention.

- Quelques secondes après, alors que j'allais moi aussi tourner au même coin de rue, j'ai reçu un

coup sur la tête qui m'a malheureusement empêché de m'expliquer avec toi.

- C'est moi qui ... Cette blessure, c'est *moi* ? Mes larmes recoulèrent de plus belle.

- Non, concéda Gideon. Je ne crois pas. Tu n'avais rien dans la main quand je t'ai vue. De plus, je doute que tu aies pu frapper aussi fort. Non... tu m'as simplement attiré vers ce coin de rue, parce que quelqu'un m'y attendait.

Exclu. Totalelement exclu.

- Je ne ferais jamais ce genre de chose, réussis-je à sortir à peu près clairement. Jamais de la vie !

- Ça m'a choqué aussi quelque peu, dit Gideon. Et moi qui croyais que nous étions... amis. Mais quand tu es rentrée hier soir avec cette odeur de cigarette sur toi, après avoir élapsé, j'ai pensé qu'il était bien possible que tu m'aies menti depuis le début. Et maintenant, donne-moi cette clé !

Je m'essuyai les larmes du visage. Manque de chance, sans pouvoir encore tarir celles qui arrivaient. Je réprimai difficilement un sanglot et m'en voulus encore plus.

- Si c'est vraiment le cas, pourquoi as-tu dit à tout le monde que tu n'avais pas vu ton agresseur ?

- Parce que c'est la vérité. Je n'ai pas vu qui c'était.

- Mais tu n'as pas parlé de moi non plus. Pourquoi ?

- Parce que Mr George... Mais tu pleures ?

La lampe de poche éclaira mon visage et m'aveugla, de sorte que je dus fermer les yeux. Zut, pourquoi m'étais-je justement mis du mascara aujourd'hui ?

- Gwendolyn... Gideon éteignit la lampe.

Qu'est-ce qui m'attendait maintenant ? Une fouille corporelle dans le noir ?

- Vas t'en, sanglotai-je. Je n'ai pas de clé sur moi, je le jure. Et je ne sais pas qui tu as vu, mais ça ne peut pas être moi. Jamais, tu m'entends, *jamais* je ne permettrais que quelqu'un te blesse !

Je n'y voyais rien, mais je sentais toujours Gideon, juste devant moi. Dans l'obscurité, la chaleur de son corps irradiait comme un radiateur à infrarouge. Je sursautai en sentant sa main effleurer ma joue. Il s'empressa de la retirer.

-Je suis désolé, chuchota-t-il. Gwen, je...

Il me parut tout à coup désemparé, mais j'étais bien trop perturbée pour en éprouver la moindre satisfaction.

Je ne sais pas combien de temps nous restâmes plantés là. Mes larmes m'empêchaient de voir ce qu'il faisait.

Il finit par rallumer la lampe, s'éclaircit la voix et éclaira ensuite sa montre.

- Encore trois minutes avant notre saut, dit-il d'un ton neutre. Tu devrais sortir de ce coin, sinon tu vas atterrir sur le coffre.

Il repartit vers le canapé et ramassa les coussins qu'il avait jetés par terre.

- Tu sais, parmi tous les Veilleurs, Mr George est celui dont j'ai toujours pensé qu'il était le plus loyal. En tout cas, quelqu'un en qui on peut avoir confiance.

- Mr George n'a vraiment rien à voir avec ça, dis-je, en sortant timidement de mon coin. Les choses se sont passées d'une tout autre manière.

Je m'essuyai les larmes du revers de la main. Il valait mieux lui raconter la vérité si je ne voulais pas qu'il soupçonne ce pauvre Mr George de déloyauté.

- La première fois qu'on m'a envoyée élapser seule, j'ai rencontré mon grand-père par hasard ici.

OK, ce n'était peut-être pas toute la vérité.

- Il venait chercher du vin... Bon, peu importe. Ce fut une rencontre singulière, surtout quand nous avons compris qui nous étions. Il a caché la clé et le mot de passe pour ma prochaine visite afin que nous puissions de nouveau nous parler. Voilà pourquoi je suis venue hier, en 1956, en tant que Violet Purpleplum. Pour rencontrer mon grand-père ! Il est mort il y a quelques années et il me manque beaucoup. Tu n'aurais pas fait pareil à ma place ? Lui parler encore une fois, c'était si...

Je me tus de nouveau.

Gideon ne répondit pas. Je gardai les yeux fixés sur lui en attendant.

- Et Mr George ? Il était déjà l'assistant de ton grand-père, finit-il par remarquer.

- En fait, je l'ai bien vu, mais très rapidement. Mon grand-père lui a raconté que j'étais sa cousine Hazel. Il a certainement oublié ça depuis longtemps... Pour lui, c'était une rencontre sans importance, qui a eu lieu voilà cinquante-cinq bonnes années.

Je posai ma main sur mon ventre.

-Je crois que... dis-je.

- Oui, confirma Gideon.

Il tendit d'abord la main, mais se ravisa ensuite.

- C'est pour très bientôt, dit-il mollement. Rapproche-toi de moi.

La pièce se mit à tourner, puis, légèrement chancelante, je clignai des yeux en pleine lumière et Mr Whitman s'écria :

— Ah, vous voilà !

Gideon posa la lampe de poche sur la table et me jeta un rapide coup d'œil. Je crus, peut-être à tort, y discerner comme de la compassion. Je m'essuyai encore une fois le visage en douce, mais Mr Whitman vit tout de même que j'avais pleuré. À part lui, il n'y avait personne d'autre. Xemerius avait certainement fini par s'ennuyer.

— Que se passe-t-il, Gwendolyn ? demanda Mr Whitman de son ton le plus empathique de professeur principal médiateur. Il t'est arrivé quelque chose ?

Si je ne l'avais pas mieux connu, j'aurais sans doute été tentée de fondre de nouveau en larmes pour m'épancher auprès de lui. (Ce mé-é-é-échant Gideon m'a em-bê-ê-ê-tée !) Mais je le connaissais trop bien pour ça. Il avait pris exactement le même ton, la semaine dernière, pour nous demander qui avait caricaturé Mrs Counter au tableau. « Je trouve vraiment cet artiste talentueux », avait-il dit avec un sourire amusé. Cynthia (évidemment !) s'était empressée de dénoncer Peggy, et Mr Whitman avait cessé de sourire et porté une remarque dans le cahier de classe à côté du nom de Peggy. Pour le talent, c'était la vérité. Tu possèdes celui, remarquable, de te mettre en difficulté, avait-il ajouté.

- Humm ? faisait-il maintenant avec un sourire engageant et compatissant.

Mais je n'allais pas tomber dans le panneau.

- Un rat, murmurai-je. Vous aviez dit qu'il n'y en avait pas et vous ne m'aviez pas donné de lampe de



poche. J'étais toute seule dans le noir avec cette saleté de rat.

Je *faillis* ajouter aussi « Je le dirai à Mum », mais je me mordis la langue à temps. Mr Whitman parut un peu touché.

- Je suis désolé, dit-il. Nous y penserons la prochaine fois. Puis il reprit son ton professoral.

- On va te ramener chez toi. Je te recommande de te coucher tôt, la journée de demain s'annonce difficile pour toi.

- Je vais la raccompagner à sa voiture, proposa Gideon en prenant sur la table le foulard noir qui servait à me bander les yeux. Où est Mr George ? demanda-t-il encore.

- En entretien, répondit Mr Whitman en plissant le front. Gideon, je trouve que tu devrais revoir ta façon de parler. Nous laissons passer beaucoup de choses de ta part, parce que nous savons que tu n'as pas la vie facile en ce moment, mais tu devrais témoigner plus de respect aux membres du Cercle intérieur.

Le visage de Gideon demeura impassible. Mais il dit poliment :

- Vous avez raison, Mr Whitman. Je suis désolé. Puis en me tendant la main :

- Tu viens, Gwendolyn ?

Je *faillis* saisir sa main, par pur réflexe. Et le fait de ne pas pouvoir le faire sans perdre la face me donna un point au cœur. J'étais de nouveau près des larmes.

- Euh... au revoir, dis-je à Mr Whitman en regardant obstinément le sol.

Gideon ouvrit la porte.

- À demain, répondit Mr Whitman. Et pensez-y tous les deux : un bon sommeil est la meilleure préparation.

La porte se referma derrière nous.

- Alors comme ça, tu étais toute seule dans le noir avec une saleté de rat dans la cave, dit Gideon avec un sourire amusé.

C'était à peine croyable. Pendant deux jours, il ne m'avait décoché que des regards froids, et même quelques autres, au cours des dernières heures, qui m'auraient presque rigidifiée comme ces pauvres bêtes pendant les hivers de la guerre. Et voilà que maintenant... C'était peut-être un sadique et il ne parvenait à sourire qu'après m'avoir complètement achevée ?

- Tu ne me bandes pas les yeux, là ?

Je n'étais pas d'humeur à écouter ses plaisanteries stupides et je voulais qu'il le comprenne. Gideon haussa les épaules.

- Je suppose que tu connais le chemin. On peut donc s'en dispenser. Viens !

De nouveau un sourire amical.

Pour la première fois, je vis les couloirs de la cave de notre époque. Ils étaient fraîchement crépis de blanc, et des lumières insérées dans les murs, certaines équipées de détecteurs de mouvements, éclairaient parfaitement le chemin.

- Pas particulièrement impressionnant, n'est-ce pas ? dit Gideon. Tous les couloirs qui mènent à l'extérieur sont sécurisés par des portes spéciales et des systèmes d'alarme. Car aujourd'hui, nous sommes autant en sécurité ici qu'un coffre à la banque. Mais tout cela date seulement des années

soixante-dix, auparavant on pouvait parcourir la moitié de Londres sous terre à partir d'ici.

- Ça ne m'intéresse pas, grognai-je.

- De quoi aimerais-tu parler ?

- De rien.

Comment pouvait-il faire comme si de rien n'était ? Son sourire idiot et cette façon de vouloir faire la causette m'énervaient au plus haut point. J'allongeai le pas et, tout en pressant fort les lèvres, je ne pus empêcher les mots de sortir.

—Ce n'est pas possible, Gideon ! Je n'arrive pas à comprendre que tu m'embrasses pour me traiter aussitôt après comme si tu me détestais profondément.

Gideon se tut un long moment.

-Je préférerais passer mon temps à t'embrasser, déclara-t-il enfin. Mais on ne peut pas dire que tu me rendes les choses faciles.

-Je ne t'ai rien fait, protestai-je. Il resta sur place.

- Ah, arrête, Gwendolyn ! Tu ne penses tout de même pas sérieusement que je vais gober cette histoire avec ton grand-père ? Comme s'il pouvait surgir par le plus grand des hasards dans la pièce où tu viens élapser. Comme si Lucy et Paul pouvaient eux aussi débarquer chez lady Tilney ! Ou ces types à Hyde Park.

- Oui, c'est sûr, je les ai commandés personnellement, parce que j'avais toujours rêvé d'embrocher quelqu'un avec une épée. Sans oublier que j'avais aussi grande envie de voir un homme avec une moitié de visage arrachée ! m'emportai-je.

- Dans le futur, ce que et pourquoi tu fe...

- Ah, ferme-la ! m'énervai-je. J'en ai marre de tout ça ! Depuis lundi dernier, je vis comme dans un cauchemar sans fin. Quand je pense être réveillée, je m'aperçois que je rêve encore. J'ai dans la tête des millions de questions, auxquelles personne ne me donné de réponse et tout le monde s'attend à ce que je fasse de mon mieux pour quelque chose à quoi je ne comprends rien du tout !

Je m'étais de nouveau remise en mouvement, je courais presque, mais Gideon restait sans peine à ma hauteur. Personne ne nous attendait en bas de l'escalier pour nous demander le mot de passe. Pourquoi d'ailleurs, alors que toutes les entrées étaient autant sécurisées qu'à Fort Knox ? Je grimpai les marches quatre à quatre.

- Personne ne m'a demandé si tout ça me plaisait. Je dois me farcir les cours de danse d'un type complètement cinglé qui n'arrête pas de me crier dessus ; ma chère cousine est chargée de me montrer tout ce qu'elle sait et que je n'arriverai jamais à apprendre, et toi... toi...

Gideon secoua la tête.

- Eh, tu ne pourrais pas te mettre à ma place pour une fois ? s'énerva-t-il à son tour. J'en ai autant contre toi ! Comment te comporterais-tu, toi, si tu savais pertinemment que je vais veiller tôt ou tard à te faire coller un coup de massue sur le crâne ? J'ai peine à croire que tu me penserais encore aimable et innocent, non ?

- Ce qui de toute façon n'est pas le cas ! m'écriai-je. Tu sais quoi ? Maintenant, je me verrais bien te flanquer moi-même ce coup sur la tête.

- Tu vois ! constata Gideon avec un nouveau sourire. Nous arrivions devant l'atelier de

M<sup>me</sup> Rossini. La lumière passait sous la porte. Elle mettait sans doute la dernière main à nos costumes. Gideon s'éclaircit la voix.

- Comme je te l'ai déjà dit, je suis désolé. Est-ce qu'on ne pourrait pas reprendre une conversation normale ?

*Normale !* laisse-moi rire !

- Et... ce soir ? qu'est-ce que tu fais ? demanda-t-il ensuite de son ton le plus amicalement anodin.

- Je vais m'exercer consciencieusement au menuet et former encore, avant de m'endormir, des phrases sans les mots « aspirateur », « cardiofréquence-mètre », « jogging » et « transplantation cardiaque », répondis-je d'un ton caustique. Et toi ?

Gideon regarda sa montre.

-Je vais retrouver Charlotte et mon frère et... bon, après, on verra. C'est samedi aujourd'hui.

Oui, bien sûr. Ils pouvaient bien faire tout ce qu'ils voulaient, moi j'en avais assez.

- Merci de m'avoir raccompagnée, dis-je de ma voix la plus glaciale possible. À partir d'ici, je saurai trouver la voiture toute seule.

- C'est sur mon chemin de toute façon, déclara Gideon. Et ne cours pas comme ça ! Je dois éviter les efforts. Sur prescription du docteur White.

Du coup, j'avais beau être furieuse après lui, je me sentis un peu mauvaise conscience. Je lui jetai un regard en biais.

- Mais si jamais tu reçois quelque chose sur la tête au premier coin de rue, ne va pas dire que c'est moi qui t'aurais attiré par là.

Gideon sourit.

- Tu ne ferais pas encore ça.

Jamais je ne ferais ça, pensai-je aussitôt. Quoi qu'il fasse ! Jamais je ne laisserais quelqu'un lui faire du mal. Même si je ne savais pas qui il avait bien pu voir... ce ne pouvait pas être moi, jamais de la vie.

L'arche du portail devant nous fut éclairée par le flash d'un appareil photo. Il faisait pourtant déjà sombre, mais il y avait encore beaucoup de touristes dans le quartier du Temple. Sur le parking, derrière, se trouvait la limousine noire que je connaissais déjà. Le chauffeur descendit et m'ouvrit la portière. Gideon attendit que je sois installée, puis il se pencha vers moi.

- Gwendolyn ?

-Oui?

Dans l'obscurité, je distinguais mal son visage.

-J'aimerais que tu me fasses un peu plus confiance. Il le dit d'une façon si grave et si franche que les mots me manquèrent.

Mais quand il eut refermé ma porte et que la voiture démarra, je regrettai de ne pas lui avoir répondu : « Moi aussi. »

Les yeux de M<sup>me</sup> Rossini brillaient d'enthousiasme. Elle me prit par la main et me conduisit vers le grand miroir mural pour me faire admirer le résultat de ses efforts. Au premier regard, je ne me

reconnus pas. C'était surtout dû à mes cheveux habituellement lisses, qu'elle avait frisés en une foule de boucles et relevés en une énorme coiffure, semblable à celle que ma cousine Janet avait portée pour son mariage. Des mèches isolées en forme de tire-bouchon tombaient sur mes épaules nues. La teinte rouge foncé de la robe me faisait paraître encore plus pâle que je ne l'étais, mais loin d'avoir l'air malade, j'étais plutôt rayonnante. De fait, M<sup>me</sup> Rossini m'avait déceimment poudré le nez et le front, et passé un peu de rouge sur les joues. Même si j'avais finalement veillé un peu tard hier soir, ses talents de maquilleuse avaient réussi à cacher mes cernes.

- Comme Blanche-Neige, dit M<sup>me</sup> Rossini tout émue, en s'épongeant les yeux avec une chute de tissu. Rouge comme sang, blanche comme neige, noire comme ébène. Ils vont m'en vouloir parce que tu vas te faire remarquer comme le loup blanc avec ça. Montre-moi tes ongles ! Oui, parfait, bien propres et courts. Et maintenant secoue voir la tête ! Oh, tu peux secouer un peu plus fort, cette coiffure doit tenir toute la soirée.

-J'ai l'impression de porter un chapeau, remarquai-je.

- Tu vas t'y habituer, répondit M<sup>me</sup> Rossini, tout en fixant ma coiffure avec encore un peu plus de spray.

En plus de cinq bons kilos d'épingles qui tenaient tout l'échafaudage bouclé sur ma tête, il y en avait encore d'autres pour la décoration, serties des mêmes roses que celles du décolleté. Charmant !

- Bon, voilà, c'est fini, mon petit cou de cygne. Tu veux que je prenne encore des photos ?

- Oh oui, s'il vous plaît I m'exclamai-je en cherchant mon portable dans mon sac. Leslie me tuerait si je ne fixais pas cet instant.

-J'aimerais bien en faire de vous deux, dit M<sup>me</sup> Rossini après m'avoir mitraillée à peu près dix fois de tous les côtés. De toi et de ce garçon mal élevé. Afin que l'on puisse voir la perfection et la décence absolue avec lesquelles vos vêtements s'accordent. Mais Giordano s'occupe de Gideon et je me suis refusée à me quereller encore une fois sur la nécessité de bas à motifs. Trop, c'est trop.

- Ces bas pour moi ne sont pas si mal, avançai-je.

- C'est parce qu'ils ressemblent à ceux de l'époque, mais qu'ils sont bien plus confortables grâce à l'élasthanne, répondit M<sup>me</sup> Rossini. Autrefois, ce genre de jarretelle vous serrait probablement la moitié de la cuisse, mais celle-ci ne sert que de décoration. Il va sans dire que j'espère qu'on n'ira pas regarder sous ta jupe... mais si c'est le cas, personne n'ira se plaindre après, n'est-ce pas ? Elle frappa dans ses mains.

- Bien, je vais appeler pour leur dire que nous en avons fini. Je profitai du moment où elle téléphonait pour me placer de nouveau devant le miroir. J'étais énervée. Depuis ce matin, j'avais banni résolument Gideon de ma tête, et j'y étais à peu près parvenue, à condition de penser constamment au comte de Saint-Germain. Chez moi, la peur de le rencontrer une nouvelle fois se mêlait à une inexplicable joie à l'idée de cette soirée.

Mum avait permis à Leslie de dormir chez nous et nous avons passé un bon moment avec Xemerius à analyser en détail les événements. Tout cela m'avait fait du bien. Peut-être ne m'avaient-ils dit cela que pour m'encourager, mais Leslie tout comme Xemerius m'avaient affirmé que je n'avais aucune raison de me jeter du pont pour cause d'amour trahi. Ils prétendaient tous les deux que - vu les circonstances - le comportement de Gideon s'expliquait parfaitement, et Leslie pensait même que -

dans le cadre de l'égalité des droits entre les hommes et les femmes - on devait aussi accorder aux garçons quelques phases de mauvaise humeur et qu'elle sentait très bien que, dans son for intérieur, il était vraiment un type adorable.

- Tu ne le connais même pas avais-je protesté en secouant violemment la tête. Tu dis seulement ça parce que tu sais que je veux l'entendre.

- Oui et parce que je veux aussi qu'il en soit ainsi, avait répliqué Leslie. Si jamais il devait se révéler un parfait salaud, j'irai le voir personnellement pour lui en coller une ! Promis !

Xemerius était rentré très tard, car - sur ma demande - il avait pris en filature Charlotte, Raphaël et Gideon.

Contrairement au gargouillot, Leslie et moi ne nous lassions pas d'entendre parler de Raphaël.

- Si vous voulez le savoir, ce petit est un peu trop mignon, avait grogné Xemerius. Et il le sait fort bien.

- Alors, il est super bien tombé avec Charlotte, se réjouit Leslie. Notre « Reine des glaces » est experte dans l'art de vous retirer toute joie de vivre.

Nous nous étions assises sur ma large banquette de fenêtre, tandis que Xemerius avait pris place à la table, puis convenablement arrangé sa queue autour de lui et commencé son rapport.

Charlotte et Raphaël avaient d'abord mangé une glace, puis ils étaient allés au cinéma avant de retrouver Gideon dans, une pizzeria. Leslie et moi avions voulu tout savoir en détail, depuis le titre du film jusqu'au tout dernier mot prononcé, en passant par la garniture des pizzas. D'après Xemerius, Charlotte et Raphaël avaient obstinément mené un dialogue de sourds. Tandis que Raphaël aurait aimé s'entretenir sur les différences entre les Anglaises et les Françaises et sur leur comportement sexuel, Charlotte avait sans arrêt remis sur le tapis les prix Nobel de littérature de ces dix dernières années. Tout cela avait visiblement barbé de plus en plus Raphaël et l'avait surtout manifestement conduit à lorgner de nouveau vers les autres filles. Et puis, au cinéma (au grand étonnement de Xemerius), Raphaël n'avait même pas essayé de peloter Charlotte. Au bout d'une dizaine de minutes, il avait au contraire sombré dans un sommeil profond. Leslie affirma que ça faisait un bail qu'elle n'avait pas entendu quelque chose d'aussi sympathique et j'étais tout à fait de son avis. Ensuite, nous avons tenu à savoir si Gideon, Charlotte et Raphaël avaient aussi parlé de moi, et Xemerius nous avait redonné (un peu à contrecœur) le dialogue révoltant suivant (dont je fis pour ainsi dire une traduction simultanée à Leslie) :

*Charlotte : Giordano se fait un souci monstre pour demain à propos de Gwendolyn. Il craint qu'elle ne fasse de travers tout ce qu'elle peut faire de travers.*

*Gideon : Tu peux me passer l'huile d'olive, s'il te plaît ?*

*Charlotte : Pour Gwendolyn, la politique et l'histoire, c'est mystère et boule de gomme, et elle n'arrive pas non plus à retenir les noms. Ça rentre par une oreille et ça ressort par l'autre. Elle n'y peut rien : son cerveau n'a pas la capacité d'accueil suffisante. Il est encombré de noms de membres de boys bands et de génériques abominablement longs de films d'amour kitsch.*

*Raphaël : Gwendolyn est ta cousine voyageuse dans le temps, non ? Je l'ai vue hier à l'école. C'est bien celle aux longs cheveux noirs et aux yeux bleus, n'est-ce pas ?*

*Charlotte : Oui, avec cette tache de naissance à la tempe, qui ressemble à une banane.*

*Gideon : A un petit croissant de lune...*

*Raphaël : Et son amie ? Comment s'appelle-t-elle déjà ? La blonde aux taches de rousseur ? Lilly ?*

*Charlotte : Leslie Hay. Un peu plus de capacité cérébrale que Gwendolyn. En revanche, elle illustre parfaitement le fait que les maîtres ressemblent à leurs chiens. Le sien est un bâtard de golden retriever. Il s'appelle Bertie.*

*Raphaël : Ah, comme c'est mignon !*

*Charlotte : Tu aimes les chiens !*

*Raphaël : Surtout les bâtards de golden retrievers avec des taches de rousseur.*

*Charlotte : Je comprends ! Eh bien, tu peux toujours tenter ta chance. Ça ne devrait pas être difficile. Leslie a usé encore plus de garçons que Gwendolyn.*

*Gideon : Vraiment ? Combien... euh... d'amis a donc déjà eus Gwendolyn ?*

*Charlotte : Ah, mon Dieu. Pough !! Je me sens gênée, là. Je ne veux pas dire du mal d'elle, c'est seulement qu'elle prend tout ce qui vient, surtout quand elle a bu. Dans notre classe, elle les a presque tous eus et dans les classes au-dessus de la nôtre... Bon, j'ai fini par ne plus compter. Et je préfère ne pas répéter le surnom qu'ils lui ont donné.*

*Raphaël : Paillasson ?*

*Gideon : Tu peux me passer le sel, s'il te plaît.*

Quand Xemerius en fut arrivé à ce point de l'histoire, j'avais ressenti l'envie subite de bondir, de descendre chez Charlotte et de l'étrangler, mais Leslie m'avait retenue en me disant que la vengeance est un plat qui se mange froid. Elle avait ajouté que si Gideon et Raphaël étaient au moins un quart aussi intelligents qu'ils étaient beaux, ils ne croiraient de toute façon pas un mot de ce que racontait Charlotte.

-Je trouve que Leslie ressemble vraiment à un golden retriever, avait remarqué Xemerius, puis en voyant mon regard réprobateur, il s'était empressé d'ajouter : J'aime les chiens, tu le sais bien ! Ce sont des animaux si intelligents

Oui, Leslie était vraiment intelligente. Elle avait réussi à percer le secret du livre du cavalier vert. Toutefois, le résultat, péniblement déchiffré, était plutôt décevant II ne s'agissait que d'un autre code chiffré avec deux lettres en plus et de drôles de traits.

*Cinquante et un zéro trois zéro quatre un point sept huit virgule zéro zéro zéro huit'quatre neuf point neuf un E.*

Minuit n'était pas loin quand nous traversâmes la maison sur la pointe des pieds vers la bibliothèque. Xemerius nous avait devancées en volant.

Nous passâmes une bonne heure à inspecter toutes les étagères à la recherche de nouveaux indices. Cinquante et unième rangée, trentième livre, quatrième page, septième ligne, huitième mot... mais on avait beau prendre ça par tous les bouts, rien ne faisait sens. Pour finir, nous sortîmes des livres au hasard et nous les secouâmes dans l'espoir de trouver d'autres billets. En vain. Mais Leslie restait tout de même confiante. Elle avait noté le code sur un bout de papier qu'elle sortait sans arrêt de sa poche pour le regarder.

- Ça signifie quelque chose, marmonnait-elle constamment. Et je trouverai.

Ensuite nous avons fini par aller au lit. Mon réveil m'avait tirée brutalement d'un sommeil sans rêve et, à partir de là, je n'avais plus pensé qu'à cette soirée.

- Voici Mr George qui vient te chercher, dit M<sup>me</sup> Rossini, m'arrachant à mes pensées.

Elle me tendit un petit sac, mon réticule, et je me demandai si je n'allais pas tout de même y glisser le couteau de cuisine à la dernière seconde. J'avais préféré ne pas suivre le conseil de Leslie, qui m'avait suggéré de le coller sur ma cuisse avec du Scotch. Vu ma chance, je n'aurais réussi qu'à me blesser et puis je ne me voyais pas retirer le Scotch sous ma jupe en cas d'urgence. A l'arrivée de Mr George, M<sup>me</sup> Rossini m'enveloppa les épaules dans un large châle richement brodé et m'embrassa sur les deux joues.

- Bonne chance, mon petit cou de cygne, dit-elle. Ramenez-la-moi entière, Mr George.

Mr George répondit par un sourire légèrement crispé. Il ne me parut pas aussi rondelet et cool que d'habitude.

- Cela ne dépend malheureusement pas de moi, madame. Viens, ma fille, il y a là quelques personnes qui aimeraient faire ta connaissance.

Nous étions déjà en tout début d'après-midi. L'habillage et la coiffure avaient pris plus de deux heures. Mr George était inhabituellement peu disert et je m'efforçais de ne pas marcher sur ma robe. Je ne pus m'empêcher de penser à notre dernière visite au xviii<sup>e</sup> siècle et je réalisai combien il me serait difficile d'échapper à des hommes armés d'épées avec cette tenue encombrante.

-Mr George, vous pourriez m'expliquer cette histoire d'Alliance florentine ? demandai-je sous le coup d'une inspiration subite.

Mr George s'arrêta.

- L'Alliance florentine ? Mais qui donc t'en a parlé ?

- À vrai dire, personne, soupirai-je. Mais de temps en temps, j'entends quelques petites choses. Je vous demande ça, parce que... j'ai peur. C'étaient les types de l'Alliance qui nous ont attaqués à Hyde Park, n'est-ce pas ?

Mr George me regarda d'un air grave.

- Peut-être bien. Et même probablement. Mais tu ne dois pas avoir peur. Je ne crois pas que vous puissiez être attaqués aujourd'hui. Avec le comte et Rakoczy, nous avons pris toutes les mesures de sécurité imaginables.

J'ouvris la bouche pour dire quelque chose, mais Mr George me devança :

- Bon, alors, sinon je sens que tu vas continuer à t'inquiéter : nous devons réellement considérer qu'en 1782 il existe un traître parmi les Veilleurs. Peut-être ce même homme qui, dans les années précédentes, a déjà livré des informations ayant conduit aux tentatives d'attentat à la vie du comte de Saint-Germain, à Paris, Douvres, Amsterdam et en Allemagne.

Il passa la main sur sa calvitie avant d'ajouter :

- Mais le nom de cet homme n'apparaît pas dans les Annales. Bien que le comte ait réussi à briser l'Alliance florentine, on n'a jamais découvert le traître dans les rangs des Veilleurs. Vos visites en 1782 doivent nous faire avancer.

- Gideon pense que Lucy et Paul auraient quelque chose à voir avec ça.

- Il y a effectivement quelques indices pouvant amener à le supposer, dit Mr George en montrant la porte de la salle du Dragon. Mais nous n'avons plus le temps d'entrer dans les détails. Quoi qu'il

arrive, remets t'en à Gideon. Si jamais vous vous trouviez séparés, cache-toi dans un lieu sûr où tu pourras attendre ton retour dans le présent.

J'acquiesçai. Pour je ne sais quelle raison, j'avais la bouche sèche.

Mr George ouvrit la porte et me laissa passer. Avec ma large robe, je parvins tout juste à me glisser devant lui. La pièce était pleine de gens qui me fixèrent et je me sentis rougir de gêne. Le docteur White, Falk de Villiers, Mr Whitman, Mr Marley, Gideon et l'inénarrable Giordano se trouvaient sous l'énorme dragon, avec cinq autres messieurs en costume sombre et l'air grave. J'aurais aimé avoir Xemerius auprès de moi pour me dire lequel d'entre eux était le ministre de l'Intérieur et lequel avait reçu le prix Nobel, mais il avait été chargé d'une autre mission. (Pas par moi, mais par Leslie. Je développerai ça plus tard.)

-Messieurs ? Puis-je vous présenter Gwendolyn Shepherd ? lança Falk de Villiers d'une voix solennelle. Elle est notre Rubis. La dernière voyageuse dans le temps du Cercle des Douze.

- Aujourd'hui en visite sous le nom de Pénélope Gray, pupille du quatrième vicomte de Batten, compléta Mr George.

Et Giordano murmura :

- Qui va probablement entrer dans l'Histoire à partir de ce soir comme la dame sans éventail.

Je jetai un bref regard à Gideon, dont la redingote bordeaux s'accordait vraiment merveilleusement à ma robe. À mon grand soulagement, il ne portait pas de perruque, sinon, dans mon énervement, j'aurais probablement éclaté d'un rire hystérique. Mais je ne vis rien de ridicule en lui. Il était tout simplement parfait. Ses cheveux bruns étaient attachés par un lien dans la nuque, une mèche tombait comme par hasard sur son front et cachait adroitement sa blessure. Comme si souvent, je ne parvins pas vraiment à interpréter l'expression de son visage.

Je dus serrer la main de ces inconnus l'un après l'autre, chacun me donna son nom (vite entendu, vite oublié... Charlotte avait bien raison en ce qui concernait ma capacité cérébrale) et je murmurai à chaque fois quelque chose du genre « Enchantée », ou « Bonsoir, sir ». Tout compte fait, il s'agissait de personnages de l'époque tout ce qu'il y a de plus sérieux. Un seul d'entre eux souriait, les autres donnaient l'impression de devoir subir immédiatement une amputation de la jambe. Celui qui souriait était certainement le ministre de l'Intérieur : les hommes politiques sont nettement plus généreux en sourires, c'est plus ou moins une déformation professionnelle.

Giordano m'examina des pieds à la tête et j'attendis son commentaire, mais il ne fit que soupirer ostensiblement. Falk de Villiers avait l'air plutôt grave, mais au moins il me dit :

- Cette robe te va vraiment à ravir, Gwendolyn. La véritable Pénélope Gray serait certainement heureuse d'avoir eu aussi belle allure. M<sup>me</sup> Rossini a fait là un travail magnifique.

- Tout à fait ! J'ai vu un portrait de la véritable Pénélope Gray. Rien d'étonnant qu'elle soit restée vieille fille et qu'elle ait passé sa vie dans le coin le plus reculé du Derbyshire, lâcha Mr Marley.

Mais il devint aussitôt rouge cramoisi et garda péniblement les yeux fixés par terre.

Mr Whitman cita Shakespeare... Du moins, je le supposai fortement, étant donné que Mr Whitman était un fan de Shakespeare.

- *Oh ! alors quel enchantement réside en mon amour pour qu'il ait changé un ciel en enfer ... Oh là, ce n'est pas une raison pour rougir, Gwendolyn !*



Stupide Ecureuil ! Si j'avais rougi, je l'avais déjà fait avant, ce n'était certainement pas à cause de lui. D'autant plus que je n'avais rien compris à cette citation... Ce pouvait être tout aussi bien un compliment qu'une offense.

De façon inattendue, Gideon vint à ma rescousse.

- Le prétentieux surestime sa propre importance, dit-il amicalement à Mr Whitman. Aristote.

Cette fois, Mr Whitman pinça les lèvres.

- Mr Whitman voulait simplement exprimer que tu es belle à ravir, s'empressa de me dire Gideon.

Je piquai de nouveau un fard.

Gideon fit semblant de ne pas le remarquer. Mais quelques secondes plus tard, je le vis sourire d'un air satisfait. Quant à Mr Whitman, il paraissait avoir du mal à ne pas citer encore une fois Shakespeare.

Le docteur White, derrière les jambes duquel Robert s'était caché en me regardant avec de grands yeux, jeta un œil à sa montre.

- Il faudrait songer à partir. Le prêtre a un baptême à 16 heures.

- Le prêtre ?

- Aujourd'hui, vous ne sauterez pas dans le passé depuis la cave, mais à partir d'une église, dans North Audley Street, m'expliqua Mr George. Comme ça, vous ne perdrez pas trop de temps pour arriver chez lord Brompton.

- Nous minimisons aussi le risque d'une attaque à l'aller comme au retour, commenta l'un des inconnus, s'attirant alors le regard courroucé de Falk de Villiers.

- Le chronographe est déjà prêt, dit ce dernier.

Il montra un coffre à poignées d'argent qui se trouvait sur la table, avant d'ajouter :

- Deux limousines attendent dehors. Messieurs...

- Bonne chance ! dit celui que je pensais être le ministre de l'Intérieur.

Giordano poussa de nouveau un profond soupir.

Le docteur White, une mallette médicale (pourquoi donc ?) à la main, garda la porte ouverte. Mr Marley et Mr Whitman saisirent chacun une poignée du coffre et le portèrent dehors aussi solennellement que s'il s'était agi de l'Arche d'alliance.

Gideon me rejoignit en quelques pas et me donna le bras.

- Alors, petite Pénélope, nous allons te présenter à la fine société londonienne, dit-il. Prête ?

Non. Je n'étais pas prête du tout. Et « Pénélope » était vraiment un prénom affreux. Mais je n'avais pas le choix.

- Prête, si tu es prêt, dis-je de mon air le plus cool.

*... je jure franchise et courtoisie, honnêteté et compassion, lutte contre l'injustice, soutien aux démunis, fidélité à la loi, garde des secrets, respect des règles d'or, maintenant et jusqu'à ma mort. (Extrait de la prestation de serment des adeptes)*

**Extrait des *Chroniques des Veilleurs*,**

**Volume 1, « Les Gardiens du secret »**

# Chapitre 10

Ce que je redoutais le plus, c'était de me retrouver face au comte de Saint-Germain. Lors de notre première rencontre, j'avais entendu sa voix dans ma tête et sa main m'avait étranglée, alors qu'il se trouvait pourtant à plus de quatre mètres de moi. *Je ne sais pas exactement quel rôle tu joues, jeune fille, ou si tu as d'ailleurs quelque importance. Mais je ne tolérerai pas que l'on contrevienne à mes règles.*

Entre-temps, j'avais dû probablement enfreindre quelques-unes de ses règles... À ma décharge, je ne savais pas non plus de quoi il retournait. Ce qui m'autorisait une certaine arrogance : comme personne ne s'était donné la peine de m'expliquer ces règles ou même de me les justifier, rien d'étonnant non plus à ce que je les transgresse.

Mais tout le reste me faisait peur aussi. J'étais intimement persuadée que Giordano et Charlotte avaient raison de penser que j'allais me planter effroyablement dans le rôle de Pénélope Gray, et que tout le monde remarquerait que quelque chose clochait en moi. Pendant un instant, j'en oubliai même le nom de l'endroit du Derbyshire d'où j'étais censée venir. Quelque chose avec B... ou P... ou D... ou...

- As-tu appris par cœur la liste des invités ?

Mr Whitman, à mon côté, ne contribuait pas non plus à calmer mon agitation. Pourquoi diable devais-je apprendre par cœur la liste des invités ? Mr Whitman émit un profond soupir en me voyant secouer la tête.

- Je ne la sais pas non plus par cœur, affirma Gideon, assis en face de moi dans la limousine. Ça gâche le plaisir, de savoir à l'avance qui on va rencontrer.

J'aurais bien aimé savoir s'il était aussi énervé que moi. Si ses mains transpiraient et si son cœur battait aussi vite que le mien. Ou bien était-il déjà parti si souvent au XVIII<sup>e</sup> siècle que cela ne représentait plus rien de particulier pour lui ?

- Tu vas faire saigner ta lèvre si tu continues à la mordre comme ça, dit-il.

-Je suis un peu... nerveuse.

- Ça se voit. Tu veux que je te tiennne la main ? Je secouai la tête avec véhémence.

*Non, ça ne ferait qu'empirer les choses, idiot ! Sans compter qu'en ce qui concerne ton comportement envers moi, je suis de toute façon toujours dans le même brouillard ! Sans parler de nos relations en général ! De plus, Mr Whitman nous regarde déjà comme un écureuil super averti.*

Je faillis pousser un gémissement. Est-ce que je me sentirais mieux si je lui lançais au visage quelques-unes de mes pensées en points d'exclamation ? J'y réfléchis un instant avant de laisser tomber.

Enfin, nous fûmes arrivés. Quand Gideon m'aida à sortir de la voiture devant l'église (dans ce genre de robe, on avait en tout cas besoin d'une main aidante, si ce n'est de deux), je m'aperçus qu'il ne portait pas d'épée. Quelle inconscience !

Des passants nous dévisagèrent avec curiosité et Mr Whitman nous ouvrit le portail de l'église.

- Pressez-vous un peu, s'il vous plaît ! dit-il. Ne nous faisons pas remarquer.

Bien sûr ! Qui irait donc remarquer deux limousines noires stationnées en plein après-midi dans North Audley Street et des hommes en costume sortir l'Arche d'alliance du coffre et la porter dans l'église ? Bien que... vu de loin, ce qu'ils portaient pouvait aussi passer pour un cercueil... J'en eus la chair de poule.

-J'espère au moins que tu as pensé au pistolet, chuchotai-je à Gideon.

- Tu te fais vraiment une étrange idée de cette soirée, me répondit-il en me posant le châle sur les épaules. A-t-on déjà contrôlé le contenu de ton sac à main ? Il vaudrait mieux que ton portable ne se mette pas à sonner au beau milieu de la soirée.

À cette idée, je ne pus m'empêcher de sourire, ma sonnerie de portable étant alors un coassement de grenouille.

- À part toi, personne ne pourrait m'appeler ici, dis-je.

- Et je n'ai même pas ton numéro. Puis-je tout de même jeter un coup d'œil dans ton sac ?

- Ça s'appelle un réticule, lui fis-je remarquer en lui tendant mon sac avec un haussement d'épaules.

- Sels à respirer, mouchoir, parfum, poudre... excellent, commenta Gideon. Rien à redire. Viens !

Il me rendit le réticule, me prit par la main et me fit passer le portail, que Mr Whitman verrouilla aussitôt derrière nous. À l'intérieur, Gideon oublia de me lâcher la main. C'était aussi bien, car sinon j'aurais paniqué et me serais enfuie.

Devant l'autel, Falk de Villiers et Mr Marley - sous les regards sceptiques du prêtre (en habit sacerdotal) - étaient en train de sortir le chronographe de l'Arch... euh... de son coffre. Le docteur White arpenta l'espace à grands pas et conclut :

— Onze pas à gauche à partir du quatrième pilier et vous serez sûrs de votre coup.

— Je ne suis pas certain de pouvoir garantir que l'église sera vraiment vide à 18 h 30, dit nerveusement le prêtre. L'organiste aime à rester plus longtemps et il y a toujours quelques paroissiens qui me retiennent à la porte et m'entraînent dans des discussions, auxquelles je peux difficilement...

— Pas de souci, répondit Falk de Villiers.

Le chronographe se trouvait maintenant sur l'autel. Sous le soleil de l'après-midi, qui se réfléchissait dans les vitraux colorés, ses pierres précieuses paraissaient énormes.

— Nous serons là et nous vous aiderons à vous débarrasser de vos ouailles après la messe, ajouta Falk de Villiers.

Puis s'adressant à nous :

— Etes-vous prêts ? Gideon lâcha enfin ma main.

—Je vais sauter en premier, annonça-t-il. Le prêtre resta bouche bée en le voyant disparaître dans un tourbillon de lumière vive.

— Gwendolyn, commença Falk, un sourire aux lèvres, en prenant ma main et en glissant mon doigt dans le chronographe. Nous nous reverrons exactement dans quatre heures.

— Espérons-le, murmurai-je.

L'aiguille s'enfonçait déjà dans ma chair, l'espace s'emplit d'une lumière rouge et je fermai les yeux.

En les rouvrant, je titubai légèrement et quelqu'un me retint par l'épaule.

— Tout va bien, chuchota la voix de Gideon à mon oreille.

On n'y voyait guère. Seule une bougie éclairait l'autel, le reste de l'église était plongé dans un noir fantomatique.

- Bienvenue, dit une voix rocailleuse faite du même noir et je sursautai alors que j'aurais pourtant dû m'y attendre.

La silhouette d'un homme se détacha de l'ombre d'un pilier et, à la lueur de la bougie, je reconnus le visage blême de Rakoczy, l'ami du comte. Comme lors de notre première rencontre, il me rappela un vampire : ses yeux noirs étaient sans éclat et, dans la faible lumière, ils me firent encore une fois l'effet de trous noirs inquiétants.

- Monsieur Rakoczy, dit Gideon en français en s'inclinant poliment. Je me réjouis de vous revoir. Vous connaissez déjà ma compagne.

- Mais certainement. Mademoiselle Gray, pour ce soir. Ravi de vous revoir, répondit Rakoczy en ébauchant une courbette.

- Euh, très... marmonnai-je en français. Tout le plaisir est pour moi, continuai-je ensuite en anglais.

On ne pouvait jamais savoir ce qu'on était capable de lâcher sans s'en apercevoir, dans une langue étrangère, et à plus forte raison quand on était brouillé avec elle.

- Je vais vous accompagner chez lord Brompton avec mes hommes, annonça Rakoczy.

De façon terrifiante, on ne pouvait pas voir ces hommes, mais je les entendis respirer et bouger dans l'obscurité quand nous traversâmes la nef derrière Rakoczy. Dehors aussi, je ne pus découvrir personne, même si je scrutai les alentours plusieurs fois. Il faisait froid et il pleuvait et si les lampadaires existaient déjà à l'époque, ils étaient tous hors service dans cette rue. Il faisait si sombre que je ne distinguais même pas le visage de Gideon près de moi, et les ombres semblaient s'animer partout, respirer et cliqueter légèrement. Je me cramponnai à la main de Gideon. Mais gare, s'il allait me la lâcher !

- Ce sont là tous mes gens, chuchota Rakoczy. De valeureux Kuruz, âpres au combat. Nous vous raccompagnerons aussi en sécurité.

Vraiment rassurant !

Nous n'étions pas loin de la demeure de lord Brompton et plus nous nous en approchions, plus il faisait sombre. Mais finalement, la maison de maître dans Wigmore Street était bien éclairée et paraissait vraiment accueillante. Les hommes de Rakoczy restèrent dans l'ombre ; il fut le seul à nous accompagner à l'intérieur, où lord Brompton en personne nous attendait dans le grand hall d'entrée, d'où un escalier pompeux menait au premier étage. Il était toujours aussi gros et, à la lumière des chandelles, son visage luisait de graisse.

À part le lord et quatre laquais, le hall était vide. Les domestiques, en rang d'oignons près d'une porte, attendaient les directives. L'assistance annoncée était encore invisible, mais un brouhaha de voix et quelques accents d'une mélodie pianotée atteignaient faiblement mon oreille.

Tandis que Rakoczy se retirait sur une courbette, je compris pourquoi lord Brompton nous recevait ici personnellement, avant que quiconque puisse nous voir. Il nous assura qu'il se réjouissait de notre venue et combien notre première rencontre l'avait enchanté, mais que, euh... hmm... il était plus sage de ne pas évoquer cette rencontre devant sa femme.

- Juste pour éviter des malentendus, ajouta-t-il, tout en cillant sans arrêt comme s'il avait quelque

chose dans l'œil et en me baisant au moins trois fois la main. Le comte m'a assuré que vous étiez issus de l'une des meilleures familles d'Angleterre. J'espère que vous voudrez bien me pardonner mon insolence lors de notre amusant entretien sur le XXI<sup>e</sup> siècle et ma supposition absurde sur votre métier de comédien. Il nous gratina de nouveaux clins d'œil appuyés.

- C'est certainement aussi notre faute, affirma Gideon. Le comte a tout tenté pour vous mettre sur cette fausse piste. Entre nous soit dit : c'est un vieux monsieur étrange, n'est-ce pas ? Ma sœur adoptive et moi sommes déjà habitués à ses plaisanteries mais, quand on ne le connaît pas aussi bien, son contact est un peu troublant.

Il me retira mon châle et le tendit à un laquais.

- Bon, poursuivit-il, laissons cela. Nous avons entendu dire que votre salon disposait d'un excellent clavecin et d'une merveilleuse acoustique. En tout cas, nous avons été très heureux de l'invitation de lady Brompton.

Lord Brompton se perdit quelques secondes dans la contemplation de mon décolleté, puis il dit :

- Et elle sera également ravie de faire votre connaissance. Venez, les autres invités sont déjà là.

Il m'offrit son bras.

- Miss Gray ?

- Milord.

Gideon me fit un sourire encourageant et nous suivit dans le salon, que l'on atteignait directement depuis le hall d'entrée par une porte arquée à double battant.

Sous l'appellation de « salon », je m'étais imaginé une salle de séjour, mais la pièce dans laquelle nous entrâmes aurait presque pu soutenir la comparaison avec notre salle de bal. Un feu brûlait dans une grande cheminée et un clavecin se trouvait devant les fenêtres tendues de lourds rideaux. Je promenai mon regard sur de charmantes petites tables aux pieds saillants, des canapés aux motifs colorés et des chaises aux accoudoirs dorés. Le tout était éclairé par des centaines de chandelles, suspendues ou posées, qui donnaient à la pièce un scintillement si merveilleusement magique que j'en demeurai d'abord muette de ravissement. Elles éclairaient malheureusement aussi beaucoup de visages inconnus et, dans mon étonnement (en me rappelant les injonctions de Giordano, je m'efforçai de presser les lèvres afin de ne pas garder la bouche ouverte par inadvertance), je retrouvai aussi ma peur. C'était donc cela, une petite soirée intime ? À quoi allait ressembler le bal ?

Je n'eus pas le temps de me faire d'idée plus précise, car Gideon m'entraînait déjà impitoyablement dans la foule. Des tas de paires d'yeux curieux se braquèrent sur nous et, un instant plus tard, une petite femme replète, qui se révéla être lady Brompton, se dirigea vers nous.

Elle portait une robe brun clair, avec des parements de soie, et ses cheveux étaient dissimulés sous une volumineuse perruque qui, au vu des nombreuses bougies qui se trouvaient ici, avait l'air dangereusement inflammable. Notre hôtesse avait un gentil sourire et elle nous salua chaleureusement. Je fis une révérence machinale, tandis que Gideon en profita pour se laisser entraîner plus loin par lord Brompton. Sans me laisser le temps de décider si je devais lui en vouloir ou non de me laisser plantée là, lady Brompton m'avait déjà engagée dans une conversation. Par bonheur, je me rappelai juste à temps le nom de l'endroit où je - alias Pénélope Gray - vivais. Encouragée par son hochement de tête enthousiaste, j'assurai à lady Brompton que c'était certes un endroit paisible et tranquille, mais qu'il y manquait de ces divertissements en société qui me

subjuguèrent tant, ici, à Londres.

- Vous allez certainement changer d'avis quand Genoveva Fairfax va nous ressortir tout son répertoire, dit une dame dans une robe couleur primevère en s'avançant vers nous. Vous verrez, je vous parie que vous allez regretter les distractions de la campagne.

- Pssst ! fit lady Brompton, non sans un petit rire. Voyons, c'est insolent, Georgiana !

En la voyant me regarder d'un air conspirateur, la maîtresse de maison me parut soudain plutôt jeune. Comment avait-elle pu tomber sur ce vieux plein de graisse ?

- Insolent peut-être, mais vrai !

La dame en jaune (une couleur si désavantageuse, même à la lueur des bougies !) m'informa en baissant la voix que son époux s'était endormi lors de la soirée précédente et qu'il s'était mis à ronfler.

- Ça n'arrivera pas ce soir, m'assura lady Brompton. Nous comptons tout de même aujourd'hui parmi nos invités le merveilleux et mystérieux comte de Saint-Germain, qui nous fera ensuite le plaisir de nous jouer quelque chose sur son violon. Et Lavinia est impatiente de chanter en duo avec notre Mr Merchant.

- Encore faudra-t-il lui verser une bonne dose de vin, à celui-là, dit la dame en jaune en me souriant de toutes ses dents.

Je lui rendis automatiquement son sourire. Ah, je le savais bien ! Giordano n'était qu'un minable frimeur !

D'une certaine manière, elles étaient de toute façon beaucoup plus cool que je ne l'avais imaginé.

- C'est une pure question d'équilibre, soupira lady Brompton en faisant trembler un peu sa perruque. Trop peu de vin et il ne chantera pas ; trop de vin et il va nous pousser ses chansons de marin indécentes. Connaissez-vous le comte de Saint-Germain, ma chère ?

Je repris aussitôt mon sérieux en jetant inconsciemment un regard autour de moi.

- Je lui ai été présentée il y a quelques jours, répondis-je en empêchant mes dents de claquer. Mon frère adoptif... le connaît.

Mes yeux tombèrent sur Gideon, qui se trouvait près de la cheminée, en train de discuter avec une charmante jeune femme dans une robe verte d'une beauté renversante. Ils me donnèrent l'impression de se connaître depuis longtemps. Elle aussi riait de toutes ses dents. Elle les avait belles, pas de chicots pourris comme Giordano avait voulu me le faire croire.

- Le comte n'est-il pas incroyable ? Je pourrais l'écouter parler pendant des heures, me confia la dame en jaune après m'avoir expliqué qu'elle était la cousine de lady Brompton. J'aime surtout ses histoires de France !

- Ah oui ! Ces histoires piquantes, dit lady Brompton. Elles ne conviennent évidemment pas aux oreilles chastes d'une débutante.

Je cherchai le comte des yeux et le trouvai assis dans un coin, en pleine conversation avec deux hommes. Vu de loin, il paraissait élégant et sans âge et, comme s'il s'était senti observé, il braqua ses yeux sombres sur moi.

Le comte était habillé comme tous les hommes dans cette salle : il portait une perruque et une redingote, avec un knickerbocker plutôt débile et de singulières chaussures à boucle. Mais contrairement aux autres, il ne me fit pas l'effet de sortir directement d'un film en costumes, et je

réalisai enfin vraiment où j'étais tombée.

Ses lèvres esquissèrent un sourire et j'inclinai poliment la tête tout en sentant la chair de poule me gagner. Je réprimai à grand-peine le réflexe de porter ma main à ma gorge. Il valait mieux ne pas lui donner des idées.

- Du reste, votre frère adoptif est un bien bel homme, ma chère, déclara lady Brompton. Contrairement aux rumeurs qui nous ont été rapportées.

Je détournai mon regard du comte de Saint-Germain et le dirigeai de nouveau vers Gideon.

C'est vrai. Il a vraiment très... belle allure.

La dame en vert semblait du même avis. Elle était en train de remettre en place son foulard avec un sourire coquet. Giordano m'aurait probablement tuée si je m'étais comportée ainsi.

- Quelle est donc cette dame qui le trip... euh... qui parle avec lui ? demandai-je.

- Lavinia Rutland. La plus belle veuve de Londres.

- Mais ne la prenez pas en pitié, je vous prie, intervint Primevère. Elle se fait consoler par le duc de Lancashire depuis un bon moment déjà, au grand déplaisir de la duchesse, et elle montre en outre une préférence marquée pour les hommes politiques en pleine ascension. Votre frère s'intéresse-t-il à la politique ?

- Je crois que c'est sans importance pour l'instant, dit lady Brompton. À voir Lavinia, on croirait qu'elle vient de recevoir un cadeau à déballer.

Elle examina de nouveau Gideon de la tête aux pieds avant d'ajouter :

- Bon, les rumeurs parlaient d'une constitution fragile et d'une stature pâteuse. C'est fort réjouissant de constater que ce n'est pas le cas. Oh, on ne vous a encore rien donné à boire ! constata-t-elle alors avec effroi.

La cousine de lady Brompton jeta un œil autour d'elle et donna une légère bourrade à un jeune homme qui se trouvait à proximité.

- Mr Merchant ? Rendez-vous donc un peu utile et allez nous chercher quelques verres de ce punch spécial de lady Brompton. Et ramenez donc aussi un verre pour vous. Nous aimerions vous entendre chanter ce soir.

-Voici d'ailleurs la charmante miss Pénélope Gray, la pupille du vicomte de Batten, dit lady Brompton. Je vous présenterais bien plus longuement l'un à l'autre, mais elle est sans fortune et vous êtes un coureur de dot... Inutile donc de mettre en œuvre ici mes talents d'entremetteuse.

Mr Merchant, qui m'arrivait à l'épaule, comme en fait beaucoup d'autres personnes dans la salle, ne se montra pas particulièrement vexé. Il s'inclina galamment et me dit en plongeant les yeux dans mon décolleté :

- Cela ne signifie pas pour autant que je sois insensible aux charmes d'une aussi merveilleuse jeune dame.

- J'en suis heureuse pour vous, répliquai-je d'une voix mal assurée.

Lady Brompton et sa cousine éclatèrent de rire.

- Oh, non, lord Brompton et miss Fairfax s'approchent du clavecin ! dit Mr Merchant en roulant les yeux. Je pressens le pire.



- Vite ! Nos boissons ! ordonna lady Brompton. Personne ne peut supporter ça à jeun.

Le punch, que je bus d'abord en hésitant, du bout des lèvres, avait un goût merveilleux. Très fruité, avec un peu de cannelle et je ne sais quoi encore. Je m'en trouvai agréablement réchauffée. Pendant un moment, je me sentis tout à fait libérée et commençai à apprécier cette salle splendidement éclairée et la vue de tous ces gens bien habillés. Mais Mr Merchant intervint par derrière dans mon décolleté et je faillis en renverser mon punch.

- L'une de ces charmantes petites roses avait glissé, affirma-t-il avec un sourire plutôt grivois.

Je le fixai d'un air indécis. Giordano ne m'avait pas préparée à ce genre de situation et je ne savais donc pas ce que l'étiquette prévoyait en présence d'un maniaque sexuel au temps du rococo.

Je cherchai Gideon des yeux, mais il était si absorbé dans sa conversation avec la jeune veuve qu'il ne le remarqua même pas. Si nous avions été à mon siècle, j'aurais dit à Mr Merchant qu'il ferait mieux de garder sur lui ses grosses pattes sales s'il ne voulait pas se prendre autre chose qu'une petite rose sur le pif. Mais dans les circonstances présentes, cette réaction me parut légèrement... peu courtoise. Je lui souris donc en disant :

- Oh, merci beaucoup, c'est très aimable à vous. Je ne m'en étais même pas aperçue.

Mr Merchant s'inclina.

- Toujours à votre service, madam.

Il était d'une audace incroyable. Cela dit, à une époque où les femmes n'avaient pas le droit de vote, il ne fallait pas s'étonner qu'on leur manquât de respect.

Les bavardages et les rires cessèrent peu à peu quand miss Fairfax, une femme en robe vert roseau et au nez étroit, s'approcha du clavecin, s'y installa, arrangea tranquillement ses jupes et se mit à taper sur les touches. Elle ne jouait pas si mal. La seule chose un peu dérangeante, c'était sa façon de chanter. Avec une voix incroyablement... haut perchée. Encore un peu et on aurait pu la prendre pour un sifflet à ultrasons.

- Rafraîchissant, n'est-ce pas ?

Mr Merchant veillait à ce qu'on me remplisse de nouveau mon verre. A ma grande stupéfaction (et en quelque sorte aussi à mon grand soulagement), je le vis tripoter sans vergogne la poitrine de lady Brompton, sous prétexte qu'elle y avait un cheveu. Lady Brompton ne sembla pas s'en émouvoir plus que ça, elle le traita simplement de polisson, en lui donnant des coups d'éventail sur les doigts (ah ah ! voilà donc à quoi servaient vraiment les éventails !), et puis elle m'emmena avec sa cousine vers un canapé à fleurs bleues, près de la fenêtre. Je dus m'asseoir entre elles.

- Ici, vous serez à l'abri des doigts collants, dit lady Brompton en tapotant maternellement mon genou. Seules vos oreilles seront encore en danger.

- Buvez ! me conseilla doucement la cousine. Vous allez en avoir besoin ! Miss Fairfax vient juste de commencer.

Le canapé était plutôt dur et le dossier si profond que je pouvais difficilement m'y adosser à moins de vouloir y disparaître avec toutes mes jupes. De toute évidence, les canapés du XVIII<sup>e</sup> siècle n'étaient pas faits pour y glandouiller.

—Je ne sais pas... je ne suis pas habituée à l'alcool, hésitai-je. Ma seule expérience en ce domaine remontait à deux ans. C'était lors d'une pyjama-party chez Cynthia. Une fête tout ce qu'il y a de plus

innocente. Sans garçons, mais avec beaucoup de chips et de DVD de *High School Musical*. Et un saladier plein de glace à la vanille, de jus d'orange et de vodka... L'ennuyeux avec la vodka, c'était qu'on ne la sentait pas à cause de toute cette glace à la vanille et ce truc-là avait visiblement un effet différent sur chacune. Tandis que Cynthia, au bout de trois verres, avait ouvert la fenêtre en grand et s'était mise à crier dans tout Chelsea : « Zac Efron, je t'aime ! », Leslie s'était penchée sur la cuvette des WC pour vomir ; Peggy avait fait une déclaration d'amour à Sarah (« tu es si bêête, embrasse-moi-oi-ne ») et Sarah avait pleuré comme un veau sans savoir pourquoi. Chez moi, c'avait été le pire de tout. Je m'étais mise à sauter comme une folle sur le lit de Cynthia tout en beuglant *Breaking free* en boucle. Quand le père de Cynthia était entré dans la chambre, je lui avais tendu la brosse à cheveux de sa fille en guise de micro en criant : « Allez, chante aussi, crâne chauve ! Bouge-toi le popotin ! » Même si je ne pouvais absolument plus me l'expliquer le lendemain.

Après cette histoire plutôt pénible, Leslie et moi avons décidé d'éviter l'alcool (et le père de Cynthia aussi pendant quelques mois) comme la peste et nous nous en étions depuis tenues à cette résolution. Même si c'était parfois étrange de se retrouver seule à jeun parmi de gros nez rouges. Comme maintenant, par exemple.

De l'autre côté de la salle, je sentis de nouveau le regard du comte de Saint-Germain posé sur moi, et ma nuque commença à me picoter désagréablement.

- On raconte qu'il est expert en l'art de lire dans les pensées, chuchota lady Brompton près de moi.

Du coup, je décidai de lever provisoirement l'interdiction d'alcool. Rien que pour ce soir. Et rien que pour quelques gorgées. Pour oublier ma peur du comte de Saint-Germain. Et ma peur de tout le reste.

Le punch spécial de lady Brompton agit avec une rapidité étonnante, et pas seulement sur moi. Au deuxième verre, ils se mirent tous à trouver le chant nettement *moins* effrayant, au troisième, tout le monde commença à bouger les pieds en cadence et je pensai alors que je n'avais encore jamais connu une teuf aussi sympa. Les gens étaient vraiment cool. Et à tout prendre, plus cool qu'au XXI<sup>e</sup> siècle. L'éclairage était vraiment grandiose aussi. Pourquoi n'avais-je pas remarqué auparavant que ces centaines de bougies donnaient à chacun un teint comme feuille d'or ? Même au comte, qui me souriait de temps en temps depuis l'autre bout de la salle.

Le quatrième verre coupa définitivement le sifflet à ma voix de mise en garde (« Sois vigilante Ne te fie à personne î »). Seule la vue de Gideon en train de boire des yeux la femme en robe verte troublait encore mon bien-être.

- Voilà, nos oreilles sont suffisamment entraînées, finit par dire lady Brompton.

Elle se leva en applaudissant et se dirigea vers le clavecin.

- Ma chère, chère miss Fairfax, c'était encore une fois tout à fait exquis, déclara-t-elle en embrassant miss Fairfax sur les deux joues et en la collant sur la première chaise à proximité. Mais maintenant, je demande qu'on applaudisse chaleureusement Mr Merchant et lady Lavinia, non, non, ne protestez pas, vous deux, nous savons que vous vous êtes exercés en secret.

À côté de moi, la cousine de lady Brompton se mit à pousser des cris d'orfraie, comme une groupie de *boys band*, quand le maniaque sexuel s'assit au clavecin et y claqua un magistral arpège. La belle lady Lavinia offrit un sourire radieux à Gideon et fit bruisser ses jupes vertes en s'avançant. Je m'aperçus alors qu'elle n'était pas aussi jeune que je le pensais. Mais elle chantait merveilleusement. Comme Anna Netrebko, que nous avons entendue deux ans auparavant au Royal Opéra House, à Covent Garden. Bon, peut-être pas tout à fait aussi formidablement bien que la Netrebko, mais en tout

cas c'était un pur délice de l'écouter. À condition d'aimer les arias italiennes ampoulées. Ce qui normalement n'était pas mon cas, à vrai dire, mais l'était devenu grâce au punch. Et les arias italiennes se prêtaient visiblement bien à chauffer l'ambiance au XVIII<sup>e</sup> siècle. Les invités commençaient vraiment à se lâcher. Seul le sifflet à ultr... euh... miss Fairfax gardait son air pincé.

- Puis-je t'enlever un instant ?

Derrière moi, Gideon s'était approché du canapé et il me souriait d'en haut. Bien sûr, maintenant que la dame verte était occupée ailleurs, il s'était souvenu de moi.

- Le comte serait heureux que tu veuilles bien lui prêter un peu compagnie, m'annonça-t-il.

Ah oui, j'avais oublié ! J'inspirai à fond, pris mon verre et m'en jetai courageusement le contenu dans le gosier. Au moment de me lever, la tête me tourna légèrement. Gideon me retira le verre vide de la main et le posa sur l'une de ces petites tables aux pieds mignons.

- Il y avait de l'alcool là-dedans ? chuchota-t-il.

- Non, rien que du punch, susurrai-je en retour. Oups, le sol ici était légèrement irrégulier.

- Je ne bois jamais d'alcool, tu sais ? ajoutai-je. C'est l'un de mes sacro-saints principes. On peut aussi s'amuser sans alcool.

Gideon leva un sourcil et m'offrit son bras.

-Je suis heureux que tu t'amuses autant.

- Oui, pareillement pour toi, lui assurai-je.

Pouah ! Ces planchers du XVIII<sup>e</sup> siècle étaient vraiment plutôt branlants. Je ne l'avais pas remarqué auparavant.

- Cela dit, repris-je, elle est peut-être un peu vieille pour toi, mais ça ne doit pas te déranger. Ni non plus qu'elle fricote avec le duc De-je-ne-sais-où. Non, vraiment, une party super. Les gens ici sont bien plus sympas que je ne l'avais pensé. Si friands de contact et si près du corps.

Je jetai un œil vers le maniaque sexuel au piano et le décolleté de la Nebretko avant de poursuivre :

- Et... ils aiment visiblement chanter. Très sympa. Ça me donne envie de sauter et de faire comme eux.

- Garde-t'en bien ! chuchota Gideon en me conduisant vers le canapé où le comte se trouvait assis.

En nous voyant arriver, ce dernier se leva, avec la souplesse naturelle d'un homme beaucoup plus jeune, et ses lèvres ébauchèrent un sourire plein d'attente.

*Bon, pensai-je en levant le menton. Faisons celle qui ne sait pas que - d'après Google - tu n'es pas un vrai comte. Faisons comme si tu avais vraiment un comté et que tu n'étais pas un escroc d'origine incertaine. Faisons comme si tu ne m'avais pas étranglée la dernière fois. Et faisons comme si je n'avais rien bu du tout.*

Je lâchai Gideon, déployai mes jupes et fis une profonde révérence, dont je ne me relevai que lorsque le comte me tendit sa main pleine de bagues et de bijoux.

- Ma chère enfant, dit-il avec une lueur amusée dans ses yeux brun chocolat, tout en me caressant la main. J'admire ton élégance. Après quatre verres du punch spécial de lady Brompton, d'autres ne sont même plus capables de balbutier leur nom.

Oh, il avait compté. Je baissai les yeux d'un air coupable. En fait, j'avais sifflé cinq verres. Mais ils

avaient vraiment valu la peine ! Moi, en tout cas, je ne regrettais pas du tout de m'être débarrassée de ce sentiment oppressant d'angoisse diffuse. Ni de mes complexes d'infériorité. Non, j'aimais bien mon *moi* ivre. Même s'il vacillait un peu sur ses jambes.

- Merci pour le compliment, murmurai-je en français.

- Ravissant ! dit le comte.

- Je suis désolé, j'aurais dû faire plus attention, intervint Gideon.

Le comte rit doucement.

- Mon cher garçon, tu étais occupé ailleurs. Et ce soir, il s'agit d'abord de nous amuser, n'est-ce pas ? D'autant plus que lord Alastair, auquel je voulais présenter cette charmante jeune dame, n'est toujours pas arrivé. Mais je me suis laissé dire qu'il était en route.

- Seul ? demanda Gideon. Le comte sourit.

- C'est sans importance.

L'Anna Nebretko des pauvres et le maniaque sexuel terminèrent leur aria sur un dernier accord endiablé et le comte lâcha ma main pour applaudir.

- N'est-elle pas merveilleuse ? Un talent immense, et si belle avec ça !

- Oui, acquiesçai-je doucement en applaudissant moi aussi, attentive à ne pas mimer *Clic-clac dans les mains* (« Clic clac dans les mains, ça les réchauffe, ça les réchauffe, clic clac dans les mains, ça les réchauffe vite et bien »). Ce n'est pas donné à tout le monde de pouvoir ainsi faire cliqueter les lustres.

Mon équilibre précaire fut quelque peu perturbé par mes applaudissements et je titubai légèrement. Gideon me rattrapa.

- Je n'y crois pas, s'énerva-t-il, les lèvres collées à mon oreille. Ça ne fait même pas deux heures que nous sommes ici et tu es déjà grave soûle comme pas deux ! Mais qu'est-ce que tu as dans la tête ?

- Tu as dit grave, je le raconterai à Giordano, ricanai-je en sachant bien que, dans le tumulte, personne d'autre ne l'entendrait. De toute façon, ça ne sert plus à rien de râler. C'est trop tard. Je suis déjà tombée dans le chaudron magique.

Un hoquet m'interrompit.

- Oups ! 'xcuse ! dis-je en jetant un regard alentour. Mais les autres sont encore plus bourrés que moi, alors, je t'en prie, pas d'indignation mal placée Je maîtrise tout. Tu peux me lâcher sans problème, je me tiens ici comme un roc en plein ressac.

- Gare à toi ! chuchota Gideon, avant de me lâcher pour de bon.

Par mesure de sécurité, je me plantai là en écartant légèrement plus les jambes. Sous ma large jupe, on ne pouvait pas le voir.

Le comte nous avait observés d'un œil amusé, le visage empreint d'une fierté grand-paternelle. Je lui jetai un regard en douce et récoltai en retour un sourire qui me fit chaud au cœur. Comment avais-je pu le redouter ? J'eus du mal à me remémorer ce que Lucas m'avait raconté : cet homme avait tranché la gorge de son propre ancêtre...

Lady Brompton s'était de nouveau prestement avancée vers Mr Merchant et lady Lavinia pour les remercier de leur prestation. Ensuite, sans laisser à miss Fairfax le temps de se relever, elle demanda des applaudissements chaleureux pour l'invité d'honneur de la soirée : le célèbre et mystérieux comte de Saint-Germain, venu de très loin.

- Il m'a promis de nous jouer aujourd'hui quelque chose sur son violon, dit-elle.

Sur ces mots, lord Brompton accourut avec un étui à violon, du plus vite que sa grosse bedaine le lui permettait. Émoustillée par le punch, l'assistance déborda d'enthousiasme. Vraiment, c'était une teuf d'enfer !

Le comte sourit, sortit le violon de l'étui et commença à l'accorder.

- Il ne me viendrait jamais à l'esprit de vous décevoir, lady Brompton, dit-il d'une voix douce. Toutefois, mes vieux doigts n'ont plus leur souplesse d'autrefois, quand je jouais des duos à la cour française avec ce bien mal famé Giacomo Casanova... et la goutte me torture un peu en ce moment.

Des murmures et des soupirs traversèrent la salle.

-... voilà pourquoi je voudrais ce soir céder le violon à mon jeune ami ici présent, poursuivit le comte.

Gideon parut quelque peu effrayé et secoua la tête. Mais quand le comte leva les sourcils et lui dit : « S'il te plaît ! », il prit l'instrument et l'archet avec une courbette et s'avança vers le clavecin.

Le comte me prit par la main.

- Nous deux, nous allons nous asseoir sur le canapé pour mieux apprécier le concert, n'est-ce pas ? Oh, pas de raison de trembler comme ça. Prends donc place, mon petit. Tu ne le sais pas, mais depuis hier après-midi, nous sommes les meilleurs amis du monde, toi et moi. Car nous avons eu un échange vraiment cordial et nous avons pu écarter toutes nos divergences.

Euh ???

- Hier après-midi ? m'étonnai-je.

- De mon point de vue, répondit le comte en riant. Pour toi, cette rencontre est encore à venir. J'aime bien les choses compliquées, tu l'as remarqué ?

Je le fixai d'un air perplexe. Au même instant, Gideon commença à jouer et j'en oubliai totalement ce que je voulais demander. Oh, mon Dieu ! C'était peut-être dû au punch, mais... wouahhh !!! Ce violon était vraiment sexy. Rien que cette façon qu'avait Gideon de le prendre en main et de le caler sous son menton ! Il ne m'en fallait pas plus pour être totalement retournée ! Ses longs cils jetèrent des ombres sur ses joues et ses cheveux lui tombèrent sur le visage, quand il posa l'archet sur les cordes et se mit à les caresser. Les sons qu'il en tira étaient si tendres et si fondants qu'ils faillirent me couper le souffle. Et que je me sentis l'envie de pleurer. Jusqu'alors, les violons ne s'étaient trouvés que tout en bas de la liste de mes instruments préférés ; en fait, je ne les appréciais qu'au cinéma, en accompagnement de moments particuliers. Mais ici, c'était tout simplement d'une beauté incroyable, aussi bien la mélodie douce-amère... que le garçon qui la sortait de l'instrument. La salle entière retenait son souffle et Gideon jouait, complètement perdu dans sa musique, comme si plus personne ne l'entourait.

Je m'aperçus seulement que je pleurais quand le comte posa les doigts sur ma joue pour y écraser doucement une larme. Ce qui me fit sursauter de frayeur.

Il me dédia un sourire chaleureux de ses yeux brun foncé.

- N'aie pas honte, dit-il doucement Je serais fort déçu qu'il en soit autrement.

Il me surprit tellement que je lui rendis son sourire (Vraiment ! Comment pouvais-je faire ça ?! C'était le type qui m'avait étranglée !).

- Qu'est-ce qu'il joue comme morceau, là ? demandai-je. Le comte haussa les épaules.

- Je ne sais pas. Je suppose que c'est encore à composer. Des applaudissements d'enfer crépitèrent dans la salle, quand Gideon en eut terminé. Il s'inclina en souriant et refusa un rappel, mais il ne put échapper à une étreinte de la belle lady Lavinia. Elle se pendit à son bras et il se sentit obligé de l'emmener avec lui vers notre canapé.

- N'était-il pas merveilleux ? s'écria lady Lavinia. Mais dès que j'ai vu ses mains, j'ai tout de suite su qu'elles étaient capables de choses extraordinaires.

- Ça, c'est sûr ! murmurai-je.

J'avais envie de me lever, ne serait-ce que pour empêcher lady Lavinia de me regarder de haut, mais je n'y parvins pas. L'alcool avait mis mes abdominaux hors combat.

- Un merveilleux instrument, dit Gideon au comte en lui tendant le violon.

- Un stradivarius. Fabriqué pour moi par le maître en personne, répondit rêveusement le comte. J'aimerais te l'offrir, mon garçon. Ce soir est sans doute le meilleur moment pour cette remise solennelle.

Gideon rougit légèrement. De joie, supposai-je.

—Je... je ne peux pas...

Il fixa le comte droit dans les yeux puis il baissa le regard et ajouta :

- C'est un trop grand honneur pour moi, comte.

- L'honneur est entièrement pour moi, répondit gravement le comte.

- Mon Dieu ! murmurai-je. Ces deux-là semblent vraiment s'apprécier.

- Possédez-vous la même fibre musicale que votre frère adoptif, miss Gray ? demanda lady Lavinia.

Non, probablement pas. Mais pas moins musicale que toi, pensai-je.

-Je n'aime que chanter, répondis-je. Gideon me lança un regard d'avertissement.

- Chanter ! s'écria lady Lavinia. Comme moi et notre chère miss Fairfax !

- Non, dis-je avec détermination. Je suis loin de chanter aussi haut que miss Fairfax et je ne dispose pas non plus de sa capacité pulmonaire. Cela dit, j'aime bien chanter.

-Je pense que nous avons eu notre content de musique pour ce soir, intervint Gideon. Lady Lavinia prit un air vexé.

- Cela dit, nous serions naturellement ravis que vous vouliez bien encore nous faire l'honneur de chanter, lady Lavinia, s'empressa d'ajouter Gideon en me fusillant du regard.

Mais j'étais tellement ronde que je m'en fichai complètement.

- Tu as... merveilleusement joué, avouai-je. J'en ai pleuré ! Vraiment.

Il sourit, comme si j'avais dit une plaisanterie, et fourra le stradivarius dans sa boîte.

Lord Brompton nous apporta deux verres de punch en soufflant comme un bœuf et il assura à Gideon qu'il avait été absolument ravi de sa virtuosité et que ce pauvre Alastair allait, ô combien, regretter d'avoir manqué cet indubitable sommet de la soirée.

—Vous pensez qu'Alastair va encore arriver ce soir ? demanda le comte d'une voix légèrement irritée.

- J'en suis persuadé, certifie lord Brompton en me tendant l'un des verres.

Je pris goulûment une gorgée. Mince, ce truc-là était vraiment du tonnerre. Rien qu'à le renifler, on se sentait déjà partie. Prête à attraper une brosse à cheveux, à sauter sur un lit et à chanter *Breaking free*, avec ou sans Zac Efron

- Milord, il faut que vous persuadiez à tout prix miss Gray de nous produire quelque chose, dit lady Lavinia. Elle aime tant chanter.

Une étrange nuance dans sa voix me fit dresser l'oreille. Je ne sais pourquoi, ça me rappelait un peu Charlotte. Certes, elle avait une tout autre allure, mais quelque part enfouie sous cette robe vert clair, il y avait une Charlotte, j'en étais persuadée. La sorte de personne qui mettait tout en œuvre pour vous faire comprendre, en vous mettant le nez dans votre médiocrité, combien elle était elle-même extraordinaire et unique. Pouah !

- Bon, dis-je en tentant encore de me soulever du canapé. Avec succès, cette fois je réussis même à me tenir debout.

- Bon, alors je vais chanter.

- Pardon ? réagit Gideon en secouant la tête. Il n'est pas question qu'elle chante ! Je crains que le punch...

- Miss Gray, vous nous feriez à tous une grande joie si vous vouliez chanter pour nous, intervint lord Brompton, en clignant si violemment des yeux que ses quinze doubles mentons se mirent à trembler considérablement. Et tant mieux si nous devons ça au punch ! Avancez-vous avec moi. Je vais vous annoncer.

Gideon me retint par le bras.

- Ce n'est pas une bonne idée, dit-il. Lord Brompton, je vous en prie, ma sœur adoptive ne s'est encore jamais produite en public.

- Il y a toujours une première fois pour tout, répondit lord Brompton en m'entraînant plus loin. Et puis, nous sommes entre nous ici. Ne soyez donc pas rabat-joie !

- C'est vrai ça, dis-je en me débarrassant de la main de Gideon. Ne sois donc pas rabat-joie ! Au fait, tu n'aurais pas une brosse à cheveux sur toi ? Je chante bien mieux quand j'en ai une en main.

Gideon me jeta un regard à la limite du désespoir.

- Pas question, dit-il en nous suivant vers le clavecin. Derrière nous, j'entendis le léger rire du comte.

- Gwen... grinça Gideon entre ses dents. Je t'en prie, arrête ces conneries !

- Pénélope, le corrigeai-je avant de vider d'un coup mon verre de punch et de le lui tendre. Qu'est-ce que tu en penses ? Tu crois que *Over the rainbow* va leur plaire ? Ou alors *Hallelujah* ! dis-je en gloussant.

Gideon soupira.

- Non, tu ne peux pas faire ça. Allez, reviens avec moi, maintenant !

- Non, c'est trop moderne, n'est-ce pas ? Voyons voir... Je repassai en pensée toute ma *playlist*, tandis que lord Brompton m'annonçait en termes ronflants. Mr Merchant, le maniaque sexuel, se joignit à nous.

- Cette dame a-t-elle besoin d'un accompagnement compétent au clavecin ? demanda-t-il.

- Non, cette dame a besoin... de tout autre chose, dit Gideon en se laissant tomber sur le tabouret. S'il te plaît, Gwen...

- Pen, tant qu'à faire ! rectifiai-je. Je sais ce que je vais chanter. *Don't cry for me, Argentina*. Je connais le texte en entier et les comédies musicales sont en quelque sorte intemporelles, tu ne trouves pas ? Mais peut-être qu'ils ne connaissent pas l'Argentine...

- Tu ne vas tout de même pas te ridiculiser devant tous ces gens, non ?

C'était une légère tentative pour me faire peur, mais elle resta sans effet.

- Écoute, lui glissai-je en confidence. Je me fiche totalement de ces gens. Primo, ça fait déjà deux siècles qu'ils sont morts, et deuzio, ils sont tous bien chauffés et complètement pétés... sauf toi, naturellement.

En voulant porter la main à son front, Gideon fit résonner le clavecin avec son coude.

- Vous connaissez... euh... connaissez-vous peut-être *Memory* ? De *Cats* ? demandai-je à Mr Merchant.

- Oh... non, je regrette, me répondit-il.

- N'importe, je le chanterai donc *a capella*, annonçai-je avec confiance en me tournant vers l'assistance. La chanson s'appelle *Memory* et il y est question de... d'un chat en proie à un chagrin d'amour. Mais dans le fond, ça nous convient bien aussi, à nous les humains. Au sens le plus large.

Gideon avait redressé la tête et me regardait d'un air incrédule.

- S'il te plaît... dit-il encore.

- On ne le racontera à personne, répondis-je. OK ? Ça restera notre secret.

- Voilà, annonça lord Brompton. La superbe, extraordinaire et merveilleuse miss Gray va maintenant chanter pour nous ! Pour la première fois en public !

J'aurais dû stresser à mort quand toutes les conversations se turent et que tous les regards se braquèrent sur moi, mais il n'en fut rien. Ah, que ce punch était divin ! Il fallait absolument qu'on m'en donne la recette.

Qu'est-ce que je voulais chanter déjà ?

Gideon plaqua quelques accords et je reconnus les premières mesures. *Memory*. Ah oui, exact. Je gratifiai Gideon d'un sourire reconnaissant. Comme c'était gentil à lui de m'accompagne ! Je pris une grande inspiration. L'attaque était particulièrement importante dans cette chanson. Si on la foirait, autant valait s'arrêter tout de suite. Il fallait faire sonner « *Midnight* » avec une clarté cristalline, mais très discrètement.

Je fus heureuse de réussir à le placer comme Barbra Streisand. « *Not a sound from the pavement, but the moon lost her memory f She is smiling atone.* »

Tiens donc, Gideon savait manifestement jouer aussi du piano. Et pas mal du tout, avec ça. Oh, mon Dieu ! Si je ne n'avais pas déjà été aussi terriblement amoureuse de lui, je le serais tombée là, à l'instant. Il n'avait même pas besoin de voir les touches, il ne regardait que moi. Et il avait l'air un peu étonné, comme quelqu'un qui vient de faire une découverte stupéfiante.

« *All alone in the moonlight I can smile at the old days* », chantai-je pour lui seul. La salle avait une excellente acoustique et j'avais presque l'impression de chanter avec un micro. Mais c'était peut-être aussi que les autres m'écoutaient dans un silence religieux. « *Let the memory live again.* » Je



m'amusais encore plus qu'avec *Singstar*. C'était vraiment fabuleux. Et même si tout cela n'était qu'un beau rêve et qu'à tout moment le père de Cynthia pouvait entrer dans la chambre pour une engueulade maison, cet instant en valait tout simplement la peine. Encore une fois, personne ne me croirait.

# Chapitre 11

Le plus bête, c'est que la chanson était trop courte. Je fus tentée de rajouter une strophe de mon cru, mais ça risquait de gâcher la bonne impression d'ensemble, du coup je laissai tomber. Un peu à regret, je chantai donc mon passage préféré : « *If you touch me, you'll understand what happiness is. Look, a new day has begun* »... et je me dis une fois de plus que cette chanson n'avait pas pu être écrite uniquement pour les chats. C'était peut-être dû au punch - très certainement même -, mais les invités de cette soirée semblaient apprécier notre prestation tout autant que les arias d'opéra précédentes. En tout cas, ils applaudirent chaleureusement et, tandis que lady Brompton s'avançait, je me penchai sur Gideon et le remerciai de tout cœur.

- Merci ! C'était vraiment sympa de ta part ! Et tu joues si merveilleusement !

Il se prit de nouveau la tête dans la main, comme s'il cherchait à comprendre ce qu'il avait fait.

Lady Brompton me serra dans ses bras et Mr Merchant m'embrassa sur les deux joues avec un enthousiasme débordant, m'appela « mon petit gosier d'or » et me pria de chanter encore.

Je me sentais si bien que je n'aurais pas demandé mieux, mais Gideon sortit de sa stupeur, se leva et me prit par le poignet.

- Je suis sûr qu'Andrew Lloyd Webber serait ravi de savoir que l'on apprécie sa musique ici, mais ma sœur doit se reposer maintenant. La semaine dernière, elle avait encore une mauvaise angine et le médecin lui a recommandé d'épargner sa voix... sous peine de la perdre peut-être pour toujours.

- Mon Dieu ! s'écria lady Brompton. Pourquoi ne l'avez-vous pas dit plus tôt ? La pauvre fille !

Je me mis à fredonner joyeusement « *I feel pretty* » de *West Side Story*.

- Je... Votre punch est vraiment remarquable, dit Gideon. Je pense qu'il conduit à oublier toute prudence.

- Oh oui, c'est sûr, dit lady Brompton, le visage rayonnant. Puis, d'une voix tamisée, elle ajouta :

- Vous venez de découvrir le secret de ma qualité d'hôtesse. Le tout-Londres nous envie nos fêtes animées, on fait n'importe quoi pour être invité chez nous. Mais j'ai mis des années à perfectionner la recette et je ne pense la révéler que sur mon lit de mort.

- Comme c'est dommage ! dis-je. Mais c'est vrai : votre soirée est bien plus belle que je me l'étais imaginée. On m'avait assuré que ce serait ennuyeux et guindé et que...

- ... sa gouvernante est un peu vieux jeu, intervint Gideon. Et il faut dire que la vie sociale dans le Derbyshire est plutôt arriérée.

Lady Brompton gloussa.

- Oh oui ! J'en suis persuadée. Oh, voici enfin lord Alastair ! À la porte, lord Brompton saluait un nouvel arrivant. C'était un homme d'âge moyen (difficile à dire à cause de sa perruque blanche comme neige), qui portait une redingote couverte à tel point de broderies en fils d'argent et petits brillants qu'il paraissait scintiller de loin. Cet effet de brillance était encore souligné par l'homme qui l'accompagnait. Enveloppé dans une cape noire, cet homme au teint olivâtre avait des cheveux noirs comme jais et ses yeux, semblables à ceux de Rakoczy, ressemblaient à deux énormes trous noirs. Au beau milieu de cette assistance colorée et rutilante de bijoux, il me fit l'effet d'un corps étranger.

- Je pensais qu'Alastair ne nous ferait plus l'honneur de sa présence aujourd'hui, poursuivit lady Brompton. Ce qui, entre nous, n'aurait pas été plus tragique que cela. Sa présence n'est pas vraiment propice au badinage et à l'enjouement. Je vais tâcher de lui faire prendre un petit verre de punch et je l'enverrai ensuite jouer aux cartes à côté...

- Et nous allons essayer de le mettre de meilleure humeur avec quelques chansons, dit Mr Merchant en s'installant au clavecin. Me feriez-vous l'honneur, lady Lavinia ? *Cosifan tutte*.

Gideon posa ma main sur son bras et me conduisit à l'écart.

- Bon sang, mais combien de verres as-tu bus ?

- Quelques-uns, avouai-je. Mais il doit y avoir encore autre chose que de l'alcool là-dedans. Peut-être de l'absinthe ? Comme dans *Moulin rouge*, ce film si triste, avec Nicole Kidman.

Je poussai un soupir avant d'ajouter :

- *The greatest thing you'll ever learn is just to love and he loved in return*. Je parie que tu sais aussi le jouer.

- Bien, mettons les choses au clair : je déteste les comédies musicales, m'informa Gideon. Tu penses pouvoir encore te tenir quelques minutes ? Lord Alastair vient enfin d'arriver, et quand nous l'aurons salué, nous pourrons partir.

- Déjà ? Oh, c'est dommage, protestai-je. Gideon me regarda d'un air effaré.

- Ma parole, tu as perdu tout sens du temps. Si je pouvais, je te passerais la tête sous l'eau froide.

Le comte de Saint-Germain s'avança vers nous.

- C'était vraiment une... prestation très particulière, déclara-t-il en levant un sourcil vers Gideon.

- Désolé, soupira Gideon en jetant un œil vers les deux nouveaux arrivants. Tiens, lord Alastair me semble un peu plus gras qu'autrefois.

Le comte rit.

- Ne te fais pas de faux espoirs. Mon ennemi tient toujours une forme éclatante. Cet après-midi, Rakoczy l'a vu ferrailer chez Galliano... Aucun de tous ces jeunes dandys n'a eu la moindre chance contre lui. Suivez-moi, je suis impatient de voir son visage.

- Il est si sympa aujourd'hui, glissai-je à Gideon dans le dos du comte. Tu sais, la dernière fois il m'a fichu une sacrée frousse, mais là, il me donne presque l'impression d'être mon grand-père ou quelque chose comme ça. Je l'aime bien, finalement. C'était si gentil à lui de t'offrir ce Stradivarius. Ce truc-là, ça ferait certainement monter les enchères sur eBay. Oups, mais... ça tangué toujours autant ici.

Gideon posa son bras autour de ma taille.

- Je te jure que je te tuerai quand nous en aurons fini avec tout ça ici, murmura-t-il.

- Dis-moi, là, quand je parle, je bafouille ou pas ?

- Pas encore, dit Gideon. Mais je suis sûr que ça ne va pas tarder.

- Ne vous avais-je pas dit qu'il pouvait arriver à tout moment ? s'écria lord Brompton en posant une main sur l'épaule du type rutilant d'or et l'autre sur celle du comte. Je viens d'entendre que vous vous étiez déjà rencontrés. Lord Alastair, vous ne nous aviez jamais confié que vous connaissiez personnellement le célèbre comte de Saint-Germain.

- Ce n'est pas chose dont j'ai coutume de me vanter, déclara lord Alastair avec arrogance.

Et l'homme en noir au teint d'olive qui se trouvait légèrement en retrait compléta d'une voix rocailleuse :

- C'est bien vrai !

Ses yeux noirs dardés sur le comte, comme pour lui transpercer le visage, ne laissaient planer aucun doute sur la profonde aversion qu'il éprouvait pour lui. L'idée me traversa un instant qu'il avait caché une épée sous sa cape, dans l'intention de la sortir au meilleur moment. Sinon pourquoi portait-il un tel vêtement ? D'abord, il faisait assez chaud et puis, dans cet environnement festif, cela avait quelque chose d'étrange et d'inconvenant.

Lord Brompton affichait un visage radieux, comme s'il ne percevait pas cette hostilité. Le comte s'avança.

- Lord Alastair, quelle joie ! Même si notre amitié remonte à quelques années, je ne vous ai jamais oublié, déclara-t-il.

Comme je me trouvais derrière Saint-Germain, je ne pouvais pas voir son visage, mais à l'entendre, j'eus l'impression qu'il souriait. Il parlait d'une voix amicale et sereine.

- Je me rappelle encore bien nos conversations sur l'esclavage et la morale et combien j'étais étonné que vous fussiez capable de les dissocier aussi parfaitement... exactement comme votre père.

- Le comte n'oublie jamais rien, s'enflamma lord Brompton. Son cerveau est phénoménal ! Pendant ces derniers jours passés en sa compagnie, j'ai plus appris que durant toute ma vie. Saviez-vous, par exemple, que le comte est en mesure de fabriquer des pierres précieuses ?

- Oui, je le savais.

Le regard de lord Alastair se fit encore plus froid et son compagnon suffoqua, comme sous le coup d'un accès de folie meurtrière. Fascinée, je gardai les yeux fixés sur sa cape.

- Si je me souviens bien, la science n'est pas nécessairement le passe-temps favori de lord Alastair, remarqua le comte. Oh, pardonnez mon impolitesse !

Il fit un pas de côté, nous exposant ainsi, Gideon et moi, aux regards.

- Je voulais pourtant vous présenter ces deux charmants jeunes gens, poursuivit-il. À vrai dire, c'était l'unique raison de ma présence ici. A mon âge, on évite les soirées et on se couche tôt.

À la vue de Gideon, le lord ouvrit de grands yeux incrédules. Lord Brompton poussa sa bedaine imposante entre Gideon et moi.

- Lord Alastair, puis-je vous présenter le fils du vicomte de Batten ? Et la pupille du vicomte, la ravissante miss Gray !

Ma révérence fut un peu moins respectueuse que ne le prescrivait l'étiquette : d'abord, je craignais de perdre l'équilibre, et puis le lord se montrait si hautain que j'oubliai totalement que je ne représentais que la pupille nécessaire du vicomte de Batten. Eh, j'étais moi-même la petite-fille d'un lord avec une longue série d'ancêtres glorieux ! Et d'autre part, les origines n'avaient plus d'importance à notre époque... tous les hommes étaient égaux, n'est-ce pas ?

À un tout autre moment, les yeux de lord Alastair m'auraient glacé les sangs, mais le punch était un antigel de première, si bien que je répondis à son regard avec la plus grande majesté. De toute façon, je ne l'intéressais pas, c'était Gideon qu'il fixait intensément tandis que lord Brompton nous inondait joyeusement de paroles.

Personne ne se donna la peine de présenter le compagnon tout en noir de lord Alastair et personne ne sembla remarquer le regard qu'il m'envoya par-dessus son épaule en grognant :

- Démon aux yeux de saphir ! Tu iras bientôt en enfer !

Hein ? Là, c'était tout de même un peu fort ! Je cherchai des yeux Gideon, qui affichait un sourire légèrement crispé. Mais il n'intervint que lorsque lord Brompton voulut s'éloigner pour aller chercher sa femme... et quelques verres de punch.

-Je vous en prie, lord Brompton, ne vous donnez pas cette peine. Nous devons de toute façon bientôt prendre congé. Ma sœur est encore affaiblie par sa longue maladie et elle n'est pas habituée à veiller aussi tard !

Il posa de nouveau son bras autour de ma taille et chercha de l'autre à me prendre le bras.

-Vous voyez, elle est encore un peu vacillante sur ses jambes.

Il avait bien raison ! Le sol tanguait vraiment désagréablement sous mes pieds. Je m'appuyai sur Gideon avec gratitude.

- Oh, je reviens tout de suite ! s'écria le lord. Ma femme pourra certainement vous persuader de rester.

Le comte de Saint-Germain le regarda partir en souriant.

- C'est un homme en or ! Soucieux d'harmonie comme il est, il ne supporterait pas de nous voir nous quereller.

Lord Alastair dévisagea Gideon avec une hostilité manifeste.

- Autrefois, celui-ci se promenait encore en qualité de marquis de Welldone, si je me souviens bien. Et donc aujourd'hui... le fils d'un vicomte ! Comme vous, votre protégé se plaît à jouer les imposteurs. Comme c'est regrettable !

- C'est ce que l'on appelle un pseudonyme diplomatique, répliqua le comte, encore tout sourire. Mais vous ne comprenez rien à cela. Quoi qu'il en soit, je me suis laissé dire que vous avez beaucoup apprécié le petit duel lors de votre rencontre, il y a onze ans.

-J'apprécie tout duel, dit lord Alastair. Il fit semblant de ne pas entendre son compagnon murmurer : « Massacrez les ennemis de Dieu avec les épées des anges et des archanges ! » et poursuivit sans sourciller :

- Et depuis, j'ai appris quelques nouvelles bottes. En revanche, votre protégé semble n'avoir vieilli que de quelques jours durant ces onze années... et comme j'ai pu m'en persuader moi-même, il n'a pas eu le temps d'améliorer sa technique.

- Vous persuader vous-même ? répondit Gideon avec un rire méprisant. Pour cela, il vous eût fallu passer là-bas en personne. Mais vous n'avez envoyé que vos hommes et pour eux ma technique a parfaitement suffi. Ce qui montre une fois de plus qu'il vaut mieux prendre soi-même les choses en main.

- Auriez-vous... ? commença lord Alastair en plissant les yeux. Ah... vous voulez parler de cet incident de lundi dernier dans Hyde Park. Exact... j'aurais sans doute dû m'en occuper personnellement. De toute façon, ce n'était qu'une idée spontanée. Mais sans l'aide de la magie noire et d'une... jeune fille, vous auriez eu du mal à survivre.

- Je suis heureux que vous vous en ouvriez aussi franchement, dit le comte. Car depuis que

vos hommes s'en sont pris à la vie de mes jeunes amis ici présents, je suis un peu irrité... je pensais être la seule cible de vos agressions. Vous comprendrez certainement que je ne tolérerai pas ce genre de chose une fois de plus.

- Faites donc ce que vous croyez bon de faire et je ferai ce que je dois faire, répondit lord Alastair.

Son compagnon lança alors d'une voix rauque un « Mort ! Mort aux démons ! » si singulier que je me demandai s'il n'aurait pas caché une épée laser sous sa cape. Il était nettement dérangé. Il n'était plus permis d'ignorer son comportement bizarre.

- Nous n'avons pas été présentés et j'avoue que j'ai aussi quelques problèmes avec les bonnes manières actuelles, dis-je en le regardant droit dans les yeux. Mais je trouve tout à fait déplacées ces histoires de mort et de démons.

- Ne me parle pas, démon ! râla Dark Vador. Je suis invisible pour tes yeux de saphir ! Et tes oreilles ne peuvent pas m'entendre !

- Oui, ce serait bien, dis-je.

D'un seul coup, j'eus envie de retourner chez moi. Ou du moins sur le canapé, dossier inconfortable ou non. Autour de moi, la pièce tanguait comme un bateau en pleine mer.

Gideon, le comte et lord Alastair semblaient provisoirement déboussolés. Ils en oublièrent totalement de se lancer à la tête des choses cryptées et me fixèrent d'un air étrange.

- Les épées de mes descendants transperceront votre chair, rugit Dark Vador sans s'adresser à personne de précis, l'Alliance florentine vengera ce qui a été fait à ma race et exterminera de la surface de la Terre ce qui n'est pas voulu par Dieu.

- Tu parles à qui, là ? chuchota Gideon.

- Avec celui-là, dis-je en m'agrippant un peu plus à lui et en désignant Dark Vador. Quelqu'un devrait lui dire que sa cape est à ch... n'est pas précisément du dernier cri. Et que je ne suis pas un démon et que je ne veux pas non plus me faire transpercer par les épées de ses descendants. Aïe !

Gideon me pressait un peu trop fort le bras.

- Que signifie cette comédie, comte ? demanda lord Alastair en rectifiant la position d'un clinquant sur son écharpe.

Le comte ne lui prêta pas attention. Sous ses lourdes paupières, son regard reposait sur moi.

- Intéressant, nota-t-il à voix basse. Apparemment, elle parvient à lire au fond de votre âme noire et troublée, cher Alastair.

- Elle a tellement bu que je crains qu'elle ne divague, intervint Gideon avant de me glisser à l'oreille : Ferme-la !

La frayeur me coupa le souffle, parce que je compris soudain que les autres ne pouvaient ni voir ni entendre Dark Vador pour la bonne raison qu'il était un maudit esprit ! Si je n'avais pas été aussi soûle, j'en serais arrivée à cette conclusion plus vite. Comment pouvait-on être aussi bête ? Ni ses habits ni sa coiffure ne cadraient dans ce siècle, et j'aurais dû réaliser tout de suite que j'avais devant moi. Lord Alastair rejeta la tête en arrière et dit :

- Nous savons tous les deux quelle âme ici est celle du diable, comte. Avec l'aide de Dieu, j'empêcherai encore ces... créatures de naître !

- Transpercées par les épées de la sainte Alliance florentine, compléta Dark Vador d'une voix

onctueuse.

Le comte rit.

-Vous n'avez toujours pas compris les lois du temps, Alastair. Le seul fait que ceux-là se tiennent devant vous prouve votre échec. Peut-être ne devriez-vous pas trop compter sur l'aide de Dieu en cette affaire. Ni plus longtemps sur ma patience, d'ailleurs.

Sa voix et son regard avaient pris une telle nuance glaciale que je vis le lord sursauter. Un court instant, il perdit toute arrogance et la peur se lut sur son visage.

- En changeant les règles du jeu, vous avez perdu votre vie, déclara le comte de cette même voix qui m'avait tant effrayée lors de notre dernière rencontre.

Du coup, je fus convaincue qu'il était tout à fait capable de trancher la gorge à quelqu'un.

- Votre menace ne m'impressionne pas, chuchota lord Alastair, le visage déconfit.

Pâle comme un mort, il porta la main à sa pomme d'Adam.

- Mais... vous n'allez pas déjà partir, mes chers ?

Lady Brompton s'avançait rapidement vers nous, les jupes froufrouantes, le visage joyeux.

Celui du comte de Saint-Germain se détendit et n'afficha plus que de l'amabilité.

- Ah, mais voici notre ravissante hôtesse. Je dois dire que vous faites vraiment honneur à votre réputation, milady. Cela fait longtemps que je ne m'étais pas autant amusé.

Lord Alastair se frotta le cou. Ses joues reprirent lentement des couleurs.

- Satanas ! Satanas ! cria Dark Vador, remonté. Nous te fracasserons, nous t'arracherons de nos mains ta langue menteuse...

- Mes jeunes amis regrettent tout autant que moi de devoir déjà prendre congé, poursuivit le comte en souriant. Mais vous aurez bientôt une nouvelle occasion de les rencontrer, au bal de lord et lady Pimplebottom.

- Une soirée ne vaut que par ses invités, remarqua lady Brompton. C'est pourquoi je me réjouirais de pouvoir de nouveau vous accueillir chez moi, ainsi que vos charmants jeunes amis. Ce fut pour nous tous un grand plaisir.

- Tout le plaisir est pour nous, répondit Gideon en me lâchant prudemment, comme s'il n'était pas certain que je puisse tenir seule debout.

Même si la salle tanguait encore comme un bateau, et si les pensées dans ma tête étaient en proie à un violent mal de mer (pour filer la métaphore), je réussis encore une fois à me ressaisir lors des adieux et à faire surtout honneur aux leçons de James. Mais je n'accordai aucun regard ni à lord Alastair ni à l'autre, toujours occupé à proférer des menaces confuses. Je fis une petite révérence à lord et lady Brompton, en les remerciant pour cette belle soirée et laissai sans ciller lord Brompton me poser un baiser mouillé sur la main.

Le comte eut droit à une profonde révérence, mais sans que j'ose le regarder de nouveau en face.

- Nous nous reverrons hier après-midi, me dit-il.

Je hochai simplement la tête et attendis, les yeux baissés, que Gideon revienne à mon côté et me prenne par le bras. Reconnaisante, je le laissai m'aider à quitter le salon.

- Bon sang, Gwendolyn... il ne s'agissait pas d'une boum chez tes copines ! Comment as-tu pu ?...

Gideon me colla brutalement mon châle sur les épaules. Je sentais qu'il avait envie de me secouer comme un prunier.

-Je suis désolée, répétai-je encore.

- Lord Alastair n'est accompagné que d'un page et de son cocher, murmura Rakoczy en surgissant derrière Gideon comme un diable de sa boîte. Le chemin et l'église sont sécurisés. Toutes les entrées de l'église sont surveillées.

- Alors, viens ! dit Gideon en attrapant ma main.

- Je pourrais aussi porter la jeune dame, proposa Rakoczy. Elle ne me paraît pas très solide sur ses jambes.

- Une idée charmante, mais... non, dit Gideon. Elle va bien réussir à faire ces quelques mètres, n'est-ce pas ?

Je hochai résolument la tête.

La pluie avait redoublé. Après le salon des Brompton et son brillant éclairage, l'obscurité du chemin jusqu'à l'église fut encore plus inquiétante qu'à l'aller. Les ombres semblaient de nouveau s'animer et je supposai dans chaque coin une silhouette prête à se ruer sur nous. «... *exterminera de la surface de la Terre ce qui n'est pas voulu par Dieu* », croyais-je entendre murmurer.

Gideon n'avait pas l'air très à l'aise non plus. Il marchait si vite que je peinais à le suivre et il ne disait pas un mot. Malheureusement, l'humidité n'éclaircissait pas plus mes idées qu'elle n'empêchait le sol de tanguer. De sorte que je me sentis soulagée quand nous arrivâmes à l'église et que Gideon me colla sur un banc, devant l'autel. Tandis qu'il échangeait quelques mots avec Rakoczy, je fermai les yeux en maudissant ma déraison. Certes, ce punch avait eu aussi des effets secondaires positifs, mais, à tout prendre, j'aurais mieux fait de m'en tenir à notre pacte anti-alcool, à Leslie et à moi. Après coup, c'est facile à dire.

Comme à notre arrivée, un seul cierge brûlait sur l'autel et la nef était plongée dans l'obscurité. Quand Rakoczy se retira («Toutes les portes et les fenêtres sont surveillées par mes hommes jusqu'à votre saut de retour »), je fus prise de peur. Je levai les yeux vers Gideon qui s'était approché de mon banc.

-Je ne me sens pas plus rassurée ici que dehors. Pourquoi ne reste-t-il pas près de nous ?

- Par discrétion, répondit-il en croisant les bras. Il ne voudrait pas m'entendre crier après toi. Cela dit, ne t'inquiète pas, nous sommes seuls. Les hommes de Rakoczy ont inspecté dans tous les coins.

- Et on va sauter dans combien de temps ?

- Dans pas longtemps. Gwendolyn, Ne te rends compte que tu as fait pratiquement le contraire de ce que tu devais faire, n'est-ce pas ? Comme toujours, d'ailleurs.

- Il ne fallait pas non plus me laisser seule ! Je parie que ce n'est pas exactement ce que tu devais faire !

- Alors là, c'est la meilleure ! Tu bois comme un trou, tu chantes des airs de comédie musicale et, pour finir, tu ne trouves rien de mieux que de te comporter comme une folle devant lord Alastair ! Qu'est-ce que c'était que ce baratin sur les épées et les démons ?

- Ce n'est pas moi qui ai commencé. C'est ce sinistre esp... Je me mordis les lèvres. Mieux valait garder ça pour moi. Il me trouvait déjà assez bizarre comme ça. Gideon interpréta de travers mon



silence soudain.

- Oh non ! S'il te plaît, ne vomis pas ! Sinon, va faire ça plus loin ! s'écria-t-il avec un léger dégoût. Mon Dieu, Gwendolyn, je comprends qu'on puisse avoir envie de se soûler dans une soirée, mais pas dans celle-là !

-Je ne me sens pas mal. (En tout cas, pas encore.) Et je ne bois jamais dans les boums... même si Charlotte t'a raconté le contraire.

- Elle ne m'a rien raconté du tout, corrigea Gideon. Je ne pus m'empêcher de rire.

- Non, c'est sûr. Elle n'a pas non plus prétendu que Leslie et moi sortions avec tous les garçons la classe et même avec pratiquement tous ceux des classes au-dessus, n'est-ce pas ?

- Pourquoi m'aurait-elle dit ça ?

Réfléchissons voir... peut-être parce ({A n'est qu'une perfide sorcière rouquine ? J'essayai de me gratter la tête, mais je ne pus passer mes doigts dans cette fichue montagne de boucles. Du coup, je tirai une épingle à cheveux et m'en servis comme grattoir.

- Je suis désolée... vraiment ! On peut dire tout ce qu'on veut sur Charlotte, mais elle n'aurait même pas reniflé ce punch, c'est sûr et certain.

- C'est vrai, approuva Gideon avec un sourire. En tout cas, ces gens n'auraient pas non plus entendu Andrew Lloyd Webber deux siècles avant l'heure, et c'eût été vraiment dommage.

- Exact... Même si demain, je vais certainement vouloir rentrer sous terre, dis-je en m'enfouissant la tête dans les mains. En fait, dès maintenant, en y réfléchissant bien.

- Bonne nouvelle, constata Gideon. Ça veut dire que l'alcool perd déjà de son effet. Mais j'aurais encore une question : qu'est-ce que tu voulais faire avec une brosse à cheveux ?

- M'en servir comme micro, murmurai-je entre mes doigts. Oh, mon Dieu ! Je m'effraie moi-même.

- Mais tu as une jolie voix, reprit Gideon. J'ai trouvé ça très chouette et pourtant je déteste les comédies musicales.

- Comment se fait-il que tu m'aies si bien accompagnée au clavecin si tu les détestes autant ? Tu étais incroyable ! Au fait, y a-t-il quelque chose que tu ne saches pas faire ?

Ciel ! Je parlais comme une vraie groupie !

- Non ! Libre à toi de me prendre pour un dieu ! dit-il en souriant. C'est franchement délicieux de ta part. Viens, ça ne va pas tarder maintenant. Il faut rejoindre notre base.

Je me levai en essayant de me tenir aussi droite que possible.

- Par là ! me dirigea Gideon. Allez, ne prends pas cet air contrit ! Tout bien considéré, cette soirée a été une réussite. Peut-être un peu différente de ce qui avait été prévu, mais tout a quand même marché selon nos plans. Eh, reste debout !

Il me prit par la taille et m'attira contre lui.

- Tu peux t'appuyer sur moi si tu veux. Puis après un moment de silence, il ajouta :

-Je regrette de m'être montré si désagréable.

- C'est déjà oublié ! dis-je.

Ce qui n'était pas tout à fait vrai. Mais c'était la première fois que Gideon s'excusait. Peut-être était-ce dû à l'alcool ou à son effet qui s'amenuisait, mais cela m'émut profondément.

Nous restâmes un moment sans parler, en contemplant la lumière tremblante du cierge. Les ombres entre les piliers semblaient bouger elles aussi, en dessinant des motifs sombres sur le sol et au plafond.

- Cet Alastair... pourquoi déteste-t-il autant le comte ? C'est personnel ?

Gideon commença à tortiller l'une des boucles qui me tombaient sur les épaules.

- Si on veut. Ce qui s'appelle pompeusement « l'Alliance florentine » est en réalité une sorte d'entreprise familiale séculaire. Lors de ses voyages au XVI<sup>e</sup> siècle, le comte a eu par erreur une altercation avec la famille du Conte di Madrone, à Florence. Disons que ces derniers n'ont pas du tout compris ses facultés. Les voyages dans le temps n'étaient pas compatibles avec les conceptions religieuses du *Conte*. Il y a sans doute eu aussi un malentendu avec sa fille. En tout cas, il était persuadé d'avoir un démon devant lui et s'est senti appelé par Dieu pour exterminer cette engeance du diable.

Sa voix se trouva brusquement tout près de mon oreille et, avant de poursuivre, il frôla mon cou de ses lèvres.

- À la mort du Conte di Madrone, son fils a repris cet héritage, et après lui son fils, et ainsi de suite. Lord Alastair est le dernier d'une série de fanatiques et prétentieux chasseurs de démons, si tu veux.

—Je comprends, dis-je.

C'était loin d'être vrai, mais ça collait à peu près avec ce que j'avais vu et entendu précédemment.

- Dis-moi, tu m'embrasses, là ? demandai-je.

- Non, du moins, pas vraiment, murmura Gideon, les lèvres juste au-dessus de ma peau. Je ne voudrais en aucun cas profiter de ce que tu es soûle et que tu me prends pour un dieu. Mais je dois avouer que ça m'est un peu difficile...

Je fermai les yeux et penchai la tête sur son épaule. Il m'attira encore plus fort contre lui.

- Comme je te l'ai déjà dit, tu n'es pas du genre à faciliter les choses. Tu m'amènes toujours à faire des bêtises dans les églises...

- Il y a quelque chose que tu ne sais pas, dis-je, en gardant les yeux fermés. Parfois, je vois... je peux... bon, des gens qui sont morts depuis longtemps... il m'arrive par moments de les voir et d'entendre ce qu'ils disent. Comme tout à l'heure. Je crois que l'homme que j'ai vu près de lord Alastair pourrait avoir été ce Conte italien.

Gideon se tut. Il devait probablement se demander comment me recommander un bon psychiatre avec le plus de tact possible.

Je poussai un soupir. J'aurais dû garder ça pour moi. Pour couronner le tout, il allait encore me prendre pour une folle.

-Voilà, ça y est, Gwendolyn, dit-il en me repoussant légèrement et en me tournant de manière à ce que je le voie.

Il faisait trop sombre pour pouvoir interpréter l'expression de son visage, mais je vis qu'il ne souriait pas.

- Ce serait bien que tu puisses te tenir debout toute seule pendant les quelques secondes où je vais disparaître, ajouta-t-il. Prête ?

Je secouai la tête.

- Pas vraiment.

- Maintenant, je te lâche, annonça-t-il.

Au même instant, il avait disparu. Je restai seule dans l'église avec toutes ces ombres sinistres. Mais quelques secondes plus tard, je perçus la sensation de malaise dans mon ventre et les ombres se mirent à tourner.

- La voici ! claironna la voix de Mr George.

La lumière me fit cligner des yeux. L'église était tout éclairée et il faut dire que, comparés à la lueur dorée des chandelles dans le salon de lady Brompton, les spots halogènes agressaient méchamment les yeux.

- Tout va bien, dit Gideon en me scrutant du regard. Vous pouvez refermer votre mallette, docteur White.

Le docteur White grommela quelque chose d'incompréhensible.

L'autel était en effet encombré de toutes sortes d'instruments, que l'on se serait attendu à trouver dans une salle d'opération.

- Dieu du ciel, docteur White, sont-ce là des clamps vasculaires ? s'écria Gideon en riant. C'est intéressant de savoir l'idée que vous vous faites d'une soirée au XVIII<sup>e</sup> siècle.

- Je voulais parer à toute éventualité, répondit le docteur White tout en rangeant ses instruments.

- Nous sommes impatients d'entendre votre rapport, commença Falk de Villiers.

- D'abord, j'aimerais me débarrasser de ces fringues, dit Gideon en dénouant sa cravate.

- Tout a bien... marché ? s'inquiéta Mr George en lorgnant nerveusement vers moi.

- Oui, répondit Gideon. Comme sur des roulettes. Lord Alastair est arrivé plus tard que prévu, mais encore juste à temps pour nous voir.

Il marqua une pause, me fit un sourire et poursuivit :

- Et Gwendolyn s'est débrouillée comme un chef. La véritable pupille du vicomte de Batten ne se serait pas mieux comportée.

Je ne pus m'empêcher de rougir.

- Je me ferai un plaisir de relater cela à Giordano, dit Mr George avec une nuance de fierté dans la voix, en me donnant le bras. Non pas que je me fusse attendu à autre chose...

- Non, bien sûr que non, murmurai-je.

Caroline me réveilla en me chuchotant :

- Gwenny, arrête de chanter ! C'est pénible à la fin ! C'est l'heure d'aller à l'école !

Je me redressai d'un sursaut et la regardai fixement.

- J'ai chanté ?

-Hein?

- Tu m'as dit d'arrêter de chanter.

-Je t'ai dit de te réveiller.

- Donc, je n'ai pas chanté ?

- Tu dormais, m'informa Caroline en secouant la tête. Dépêche-toi, tu vas encore être en retard. Et Mum m'a chargée de te rappeler de ne pas utiliser son gel douche !

Sous la douche, je tentai de refouler le plus possible les souvenirs de la veille. Mais sans vraiment de succès. De sorte que, le front appuyé contre la porte de la cabine, je perdis quelques minutes à murmurer: « Tout ça n'était qu'un rêve. » Ma migraine n'arrangeait pas non plus les choses !

Quand j'arrivai enfin dans la salle à manger, le petit déjeuner était par bonheur pratiquement terminé. Suspendu au lustre, Xemerius se balançait, la tête en bas.

- Alors, on a fini de cuver, graine d'alcoololo ?

Lady Arista m'examina de la tête aux pieds.

- Est-ce intentionnellement que tu ne t'es maquillé qu'un seul œil ?

-Euh... non.

Je m'apprêtais déjà à tourner les talons, mais Mum m'en empêcha :

-Prends d'abord ton petit déjeuner. Tes cils peuvent attendre.

- Le petit déjeuner est toujours le repas le plus important de la journée, compléta tante Glenda.

- Mais non ! protesta tante Maddy, assise en robe de chambre dans le fauteuil Régence devant la cheminée, les genoux repliés comme une petite fille. On peut laisser tomber le petit déjeuner. Comme ça, on économise une bonne quantité de calories que l'on peut investir le soir dans un petit verre de vin. Ou dans deux ou trois.

- On dirait que ce penchant pour les boissons alcoolisées est dans la famille, constata Xemerius.

- Oui, on le voit bien à ses rondeurs, chuchota tante Glenda.

- Je suis peut-être un petit peu enveloppée, mais je ne suis pas sourde, Glenda, réagit tante Maddy.

- Tu aurais mieux fait de rester au lit, remarqua lady Arista. Le petit déjeuner est nettement plus agréable quand tu fais la grasse matinée.

- Je n'ai malheureusement pas eu le choix ! déclara tante Maddy.

- Elle a de nouveau eu une vision cette nuit, m'expliqua Caroline.

- Oui, c'est vrai, dit tante Maddy. C'était effrayant. Si triste. Ça m'a complètement retournée. Il y avait là ce merveilleux cœur de rubis taillé, qui scintillait au soleil... Il se trouvait tout en haut d'une saillie rocheuse.

Je n'étais pas sûre de vouloir en entendre plus. Mum me fit un sourire.

- Allez, mange quelque chose, ma chérie ! Au moins, un peu de fruits. Sinon, tu n'as qu'à te boucher les oreilles.

- Et alors, ce lion est arrivé, soupira tante Maddy. Avec un poil splendidement doré...

- Ouuuhhh ! fit Xemerius. Et je parie qu'il avait des yeux verts scintillants.

- Tu t'es mis du crayon feutre sur le visage, dis-je à Nick.

- Pssttt ! répondit-il. Ça devient palpitant, là.

- Et quand le lion a vu le cœur, il lui a donné un coup de patte et le cœur a chuté dans l'abîme,

beaucoup, beaucoup plus bas, dit tante Maddy en se tenant dramatiquement la poitrine. À son atterrissage, il a volé en éclats et quand j'ai regardé de plus près, je n'ai plus vu que des gouttes de sang...

Ma gorge se noua. Je me sentis mal, tout à coup.

- Oups ! fit Xemerius.

- Et alors ? demanda Charlotte.

- C'est tout, dit tante Maddy. C'était déjà assez terrible comme ça.

- Oh, fit Nick, déçu. Ça commençait si bien. Tante Maddy le fusilla du regard.

—Je n'écris pas de scénario, mon garçon !

- Dieu merci ! murmura tante Glenda.

Puis elle se tourna vers moi, ouvrit la bouche et la referma aussitôt. Charlotte intervint à sa place.

- Gideon m'a raconté que tu avais parfaitement surmonté cette soirée. Je dois dire que je m'en trouve très soulagée. Je pense que nous en sommes tous très soulagés.

Je l'ignorai et jetai un regard réprobateur au lustre.

- En fait, je voulais te dire hier soir que cette bêcheuse dînait encore chez Gideon, s'excusa Xemerius. Mais... comment dire ? Tu étais un peu... indisposée.

Je poussai un grand soupir.

- Moi, je n'y peux rien si ta petite pierre scintillante l'invite à rester dîner.

Xemerius se décrocha du lustre et traversa la table en voletant pour aller s'installer sur la place vide de tante Maddy, où il prit bien soin d'enrouler sa queue de lézard autour de ses pieds.

- Je pense que j'aurais fait la même chose à sa place, poursuivit-il. D'abord parce qu'elle avait joué la nounou pour son frère pendant toute la journée, et puis aussi parce qu'elle avait rangé son appartement et repassé ses chemises.

- Quoi ?!

- Je te l'ai déjà dit, je n'y peux rien. En tout cas, il lui en était si reconnaissant qu'il a voulu tout de suite lui montrer qu'il était capable d'improviser un plat de spaghettis pour trois... Mazette, ce garçon était vraiment de bonne humeur ! On aurait pu le croire shooté. Et maintenant, ne garde pas la bouche ouverte comme ça, ils sont tous en train de te regarder.

En effet, c'était bien le cas.

- Bon, je vais aller me maquiller l'autre œil, dis-je.

- Et tu ferais peut-être bien de te passer un peu de rouge, ajouta Charlotte. C'est juste un conseil.

-Je la déteste, dis-je. Je la hais. Je l'abhorre !

- Mon Dieu ! Tout ça parce qu'elle lui a repassé ses chemises merdiques ? dit Leslie en secouant la tête. Mais c'est vraiment... débile !

- Tu te rends compte ? Il a fait la cuisine pour elle, gémis-je. Elle a passé toute la journée chez lui !

- Oui, mais c'est bien toi qu'il a tripotée et bécotée dans l'église, non ? me fit remarquer Leslie avec un soupir.

- Il ne l'a pas fait.

- Oui, mais il aurait aimé le faire.

- Il a aussi embrassé Charlotte !

- Mais juste en au-revoir, sur la joue ! me hurla Xemerius à l'oreille. Je crois que je vais éclater si je dois le répéter encore une fois. Allez, je me tire. Sinon, ces histoires de filles vont me tuer.

Il s'envola en quelques coups d'ailes sur le toit de l'école et s'y installa à son aise.

- Je ne veux plus entendre parler de ça, dit Leslie. Il serait bien plus important de te rappeler ce que tu as entendu hier. Et en disant ça, je pense à tout ce qui est essentiel, tu le sais bien, tout ce qui est une question de vie ou de mort !

-Je t'ai raconté tout ce que je sais, lui assurai-je en me frottant le front.

Trois cachets d'aspirine avaient eu raison de ma migraine, mais je sentais encore un petit quelque chose derrière les tempes.

- Hmm, marmonna Leslie en se penchant sur ses notes. Pourquoi n'as-tu pas demandé à Gideon à quelle occasion il avait déjà rencontré ce lord Alastair, il y a onze ans, et de quel duel il était question ?

- Crois-moi, il y a encore plein de choses que je ne lui ai pas demandées.

Leslie soupira de nouveau.

-Je vais te faire une liste, dit-elle. Tu pourras toujours glisser une question quand tu jugeras le moment stratégiquement opportun et que tes hormones te le permettront. Bon, là, il faut monter, sinon nous allons être en retard. Je ne voudrais surtout pas manquer l'arrivée de Raphaël Bertelin dans notre classe. Le pauvre garçon... l'uniforme doit sans doute lui sembler une vraie tenue de prisonnier.

Nous fîmes encore un petit détour par le renforcement de James. Dans la cohue matinale, personne ne me verrait lui parler, d'autant plus que Leslie se plaça de manière à laisser penser que je discutais avec elle.

James porta son mouchoir parfumé au nez en regardant partout autour de lui.

- À ce que je vois, vous n'avez pas amené votre chat mal élevé, cette fois.

-Imagine-toi, James, j'étais à une soirée chez lady Brompton. Et j'ai fait la révérence exactement comme tu me l'as appris.

- Lady Brompton, tiens, tiens, dit James. Elle n'a pas vraiment la réputation d'être quelqu'un de fréquentable. Il paraît que l'ambiance est plutôt turbulente dans ses soirées.

- Exact. Je croyais que c'était tout ce qu'il y a de plus normal.

- Dieu merci, non ! s'écria James, la bouche en cul-de-poule.

- Bon, quoi qu'il en soit, je crois avoir été invitée samedi prochain, ou un autre jour, à un bal chez tes parents : lord et lady Pimplebottom.

- Je n'y crois pas ! dit James. Ma mère attache beaucoup d'importance aux relations irréprochables.

- Eh bien, merci beaucoup, dis-je en me détournant pour partir. Tu n'es vraiment qu'un snob !

- Mais je ne voulais pas vous offenser, s'écria James dans mon dos. Et qu'est-ce qu'un « snob » ?

Raphaël était déjà appuyé contre la porte quand nous entrâmes dans notre salle de classe. Il avait l'air si malheureux que nous nous arrê tâmes net.

-Salut, je m'appelle Leslie Hay et voici mon amie Gwendolyn Shepherd, dit Leslie. Nous nous sommes rencontrés vendredi, devant le bureau du dirlo.

Un faible sourire éclaira son visage.

-Je suis heureux que vous me reconnaissiez, vous au moins. Je viens d'avoir de réels problèmes avec mon miroir.

- Oui, accorda Leslie. Tu ressembles à un steward sur un bateau de croisière. Mais on s'y habitue.

Le sourire de Raphaël s'élargit.

- Tu devras seulement veiller à ne pas tremper ta cravate dans le potage, dis-je. Ça m'arrive sans arrêt.

Leslie confirma d'un hochement de tête.

- Du reste, la bouffe est infecte, la plupart du temps. Sinon, c'est pas si mal que ça. Je suis sûre que tu vas bientôt te sentir ici comme chez toi.

- Tu n'es encore jamais allée sur la Côte d'Azur, n'est-ce pas ? demanda Raphaël, légèrement amer.

- Non, dit Leslie.

- Ça se voit. Je ne me sentirai jamais comme chez moi dans un pays où il pleut toute la journée.

- Nous les Anglais, nous n'aimons pas qu'on parle toujours ainsi du temps qu'il fait ici, dit Leslie. Ah, voici Mrs Counter ! Heureusement pour toi, elle est un peu francophile. Elle va t'apprécier si tu glisses de temps en temps quelques mots français dans tes phrases.

- Tu es mignonne, dit Raphaël.

- Je sais, répondit Leslie en m'entraînant plus loin. Mais moi, je ne suis pas francophile.

- Tu l'intéresses, constatai-je en jetant les livres sur ma table.

- Peut-être bien, répondit Leslie, mais il n'est malheureusement pas mon genre.

- C'est sûr, dis-je en riant.

- Allez, Gwendolyn, c'est déjà bien suffisant que l'une de nous deux ait perdu la raison. Je connais ce genre de types. Ce sont des mecs à problèmes. Et puis, il ne s'intéresse à moi que parce que Charlotte lui a dit que j'étais une fille facile.

- Et parce que tu ressembles à ton chien Bertie, ajoutai-je.

- Oui, voilà, c'est pour ça, dit Leslie en riant. D'autre part, il m'oubliera dès que Cynthia va se ruer sur lui. Regarde, elle est allée exprès chez le coiffeur et elle s'est fait faire de nouvelles mèches.

Mais Leslie se trompait. Raphaël n'avait visiblement aucune envie de discuter avec Cynthia. Pendant la récréation, alors que nous étions assises sous le marronnier et que Leslie étudiait le bout de papier sur lequel elle avait noté le code du cavalier vert, Raphaël arriva d'un pas nonchalant, s'assit à côté de nous sans rien demander et s'écria :

- Oh, cool ! Du géocaching !

- Hein ? s'écria Leslie, légèrement intriguée. Raphaël lui montra le bout de papier.

- Vous ne connaissez pas le géocaching ? C'est une sorte de chasse au trésor moderne avec GPS. Ces chiffres-là ressemblent tout à fait à des coordonnées géographiques.

- Non, ce ne sont que... vraiment ?

- Laisse-moi voir !

Raphaël lui prit le papier de la main.

- Oui. On peut supposer que le zéro devant les lettres est un zéro mis en exposant et signifie ainsi degré. Et que les traits représentent les minutes et les secondes.

Des cris nous parvinrent aux oreilles. Cynthia était en train de convaincre Charlotte de quelque chose en gesticulant dans tous les sens, tandis que Charlotte nous décochait des regards furieux.

- Oh, mon Dieu ! s'écria Leslie, tout excitée. Alors ça signifierait 51 degrés, 30 minutes, 41.78 secondes nord et 0 degré, 08 minutes, 49.91 secondes est ?

Raphaël fit oui de la tête.

- Ça désigne donc un lieu ? demandai-je.

- Oui, oui, dit Raphaël. Un endroit assez petit d'environ quatre mètres carrés. Et... qu'est-ce qu'il y a là ? Une cache ?

- Si nous le savions... répondit Leslie. Nous n'avons aucune idée d'où ça se trouve.

Raphaël haussa les épaules.

- C'est facile à trouver.

- Et comment ? Est-ce qu'il faut un GPS ? Et comment ça fonctionne ce truc-là ? Je n'en ai pas la moindre idée, s'énerma Leslie.

- Mais moi, oui. Je pourrais t'aider, proposa Raphaël.

Je jetai de nouveau un regard vers l'escalier. Sarah avait rejoint Cynthia et Charlotte, et elles nous fixaient toutes les trois d'un œil noir. Leslie n'en remarqua rien.

- OK, mais dès cet après-midi alors, répondit-elle. Nous n'avons pas de temps à perdre.

- Moi non plus, dit Raphaël. Rendez-vous alors au parc, à 4 heures. D'ici là, j'aurai bien réussi à me débarrasser de Charlotte.

- Tu te trompes si tu crois y arriver facilement, dis-je en lui jetant un regard compatissant.

Raphaël me fit un sourire narquois.

- Je crois que tu me sous-estimes, petite voyageuse dans le temps.



# Chapitre 12

- J'aurais pu remettre la robe de la semaine dernière, remarquai-je quand M<sup>me</sup> Rossini me passa un véritable rêve de couleur rose pâle, entièrement brodé de fleurs crème et bordeaux. Vous savez, la bleue à fleurs ! Elle est encore dans mon armoire. Vous auriez dû m'en parler.

- Chut, mon petit cou de cygne ! dit M<sup>TM\*</sup> Rossini, occupée à me boutonner dans le dos. Pourquoi crois-tu qu'on me paie ? Pour que tu mettes deux fois la même robe ? Ce qui m'ennuie, c'est que tu aies défait ta coiffure ! Au temps du rococo, une telle œuvre d'art devait tenir plusieurs jours. Les dames dormaient exprès en position assise.

- Oui, mais je pouvais difficilement me pointer comme ça au lycée, dis-je. Je n'aurais probablement même pas réussi à passer la porte du bus avec cet échafaudage sur la tête... Est-ce que Gideon est habillé par Giordano ?

M<sup>me</sup> Rossini fit claquer sa langue.

- Pfff ! Ce garçon prétend ne pas avoir besoin d'aide ! Ce qui signifie qu'il va de nouveau porter des couleurs sinistres et nouer abominablement sa cravate. Mais j'ai renoncé. Bon, qu'est-ce que nous allons faire de tes cheveux, aujourd'hui ? Je vais vite chercher le fer à friser et puis nous n'aurons qu'à tresser un ruban dans tes boucles. Voilà.

Tandis que M<sup>me</sup> Rossini arrangeait mes cheveux, je reçus un SMS de Leslie : J'attends encore 2 minutes ; si le petit French n'est pas arrivé d'ici là, il pourra dire adieu à sa mignonne.

Je répondis : Eh ! Ça fait seulement un quart d'heure de retard sur notre rendez-vous ! Laisse-lui encore au moins 10 minutes.

Je n'eus pas le loisir de lire la réponse, car M<sup>me</sup> Rossini me prit le portable pour faire des photos souvenirs désormais obligatoires. Le rose m'allait mieux que je ne le pensais (dans la vraie vie, ce n'était pas du tout ma couleur...), mais à voir ma coiffure, on eût dit que j'avais passé la nuit avec les doigts dans une prise. Là-dedans, le ruban vert ressemblait à une tentative désespérée de dompter les cheveux explosives. Quand Gideon passa me chercher, il gloussa carrément en me voyant.

- Arrête ! On pourrait tout autant rire de toi ! le rabroua M<sup>me</sup> Rossini. Ah ! Mais quelle allure tu as encore là !

Mon Dieu, oui ! Quelle allure il avait ! Ça devrait être interdit d'avoir si belle allure... dans un knickerbocker débile et une redingote brodée vert bouteille qui faisait ressortir ses yeux.

- Tu n'as aucune idée de la mode, mon garçon ! Sinon, tu te serais épinglé la broche en émeraude assortie à cette tenue. Et cette épée ne convient pas... Tu es censé être un gentleman, pas un soldat !

- Vous avez certainement raison sur ce point, dit Gideon, toujours gloussant. Mais au moins, mes cheveux ne ressemblent pas à ces tampons en mailles de fer qui me servent à récurer les casseroles.

Je pris mon air le plus dédaigneux possible.

- Qui te servent à récurer les casseroles ? Tu ne confondrais pas avec Charlotte, là ?

- Quoi ?

- C'est bien elle qui fait le ménage pour toi, ces derniers temps, non ?

Gideon parut un peu gêné.

- C'est... ce n'est pas... tout à fait vrai, marmonna-t-il.

- Ah, à ta place je me sentirais aussi gêné aux entournures, répliquai-je. Donnez-moi le chapeau, s'il vous plaît, madame Rossini.

Le chapeau, un énorme édifice à plumes rose pâle, était en tout cas moins pire que ma coiffure. C'est du moins ce que je pensais. Un regard dans le miroir me démontra que c'était une erreur regrettable.

Gideon se remit à glousser.

- On peut y aller ? bougonnai-je.

-Fais bien attention à mon petit cou de cygne, tu m'entends ?

- Comme toujours, madame Rossini, répondit Gideon.

- Tu parles ! dis-je, une fois dans le couloir. Je désignai le foulard noir dans sa main.

- Pas de bandeau sur les yeux ?

- Non... on va s'épargner ça. Pour les raisons que l'on sait, répondit Gideon. Et à cause du chapeau.

—Tu crois toujours que je pourrais t'attirer dans un coin et te coller une planche sur le nez ? dis-je en remettant mon chapeau en place. Du reste, j'y ai encore réfléchi. Et j'en suis arrivée à la conclusion qu'il y a une explication toute simple à tout ça.

- Qui serait ? demanda Gideon en levant les sourcils.

- Que tu te l'es imaginé après coup. Quand tu t'es retrouvé par terre sans connaissance, tu as rêvé de moi et ensuite tu m'as tout collé sur le dos !

- Oui, j'ai déjà envisagé cette possibilité, concéda-t-il à ma grande surprise.

Puis il me prit par la main et m'entraîna plus loin.

- Mais... non ! reprit-il. Je sais ce que j'ai vu.

- Et pourquoi n'as-tu raconté à personne que j'étais - soi-disant - celle qui t'a attiré dans un piège ?

- Je ne voulais pas qu'ils pensent encore plus de mal de toi que ce n'est déjà le cas, dit-il avec un sourire en coin. Et... tu as mal au crâne, là ?

- Je n'ai tout de même pas bu à ce point-là... protestai-je. Gideon rit.

- Non, c'est sûr. Dans le fond, tu étais sobre comme tout. Je me libérai de sa main.

- On pourrait peut-être parler d'autre chose ?

- Ah, allez ! Je peux bien t'asticoter un peu. Tu étais si charmante hier soir. Mr George te croyait vraiment morte de fatigue quand tu t'es endormie dans la limousine.

- Tout au plus deux minutes, dis-je, embarrassée.

J'avais probablement dû baver ou faire quelque chose dans le genre.

-J'espère que tu es allée te coucher tout de suite.

- Hmm, fis-je.

Je me rappelais encore très vaguement que Mum m'avait retiré les quatre cent mille épingles de mes cheveux et que je dormais avant que ma tête ait atteint l'oreiller. Mais je ne voulus pas le lui dire alors

que lui, il s'était encore amusé avec Charlotte, Raphaël et les spaghettis.

Gideon s'arrêta si brusquement que je me heurtai à lui et en oubliai aussitôt de respirer.

Il se tourna vers moi.

- Ecoute... commença-t-il. Je n'ai pas voulu t'en parler hier, parce que je te pensais trop soûle, mais maintenant que tu as cuvé et que tu es redevenue aussi grincheuse qu'avant...

Ses doigts me caressèrent prudemment le front et je fus tout près d'hyperventiler. Il s'arrêta de parler et... m'embrassa. J'avais déjà fermé les yeux avant que ses lèvres ne frôlent ma bouche. Ce baiser m'enivra bien plus que le punch de la veille, il me ramollit les genoux et fit s'envoler un millier de papillons dans mon ventre.

Quand Gideon me lâcha de nouveau, il semblait avoir oublié ce qu'il voulait me dire. Il s'appuya d'un bras sur le mur, près de ma tête, et me regarda d'un air grave.

- Ça ne peut pas continuer comme ça, dit-il. Je tentai de contrôler ma respiration.

- Gwen...

Derrière nous, des pas retentirent dans le couloir. Gideon s'empressa de retirer son bras et se retourna. Une seconde plus tard, Mr George se tenait devant nous.

- Ah, vous voilà ! Ça fait déjà un bon moment que nous vous attendons. Pourquoi Gwendolyn n'a-t-elle pas les yeux bandés ?

- J'ai complètement oublié. Faites-le donc, s'il vous plaît, l'invita Gideon en lui tendant le foulard. Je... euh... je passe devant.

Mr George le regarda partir avec un soupir. Puis il leva les yeux vers moi et soupira encore.

- Je croyais t'avoir avertie, Gwendolyn, déclara-t-il en me bandant les yeux. Il faudrait te montrer prudente dans la gestion de tes sentiments !

- Oui, dis-je en portant les mains sur mes joues brûlantes. Alors, vous ne devriez pas me laisser aussi longtemps avec lui...

C'était encore un exemple typique de la logique des Veilleurs. S'ils avaient voulu empêcher que je tombe amoureuse de Gideon, ils auraient dû le transformer en imbécile sans attrait. Avec une frange à la con, des ongles crasseux et un cheveu sur la langue. Et laisser tomber aussi cette histoire de violon. Mr George me conduisit dans l'obscurité.

- Mes seize ans sont peut-être un peu loin maintenant, dit-il. Je sais seulement combien on est impressionnable à cet âge.

- Mr George... avez-vous raconté à quelqu'un que je peux voir des esprits ?

- Non, répondit-il. Je veux dire... j'ai bien essayé, mais personne n'a voulu m'entendre. Tu sais, les Veilleurs sont des scientifiques et des mystiques, mais ils ne sont pas très intéressés par la parapsychologie. Attention à la marche !

- Leslie... c'est mon amie, mais vous le savez sans doute depuis longtemps... Leslie, donc, pense que cette... capacité serait la magie du corbeau.

Mr George garda le silence un moment.

- Oui, c'est aussi mon avis, dit-il ensuite.

- Et en quoi la magie du corbeau peut-elle m'aider exactement ?

- Ma chère enfant, j'aimerais pouvoir te répondre. J'espérais que tu puisses plus t'appuyer sur ton bon sens, mais...

- ... mais je l'ai définitivement perdu, c'est ça ? dis-je en riant. Vous avez probablement raison.

Gideon nous attendait près du chronographe avec Falk de Villiers, qui me complimenta plutôt distraitemment pour ma robe tandis qu'il actionnait les engrenages du chronographe.

- Bon, Gwendolyn, aujourd'hui tu vas avoir une conversation avec le comte de Saint-Germain. C'est l'après-midi, la veille de la soirée.

-Je sais, répliquai-je en lorgnant vers Gideon.

- Ce n'est pas une mission particulièrement difficile, m'expliqua Falk. Gideon te fera monter dans ses appartements et reviendra te chercher.

Ce qui voulait sans doute dire que je resterais seule avec le comte. Je me sentis aussitôt terriblement oppressée.

- N'aie pas peur. Vous vous êtes si bien entendus hier soir. Tu ne t'en souviens plus ? me rassura Gideon, tout sourire, en posant son doigt dans le chronographe. Prête ?

- Prête, si tu es prêt, dis-je à voix basse, tandis que la pièce s'emplit d'une lumière blanche et que Gideon disparut à mes yeux.

Je m'avançai d'un pas et tendis la main à Falk.

- Le mot de passe du jour, c'est : « *Quid nescit dissimulare nescit regnare* », m'informa Falk tout en appuyant mon doigt sur l'aiguille.

Le rubis s'éclaira et tout se transforma en un vertigineux tourbillon rouge. À mon atterrissage, j'avais déjà oublié le mot de passe.

- Tout va bien, m'assura la voix de Gideon juste à côté de moi.

- Pourquoi fait-il si sombre ici ? Le comte nous attend, pourtant. Il aurait pu avoir la gentillesse de nous allumer une bougie.

- Oui, mais il ne sait pas exactement où nous allons atterrir, m'expliqua Gideon.

- Pourquoi ça ?

Je ne pouvais pas le voir, mais il me sembla qu'il haussait les épaules.

- Il ne l'a encore jamais demandé et j'ai la vague impression qu'il n'aimerait pas nous voir prendre son laboratoire d'alchimie pour une piste de décollage et d'atterrissage. Fais attention, c'est plein d'objets fragiles ici...

Nous tâtonnâmes jusqu'à la porte. Dans le couloir, Gideon alluma une torche et la sortit de son support. Elle jeta d'inquiétantes ombres tremblantes sur le mur et je me rapprochai inconsciemment de Gideon.

- Comment c'était déjà, ce maudit mot de passe ? Juste au cas où tu te prendrais quelque chose sur le crâne...

- *Quid nescit dissimulare nescit regnare.*

- Et après le dîner, tu dois te reposer ou tu auras encore des tas de choses à faire ?

Il rit et remit la torche dans son support.

- Qu'est-ce que tu fais, là ?

—Je voulais juste vite... Bon, à propos de tout à l'heure... Mr George nous a interrompus au moment où je m'apprêtais à te dire quelque chose de très important.

- C'est à cause de ce que je t'ai raconté hier dans l'église ? Bon, je comprends bien que tu puisses me prendre pour une folle, mais un psychiatre ne pourra rien y faire.

Gideon plissa le front.

- Tu ne voudrais pas fermer la bouche une minute, non ? Là, il faut que je prenne mon courage à deux mains pour te faire une déclaration d'amour. Et je n'ai absolument aucune expérience en ce domaine.

- Pardon ?

- Je suis amoureux, Gwendolyn, dit-il gravement.

Je sentis mon estomac se nouer, comme sous l'effet de la peur. Mais en réalité, il se serrait de joie.

- Vraiment ?

- Oui, vraiment !

À la lueur de la torche, je vis Gideon sourire.

—Je sais, reprit-il, ça fait à peine une semaine que nous nous connaissons et au début, je te trouvais très... puérile et probablement que je me suis comporté envers toi comme un sagouin. Mais tu es terriblement compliquée, on ne sait jamais ce que tu vas faire dans la seconde qui suit, et pour certaines choses tu peux être parfois presque effroyablement... euh... naïve. Parfois j'aurais vraiment envie de te secouer.

- OK, on voit bien que tu manques d'expérience en matière de déclaration d'amour, constatai-je.

- Mais ensuite, tu deviens si fine et si futée et si indescriptiblement délicieuse, poursuivit Gideon, comme s'il n'avait pas entendu. Et le plus grave, c'est qu'il suffit que tu sois dans la même pièce que moi pour que j'aie envie de te toucher et de t'embrasser...

- Oui, c'est vraiment grave, chuchotai-je.

Mon cœur fit un bond quand Gideon retira de mes cheveux l'épingle à chapeau, expédia au loin ce monstre emplumé, m'attira à lui et m'embrassa. Approximativement trois minutes après, je me retrouvai adossée contre le mur, à bout de souffle et les jambes en coton.

- Gwendolyn, eh, respire donc un grand coup ! dit Gideon, amusé.

Je lui donnai une tape sur la poitrine.

- Arrête ! Incroyable, ce que tu peux être prétentieux !

- Désolé. C'est juste un... sentiment tellement enivrant de savoir que tu oublies de respirer à cause de moi, dit-il en reprenant la torche en main. Allez, viens maintenant ! Le comte nous attend.

Au moment de m'engager dans le couloir suivant, je me rappelai le chapeau, mais je n'avais aucune envie de retourner le chercher.

- C'est drôle, remarqua Gideon, je suis en train de penser que je vais de nouveau prendre plaisir à ces ennuyeux soirs d'élapsage en 1953. Rien que toi et moi et cousine Canapé...

Nos pas résonnèrent dans le long couloir et je descendis peu à peu de mon petit nuage rose pour me rappeler où nous étions. Et aussi à quelle époque.

- Si je prenais la torche, tu pourrais déjà dégainer ton épée, proposai-je. Par mesure de précaution. On ne sait jamais. En quelle année as-tu reçu ce coup sur la tête ? (C'était l'une des questions que Leslie m'avait notées sur un bout de papier et que je devais poser chaque fois que mon taux d'hormones m'y autorisait.)

- Mais j'y pense tout à coup : je t'ai fait une déclaration d'amour, mais pas toi, remarqua Gideon.

-Je ne l'ai pas fait ?

- En tout cas, pas avec des mots. Et je ne suis pas sûr que ça compte sinon. Pschtt !

J'avais poussé un petit cri en voyant juste devant nous un gros rat brun traverser le couloir, tout tranquillement, comme si nous ne lui faisons nullement peur. A la lueur de la torche, ses yeux luisaient de rouge.

- Au fait, on est vaccinés contre la peste, là ? demandai-je à Gideon en me cramponnant encore plus fort à sa main.

La pièce du premier étage où le comte de Saint-Germain avait installé son bureau était petite et carrément modeste pour le grand-maître de la Loge des Veilleurs, même s'il ne séjournait que rarement à Londres. Une bibliothèque pleine de livres reliés en cuir occupait tout un mur jusqu'au plafond, avec devant un bureau et deux fauteuils recouverts du même tissu que celui des rideaux. C'étaient les seuls meubles. Le soleil de septembre brillait au-dehors et il n'y avait pas de feu dans la cheminée, il faisait déjà suffisamment chaud. La fenêtre donnait sur la même petite cour à fontaine que celle de notre époque. La banquette de fenêtre et le bureau croulaient sous les papiers, les plumes à écrire et les bougies à sceau. Les livres, qui s'empilaient de façon plutôt périlleuse, ne manqueraient pas, en glissant, de renverser les encriers qui se trouvaient là, confiants, parmi tout ce fouillis. C'était un endroit confortable, il n'y avait personne et pourtant, dès mon entrée, je sentis les poils de ma nuque se hérissier.

Un secrétaire bougon coiffé d'une perruque blanche à la Mozart m'avait conduite ici et avait aussitôt refermé la porte derrière moi en me disant : « Le comte ne va certainement pas tarder. » Je ne m'étais séparée de Gideon qu'à contrecœur, mais après m'avoir confiée à ce garde grincheux, il m'avait quittée de la meilleure humeur et avait disparu par la porte suivante, comme un parfait habitué des lieux.

J'allai à la fenêtre et contemplai le calme de la cour. Tout avait l'air paisible, mais je conservais l'impression désagréable de ne pas être seule. Peut-être quelqu'un m'observait-il par le mur, derrière les livres ? Ou le miroir au-dessus de la cheminée pouvait être une glace sans tain, comme dans les salles d'interrogatoire de la police.

Je demeurai là un moment, mal à l'aise, quand je réalisai que cet observateur inquiétant ne manquerait pas de remarquer que je me sentais observée, si je continuais à rester figée comme une statue de pierre.

Je pris donc un livre au sommet d'une pile, sur la banquette de fenêtre, et l'ouvris. Marcellus, de medicamentis. Tiens, tiens. Marcellus - qui c'était donc, celui-là ? - avait apparemment découvert quelques méthodes médicales inhabituelles, résumées dans cet opuscule. Je tombai sur un joli passage concernant les maladies du foie. Il suffisait d'attraper un lézard vert, de lui retirer le foie, de le nouer à un bout de tissu rouge ou à un chiffon naturellement noir (naturellement noir ? hmm ?) et d'accrocher ce chiffon ou ce bout de tissu au côté droit du malade. Si on libérait ensuite le lézard en lui disant : « *Ecce dimitto te vitam...* » et d'autres choses encore, du même latin, le problème était alors

réglé. Restait à savoir comment le lézard pouvait s'enfuir après qu'on lui eut retiré le foie. Je refermai le livre. À l'évidence, ce Marcellus déraillait complètement. L'ouvrage qui se trouvait tout en haut de la pile voisine avait une reliure de cuir brun foncé et il était si gros et si lourd que je le laissai sur place pour le feuilleter. *Des démons de toutes sortes et comment le magicien et l'homme du commun peuvent y remédier* se trouvait écrit là en lettres d'or. Même si je n'étais ni un magicien ni « un homme du commun », je l'ouvris par curiosité quelque part au milieu. Je me trouvai alors face au regard d'un affreux chien dessiné et je lus qu'il s'agissait de Jestan, un démon de l'Hindou-Kouch porteur de maladies, de guerre et de mort. Je le trouvai d'emblée antipathique et continuai à feuilleter. Une étrange face grimaçante avec des excroissances cornues sur le crâne (semblables à celles des Klingons dans les films de *Star Trek*) me fixa dès la première page tournée et quand, encore dégoûtée, je le regardai de nouveau, le Klingon baissa les paupières et s'éleva du papier comme la fumée sortant d'une cheminée pour s'épaissir ensuite en une forme vêtue de rouge, qui se planta devant moi et darda sur moi ses yeux ardents. - Qui ose appeler le grand et puissant Berith ? s'écria-t-il. Évidemment, je me sentis plutôt mal à l'aise, mais l'expérience m'avait appris que si les esprits peuvent bien paraître dangereux et préférer de méchantes menaces, ils sont généralement incapables de remuer ne serait-ce qu'un souffle d'air. Et du coup, j'espérai grandement que ce Berith ne fût rien d'autre qu'un esprit, une image figée entre les pages d'un livre, du vrai démon qui avait depuis longtemps passé l'arme à gauche.

- Personne ne t'a appelé, me contentai-je donc de dire poliment mais avec le plus grand calme.

- Berith, démon des mensonges, grand-duc de l'Enfer ! se présenta-t-il d'une voix résonnante. Autrement nommé « Bolfri ».

- Oui, c'est écrit ici, dis-je en jetant de nouveau un œil sur le livre. De plus, je lis aussi que tu améliores la voix des chanteurs.

Un don plaisant. Toutefois, après son invocation (qui paraissait extrêmement compliquée, étant donné qu'elle était rédigée en langue babylonienne), il fallait lui offrir diverses victimes... de préférence des monstres encore en vie. Ce qui ne représentait rien par rapport à ce qu'il fallait faire pour qu'il transforme les métaux en or. Car il en était capable aussi. Les Sichémites - c'était qui donc, ces gens-là ? - avaient adoré Berith pour cela. Mais Jacob et ses fils s'étaient pointés et avaient passé au fil de l'épée tous les hommes de Sichem « dans des souffrances abominables ». Bien.

- Berith commande à vingt-six légions ! tonna Berith. Comme il ne m'avait encore rien fait de mal, je m'enhardis un peu plus.

-Je trouve étranges les gens qui parlent d'eux à la troisième personne, remarquai-je en tournant la page.

Comme je l'avais espéré, Berith disparut de nouveau dans le livre, comme de la fumée se dissipant au vent. Je respirai de soulagement.

- Lecture intéressante, murmura quelqu'un derrière moi. Je fis volte-face. Le comte de Saint-Germain s'était discrètement introduit dans la pièce. Il s'appuyait sur une canne au pommeau richement sculpté ; sa silhouette était impressionnante comme toujours, et ses yeux sombres bien éveillés.

- Oui, très intéressante, marmonnai-je en marquant une légère hésitation.

Mais ensuite, je me repris, fermai le livre et fis une profonde révérence. Quand j'émergeai de nouveau de mes jupes, le comte souriait.

- Je me réjouis de te voir, dit-il en me prenant la main et en la portant à ses lèvres dans un effleurement presque imperceptible. Il m'apparaît nécessaire de faire plus ample connaissance, car notre première rencontre fut quelque peu... malheureuse, n'est-ce pas ?

Je ne répondis rien. Lors de cette première rencontre, j'avais passé l'essentiel de mon temps à chanter l'hymne national en pensée, le comte s'était permis quelques remarques désobligeantes sur le manque d'intelligence des femmes en général et chez moi en particulier, et pour finir il m'avait étranglée et menacée de façon carrément anticonventionnelle. Il avait raison : cette rencontre s'était déroulée de façon plutôt malheureuse.

- Comme ta main est froide, remarqua-t-il. Viens donc t'asseoir. Je suis un vieil homme et je ne peux pas rester debout si longtemps.

Il rit, lâcha ma main et s'installa à son bureau. Avec tous ces *livres en* arrière-plan, il ressemblait vraiment à son portrait : un vieil homme sans âge aux traits nobles, aux yeux vifs et à la perruque blanche, nimbé d'une aura irrésistible de mystère et de danger. Bon gré, mal gré, je pris place sur l'autre fauteuil.

- T'intéresses-tu à la magie ? demanda-t-il en me montrant la pile de livres.

Je secouai la tête.

- Pas jusqu'à lundi dernier, à vrai dire.

- C'est un peu fou, n'est-ce pas ? Pendant toutes ces années, ta mère t'a laissée croire que tu étais une fille tout à fait normale. Et d'un seul coup, te voilà obligée de constater que tu es un élément essentiel de l'un des plus grands secrets de l'humanité. Est-ce que tu arrives à comprendre pourquoi elle a fait ça ?

- Parce qu'elle m'aime.

J'avais voulu le dire comme une question, mais ce fut une franche affirmation. Le comte rit.

- Oui, voilà bien la façon de penser des femmes ! Amour ! Votre sexe use et abuse vraiment de ce mot. L'amour pour seule réponse... Je suis toujours ému d'entendre ça. Ou je m'en amuse, c'est selon. Ce que les femmes n'arriveront jamais à comprendre, c'est que les hommes se font une tout autre idée de l'amour.

Je me tus.

Le comte pencha la tête légèrement de côté.

- Sans sa conception fervente de l'amour, la femme aurait beaucoup plus de mal à se soumettre à l'homme, à tous points de vue.

Je m'efforçai de prendre un visage des plus neutres.

- À notre époque, les choses ont... (Dieu merci !) changé. Chez nous, les hommes et les femmes sont égaux en droits. Personne ne doit se soumettre à l'autre.

Le comte rit de nouveau, cette fois un peu plus longuement, comme si je venais de faire une bonne plaisanterie.

- Oui, finit-il par dire, je me le suis laissé dire. Mais crois-moi : quels que soient les droits que l'on puisse accorder à la femme... ça ne changera rien à la nature des hommes.

Oui, que répondre à cela ? Rien du tout, pour le mieux. Comme le comte venait de l'affirmer, on pouvait difficilement changer quelque chose à la nature des hommes, ce qui devait aussi sans doute



s'appliquer à lui.

Le comte me regarda encore quelques instants d'un air amusé, puis il déclara brusquement :

- En tout cas, si l'on en croit les prophéties, tu devrais t'y connaître... en magie. *Douée de la magie du corbeau... que douze ont formé.*

- Oui, j'ai déjà entendu ça plusieurs fois, répliquai-je. Mais personne n'a pu m'expliquer ce qu'est la magie du corbeau.

—*Le corbeau sur ses ailes rouge rubis entend entre les mondes chanter les morts, à peine connaît-il la force, à peine connaît-il le prix, que le pouvoir s'élève et le Cercle se ferme...*

Je haussai les épaules. Comment comprendre un tel charabia ?

- Ce n'est qu'une prophétie d'origine douteuse, concéda le comte. Elle peut se tromper.

Il s'adossa à son fauteuil, me contempla de nouveau un long moment en silence, puis il me demanda :

- Parle-moi donc un peu de tes parents et de chez toi.

- De mes parents ? fis-je, légèrement surprise. En fait, je n'ai pas grand-chose à en dire. Mon père est mort quand j'avais sept ans, il avait une leucémie. Avant de tomber malade, il enseignait à l'université de Durham. C'est là que nous avons vécu, jusqu'à son décès. Après, ma mère est partie à Londres avec mon petit frère, ma petite sœur et moi, pour habiter dans la maison de mes grands-parents. Nous y vivons toujours avec ma grand-mère, ma tante, ma cousine et ma grand-tante Maddy. Mum est employée d'administration dans un hôpital.

- Et elle a des cheveux roux, comme toutes les filles Montrose, non ? Tout comme ton frère et ta sœur, n'est-ce pas ?

- Oui, à part moi, ils sont tous roux, répondis-je en me demandant ce qu'il pouvait trouver là de si intéressant. Mon père avait des cheveux bruns.

- Dans le Cercle des Douze, toutes les femmes ont les cheveux roux, tu le savais ? Il n'y a pas si longtemps encore, cette teinte de cheveux suffisait dans nombre de pays pour se retrouver brûlée comme sorcière. De tout temps et dans toutes les cultures, les hommes ont été à la fois fascinés et effrayés par la magie. C'est d'ailleurs pourquoi je m'y suis tellement intéressé. On ne redoute plus ce que l'on connaît.

Il se pencha en avant et croisa les doigts.

- Personnellement, je me suis passionnément intéressé à la façon dont les cultures extrême-orientales abordent ce sujet. Au cours de mes voyages en Inde et en Chine, j'ai eu la chance de rencontrer beaucoup de professeurs, prêts à partager leur savoir. On m'a initié aux secrets de la chronique de l'Akasha et j'ai appris beaucoup de choses propres à faire voler en éclats la représentation mentale de la plupart des cultures occidentales. Et qui pousseraient encore de nos jours ces messieurs de l'Inquisition à des actions irréfléchies. L'Église craint pardessus tout quiconque découvre que Dieu ne décide pas de notre destin depuis son ciel lointain, mais qu'il se trouve en chacun de nous.

Il me dévisagea un instant, puis reprit dans un sourire :

- C'est toujours revivifiant de discuter de sujets blasphématoires avec vous, les enfants du XXI<sup>e</sup> siècle. Vous ne cillez même pas en entendant parler d'hérésie.

Non. Mais on le ferait peut-être si on savait déjà exactement ce qu'est « l'hérésie ».

- Les maîtres asiatiques nous précèdent de beaucoup sur le sentier du développement spirituel, poursuit le comte. C'est là-bas que j'ai acquis aussi quelques petites... capacités... comme celle dont j'ai pu te faire la démonstration lors de notre première rencontre. Mon gourou était un moine d'un ordre secret, dans les profondeurs de l'Himalaya. Là-bas, lui et ses frères d'ordre se comprennent sans utiliser leurs cordes vocales, et ils peuvent vaincre leurs ennemis sans bouger un doigt, par la force de leur esprit et de leurs conceptions mentales»

- Oui, c'est certainement utile, avançai-je prudemment.

Je ne voulais surtout pas lui donner l'idée de vouloir encore me le démontrer.

- Il me semble que vous avez testé cette compétence sur lord Alastair, hier soir, au cours de cette soirée.

- Oh, cette soirée, dit-il avec un nouveau sourire. Pour moi, elle n'aura lieu que demain soir. Je me réjouis vraiment de pouvoir y rencontrer aussi lord Alastair. Et saura-t-il au moins apprécier ma petite démonstration ?

- En tout cas, ça l'impressionne; mais il n'est pas vraiment intimidé. Il dit qu'il va faire en sorte que nous ne naissions jamais. Et il parle aussi de je ne sais quels monstres de l'Enfer.

- Oui, il a un regrettable penchant pour les formulations inconvenantes, constata le comte. Rien à voir avec son ancêtre, le Conte di Madrone. J'aurais dû le tuer autrefois, quand j'en eus encore l'occasion. Mais j'étais jeune et d'une naïveté regrettable... Bon, je ne commettrai pas cette faute une deuxième fois. Même si je ne peux lui régler son compte moi-même, les jours du lord sont comptés, quels que soient sa virtuosité de bretteur et le nombre des hommes qu'il a rassemblés autour de lui pour le protéger. Si j'étais encore jeune, je le défierais moi-même. Mais désormais, c'est mon descendant qui s'en chargera. Les talents d'escrimeur de Gideon sont remarquables.

En entendant le nom de Gideon, je me sentis soudain - comme si souvent - envahie d'une onde de chaleur. Je ne pus m'empêcher de penser à ce qu'il venait de me dire et, du coup, j'en eus encore plus chaud. Je me tournai inconsciemment vers la porte.

- Au fait, il est parti où, là ?

- Il va faire une petite sortie, répondit légèrement le comte. Il a juste le temps de rendre visite à l'une de mes jeunes amies. Elle n'habite pas très loin d'ici, et avec la calèche il sera chez elle en quelques minutes.

Pardon ?

- Ça lui arrive souvent ?

Le comte afficha cette fois un sourire chaudement amical, mais où je perçus tout de même comme quelque chose aux aguets, quelque chose d'indéfinissable.

- Il ne la connaît pas depuis longtemps. Je les ai présentés l'un à l'autre, il y a peu. C'est une jeune veuve pleine d'attraits et je suis d'avis que ça ne peut pas nuire à un jeune homme de se trouver... disons, un peu... en compagnie d'une femme expérimentée.

Je fus incapable de rétorquer quoi que ce soit, mais apparemment on ne me demandait rien non plus.

- Lavinia Rutland fait partie de ces femmes divines qui ont plaisir à transmettre leur expérience, ajouta le comte.

Oui, en effet. C'était bien ce que je pensais d'elle. Je fixai mes mains que, dans ma rage, j'avais inconsciemment serrées en poings. Lavinia Rutland, la dame en robe verte. Ça expliquait cette familiarité de la veille au soir...

- J'ai l'impression que cela ne te plaît guère, constata le comte d'une voix molle.

Il avait raison. Ça ne me plaisait pas du tout. Je réussis à grand-peine à le regarder de nouveau dans les yeux. Il arborait toujours ce chaud sourire amical.

- Mon petit, il est important d'apprendre au plus tôt qu'aucune femme ne peut revendiquer le droit de posséder un homme uniquement pour elle. Les femmes qui s'y risquent finissent seules et non aimées. Une femme intelligente doit savoir au plus tôt s'accommoder de la nature de l'homme.

Non mais, qu'est-ce que c'était que ces idioties ?!

- Oh, naturellement, tu es encore très jeune, n'est-ce pas ? insista-t-il. Plus jeune, me semble-t-il, que la plupart des filles de ton âge. Tu viens sans doute de tomber amoureuse pour la première fois.

- Non, murmurai-je.

Mais si ! Bien sûr que si ! En tout cas, je sentais bien que c'était la toute première fois. C'était si enivrant ! Si existentiel ! Si singulier ! Si douloureux ! Si délicieux !

Le comte rit doucement.

-Pas de raison d'avoir honte. Je serais déçu qu'il en fut autrement.

C'était déjà ce qu'il avait dit la veille au soir, quand j'avais fondu en larmes en entendant Gideon au violon.

- Dans le fond, c'est tout simple : une femme aimante n'hésiterait pas à mourir pour son amant, pérora le comte. Serais-tu prête à donner ta vie pour Gideon ?

Voyons voir...

-Je n'y ai pas réfléchi, répondis-je, troublée. Le comte soupira.

- Malheureusement, et grâce à la protection douteuse de ta mère, vous n'avez pas encore passé beaucoup de temps ensemble, toi et Gideon, mais je dois dire que je suis impressionné de voir qu'il s'est si bien débrouillé. Tes yeux brillent d'amour. D'amour... et de jalousie ! Comment ça, « débrouillé » ?

—Rien n'est plus facile à prévoir que la réaction d'une femme amoureuse, poursuivit le comte. Rien de plus aisé que de contrôler une femme dont le comportement est déterminé par ses sentiments pour un homme. C'est déjà ce que j'ai expliqué à Gideon. Naturellement, je regrette un peu qu'il ait dépensé tant d'énergie auprès de ta cousine... Comment s'appelle-t-elle déjà ? Charlotte ?

Cette fois, je ne pus que le fixer. Pour je ne sais quelle raison, je repensai à la vision de tante Maddy et au cœur de rubis qui se trouvait sur une saillie rocheuse au-dessus du vide. J'aurais aimé me boucher les oreilles pour ne plus entendre sa voix douce.

— Sur ce point, il est en tout cas plus adroit que moi à son âge, apprécia le comte. Et il faut lui accorder que la nature l'a pourvu de nombreux avantages. Quel corps d'Adonis ! Quel beau visage, quelle grâce, quel talent ! De toute façon, il n'a probablement pas besoin d'en faire beaucoup pour que les filles lui tombent dans les bras. *Le lion rugit en Fa dièse majeur, la crinière en pur diamant, multiplicatio, le soleil subjugué...*

La vérité me porta un coup au cœur. Tout ce que Gideon avait fait, ses caresses, ses gestes, ses

baisers, ses paroles, tout cela n'avait servi qu'à me manipuler. Pour que je tombe amoureuse de lui, comme Charlotte avant moi. Pour pouvoir mieux nous contrôler.

Et le comte avait raison : Gideon n'avait pas eu grand-chose à faire. Mon stupide petit cœur de fille s'était envolé tout seul vers lui et était tombé à ses pieds.

Devant mon œil intérieur, je vis le lion se diriger vers le bord de l'abîme et balayer le cœur de rubis d'un simple coup de patte. Il tomba au ralenti, s'écrasa tout au fond du gouffre et se brisa en mille gouttelettes de sang.

- L'as-tu déjà entendu jouer du violon ? insista le comte. Sinon, je vais m'en occuper... Rien n'est mieux approprié que la musique pour conquérir le cœur d'une femme.

Il leva un regard rêveur au plafond, puis reprit doucement :

- C'était aussi un truc de Casanova. La musique et la poésie... J'allais mourir, je le sentais bien. Là où s'était trouvé mon cœur, un froid glacial avait pris sa place. Il gagna mon ventre, mes jambes, mes pieds, mes bras et mes mains et pour finir ma tête. Comme dans un générique de film, les événements des derniers jours défilèrent devant moi, soulignés par la mélodie de *The winner takes it all* : depuis le premier baiser dans le confessionnal jusqu'à la déclaration d'amour dans la cave. Tout cela n'était qu'une énorme manipulation parfaitement orchestrée... à part quelques entractes durant lesquels il avait été probablement lui-même. Et ce maudit violon m'avait achevée.

Plus tard, je tentai bien de me rappeler ce dont nous avions parlé ensuite, le comte et moi, mais sans succès, car depuis que ce froid m'avait gagnée, tout m'était devenu égal. Par bonheur, il prit à son compte la plus grande part de la conversation. De son agréable voix molle, il me parla de son enfance en Toscane, de la tare de sa naissance illégitime, des difficultés à retrouver son père biologique et de ce qui l'avait amené dans sa jeunesse à s'intéresser aux secrets du chronographe et des prophéties. Je m'efforçai de l'écouter, ne serait-ce que parce que je savais que Leslie me demanderait de lui répéter son discours mot pour mot, mais rien à faire, je n'arrêtais pas de penser à ma stupidité. Et je ne désirais qu'une chose : me retrouver seule pour pouvoir enfin pleurer.

- Marquis ?

Le secrétaire grincheux avait frappé et ouvert la porte.

- La délégation de l'archevêque est là.

- Oh, c'est bien, dit le comte.

Il se leva et ajouta en m'adressant un clin d'œil :

- La politique ! En ces temps, elle est encore et toujours déterminée par l'Eglise.

Je me redressai aussi et fis une révérence.

-J'ai été ravi de parler avec toi. Et je me réjouis déjà de notre prochaine rencontre. Je marmonnai une sorte d'approbation.

- S'il te plaît, transmets toute ma considération à Gideon ainsi que mon regret de ne pas l'avoir reçu aujourd'hui, me pria le comte avant de prendre sa canne et de se diriger vers la porte. Et si je peux te donner un conseil : une femme intelligente sait cacher sa jalousie. Nous, les hommes, nous nous sentons toujours si sûrs de...

Je l'entendis rire une dernière fois, puis je restai seule. Mais pas très longtemps, car le secrétaire revêche réapparut quelques minutes après et me demanda :

- Si vous voulez bien me suivre...

Je m'étais de nouveau laissée retomber dans le fauteuil, les yeux fermés, en attendant mes larmes, en vain. C'était peut-être aussi bien comme ça. Sans un mot, je redescendis donc l'escalier derrière le secrétaire et, arrivés sur le palier, nous restâmes là un bon moment à attendre (je pensais toujours que j'allais m'effondrer et mourir), puis l'homme jeta un regard soucieux à l'horloge et dit :

- Il va être en retard.

À cet instant, la porte s'ouvrit sur Gideon. Mon cœur oublia un moment qu'il se trouvait déjà éclaté au fond d'un ravin et se mit à battre à coups rapides dans ma poitrine. Une folle inquiétude chassa le froid de mon corps. J'aurais peut-être pu attribuer à lady Lavinia l'état des habits de Gideon, ses cheveux hirsutes et trempés de sueur, ses joues rougies et ses yeux verts brillant presque de fièvre, mais il y avait une profonde déchirure dans sa manche, et les parements de dentelle sur sa poitrine et ses poignets étaient trempés de sang.

- Vous êtes blessé, sir, s'effraya le secrétaire grincheux, m'ôtant ainsi les mots de la bouche. (D'accord, sans le « sir » et sans le « vous ».)

- Non, répondit Gideon avec une telle assurance que je l'en aurais giflé. Ce n'est pas mon sang. En tout cas, pas seulement le mien. Viens, Gwen, nous devons faire vite. J'ai été un peu retenu.

Il saisit ma main et m'entraîna tandis que le secrétaire nous suivait jusqu'au bas des marches, tout en balbutiant plusieurs fois :

- Mais, sir ! Que s'est-il passé? Ne devrions-nous pas prévenir le comte... ?

Gideon rétorqua que nous n'en avons pas le temps et qu'il rendrait visite le plus vite possible au comte, afin de lui faire un rapport.

—À partir d'ici, nous allons continuer seuls, déclara-t-il, quand nous fûmes arrivés au pied de l'escalier où se trouvaient postés les deux gardes, sabre au clair. Veuillez transmettre au comte toute ma considération ! *Quid nescit dissimulare nescit regnare.*

Les deux gardes *cédèrent* le passage et le secrétaire nous fit une courbette en signe d'au-revoir. Gideon décrocha une torche de son support et m'entraîna plus loin.

- Viens, il ne nous reste pas plus de deux minutes ! dit-il, toujours aussi folâtre. Tu sais ce que veut dire le mot de passe maintenant ?

- Non, avouai-je en m'étonnant que mon cœur rafistolé à la vitesse grand V refuse de replonger dans l'abîme.

Il faisait comme si tout allait bien et l'espoir qu'il puisse finalement avoir raison faillit me tuer.

- En revanche, l'informai-je, j'ai découvert autre chose. A qui est ce sang sur tes affaires ?

- *Qui ne sait dissimuler ne sait régner*, traduisit Gideon en éclairant le dernier coude du couloir. Louis XI.

- Tout à fait de circonstance, dis-je.

- A vrai dire, je n'ai pas la moindre idée du nom de ce type qui a souillé mes fringues avec son sang.

Gideon ouvrit la porte du laboratoire et reposa la torche dans un support au mur.

La lumière tremblotante éclaira une grande table pleine d'appareils étranges, de bouteilles, de fioles et de récipients remplis de liquides et de poudres de toutes les couleurs. Les murs étaient plongés dans l'ombre, mais je pus voir qu'ils étaient peints et couverts de graffitis sur presque toute leur surface, et

juste au-dessus de la torche, une tête de mort grossièrement dessinée, avec des pentagrammes à la place des orbites, grimaçait affreusement.

- Viens par ici, dit Gideon en me tirant vers l'autre côté de la table.

Puis il lâcha enfin ma main. Mais juste pour poser ses mains sur mes hanches et m'attirer à lui.

- C'était comment, cette conversation avec le comte ?

- Très... instructif, répondis-je.

Le cœur fantôme dans ma poitrine voleta comme un oiselet et je tentai de ravalier la boule que j'avais dans la gorge.

- Le comte m'a expliqué que tu... que toi et lui, vous pensez qu'une femme amoureuse est plus facile à contrôler. Ce doit être énervant d'avoir fourni tout ce travail préliminaire avec Charlotte et de maintenant devoir remettre ça avec moi, non ?

- Mais qu'est-ce que tu me racontes là ?

- Tu as vraiment fait un travail de pro, poursuivis-je. C'est d'ailleurs aussi l'avis du comte. Évidemment, je n'étais pas un cas particulièrement difficile... Mon Dieu, j'ai tellement honte de t'avoir tant facilité les choses !

Je fus incapable de le regarder plus longtemps.

- Gwendolyn... commença-t-il en s'interrompant aussitôt. Gwendolyn, il faut y aller maintenant. Peut-être devrions-nous reprendre cette conversation plus tard. En toute tranquillité. Je n'ai pas la moindre idée de là où tu veux en venir...

-Je veux seulement savoir si c'est vrai, dis-je.

Naturellement que c'était vrai. Mais on sait bien que l'espoir meurt en dernier. Mon estomac commençait à m'annoncer le prochain saut dans le temps.

-Je voudrais juste savoir si tu as vraiment voulu me rendre amoureuse de toi, comme tu l'avais fait précédemment avec Charlotte, complétais-je.

Gideon me libéra.

- Le moment est vraiment mal choisi, déclara-t-il. Gwendolyn ! Nous en parlerons après. Je te le promets.

-Non ! Maintenant ! m'écriai-je en laissant libre cours à mes larmes. Tu n'as qu'à me répondre par oui ou non ! Est-ce que tout cela était calculé ?

Gideon se frotta le front.

-Gwen...

- Oui ou non ? sanglotai-je.

- Oui, avoua Gideon. Mais je t'en prie... arrête de pleurer.

Et pour la deuxième fois de la journée, mon cœur - cette fois, la deuxième version, ce cœur fantôme, né de mon fol espoir - bascula par-dessus la falaise, s'écrasa au fond du ravin et vola en milliers d'éclats minuscules.

- D'accord, chuchotai-je, c'est tout ce que je voulais savoir. Merci de ta franchise.

- Gwen, j'aimerais vraiment t'expliquer...

Gideon s'évanouit dans l'air sous mes yeux. Tandis que le froid gagnait de nouveau mon corps, je fixai pendant quelques secondes la lumière tremblante de la torche, et la tête de mort qui la surmontait en essayant de refouler mes larmes, puis tout se brouilla à ma vue.

Je mis quelques secondes à m'habituer à la lumière de la pièce du chronographe, puis j'entendis la voix énervée du docteur White et un bruit d'étoffe déchirée.

- Ce n'est rien, prétendit Gideon. Juste une toute petite entaille, ça a à peine saigné. Je n'ai même pas besoin de pansement. Docteur White... vous pouvez ranger vos clamps ! Ce n'est pas grave du tout !

- Hello, miss tas de foin ! me salua Xemerius. Tu ne devineras jamais ce que nous avons découvert ! Oh non ! Ne me dis pas que tu as encore pleuré !

Mr George me saisit à deux mains et me fit faire un tour complet sur moi-même.

- Elle n'est pas blessée, constata-t-il avec soulagement. Oui. À condition de faire abstraction de mon cœur.

- Fichons le camp d'ici ! dit Xemerius. Le frère de ce triple nul et ton amie Leslie ont une révélation importante à te faire ! Imagine un peu, ils ont découvert le lieu indiqué par les coordonnées du cavalier vert. Tu n'en croiras pas tes oreilles !

- Gwendolyn ? demanda Gideon, en me fixant comme s'il craignait que j'aille me jeter sous le premier bus venu.

- Tout va bien, affirmai-je sans le regarder. Mr George, pourriez-vous me raccompagner en haut, s'il vous plaît ? Il faut que je rentre d'urgence.

- Mais bien sûr, répondit Mr George.

Gideon fit un mouvement, mais le docteur White le retint.

- Toi, tu ne bouges pas d'ici !

Il avait déchiré la manche de veste de Gideon et celle de la chemise en dessous. Son bras était plein de croûtes de sang et il avait une légère entaille au niveau de l'épaule. Le petit esprit Robert fixait tout ce sang avec effroi.

- Qui t'a fait ça ? Il va falloir désinfecter et recoudre, constata sombrement le docteur White.

- Pas question ! protesta Gideon, qui avait pâli et perdu sa jovialité. On verra ça plus tard. Je dois d'abord parler à Gwendolyn.

- Ce n'est vraiment pas la peine, dis-je. Je sais déjà tout ce que je dois savoir. Et maintenant, il faut que je rentre à la maison.

- Affirmatif ! ponctua Xemerius.

- À chaque jour suffit sa peine, déclara Mr George à Gideon en tendant la main vers le foulard noir. Et Gwendolyn m'a l'air fatiguée. Il faut qu'elle se lève tôt demain pour l'école.

- Exact ! Et cette nuit, elle va encore partir à la chasse au trésor, s'excita Xemerius. Ou à je-ne-sais-quoi qui se trouvera à ces coordonnées...

Mr George me noua le bandeau. La dernière chose que je vis, ce furent les yeux de Gideon, qui luisaient d'un vert artificiel dans son visage blême.

- Bonne nuit à tous, eus-je encore le temps de dire avant que Mr George me fasse quitter la pièce.

De toute façon, à part le petit Robert, personne ne m'avait répondu.

- Bon, je ne vais pas te faire languir plus longtemps, commença Xemerius. Leslie et Raphaël se sont bien amusés cet après-midi... contrairement à toi, on dirait. Enfin, quoi qu'il en soit, ils ont réussi ensemble à déterminer très exactement les coordonnées. Et maintenant, devine un peu le lieu qu'elles indiquent !

- Quelque part ici, à Londres ? avançai-je.

- Bingo ! s'écria Xemerius.

- Pardon ? demanda Mr George.

- Rien, dis-je. Excusez-nous, Mr George. Mr George soupira.

- J'espère que ton entretien avec le comte de Saint-Germain s'est bien passé ? me demanda-t-il.

- Oh oui, répliquai-je amèrement. Il a été instructif, à tous points de vue.

- Hello ! C'est encore moi, cria Xemerius en se cramponnant à mon cou comme un petit singe. Et j'ai des nouvelles vraiment, vraiment importantes. Voilà : la cachette que nous cherchons se trouve ici, à Londres. Et mieux encore, à Bourdon Place. Et plus précisément : au numéro 81 ! Alors, ça te la coupe, hein ?

Chez moi ? Les coordonnées désignaient un endroit dans ma propre maison ? Mais, bon sang, qu'est-ce que mon grand-père avait bien pu cacher là ? Peut-être un autre livre ? Un ouvrage avec des croquis qui pourraient enfin nous aider à y voir plus clair ?

- Jusqu'alors, la fille au chien et le Français ont vraiment fait du bon travail, m'informa Xemerius. J'avoue que je ne comprenais que couic à ce truc de coordonnées. Mais maintenant, à moi de jouer ! Car seul l'unique, le merveilleux et surtout l'intelligent Xemerius peut passer sa tête à travers les murs et voir ce qui se cache derrière ou à l'intérieur. C'est pourquoi nous allons nous mettre à la chasse au trésor tous les deux, cette nuit !

- Voudrais-tu m'en parler ? demanda Mr George. Je secouai la tête.

- Non, ça peut attendre demain, répondis-je, m'adressant aussi bien à Mr George qu'à Xemerius.

Cette nuit, je me contenterais de rester éveillée dans mon lit et de pleurer mon cœur brisé. Je voulais m'apitoyer sur moi-même et me baigner dans des métaphores emphatiques. En écoutant peut-être aussi Bon Jovi et *Hallelujah*. A chacun sa playlist dans ces cas-là...



## *Londres*

*29 septembre 1782*

Il atterrit dos au mur, porta la main à son épée et scruta les alentours. La cour de l'auberge était déserte, ainsi que lord Alastair l'avait promis. Des fils à linge étaient tendus en travers et les draps blancs qui y pendaient bougeaient légèrement au vent.

Paul leva les yeux vers les fenêtres où se réfléchissait le soleil de l'après-midi. Un chat installé sur un rebord l'observait d'un air moqueur, en balançant nonchalamment une patte dans le vide. Il lui rappela Lucy.

Il lâcha son épée et secoua les parements de dentelle à ses poignets. Pour lui, ces fringues rococo se ressemblaient toutes : knickerbockers débiles, vestes bizarroïdes avec de longs pans encombrants, le tout couvert de broderies et de dentelles... Horrible ! Il avait voulu remettre le costume et la perruque qu'il s'était fait faire pour ses visites de 1745, mais Lucy et lady Tilney avaient insisté pour lui tailler une nouvelle tenue. Elles prétendaient qu'il serait l'objet de tous les regards s'il circulait en 1782 habillé comme en 1745. Il avait alors objecté qu'il ne rencontrerait que lord Alastair, dans un endroit retiré, pour échanger les papiers, mais elles n'avaient pas voulu l'écouter.

Il porta la main sous sa veste pour vérifier que l'enveloppe s'y trouvait toujours.

- Parfait... Vous êtes à l'heure.

La voix froide le fit sursauter. Lord Alastair sortit de l'ombre de la porte cochère, élégamment vêtu comme toujours, même si tout cela était extrêmement coloré et surchargé d'une quantité de breloques, cousues ou pendantes, qui scintillaient au soleil. On eût dit un corps étranger parmi tous ces simples draps. La poignée de son épée, elle-même apparemment en or pur et ornée de pierres précieuses, donnait à cette arme un aspect inoffensif et presque ridicule.

Paul jeta un bref coup d'œil au-delà de l'arche où, de l'autre côté de la rue, une pelouse verte s'étendait jusqu'à la Tamise. Au renâchement de chevaux qui se fit entendre, il comprit que lord Alastair était arrivé en calèche.

-Vous êtes seul ? demanda lord Alastair d'une voix terriblement arrogante, mais toujours aussi nasillarde. Comme c'est dommage ! J'aurais bien aimé revoir votre jolie compagne rousse. Elle avait... euh... une façon si particulière d'exprimer son opinion.

- Elle était simplement déçue que vous n'avez pas utilisé les atouts que nos dernières informations vous avaient procurés. Et elle se méfie de ce que vous allez faire de celles-ci.

- Vos informations n'étaient pas complètes !

- Elles l'étaient suffisamment ! Les plans de l'Alliance florentine n'ont pas été mûrement réfléchis ! En quarante années, cinq attentats contre le comte ont tous échoué et vous êtes personnellement responsable de deux de ces échecs ! La dernière fois, il y a onze ans, vous paraissiez si sûr de vous !

- Ne vous inquiétez pas ! La prochaine tentative sera la bonne ! assura lord Alastair. Jusqu'à présent, mes ancêtres et moi avons toujours commis l'erreur de combattre ce comte comme un être humain. Nous avons tenté de le démasquer, de le diffamer, de saper sa réputation. Nous avons essayé de remettre sur le bon chemin des âmes égarées comme la vôtre, sans comprendre que vous étiez déjà

tous perdus depuis longtemps par le sang démoniaque.

Paul fronça des sourcils intrigués. Il n'avait jamais rien compris aux discours onctueux du lord et des autres membres de l'Alliance florentine.

- Nous avons essayé d'en venir à bout comme d'un homme ordinaire, avec du poison, des lames d'épée et des balles de pistolet. Ridicule ! poursuivit lord Alastair avec un rire éraillé. Rien à faire ! Il avait toujours une longueur d'avance. Il savait toujours où nous allions l'attendre. Comme invincible ! Il a des amis et des protecteurs influents partout, qui s'entendent comme lui en magie noire. Les membres de sa loge figurent parmi les hommes les plus puissants de notre temps. J'ai mis des décennies à comprendre qu'on ne peut pas venir à bout d'un démon avec des méthodes humaines. Mais maintenant, je le sais.

- Heureux de l'entendre, dit Paul en lorgnant sur le côté. Deux autres hommes étaient apparus à la porte, vêtus de noir, l'épée dégainée au côté. Bon sang ! Lucy avait raison. Alastair ne pensait pas une seconde à tenir parole.

- Avez-vous les lettres ? demanda-t-il encore.

- Naturellement, acquiesça lord Alastair, en tirant de sa veste une grosse liasse de papiers nouée par un cordon rouge. Entre-temps, et grâce à vous et à vos excellentes informations, j'ai réussi à faire entrer un bon ami chez les Veilleurs. Il me fournit maintenant tous les jours des nouvelles importantes. Saviez-vous que le comte séjourne en ce moment de nouveau en ville ? Ah, vous le saviez, évidemment !

Il soupesa le paquet, puis le lança à Paul. Paul l'attrapa habilement au vol.

- Merci. Vous en avez certainement fait faire des copies.

- Ce n'était pas nécessaire, dit le lord avec arrogance. Et vous ? M'avez-vous apporté ce que je vous ai demandé ?

Paul fourra la liasse de lettres dans sa veste et brandit l'enveloppe brune.

- Cinq pages de listes généalogiques des de Villiers, commencées au XVI<sup>e</sup> siècle par Lancelot de Villiers, le premier voyageur dans le temps, jusqu'à Gideon de Villiers, né au xx<sup>6</sup> siècle.

- Et la lignée cognatique ? demanda lord Alastair, avec une légère nervosité, cette fois.

- Vous la trouverez là aussi. Depuis Elaine Burghley jusqu'à Gwendolyn Shepherd.

Ce dernier nom lui donna un pincement au cœur. Il jeta un bref regard vers les deux hommes. Ils s'étaient arrêtés sous l'arche de la porte, la main à l'épée, comme en attente. En grinçant des dents, il dut s'avouer qu'il pressentait déjà ce qui allait arriver.

- Très bien. Donnez-moi ça ! Paul hésita.

- Vous n'avez pas respecté notre accord, dit-il pour gagner du temps.

Puis en montrant les deux hommes :

- Vous deviez venir seul.

Lord Alastair suivit son regard en levant des yeux innocents.

- Un gentleman de mon rang n'est jamais seul. Mes domestiques m'accompagnent partout, dit-il en s'avançant d'un pas. Et maintenant, donnez-moi ces papiers ! Je m'occuperai du reste.

- Et si je changeais d'avis ?

- Personnellement, il m'est complètement égal d'obtenir ces papiers de vos doigts vivants ou morts, dit le lord en portant la main à son épée. Autrement dit : que je vous tue avant ou après la remise n'a aucune importance.

Paul chercha le pommeau de son épée.

- Vous avez prêté serment.

- Pouah ! s'écria lord Alastair en dégainant son arme. On ne vient pas à bout du diable en s'en tenant à la morale. Donnez-moi ces papiers !

Paul recula de deux pas et tira lui aussi son épée.

- Ne disiez-vous pas à l'instant qu'on ne pouvait venir à bout de nous avec des armes ordinaires ? demanda-t-il en levant un sourcil moqueur.

- C'est ce que nous allons voir, dit le lord. En garde, démon ! Paul aurait volontiers continué à parler, mais lord Alastair semblait n'avoir attendu que cette occasion de se battre. Il s'était rapproché d'un pas, à l'évidence farouchement décidé à tuer son adversaire. Malheureusement, ses brillants talents d'escrimeur ne présageaient rien de bon pour Paul.

Celui-ci le comprit bien quand, en moins de deux minutes, il se retrouva dos au mur. Il avait paré les assauts de son mieux, plongé sous les draps et tenté d'acculer le lord. En vain.

Le chat sauta du rebord de la fenêtre avec un feulement et fila par la porte cochère. Pas un mouvement derrière les fenêtres. Bon sang ! Pourquoi n'avait-il pas écouté Lucy ? Elle avait insisté pour qu'il réduise encore la fenêtre de temps du chronographe. Il aurait pu ainsi tenir assez longtemps avant de se dissoudre dans l'air devant les yeux du lord.

La lame d'Alastair scintilla au soleil. Le coup qu'il porta ensuite fut si violent que Paul faillit en lâcher son épée.

- Attendez ! cria-t-il en haletant plus qu'il ne l'aurait dû. Vous avez gagné ! Je vous donne les papiers !

Lord Alastair abaissa son épée.

- Très raisonnable.

Le souffle apparemment court, Paul s'appuya contre le mur et lança l'enveloppe brune au lord. Au même instant, il se rua en avant. Mais lord Alastair s'attendait à la feinte : il laissa tomber l'enveloppe et para facilement l'attaque.

- Je déjoue toutes les ruses du démon ! s'écria-t-il en riant. Et maintenant, je veux voir la couleur de votre sang !

Il se fendit habilement et Paul sentit sa lame déchirer la manche de sa veste et inciser son bras. Du sang chaud coula. La douleur n'était pas bien forte et il supposa qu'il ne s'agissait que d'une égratignure. Mais le sourire mauvais de son adversaire et sa vivacité ne le rendaient pas optimiste.

- Qu'attendez-vous ? cria lord Alastair à ses hommes de main. Nous ne devons plus lui laisser aucun répit ! Ou voulez-vous qu'il se dissolve sous nos yeux, comme vos derniers adversaires ?

Les hommes en noir réagirent sur-le-champ. En les voyant se diriger droit sur lui, Paul comprit qu'il avait perdu. Au moins, Lucy se trouvait en sécurité, pensa-t-il soudain. Si elle l'avait accompagné, elle serait sur le point de mourir avec lui.

- Prononcez vos derniers mots, dit lord Alastair.

Paul se demanda alors s'il n'allait pas baisser son épée, tomber à genoux et se mettre à prier. Le lord attendrait peut-être encore un peu avant de le tuer. Mais il pourrait aussi bien être mort avant que ses genoux ne touchent le sol.

À cet instant, il perçut un mouvement derrière les draps, et l'un des hommes d'Alastair s'effondra sans bruit, avant même d'avoir pu se retourner complètement. Après une fraction de seconde de stupeur, le second laquais se rua, l'épée au clair, sur le nouvel adversaire, un jeune homme en veste verte qui surgit de derrière le drap et para le coup presque nonchalamment.

- Gideon de Villiers ! lâcha Paul tout en repoussant les coups de lord Alastair dans un regain de courage. Je n'aurais jamais pensé autant me réjouir de te voir, petit.

- En fait, je ne suis là que par curiosité, dit Gideon. J'ai vu la calèche frappée des armes de lord Alastair dans la rue et j'ai voulu vérifier ce qu'il faisait dans cette arrière-cour isolée...

- Milord, c'est ce démon qui a tué Jenkins dans Hyde Park ! haleta l'homme de lord Alastair.

- Fais ce pour quoi tu es payé ! lui cria lord Alastair en se jetant sur Paul avec des forces redoublées.

Paul se sentit touché de nouveau, au même bras, un peu plus haut. Cette fois, la douleur lui traversa le corps.

-Milord...

Le laquais semblait en difficulté.

- Occupe-toi de celui-ci, s'énerva lord Alastair. Je me charge de l'autre !

Soulagé, Paul prit une grande inspiration. Il jeta encore un coup d'œil à son bras... il saignait, mais il pouvait encore tenir l'épée.

- Mais nous nous connaissons !

Lord Alastair se trouvait maintenant face à Gideon, la lame de son épée luisait du sang de Paul.

- Exact, répondit Gideon.

Paul admira, un peu à contrecœur, le calme dont il faisait preuve. Ce petit n'avait-il donc pas peur ?

- Il y a onze ans, peu après l'échec de votre tentative de meurtre contre le comte de Saint-Germain, nous avons échangé quelques touches chez Galliano, lui rappela Gideon.

- Marquis de Welldone... dit le lord d'un ton méprisant. Je me souviens. Vous m'aviez apporté un message du diable en personne.

- Je vous avais transmis un avertissement, que vous n'avez malheureusement pas pris en considération, rétorqua Gideon, ses yeux verts brillant dangereusement.

- Engance du diable ! Je l'ai su dès que je vous ai vu. Vos parades étaient certes tout à fait correctes, mais vous vous rappelez sans doute que j'ai gagné notre petit assaut d'entraînement ?

- Je m'en souviens fort bien, répondit Gideon en secouant les parements de dentelle à ses poignets. Comme si cela s'était passé la semaine dernière. Ce qui est d'ailleurs le cas pour moi, à tout prendre. En garde !

Le métal cliqueta contre le métal, mais Paul ne put deviner qui l'avait emporté, car le laquais s'était ressaisi et se ruait maintenant sur lui, l'épée au clair.

L'homme ne ferrailait pas avec la même élégance que son maître mais il faisait preuve de véhémence, et, malgré le petit temps de repos qu'il avait pu prendre, Paul sentit vite son bras blessé

s'affaiblir.

Quand allait-il enfin sauter dans le temps ? Il ne tiendrait plus très longtemps ! Il serra les dents et se fendit à nouveau. Pendant plusieurs minutes, on n'entendit plus que des cliquetis et des halètements, et puis Paul vit du coin de l'œil la précieuse épée de lord Alastair voler en l'air et atterrir sourdement sur le pavé.

Dieu merci !

Le domestique recula de quelques pas.

-Milord?

- C'était un coup sournois, démon ! s'écria furieusement le lord. Contre toutes les règles ! La touche était pour moi !

- Vous êtes mauvais perdant, à ce qu'il me semble, rétorqua Gideon.

Du sang coulait d'une blessure à son bras. Les yeux de lord Alastair brillaient de rage.

- Tuez-moi si vous l'osez !

- Pas aujourd'hui, dit Gideon en rengainant son épée. Paul vit le mouvement de tête du lord et le laquais Mander ses muscles. En un éclair, il s'interposa et para le coup. Dans la même seconde, Gideon avait tiré son épée pour la planter dans la poitrine de l'homme. Le sang jaillit à flots et Paul détourna les yeux.

Pendant ce temps, lord Alastair en avait profité pour ramasser de la pointe de son épée l'enveloppe brune tombée sur le pavé. Il se retourna sans un mot et s'enfuit aussitôt.

- Lâche ! rugit Paul.

Puis se tournant vers Gideon :

- Tu es blessé, petit ?

- Juste une égratignure, dit Gideon. Mais toi, tu m'as l'air mal en point. Ton bras, tout ce sang...

Il serra les lèvres et retira son épée.

- Quels sont donc ces papiers que tu as donnés à lord Alastair ? demanda-t-il ensuite.

- Des arbres généalogiques, dit Paul d'un air malheureux. Les lignées des douze voyageurs dans le temps.

Gideon hocha la tête.

- Je savais que vous étiez les traîtres, tous les deux. Mais je ne vous croyais pas aussi stupides ! Il va tuer tous les descendants du comte ! Et maintenant, il connaît aussi les noms de la lignée cognatique. Si tout marche selon ses plans, nous ne naîtrons jamais.

- Tu aurais dû le tuer quand tu en as eu l'occasion, constata amèrement Paul. Il nous a roulés. Ecoute, je n'ai plus beaucoup de temps, je vais ressauter à tout moment. Mais il faut que tu m'écoutes.

- Je m'en garderai bien ! répondit furieusement Gideon. Si j'avais su que j'allais te rencontrer aujourd'hui, j'aurais emporté une éprouvette...

- C'était une erreur de nous lier à l'Alliance, s'empressa de dire Paul. Dès le début, Lucy était contre. Mais je pensais que si nous les aidions à mettre le comte hors d'état de nuire...

Il se porta la main à l'estomac. Ses doigts rencontrèrent alors le petit paquet de lettres enrubannées

qu'il avait fourré dans sa veste.

- Bon sang ! Tiens ! Prends ça, petit ! Gideon saisit le paquet en hésitant.

- Arrête de m'appeler « petit ». Je te dépasse d'une demi-tête.

- Il s'agit de la partie des *prophéties* que le comte a toujours dissimulée aux Veilleurs. Il est important que tu les lises, avant de te précipiter chez ton cher comte pour nous débîner. Merde, Lucy va me tuer si elle apprend ça.

- Qui me garantit qu'il ne s'agit pas de faux ?

- Lis-les seulement, et tu sauras pourquoi nous avons volé le chronographe. Et pourquoi nous voulons empêcher le comte de fermer le Cercle du sang. Gideon, fais attention à Gwendolyn, dit-il vite. Et protège-la du comte !

- Je protégerai Gwendolyn contre n'importe qui, répliqua Gideon, les yeux scintillant de fierté. Mais je ne vois pas en quoi ça te regarde.

- Eh bien, ça me regarde beaucoup, mon garçon !

Paul dut se maîtriser pour ne pas en venir aux mains. Dieu, si ce gamin savait au moins... Gideon croisa les bras.

- Dernièrement, à cause de votre trahison, les hommes d'Alastair ont failli nous tuer dans Hyde Park, Gwendolyn et moi ! Tu ne vas donc pas me faire croire que tu te soucies de son bien-être.

- Tu n'as aucune idée de...

Paul s'interrompit. Il n'avait plus le temps.

- Bon. Écoute, fit-il en essayant de mettre le plus d'émotion possible dans sa voix. Réponds simplement à cette question : aimes-tu Gwendolyn ?

Gideon le dévisagea un moment. Puis quelque chose vacilla dans son regard, Paul le vit très bien. Était-ce un manque d'assurance ? Bon, ce garçon savait bien manier l'épée. Mais sur le plan sentimental, il semblait avoir encore peu d'expérience.

- Gideon ! Quelle est ta réponse ! insista-t-il d'une voix perçante.

Le visage du jeune homme perdit un peu de sa dureté.

- Oui, dit-il simplement.

Paul sentit sa fureur s'envoler. Lucy le savait bien. Comment avait-il pu douter d'elle !

- Alors, lis ces papiers ! s'empressa-t-il de dire. Et tu comprendras le rôle joué par Gwendolyn et le danger qui la guette.

Gideon le fixa des yeux.

- Que veux-tu dire ? Paul se pencha en avant.

- Gwendolyn va mourir si tu ne fais rien. Tu es le seul à pouvoir l'empêcher. Et le seul à qui elle fasse confiance, à ce qu'il me semble.

Il resserra sa prise autour du bras de Gideon en sentant la sensation de vertige l'envahir peu à peu. Combien n'aurait-il pas donné pour une ou deux minutes de sursis !

- Promets-le-moi, Gideon ! dit-il, désespéré.

Mais la réponse ne lui parvint pas. Tout se brouilla autour de lui, quelque chose l'arracha du sol et le

projeta dans le temps et l'espace.

<sup>{1}</sup> On peut affirmer avec la probabilité la plus certaine qu'il s'agit ici de Giovanni Alessandro, conte di Madrone (1502-1572). Voir aussi *Les Familles nobles du xvè siècle*, de Lamory, Bologne, 1997, p. 112 *et sqq.*

<sup>{2}</sup> Ici : progéniture d'ascendance démoniaque.

<sup>{3}</sup> Le nuage de fumée et l'odeur de soufre ont été certainement inventés par le comte pour une raison de crédibilité.

<sup>{4}</sup> Pour R. M., il devrait s'agir de Rodolfo, un descendant des *Médias qui* a fait parler de lui par son suicide spectaculaire en 1559, voir *La Légende des Médias oubliés*, de Pavani, Florence, 1988, p. 212 *et sqq.*